FQ
2196
B4
E38
1858
EMRS

L'Innocence d'un Forçat

pp 1 à 69

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lecueilb00bern

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD

12 volumes gr. in-18.

Le Nœud gordien	1 vol.
Gerfaut	1 vol.
Le Paravent	1 vol.
La Peau du lion et la Chasse aux amants	1 vol.
Les Ailes d'Icare	1 vol.
L'Écueil	1 vol.
Un Homme sérieux	1 vol.
Un Beau-père	2 vol.
Le Gentilhomme campagnard	2 vol.
Poésies et Théatre	1 vol.

Corbeil, typographie et stéréotypie de Crété.

L'ÉCUEIL

PAR

CHARLES DE BERNARD

Nouvelle édition

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.

L'ÉCUEIL.

L'INNOCENCE D'UN FORÇAT.

I

En septembre 1828, vers deux heures du matin, les maisons de campagne situées le long de la Garonne, entre la Réole et Cadillac, se trouvaient plongées dans ce calme profond qu'ignore le sommeil des villes, et pendant lequel, selon l'expression de Delille, on ne voit que la nuit, on n'entend que le silence. Un seul pavillon isolé au milieu d'un parc de médiocre étendue semblait faire exception au repos général. A l'angle de ce bâtiment, du côté du levant, une fenêtre du premier étage laissait échapper une lueur si faible que, d'un peu loin, pour être certain de son existence il fallait la regarder attentivement. Un coureur d'aventures qui fût parvenu à escalader le mur du parc, à grimper ensuite jusqu'au balcon de cette fenêtre et à s'y tenir cramponné, se serait peut-être trouvé suffisamment payé de sa peine par le tableau mystérieux offert à sa curiosité. A travers la fente de deux rideaux de soie bleue, l'œil pouvait entrevoir l'intérieur d'une chambre à coucher meublée avec élégance et doucement éclairée par une veilleuse. Sur un lit placé dans le fond, une femme, à la fleur de l'âge et de la beauté, dormait d'un sommeil dont l'agitation fébrile trahissait une de ces émotions te-

naces que ne parvient pas même à interrompre la suspension momentanée du sentiment et de la pensée. Près d'elle, un homme au front pâle et ridé par la vieillesse veillait immobile et muet. La tête penchée sur le chevet, retenant son haleine et comprimant d'une main les battements de son cœur, il épiait avec une avidité sinistre les paroles entrecoupées qu'un rêve pénible faisait éclore des lèvres de la jeune femme.

— Son nom ! elle ne prononcera pas son nom ! se dit-il après une vaine attente en promenant autour de lui un regard où étincelait une rage impuissante.

— Arthur, murmura-t-elle, comme si une puissance fatale eût brisé soudainement le dernier sceau qui protégeât encore un secret à demi trahi par les révélations du sommeil.

— Arthur, répéta le vieillard en se redressant aussi brusquement que si ce nom eût été un poignard près de lui percer la poitrine. — Arthur d'Aubian ! et je refusais de le croire. Arthur ! O misérable aveugle que j'étais !

Il essuya par un geste convulsif la sueur qui humectait son front livide, et se penchant sur ce lit plus redoutable pour lui que n'eût été une tombe entr'ouverte, il approcha de nouveau son oreille de la bouche fraîche et charmante d'où sortaient des paroles empoisonnées.

— Je ne veux plus, balbutia la jeune femme en faisant un effort pour se soulever ; c'est risquer ta vie... la mienne ne serait rien, mais toi... non, je ne veux plus... il a des soupçons... il te tuerait !

Elle poussa un sanglot étouffé, frissonna de la tête aux pieds, et se mit sur son séant par un sursaut plein d'angoisses. Le vieillard crut qu'elle s'éveillait, et se glissa derrière les rideaux du lit pour se dérober à sa vue ; mais elle, sans ouvrir les yeux, resta quelque temps immobile dans la position qu'elle avait prise. Peu à peu le changement de sa physionomie annonça celui de ses idées ; la terreur empreinte sur ses traits fit place à une expression de recueille-

ment, qui à son tour se changea en une attention soucieuse et profonde. La jeune femme, dont l'exaltation nerveuse avait acquis le degré d'intensité où commencent les phénomènes du somnambulisme, pencha la tête comme pour prêter l'oreille à quelque bruit inquiétant; tout à coup elle se leva, vêtit un peignoir, et s'approcha de la fenêtre en marchant avec précaution.

— Minuit, dit-elle tout bas ; je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Ce mur est si élevé ! s'il se blessait !... Je l'entends dans le jardin... Comme il marche fort... C'est ce sable qu'on a mis dans les allées... Oh ! c'est la dernière fois... Je vais le lui dire... Craindre ainsi c'est plus que mourir.

Avec une précision de mouvements attestant cette clairvoyance intérieure à laquelle la science n'a pas encore trouvé d'explication satisfaisante, la somnambule, dont les paupières étaient toujours fermées, éteignit la veilleuse et poussa le verrou de la porte; puis elle fit jouer les cordons des rideaux et ouvrit la fenêtre sans que le moindre bruit parvînt aux oreilles de son mari qui, à quelques pas en arrière, suivait cette pantomime d'un regard plein d'une sombre fureur. Elle prit ensuite dans sa table à ouvrage un long ruban qu'elle déroula en dehors de la fenêtre jusqu'à ce qu'elle pût supposer qu'il avait touché le sol; un moment après, elle le retira et fit le simulacre d'attacher à l'appui du balcon le crochet d'une échelle de corde. Elle rentra aussitôt dans l'intérieur de la chambre, palpitante et respirant à peine. Tout à coup elle ouvrit les bras et les jeta éperdûment autour d'un être imaginaire en murmurant d'une voix passionnée :

— Ma vie !

Elle n'étreignit que le vide et resta quelque temps interdite, les bras croisés sur la poitrine.

— Arthur ! s'écria-t-elle enfin, saisie d'un fol accès de terreur, et elle se précipta vers le balcon. Les mains débiles

de son mari trouvèrent pour la retenir une énergie momentanée.

— J'ai peur ! Il ne faut pas me faire peur, dit-elle sourdement en se débattant dans ses bras.

Les angoisses de la femme aimante avaient fait place à l'instinct particulier aux personnes atteintes de somnambulisme qui, par une incompréhensible perception de leur état, craignent par-dessus tout d'être brusquement éveillées. Mais la commotion avait été trop forte pour que l'accès pût avoir un dénoûment paisible. Les fils mystérieux par où l'âme s'épanche, pendant le sommeil des organes, ses agents habituels, éclatèrent dans le cerveau comme se brisent, sous un doigt trop rude, les cordes d'une harpe. La jeune femme s'éveilla et poussa des cris étouffés en se trouvant au milieu d'une obscurité profonde, entre des bras inconnus qui la tenaient étroitement enlacée.

— C'est moi, Lucie, lui dit le vieillard avec un effort pénible; c'est moi, n'aie pas peur.

Il alluma des bougies, ferma la fenêtre, et, composant sa figure, il s'approcha de sa femme, qui venait de s'asseoir sur le lit et regardait autour d'elle avec un étonnement silencieux.

— Que s'est-il donc passé ? demanda-t-elle en se pressant le front des deux mains ; j'ai dans la tête un chaos, un volcan ! comment se fait-il que vous soyez là ?

— Je t'ai entendu marcher, répondit son mari d'une voix altérée ; j'ai craint que tu ne fusses malade, et je suis monté.

— De votre chambre on entend donc marcher ici ? reprit Lucie avec un secret effroi.

— C'est la première fois que cela arrive. Jamais ton sommeil n'a été si agité.

— C'est affreux d'être somnambule, dit-elle en baissant la tête, et l'on dit qu'il n'y a pas de remède. Ai-je parlé en dormant ?

Elle prononça ces dernières paroles d'une voix faible.

— Non, répondit le vieillard, dont la figure demeura froide, tandis que ses ongles lui déchiraient la poitrine.

Il prit un flambeau, souhaita à sa jeune femme une fin de nuit paisible, et descendit à son appartement. En rentrant dans sa chambre, ses forces l'abandonnèrent, et il se laissa tomber sur un fauteuil. Il y resta anéanti, et pour ainsi dire, insensible. A la fin l'énergie morale, que ne détruit pas toujours la caducité physique, se réveilla furieuse et implacable dans le cœur de ce vieillard en apparence brisé par la découverte de son déshonneur.

— Comment le tuer? s'écria-t-il en se tordant les mains... Elle ! je n'en aurai pas le courage. Mais lui ! lui ! Le provoquer ! Il refusera de se battre. Il me parlera de ma vieillesse, et tout le monde l'approuvera. Car il est permis, il est honorable d'arracher à un vieillard le bonheur de ses derniers jours, de livrer son nom à la risée, de le rendre fou de honte et de désespoir; mais croiser le fer avec lui, ce serait outrager ses cheveux blancs! Et puis n'ont-ils pas raison ? Ma vue est débile, ma main est tremblante ; dans un duel je succomberais sans me venger. Il m'épargnerait peut-être ? Non, pas de duel, pas d'incertitude, pas de hasard. Sa mort à tout prix, dussé-je l'assassiner !

Le mari outragé passa le reste de la nuit à rouler dans son esprit mille projets de vengeance. Au point du jour, il sortit et se promena longtemps dans le parc, avant que personne fût levé dans la maison. A la fin, un jardinier qu'il employait depuis peu à des travaux de terrassement le rencontra au détour d'une allée. A la vue du vieillard, l'ouvrier ôta son bonnet, et s'approchant d'un air de mystère:

— Monsieur Gorsaz, lui dit-il, ça se trouve bien que vous soyez si matinal; j'ai quelque chose à vous dire, et j'aime autant que les autres ne soient pas là.

— Qu'y a-t-il, Piquet? demanda le vieillard d'un ton brusque.

— Il y a, monsieur Gorsaz, qu'hier, pendant la nuit, on a forcé la fenêtre de la petite serre où nous enfermons nos

outils. La veille au soir j'y avais oublié ma veste, où se trouvait ma montre, un oignon d'argent tout neuf, qui m'avait, ma foi, coûté dix-huit francs. Il y avait aussi dans une des poches quatre écus de cent sous, et au moins trois francs de monnaie. J'ai retrouvé la veste, à preuve que la voilà sur mon dos; mais l'argent et la montre, bernique.

— Il n'y a que vos ouvriers qui entrent dans cette serre, dit M. Gorsaz.

— Aussi c'est l'un d'eux qui a fait le coup; j'en mettrais ma main au feu.

— Qui soupçonnez-vous?

— Jean-Pierre et Vacherot sont du pays; il y a vingt ans que je les connais, et je répondrais d'eux comme de moi. Il n'y a donc, sauf votre respect, que ce sournois de Bonnemain qui ait pu avoir l'idée de la chose.

— Bonnemain? répéta le vieillard, qui sembla réfléchir profondément.

— Je me suis toujours défié de ce paroissien-là, reprit Piquet; avec ça qu'il gâte l'ouvrage que j'en suis honteux pour lui. Ça se dit jardinier et ça ne sait pas seulement faire une greffe en écusson.

— Vous n'avez que des soupçons, et il faudrait des preuves, dit M. Gorsaz, qui semblait prendre à cette affaire plus d'intérêt qu'on n'eût dû s'y attendre.

— Des preuves! en voici une que j'ose dire un peu claire, répondit le jardinier en tirant de sa poche un petit clou qu'il prit entre le pouce et l'index : c'est ce clou tout neuf, que j'ai trouvé sur la fenêtre. Il n'y a que Bonnemain qui en ait de pareils à ses souliers, qu'il a achetés à La Réole, il n'y a pas dix jours, et justement il lui en manque un au pied droit; j'ai vu ça hier, quand il s'est déchaussé pour descendre dans le vivier.

— Avez-vous parlé de cela à quelqu'un? demanda le vieillard.

— Pas si sot, répondit le jardinier d'un air fin; j'ai voulu d'abord vous demander conseil.

— Vous avez agi prudemment. Jusqu'à nouvel ordre, ne dites rien à personne; et quand vous verrez Bonnemain, envoyez-le moi : je me charge de le faire parler.

Piquet hocha la tête d'un air de doute.

— C'est un sournois, dit-il, un malin fini; c'est le diable à confesser, voyez-vous bien, monsieur Gorsaz.

Le vieillard congédia le jardinier d'un signe de tête, et s'achemina lentement vers la maison. Il rentra dans son appartement et y attendit avec une étrange impatience l'auteur présumé du vol, qui ne tarda pas à paraître à l'entrée de la chambre, où il s'arrêta respectueusement sa casquette à la main.

II

Bonnemain était un homme d'une quarantaine d'années, vigoureusement découplé, porteur d'une physionomie doucereuse, et vêtu avec une sorte de recherche étrangère à sa profession.

— Fermez la porte et approchez-vous, lui dit M. Gorsaz qui lui-même poussa les châssis de la fenêtre devant laquelle il était assis.

Après avoir obéi, l'ouvrier resta debout et immobile; son maintien était assuré et sa figure calme.

— Bonnemain ou plutôt Baptiste Leroux, lui dit le vieillard en le regardant d'un œil fixe et perçant, un vol a été commis la nuit dernière dans ma maison. Innocent ou coupable, vous en serez accusé, car vos antécédents font nécessairement tomber sur vous les soupçons; d'ailleurs il existe dès à présent des preuves, et la procédure en saura découvrir d'autres. Vous avez déjà subi une peine afflictive, vous vous trouvez donc en état de récidive, et vous n'ignorez pas sans doute la condamnation qui vous attend. Ce sont les travaux forcés à perpétuité.

— Je tombe de mon haut, répondit Bonnemain avec un air ébahi qui en eût imposé peut-être à un juge d'instruction; je vous donne ma parole d'honneur, monsieur Gorsaz, que je suis innocent. J'ai été dans la peine, ça c'est vrai, je ne puis pas dire le contraire, puisque, quand je suis venu ici demander de l'ouvrage, il a fallu vous montrer ma feuille de route; mais parce qu'on a fait une sottise dans sa jeunesse, ce n'est pas une raison pour être toute sa vie un malhonnête homme. Sûr comme il y a un Dieu qui nous écoute, je ne sais pas de quoi vous voulez me parler.

— Pour quel crime avez-vous été condamné une première fois aux travaux forcés? demanda M. de Gorsaz.

— Pour un faux, que j'avais eu le malheur de commettre en étant dans une maison de commerce, répondit le forçat libéré d'un air contrit.

— Pour un assassinat, répliqua le vieillard en baissant la voix, mais avec un accent energique, pour un assassinat commis entre Prades et Villefranche, sur la personne d'un percepteur des contributions à qui vous espériez prendre sa recette, dont par bonheur pour vous il ne se trouva pas chargé. Je dis par bonheur pour vous, car le vol n'ayant pas eu lieu, et la préméditation étant écartée par le jury, vous ne fûtes condamné qu'aux galères. A Toulon, votre conduite vous mérita une commutation de peine, et, au lieu de finir votre vie au bagne, vous n'y êtes resté que dix ans. Vous voyez que je suis bien informé.

— Ah! vieil argousin pensa Baptiste Leroux dit Durand, dit Lejeune, dit Bonnemain, si nous étions seuls au fond d'un bois, comme je te ferais ton affaire, en deux mouvements; le temps de boire un canon!

M. Gorsaz sembla deviner la pensée sanguinaire de l'homme qu'il interrogeait, car il jeta les yeux en dehors de la fenêtre avec une sorte d'inquiétude; il fut rassuré par la présence des ouvriers qui travaillaient dans le jardin à quelques pas de là. En plein jour, dans sa maison et à portée d'un pareil secours, il pensa qu'il n'avait rien à redouter

de la fureur que paraissait éprouver le forçat, malgré ses efforts pour paraître calme. Il continua donc l'entretien, mais ce fut avec la familiarité d'un conseiller indulgent plutôt qu'avec la sévérité d'un juge prêt à punir.

— Jusqu'à present vous avez eu du malheur, dit-il, vous avez passé dix ans aux galères pour un meurtre qui ne vous a rien rapporté, et vous voilà sur le point d'y retourner à perpétuité pour avoir pris une montre qui vaut peut-être vingt francs.

— Elle n'en vaut pas dix, interrompit Bonnemain, qui aussitôt se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Dix ou vingt, peu importe, reprit le vieillard en souriant ironiquement; l'essentiel c'est que le vol soit prouvé, et il l'est maintenant de votre aveu même. Je vais être forcé de vous faire mettre en arrestation.

— Vous ferez arrêter un innocent, dit le forçat en perdant malgré lui quelque chose de son assurance.

M. Gorsaz pencha la tête et resta quelque temps les yeux baissés; les relevant enfin, il arrêta sur Bonnemain un regard qui semblait vouloir percer les derniers replis de cette âme dégradée par l'habitude du crime.

— Supposons, lui dit-il, qu'au lieu de vous livrer à la justice, je vous fournisse les moyens de vous rendre à Bordeaux, et de vous y embarquer pour un port étranger, Saint-Sébastien ou Bilbao; supposons encore que, non content de vous sauver, je vous remette une somme d'argent suffisante pour former un établissement hors de France et y vivre à l'abri du besoin : dix mille francs par exemple, que penseriez-vous d'une semblable proposition?

Le forçat libéré ne manifesta son émotion que par un mouvement de lèvres presque imperceptible; avec la sagacité particulière aux gens qui ont vécu d'une industrie coupable et quelquefois sanglante, il comprit à l'instant même qu'il s'agissait d'un marché et non d'un bienfait. Cette pensée lui rendit tout son aplomb; car traiter avec un supérieur, c'est pour le moment devenir son égal.

— Ce que je penserais, monsieur Gorsaz, répondit-il après avoir paru réfléchir, ma foi, je me dirais : Bonnemain, ce n'est pas pour tes beaux yeux qu'on t'offre comme ça dix mille francs. Il faut donc qu'on ait besoin de toi pour une affaire qui en vaille la peine. C'est que, voyez-vous, c'est un fameux pourboire, dix mille francs!

— Et cette affaire, vous en chargeriez-vous? demanda le vieillard d'une voix concentrée.

— Ça dépend, dit Bonnemain; je n'ai jamais rebuté l'ouvrage : il n'y a que les fainéants qui refusent de travailler; mais encore faut-il savoir de quoi il retourne.

— Supposez ce qu'il y a de plus grave.

— Quelque chose comme l'affaire du percepteur, n'est-il pas vrai? demanda le forçat d'un air doucereux.

— Oui, répondit M. Gorsaz avec un accent profond.

— Seulement, cette fois, au lieu d'avoir une idée sur l'argent du gouvernement, il s'agirait peut-être de se débarrasser d'un joli garçon qui escalade les murs et les fenêtres comme s'il n'avait pas d'autre état?

— Tu l'as vu? s'écria le vieillard mis hors de lui-même par cette révélation inattendue.

— Écoutez, monsieur Gorsaz, dit Bonnemain avec aisance, il faut être rond en affaires. Je vais vous parler le cœur sur la main; d'ailleurs maintenant je n'ai plus peur que vous me dénonciez. Cet imbécile de Piquet ayant donc laissé dans la petite serre sa veste où était sa montre et de l'argent, et moi me trouvant dans la gêne, ça me donna une idée. On est homme! Me voilà entré dans le parc, par le mur qui est derrière l'allée de platanes. Tout à coup, j'entends du bruit au-dessus de moi; je crois d'abord que c'est un chat ou une fouine, mais pas du tout, c'est un individu qui se laisse glisser le long du mur, et qui se met ensuite en marche vers la maison. Bon, que je me dis, voici un camarade qui a peut-être une idée meilleure que la mienne, et alors ce sera part à nous deux. Il était à peu près minuit, et on y voyait comme dans un four. C'est égal, j'ôte

mes souliers, et je le suis. Le voilà donc arrivé juste devant votre fenêtre; je me couche à plat ventre sur la pelouse pour qu'en se retournant il ne puisse pas m'entrevoir. Qu'est-ce que j'aperçois alors? Une fenêtre qui s'ouvre là-haut, quelque chose de blanc qui s'y montre, et puis mon individu qui y grimpe en deux mouvements, le temps de boire un canon! Excusez, que je me dis, il paraît que le camarade a des intelligences dans la maison, et que nous travaillons dans des genres différents. Pour lors, voyant que la chose ne me regardait pas, je suis allé à mes petites affaires.

— As-tu reconnu cet homme? demanda le vieillard d'une voix sourde.

— Je crois, répondit le forçat en ricanant, que vous feriez mieux de demander ça à madame Gorsaz qui l'a vu de plus près que moi.

— L'as-tu reconnu? redit avec un accent de fureur le mari de Lucie.

— Oui, fit Bonnemain, c'est M. Arthur d'Aubian, qui demeure près de la rivière, à vingt minutes d'ici.

— Eh bien! c'est lui qu'il faut tuer, dit le vieillard en se levant dans un transport frénétique.

— Je ne dis pas oui, je ne dis pas non, répondit l'ex-galérien d'un ton dégagé. Je risque ma boule à ce jeu-là : si je perds, je sais ce qui m'attend; si je gagne...

— Tu auras dix mille francs, dit M. Gorsaz en l'interrompant.

— C'est plus que ne vaut tout mon individu, il n'y a aucun doute; je ne chicane donc pas sur le prix. Mais, la chose faite, qui m'assure que vous me donnerez mon dû? Vous pensez bien que je n'aurai pas le temps d'attendre, et, comme on dit, on ne trouve pas dix mille francs dans le pas d'un cheval; vous n'en avez peut-être pas le quart à la maison; parce qu'on est riche, ce n'est pas une raison pour garder chez soi tant d'argent comptant.

Au lieu de répondre à cette objection, le vieillard s'ap-

procha d'un secrétaire, placé près de la cheminée; il l'ouvrit, déplaça un des tiroirs, et tira d'une cavité pratiquée en cet endroit une sébile dont les compartiments renfermaient une vingtaine de petits rouleaux; il en prit successivement trois ou quatre, les brisa, et, de leurs enveloppes déchirées, fit tomber sur le bureau une pluie de pièces d'or. Le forçat ne manifesta son émotion que par l'étincellement soudain de son regard, et un sourire féroce qui s'éteignit presqu'au même instant sur ses lèvres étroites et décolorées.

— Tu vois que ton argent est prêt, lui dit M. Gorsaz en le regardant attentivement; est-ce un marché conclu.

—Quand on ne paye pas d'avance, on donne des arrhes, répondit Bonnemain qui se tordait les mains derrière le dos pour résister à la tentation.

— Les voilà, lui dit le vieillard en prenant une dizaine de pièces de vingt francs qu'il lui présenta; après l'événement, tu en recevras cinquante fois autant; tu vois que c'est de l'or, tu n'auras pas de peine à le porter.

— L'argent n'est jamais lourd, répondit le forçat d'un ton sentencieux, et, sans autre discussion, il serra dans sa poche les arrhes de ce marché.

Le pacte était conclu entre l'homme du bagne et le vieillard jusqu'alors sans reproche. Les deux complices discutèrent alors les moyens d'accomplir sûrement l'attentat dont Arthur d'Aubian devait être la victime. N'écoutant que l'impatience de sa haine, le mari outragé voulait une vengeance aussi prompte que terrible; attendre jusqu'au soir lui semblait intolérable. L'assassin subalterne, sur qui retombaient la responsabilité et le péril de l'exécution, n'eut pas de peine à démontrer qu'un meurtre en plein jour était impraticable.

— Puisqu'il a l'habitude de sortir pendant la nuit, il faut choisir ce moment-là, dit-il, avec l'assurance d'un homme qui a mûrement étudié la matière dont il parle; il y a entre sa maison et la vôtre un petit sentier bien commode, on

peut s'y cacher derrière une haie. Il n'y a pas d'habitation à plus de dix minutes de là, et la Garonne est à deux pas. La lune ne se lève qu'à deux heures, et comme, à ce qu'il paraît, c'est à minuit qu'il se met en marche, il y a moyen de le *butter* sans se compromettre. La fois du percepteur, c'est cette chienne de lune qui m'a fait reconnaître par un voiturier, et j'ai bien donné ma parole d'honneur de ne jamais travailler dorénavant avec ce quinquet-là sur la tête. C'est qu'il n'y a pas moyen de l'éteindre, voyez-vous!

— Il faut, avant tout, rendre à Piquet la montre et l'argent que vous lui avez pris, dit M. Gorsaz. Il a des soupçons sur vous. S'il formait une plainte, vous seriez arrêté...

— Et ça vous contrarierait, interrompit familièrement le voleur près de redevenir assassin, je comprends ça; on me coffrerait, et pendant ce temps-là ce beau M. d'Aubian pourrait bien encore escalader les murs du parc. Va pour la restitution; je vais la faire tout de suite, et Piquet n'y verra que du feu. Je n'y tiens pas du tout, à sa méchante bassinoire; elle ne vaut pas la peine que je me suis donnée pour la prendre.

Le projet étant définitivement arrêté, les deux hommes se séparèrent; mais avant de sortir de la chambre, Bonnemain en examina les moindres recoins avec l'attention intelligente dont sont doués en général les profès en volerie. Il remarqua la place secrète où le vieillard recachait la sébile pleine d'or, et la manière dont il fermait le secrétaire; enfin, il étudia la structure de la fenêtre, et vit qu'elle n'avait pas de volets à l'intérieur. Au dehors une simple persienne la protégeait contre une escalade que rendait praticable le peu d'élévation du rez-de-chaussée. Satisfait de son examen, le forçat salua respectueusement l'homme auquel il venait de se vendre, et il alla dans le jardin rejoindre ses compagnons de l'air tranquille et bénin qui lui était habituel.

Dans l'après-midi, M. Gorsaz qui se promenait à pas lents dans une allée du parc, fut accosté de nouveau par son jardinier.

— Il faut que je sois ensorcelé, lui dit maître Piquet, dont la figure hâlée semblait doublement épanouie de joie et de stupefaction. Figurez-vous, monsieur Gorsaz, que ma montre et mon argent viennent de se retrouver dans ma poche, sans que je puisse m'imaginer par quel chemin ils y sont rentrés. S'il y avait encore des sorciers, la chose serait claire; mais, aujourd'hui, on ne croit plus à toutes ces bêtises-là.

— C'est un de vos camarades qui aura voulu s'amuser à vos dépens, répondit le vieillard, qui haussa les épaules et continua son chemin.

— C'est égal, pensa Piquet, on ne m'ôtera pas de l'idée que Bonnemain est un sournois, et à la place de M. Gorsaz, je m'en debarrasserais joliment.

III

Vers le milieu de la nuit suivante, une étrange rencontre eut lieu sur le chaperon du mur qui fermait le parc de M. Gorsaz du côté de l'allée de platanes. Deux hommes qui escaladaient en même temps cette clôture, l'un du dehors, l'autre de l'intérieur, se trouvèrent inopinément nez à nez, lorsqu'ils en eurent atteint le sommet. Mutuellement effrayés d'une apparition si imprévue, tous deux faillirent lâcher prise. A defaut de réflexion, l'instinct les préserva d'une chute; ils se cramponnèrent à l'arête de pierres, l'enjambèrent d'un élan vigoureux, afin de s'établir sur un terrain plus solide que les appuis dont ils s'étaient servis pour leur ascension, et restèrent un instant immobiles en face l'un de l'autre, à cheval sur le mur qu'ils serraient fortement de leurs jambes, de manière à conserver les mains libres pour la lutte que rendait probable un pareil début. Ils étaient si rapprochés que, malgré l'obscurité, ils purent s'entrevoir et bientôt après se reconnaître. Celui

qui venait du dehors, vit tout à coup le bras de son adversaire levé; et à l'extrémité de la silhouette qui se dessina rapidement sur le sombre azur du ciel, il distingua la lame d'un poignard ou d'un couteau. La retraite était impossible, l'attente mortelle. Sans armes lui-même, il s'elança sur l'homme prêt à le frapper, lui saisit le bras d'une main, et de l'autre l'étreignit rudement à la gorge.

— Bonnemain, jette ton couteau, lui dit-il à demi-voix, sinon je te jette toi-même en bas du mur.

Contraint d'obéir, sous peine de la vie, le forçat lâcha son arme qui tomba dans le parc.

— Monsieur d'Aubian, laissez-moi descendre, dit-il alors d'une voix entrecoupée ; je ne vous empêche pas d'entrer, ne m'empêchez pas de sortir.

— Tu viens de commettre un vol, dit Arthur; on n'escalade pas les murs sans mauvaise intention.

— Vous les escaladez bien, vous, répondit Bonnemain ; est-ce à dire que vous soyez un voleur ?

Rendu muet par cette réponse, l'amant de Lucie réfléchit qu'un vol eût-il été commis, il lui était impossible d'arrêter le coupable sans compromettre la femme qu'il aimait.

— Laissons-le aller, pensa-t-il, sans doute il a intérêt à ce que je me taise; ainsi lui-même il ne dira rien.

Delivré du double étau qui lui avait tordu le bras et presque enlevé la respiration, Bonnemain se pencha sans rien dire, et tâtonna en dehors du mur. Il trouva bientôt la corde à nœuds dont Arthur s'était servi, et que fixait à la tranche du chaperon un crochet lancé d'une main vigoureuse et exercée. Le forçat la saisit fortement, et se jetant en dehors à corps perdu, il se mit à descendre avec l'agilité d'un écureuil. A mi-chemin, il s'arrêta tout à coup, et remonta presque aussi vite qu'il était descendu.

— Ni vu ni connu, entendez-vous, dit-il au jeune homme ; ou bien si vous me dénoncez, je raconterai comme quoi l'autre nuit je vous ai vu entrer dans la chambre de madame Gorsaz.

Sans attendre la réponse, Bonnemain se laissa glisser jusqu'à terre, et s'élança dans la campagne, où, grâce à l'obscurité, il disparut presque aussitôt.

Arthur resta quelque temps immobile à la place où le forçat l'avait laissé. L'idée de voir le secret de ses amours à la merci d'un pareil misérable lui fit éprouver un chagrin mêlé de colère; puis il essaya de se rassurer en se disant qu'il ne devait redouter aucune indiscrétion de la part d'un homme intéressé lui-même à garder le silence. Cependant, malgré ses efforts pour chasser de son esprit l'impression qu'y avait fait naître ce désagréable incident, il ressentit une vague appréhension, qu'à travers tous les périls de ses rendez-vous nocturnes, il avait ignorée jusqu'alors. Au lieu de descendre rapidement dans le parc, comme il en avait l'habitude, il hésita et fut sur le point de rétrograder; mais il pensa que Lucie l'attendait, et l'amour triompha de la prudence. Il fit passer en dedans du mur la corde à nœuds et vit alors que cette fois elle lui serait inutile; car, pour faciliter sa fuite, Bonnemain avait apporté une des grandes échelles employées dans le jardin. D'Aubian eut bientôt atteint le sol, et, malgré la nuit profonde, il se dirigea à travers les arbres, en homme à qui cet obscur labyrinthe était familier. En approchant du pavillon, il s'arrêta tout à coup, car il lui sembla qu'un bruit inexplicable venait de rompre le silence à peine troublé jusqu'alors par la brise monotone qui faisait frémir le feuillage. N'entendant plus rien, il reprit sa marche; mais, presque aussitôt, un son plus distinct, semblable à la voix d'un homme qui en appelle d'autres, l'arrêta de nouveau. Plusieurs cris, partis de différents points, se succédèrent rapidement et parurent se répondre. Il était évident que le vol commis, selon toute apparence, par Bonnemain, avait donné l'éveil aux habitants de la maison et qu'une battue avait lieu dans le parc. Avec la rapidité d'un daim qui entend les premiers abois de la meute, Arthur prit sa course pour regagner le lieu par où il était entré. Au moment d'y arriver il vit courir

devant lui, dans le taillis, une lumière semblable à un feu follet. Il aperçut bientôt distinctement un homme muni d'une lanterne et parcourant à grands pas l'étroite allée qui côtoyait le mur d'enceinte. En apercevant l'échelle, celui-ci s'arrêta comme un limier qui flaire une trace et se mit à pousser des cris que d'autres voix répétèrent à quelque distance. Bientôt deux lumières pareilles à la première se montrèrent à travers les arbres, et l'amant de Lucie vit que la retraite lui était fermée. Il hésita un instant, puis il comprit qu'aller au-devant du danger était plus prudent que de le fuir sans espoir de s'y dérober. Il s'avança donc vers les batteurs d'estrade, qui s'étaient réunis au pied de l'échelle, où ils discutaient d'une manière fort animée. A la vue du jeune homme qui sortit brusquement de la futaie, il y eut une émotion générale. Les plus prudents ne bougèrent pas, mais le plus hardi se jeta sur le nouveau venu, qu'il n'avait pas eu le temps de reconnaître.

— Qu'y a-t-il donc, Piquet ? dit Arthur en repoussant le chef de cette expédition nocturne qui venait de le saisir au collet.

— Comment ! c'est vous, monsieur d'Aubian ? répondit le jardinier stupéfait d'une pareille rencontre.

— Qu'est-il arrivé et que signifie tout ce mouvement ? reprit le jeune homme.

— Hélas ! mon Dieu, dit Piquet, c'est ce pauvre M. Gorsaz qui vient d'être assassiné.

— Assassiné ! s'écria d'Aubian en pâlissant.

— Saigné à blanc ! il en a reçu de ces coups de couteau que ça fait frémir la nature. Nous courons après l'assassin qui, bien sûr, s'est sauvé par ici, car voilà encore mon échelle dont ce gueusard se sera servi... Mais comment se fait-il que vous soyez dans le parc à cette heure ? continua-t-il en regardant le jeune homme d'un air de défiance.

Arthur avait eu le temps d'inventer une histoire qui pût justifier la position équivoque où il se trouvait.

— D'après ce que vous me dites, répondit-il, je suis sûr d'avoir vu l'assassin.

— Voyez-vous! qui est-il?... L'avez-vous reconnu? demandèrent à la fois les trois hommes en se groupant autour de lui.

— Je revenais de Cauderol, dit d'Aubian, et, pour rentrer chez moi, je passais dans le sentier qui est en dehors du parc. Tout à coup j'ai aperçu un homme qui se laissait glisser du haut du mur. Cela m'a paru suspect et je me suis approché; mais, en me voyant courir sur lui, il a pris la fuite et a disparu bientôt dans les champs. A sa place, je n'ai plus trouvé qu'une corde accrochée à la muraille. Craignant qu'un malheur ne fût arrivé chez M. Gorsaz, j'ai grimpé, à l'aide de cette corde, pour arriver plus vite à la maison et y donner l'alarme. C'est ce que j'allais faire quand j'ai aperçu vos lanternes.

— Et l'avez-vous reconnu, ce brigand-là? demanda un des domestiques.

— Non, dit Arthur qui se rappela la menace du forçat.

— Il n'y a que Bonnemain qui ait pu faire ce coup, dit Piquet; je me suis toujours défié de ce sournois-là

Un des ouvriers, qui s'était remis à fureter le long de la muraille, se redressa tout à coup.

— Je tiens le couteau, s'écria-t-il; il y a encore du sang après.

L'instrument du meurtre passa de main en main. C'était un de ces poignards sans gaîne, nommés couteaux catalans par les armuriers, et dont la lame, en se déployant, se trouve arrêtée au moyen d'un ressort. L'acier avait été soigneusement essuyé, mais, dans la rainure du manche, il avait retrouvé le sang dont on avait voulu effacer la trace.

— Il ne peut pas être bien loin, dit le maître jardinier, il faut le traquer comme un loup enragé qu'il est. Allons! en route, tout le monde! Mais vous, monsieur d'Aubian, est-ce que vous ne venez pas un peu consoler cette pauvre

dame Gorsaz qui est quasi folle ? Pensez donc quelle révolution ça lui a faite à cette chère femme ! On a envoyé chercher le médecin, le curé, le procureur du roi, tout le tremblement ! mais vous qui êtes un ami de la maison, je suis sûr qu'elle serait bien aise de vous voir.

Ombrageux comme tous les hommes dont la conscience n'est pas sans reproche, Arthur crut voir dans ces paroles une intention ironique, étrangère en réalité à l'esprit sans malice de l'honnête jardinier. Toutefois il craignit qu'un refus n'éveillât des soupçons, et d'ailleurs le malheur qui venait de frapper Lucie lui faisait éprouver un douloureux désir de la voir et de l'assurer de son éternel dévouement, seule consolation qu'il pût offrir au moment d'une si terrible catastrophe. Il accompagna donc, sans faire d'objection, maître Piquet, qui reprit le chemin du logis en emportant comme pièces de conviction le couteau poignard et la corde à nœuds.

— Avait-il pris ses précautions, le scélérat ! dit le jardinier chemin faisant ; il aura pensé que son échelle serait trop lourde pour qu'il puisse lui faire franchir la muraille ; c'est pourquoi il a apporté cette corde à crochet, un véritable instrument de voleur. Il faut avoir les poignets et les reins solides, pour grimper le long de cet outil-là.

— M. Gorsaz est-il mort ? demanda d'Aubian d'un air pensif.

— Le pauvre cher homme n'en vaut guère mieux, répondit le jardinier en pressant le pas.

Le lieu où le crime avait été commis était la chambre à coucher dans laquelle le vieillard avait eu, quelques heures auparavant, un entretien avec le forçat. L'assassin s'y était introduit par la fenêtre en soulevant, à travers la claire-voie, le crochet intérieur de la persienne et en arrachant, à l'aide d'un morceau de poix, la vitre derrière laquelle se trouvait l'espagnolette. Surpris dans son lit et peut-être dans son sommeil, M. Gorsaz, selon toute apparence, avait été frappé immédiatement. Sans doute aussi sa résistance avait été

faible et courte, car il fut trouvé couché comme à l'ordinaire. La couverture était à peine dérangée. On l'aurait cru endormi si les draps n'eussent pas été inondés de sang. Le meurtre accompli, l'assassin avait essayé de forcer le secrétaire. Pendant cette tentative, un vase placé sur la cheminée, et sans doute heurté par lui, était tombé avec fracas; c'est alors seulement qu'un domestique, couché dans un cabinet voisin, s'était éveillé et avait donné l'alarme

Le spectacle qui frappa les yeux d'Arthur lorsqu'il entra dans ce lieu fatal, redoubla l'émotion dont il était déjà pénétré. A la lueur de plusieurs flambeaux placés au hasard se dessinait un groupe silencieux, consterné, mais actif. Le lit où gisait la victime avait été tiré au milieu de la chambre, pour faciliter les secours que commençait d'appliquer le médecin. Au chevet, un vieux prêtre était debout, épiant quelque signe de vie, qui lui permît de remplir aussi son ministère. Au mouvement de ses lèvres, on devinait que pour prier il n'avait pas attendu qu'il lui fût possible d'absoudre. Ces deux hommes, investis de sacerdoces également rudes, presque également sacrés, étaient arrivés au même instant. Habitués à se rencontrer au chevet des mourants, à peine avaient-ils échangé une parole; sans perdre de temps, le médecin avait commencé son œuvre, le prêtre espérait encore la sienne.

Au pied du lit, la femme du vieillard assassiné se tenait immobile; les mains accrochées au rebord de ce meuble qu'elle avait saisi avec une indomptable énergie lorsqu'on avait voulu l'arracher à ce sanglant spectacle. Pas une larme ne coulait sur ses joues, pas un gémissement ne sortait de sa bouche ; aussi pâle que si elle-même eût été près de mourir, l'œil fixe et les dents serrées, elle contemplait son mari avec une muette stupeur ; et comme pour mieux voir, elle écartait de temps en temps, par un geste empreint de folie, ses cheveux noirs ruisselant en désordre sur son front et sur ses épaules.

A la vue de son amant, Lucie ne témoigna ni trouble ni

surprise, il semblait que l'excès de son émotion eût tari en elle la source des sentiments vulgaires; d'un regard profond, elle lui montra le corps inanimé du vieillard et reprit aussitôt sa morne contenance, qui rappelait les victimes de la fatalité antique. Bercée et souvent endormie par la passion, la conscience se réveille toujours au spectacle de la mort. Lorsqu'il aperçut, baigné dans le sang, l'homme dont il avait trahi l'hospitalité, Arthur sentit passer dans son âme une partie des remords qui bourrelaient le cœur de l'épouse adultère. En ce moment suprême, adresser à la femme qu'il aimait une seule parole, un seul regard, une seule pensée, lui parut une profanation odieuse. Au lieu de s'approcher d'elle, il se mit à côté du prêtre et lui dit à voix basse :

— Y a-t-il quelque espoir de le sauver?

— Dieu le sait ! répondit le vieillard en levant les yeux au ciel.

Pendant plusieurs heures, les efforts de l'art parurent infructueux. M. Gorsaz ne reprenait pas connaissance, et à chaque instant sa respiration semblait près de s'éteindre. Le médecin, qui, à la première inspection des plaies, avait cru pouvoir assurer qu'elles n'étaient pas mortelles, commençait à perdre l'espérance. L'insensibilité absolue, qu'il avait attribuée d'abord à l'épanchement du sang et à la débilité de l'âge, lui fit craindre, en se prolongeant au delà de toute prévision, que quelque organe vital n'eût été atteint par le poignard de l'assassin. De temps en temps il se penchait vers le blessé et écoutait avec inquiétude le faible souffle péniblement exhalé de sa poitrine. Enfin quelques contractions nerveuses ridèrent l'immobilité sépulcrale qu'avait gardée jusqu'alors la figure du vieillard ; sa respiration devint plus forte; après un douloureux effort, ses paupières s'entr'ouvrirent ; il essaya de se soulever, mais n'y put parvenir et resta quelque temps la bouche et les yeux ouverts, quoiqu'il ne pût encore ni voir ni parler.

— Curé, je crois que vous pouvez vous aller coucher,

dit le médecin en s'essuyant le front; maintenant je suis sûr que nous le sauverons.

Pour la première fois, d'Aubian chercha les yeux de Lucie, mais il ne les rencontra pas. En entendant les paroles du médecin, la jeune femme s'était jetée à genoux, et elle paraissait prier avec ferveur.

Le jour était venu depuis quelque temps. Devant la maison s'était formé un groupe de paysans et d'ouvriers dont les conversations bruyantes annonçaient quelle impression avait produite dans les environs la nouvelle de l'attentat commis sur la personne d'un homme riche et universellement estimé. L'agitation de cette espèce de rassemblement redoubla tout à coup et prit un caractère de fureur, à la vue de Bonnemain, les mains liées derrière le dos, qu'amenaient triomphalement deux paysans sous la conduite du jardinier Piquet. Les imprécations, les menaces, les cris de mort dont en pareil cas le peuple est toujours prodigue, dans le Midi surtout, accueillirent d'un concert effrayant l'auteur présumé de l'assassinat. Des injures on allait passer aux pierres et peut-être des pierres aux couteaux, lorsque le rassemblement se trouva brusquement divisé par une voiture arrivant au grand trot des chevaux et de laquelle s'élança un personnage vêtu de noir, d'un maintien grave et d'une physionomie sévère.

— Au nom de la loi, s'écria-t-il d'une voix impérieuse, que pas un de vous ne lève la main sur cet homme.

En reconnaissant le procureur du roi du tribunal de la Réole, les plus acharnés renoncèrent à leur mode de justice sommaire, et, cessant leurs vociférations, ils reculèrent de quelques pas. Après avoir interrogé Piquet, le magistrat fit détacher les liens du prévenu, dont les vêtements souillés de boue et le visage meurtri annonçaient qu'il n'avait succombé qu'après une résistance désespérée. Le procureur du roi confia provisoirement le soin de le garder aux hommes de bonne volonté qui s'étaient chargés de son arrestation; puis il entra dans la maison, afin de poursuivre

l'enquête pour laquelle un exprès était allé le chercher au milieu de la nuit.

IV

Grâce aux secours intelligents qui ne cessaient de lui être prodigués, M. Gorsaz avait repris peu à peu quelque force et toute sa connaissance, quoiqu'il n'eût pas encore recouvré la parole. En attendant qu'il fût en état de soutenir un interrogatoire, le procureur du roi vérifia l'état des lieux et fit recueillir avec une attention scrupuleuse les objets servant de preuves matérielles qui devaient figurer plus tard dans la procédure. Parmi les personnes réunies dans la maison, une seule avait déclaré antérieurement qu'elle avait vu fuir l'assassin; c'était Arthur d'Aubian, qui se vit contraint de répéter le récit à demi mensonger dont Piquet avait altéré déjà quelques circonstances.

— Ainsi, monsieur, lui dit le magistrat, le jardinier se trompe en affirmant que vous croyez avoir reconnu dans l'homme qui escaladait le mur le nommé Bonnemain?

— Je n'ai pas vu son visage, je ne puis donc l'avoir reconnu, répondit Arthur, qui signa sa déposition d'une main ferme, décidé qu'il était à sauver même au prix d'un faux serment, l'honneur de la femme qu'il aimait.

Ces préliminaires terminés, le procureur du roi, qui avait hâte d'arriver au point capital de son enquête en confrontant la victime et l'accusé, rentra dans la chambre de M. Gorsaz. Il s'approcha du lit du vieillard, qui, malgré sa faiblesse, fit un effort pour se soulever et sembla le remercier de sa venue par un regard où s'était rallumée l'intelligence.

— Il n'est pas encore en état de parler, dit à demi voix le médecin au magistrat; mais il entend et comprend ce qu'on lui dit.

— Monsieur, dit alors le procureur du roi en se penchant

vers le lit, bientôt, j'espère, vous pourrez nous donner de vive voix les renseignements qu'attend la justice pour punir l'attentat dont vous venez d'être la victime. En attendant que vous puissiez parler, veuillez, je vous prie, me répondre par signes... Une bougie roulée, que l'on a trouvée sur le secrétaire, fait supposer que l'assassin s'est servi de lumière, du moins en essayant de commettre le vol. Dans ce moment peut-être avez-vous pu l'apercevoir. Cette conjecture est-elle vraie? Avez-vous vu le meurtrier?

M. Corsaz fit avec effort un signe affirmatif.

— S'il vous était présenté, le reconnaîtriez-vous?

Le vieillard répéta le même mouvement avec plus d'énergie, tandis qu'une expression d'horreur se peignait dans ses yeux.

— Monsieur, dit le médecin en prenant à part l'officier du ministère public, je dois vous déclarer qu'en ce moment une confrontation est dangereuse. L'état du blessé est encore bien précaire, et la vue du meurtrier lui causera nécessairement une émotion qu'il serait prudent d'éviter.

— C'est précisément, répondit le procureur du roi, parce que je regarde ainsi que vous l'état du blessé comme très-précaire, qu'il me paraît impossible de différer une confrontation qui seule doit jeter une lumière décisive sur cette affaire. Dans l'intérêt de la société, comme dans celui du prévenu, je ne dois pas négliger le seul moyen de constater irrécusablement la vérité. M. Gorsaz mort, que resterait-il? Des indices matériels, des présomptions plus ou moins graves, mais pas un témoignage oculaire, puisque M. d'Aubian déclare qu'il n'a pas reconnu le fugitif. Il faut donc profiter sans délai de l'état lucide du blessé, état qui peut empirer d'un moment à l'autre.

— Qui empirera infailliblement, si vous faites entrer l'assassin dans cette chambre, dit le docteur d'un ton vif.

— Me garantissez-vous, sur votre honneur, demanda le procureur du roi, que M. Gorsaz sera encore vivant demain matin?

— Personne n'est assuré de vivre jusqu'à demain, répondit le médecin, qui évita de répondre directement; faites ce que vous voudrez. En protestant contre une mesure qui peut être fatale à un homme confié à mes soins, j'ai rempli mon devoir.

— Comme je remplirai le mien, en découvrant le criminel n'importe à quel prix.

— Ce prix fût-il la mort d'un vieillard ? demanda le docteur avec un généreux emportement.

— Monsieur, répliqua le magistrat d'un air sévère, vous parlez en apôtre de l'humanité; ainsi, je ne dois point me trouver offensé de vos paroles. Je suis, moi, le représentant de la société, et vous devez comprendre, à votre tour, qu'il m'est impossible de trahir mon mandat, quelle qu'en puisse être parfois la rigueur. Je regrette qu'un pareil debat se soit élevé entre nous, quoique à vrai dire il n'ait rien que d'honorable, puisqu'il prouve que l'un et l'autre nous connaissons nos devoirs. A votre place, je me conduirais peut-être ainsi que vous; permettez-moi de croire qu'à la mienne vous feriez comme moi.

Les deux hommes se séparèrent avec une gravité mutuelle. Tandis que le procureur du roi sortait de la chambre pour donner l'ordre qu'on y introduisît le prévenu, le médecin s'approcha de d'Aubian et du curé, qui, depuis que M. Gorsaz avait repris connaissance, se tenaient dans un coin, hors de sa vue; le prêtre, pour ne pas laisser voir au blessé que son état paraissait assez grave pour rendre nécessaire l'intervention des secours religieux; Arthur, par une de ces pudeurs que fait éclore dans les cœurs honnêtes la conviction d'avoir irréparablement offensé un homme que l'on respecte.

— Curé, dit le docteur d'un air mécontent, la justice humaine n'est guère humaine. Vous devriez faire un sermon sur ce texte-là. Tandis que vous cachez charitablement votre soutane pour ne pas effrayer ce pauvre homme, le procureur du roi nous sert un plat de son métier. Pourvu

qu'il complète son procès-verbal, peu lui importe le reste. Il va faire entrer l'assassin dans cette chambre. Je lui ai dit que je ne répondais de rien, et il persiste. Comme il voudra : je m'en lave les mains.

— Il faut emmener madame Gorsaz, dit Arthur, à qui Lucie en ce moment inspira autant de pitié que d'amour.

— C'est ce que je voulais dire, reprit le médecin. Il n'y a que vous, curé, qui puissiez y réussir. Emmenez-la donc, et ne la laissez pas revenir. Si l'on a besoin de vous, je vous enverrai chercher; mais qu'elle ne rentre plus ici. Elle a une organisation nerveuse, irritable à l'excès, et je crains que le sang ne lui monte au cerveau. Il y a des folles qui ont moins de dispositions à la démence, qu'elle n'en montre parfois lorsqu'elle est vivement émue. Consignez-la dans sa chambre; j'y monterai lorsque je pourrai m'absenter d'ici. Peut-être faut-il la saigner.

— Son état vous paraît-il réellement inquiétant ? demanda d'Aubian alarmé de cette déclaration.

— Mon cher monsieur, lui dit à l'oreille le docteur, l'état d'une jeune femme prodigieusement nerveuse et mariée à un vieillard est toujours inquiétant.

Usant de la double autorité de son âge et de son caractère, le curé parvint à conduire Lucie hors de la chambre. Au moment où ils en sortaient tous deux, le procureur du roi y rentrait suivi de Bonnemain que tenait de chaque côté un des paysans, ses gardiens volontaires. A l'aspect de l'assassin de son mari, madame Gorsaz détourna la tête et chancela sur le bras du prêtre qui pressa sa marche en se disant tout bas :

— Dans ce malheur si grand, je vous rends grâce, ô mon Dieu; ce n'est pas un enfant de la paroisse.

Le prévenu et son escorte s'arrêtèrent à l'entrée de la chambre, tandis que le magistrat s'avançait seul vers le blessé pour le préparer à cette entrevue.

— Voici l'instant de la crise, dit le médecin à d'Aubian; aidez-moi, car ces domestiques sont si gauches qu'il n'y a

aucun secours à en attendre. Passez le bras sous l'oreiller, et soutenez M. Gorsaz; dans sa position actuelle, il ne peut pas voir l'homme qu'on amène, et il faut tâcher d'abreger la cérémonie.

Après s'être assuré que le blessé, quoique muet encore, comprenait la scène qui allait avoir lieu, et paraissait en état de la supporter, le procureur du roi fit signe à Bonnemain d'approcher. Le forçat jeta autour de lui un regard farouche, et sembla calculer les chances d'une fuite dont il reconnut l'impossibilité; se résignant alors, il s'avança lentement et resta immobile à deux pas de sa victime, la tête baissée, la face livide, et agité d'un tremblement universel que remarquèrent tous les assistants.

— Ce vieux gredin a-t-il la vie dure! pensa-t-il en voyant ouverts et fixés sur lui les yeux de M. Gorsaz qu'il croyait avoir clos pour l'eternité.

La crise redoutée par le médecin se manifesta instantanément. A la vue du meurtrier, le vieillard, malgré son énergie, éprouva une terreur dont l'altération subite de ses traits attesta la violence. Très-pâle déjà, il blémit encore; ses paupières se fermèrent, et sa tête roula sur l'oreiller, comme si l'aspect du forçat eût achevé l'œuvre de son poignard. Tandis que le docteur se hâtait de préparer un cordial, Arthur, qui d'un bras soutenait le blessé, se pencha pour lui faire respirer un flacon de sels. En ce moment M. Gorsaz rouvrait les yeux; il aperçut alors près de son visage la figure de l'homme pour qui Lucie l'avait trahi. Il le regarda quelque temps d'un air de stupeur, comme on contemplerait une de ces apparitions auxquelles la raison ne nous permet pas de croire; mais tout à coup sur ses traits, que la mort déjà semblait tordre dans sa main glaciale, une flamme se ralluma : la haine, l'indignation, la fureur, la vengeance, toutes les sanglantes passions, qui depuis la veille lui dévoraient le cœur, jaillirent de ses yeux en un seul regard. Sans aide et par un mouvement d'une incroyable véhémence, le vieillard se souleva, puis il étendit

la main vers Arthur que ce geste frappa d'une sorte d'épouvante superstitieuse, et fit pour parler des efforts convulsifs qui brisèrent à la fin les liens dont sa langue s'était trouvée jusqu'alors enchaînée.

— L'assassin! l'assassin! s'écria-t-il d'une voix qui semblait sortir d'un sépulcre.

La foudre en tombant dans la chambre y eût à peine produit une impression comparable à celle que causa cette exclamation terrible et vengeresse. D'Aubian resta muet et atterré, comme s'il eût été coupable; un sourire hébété passa sur les lèvres du forçat. Le procureur du roi et le médecin échangèrent un regard expressif; ce dernier se rapprochant du blessé, lui prit le bras et lui tâta le pouls :

— *Ægri somnia*, dit-il en s'adressant au magistrat.

M. Gorsaz repoussa le docteur avec colère.

— Non, ce n'est pas le rêve d'un malade, dit-il d'une voix rauque mais distincte; le sang que j'ai perdu ne m'a pas ôté l'intelligence. J'ai toute ma raison; je vous vois tous... Vous êtes M. Mallet... Vous, vous êtes M. Carigniez, le procureur du roi de La Réole; le curé vient de sortir de la chambre, avec ma femme... Voilà des ouvriers qui travaillent chez moi, et cet homme..., continua-t-il en désignant Arthur d'un geste furieux, cet homme est celui qui vient de m'assassiner.

— Votre vue encore faible vous abuse sans doute, dit le magistrat qui, ainsi que M. Mallet, persistait à croire que le blessé ne jouissait pas de la plénitude de son intelligence; regardez de ce côté, ne reconnaissez-vous pas pour votre meurtrier l'homme qui est ici, à ma droite ?

— Pas de bêtises, mon magistrat, s'écria Bonnemain; vous voyez bien qu'il a reconnu l'autre, j'en prends tout le monde à témoin.

Le vieillard surmonta l'horreur que lui faisait éprouver la vue du forçat, et le regarda un instant avec un calme affecté.

— Cet homme, dit-il, s'appelle Bonnemain; il est em-

ployé par mon jardinier. Ce n'est pas lui qui a voulu m'assassiner... c'est celui-là, vous dis-je, c'est Arthur d'Aubian... Faites votre devoir, monsieur le procureur du roi; je n'ai peut-être que quelques instants à vivre, qu'on écrive ma déclaration. Si je meurs, je vous adjure tous de répéter devant le jury mes dernières paroles... Écrivez... non, donnez-moi une plume, j'aurai la force d'écrire moi-même.

— Parlez-moi de ça, se dit Bonnemain en respirant plus facilement qu'il n'avait fait jusqu'alors; si toutes les pratiques étaient aussi rondes en affaires, il y aurait de l'agrément à travailler. Il paraîtrait que le vieux sournois n'a pas encore digéré l'échelle de corde du grand brun; ça me va.

D'Aubian n'avait pas prononcé un seul mot; victime d'une vengeance dont il ne pouvait détourner le glaive, sans déshonorer publiquement une femme aimée, il s'enveloppa d'un silence de résignation et de dédain.

— Monsieur, lui dit le procureur du roi avec un embarras auquel sont rarement exposés les hommes de justice, quelque étrange que nous paraisse à tous la déclaration de M. Gorsaz, il m'est impossible de ne pas la mentionner textuellement dans mon procès-verbal.

— Faites votre devoir, monsieur, répondit Arthur d'un air grave.

Sur l'invitation de M. Carigniez, le vieillard raconta les détails de l'assassinat dont il venait d'être la victime; il fut véridique sur tous les points, hormis un seul. En dépit de toutes les objections qui lui furent adressées par celui qui l'interrogeait, il substitua invariablement au nom du meurtrier véritable celui de l'amant de Lucie. Au moment où il prenait la plume pour signer cette déclaration qui pouvait envoyer à l'échafaud un homme innocent, le curé rentra dans la chambre. A la vue du ministre d'une religion qui ordonne le pardon des injures, M. Gorsaz éprouva un instant d'hésitation, promptement étouffé par la haine; d'une main encore ferme, il signa le procès-verbal, et retomba

aussitôt sur l'oreiller, épuisé des efforts inouïs qu'il venait de faire pour assurer sa vengeance en la confiant à un acte authentique.

— Est-ce fini? demanda le docteur au magistrat; le voilà à demi mort; il me semble que ça doit vous suffire. N'avez-vous pas appris tout ce que vous vouliez savoir?

— J'ai appris plus que je ne désirais, répondit M. Carigniez d'un air soucieux; que pensez-vous de l'état de M. Gorsaz? croyez-vous encore que les hallucinations de la fièvre soient pour quelque chose dans cette étrange déclaration?

— Ma vie en dépendît-elle, répliqua le médecin, je ne puis pas mentir à ma conscience. M. Gorsaz n'a pas de fièvre en ce moment, et il sait fort bien ce qu'il dit. Dit-il la vérité? voilà ce que j'ignore.

— Et vous, monsieur, ne m'aiderez-vous pas de vos lumières? dit le procureur du roi au curé, qui en prenant connaissance de la déclaration du vieillard était resté plongé dans une muette consternation.

— Un chrétien véritable eût pardonné, répondit le vieux prêtre à qui Lucie avait fait des aveux, suivis de nouvelles fautes.

— Pardonné quoi? demanda le magistrat.

Le curé comprit que prononcer un mot de plus serait trahir le secret de la confession.

— Dieu lit dans les cœurs, reprit-il d'une voix émue; lui seul peut faire descendre la lumière parmi les hommes qui ont mission de rendre la justice. C'est à lui de proclamer l'innocence et d'amender le criminel en lui envoyant le repentir.

— Je voudrais connaître votre opinion, dit le procureur du roi en insistant; croyez-vous M. d'Aubian coupable du meurtre dont il se trouve accusé?

— Je le crois innocent, monsieur, répondit le prêtre avec chaleur.

— Comment alors expliquez-vous la conduite de M. Gorsaz?

Le prêtre baissa les yeux et garda le silence. M. Carigniez, qui s'était assis devant un bureau pour relire le procès-verbal, pencha la tête sur ses mains et conserva quelque temps cette attitude méditative.

— C'est la tentative de vol qui m'embarrasse, dit-il enfin en se parlant à lui-même; il se commet des meurtres dans toutes les classes; mais ce vol! voilà qui est inexplicable : un homme riche peut devenir assassin par jalousie, par vengeance, mais non par cupidité. La passion enfante le meurtre, le besoin enfante le vol; ici la passion existe peut-être, mais où est le besoin? — M. d'Aubian a de la fortune, n'est-il pas vrai? dit-il à demi-voix en s'adressant au médecin.

— Oui, si le jeu lui en a laissé, répondit celui-ci du même ton.

— Ah! c'est un joueur? dit le magistrat.

— Un joueur un peu ruiné, je crois, reprit M. Mallet; on l'a vu perdre à Bordeaux douze mille francs dans une seule soirée.

— Ceci change la question, dit le procureur du roi sur qui les paroles du docteur semblèrent produire une vive impression; — je me disais tout à l'heure qu'on ne pouvait pas supposer un effet sans cause; mais le jeu est une cause. Vous connaissez l'axiome :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

On finit quelquefois par quelque chose de pire. N'a-t-on pas vu le comte de Horn assassiner un vieil usurier pour lui voler son argent.

— Vous donnez à des paroles irréfléchies une interprétation qui est fort loin de ma pensée, s'écria le médecin avec un accent de reproche.

— Interpréter est notre état à tous deux, répondit froi-

dement M. Carigniez. Vous allez des symptômes au mal; je vais, moi, de l'indice au crime, des soupçons à la preuve.

Le procureur du roi se leva, et s'approchant d'Arthur, qui, pendant cette scène, avait gardé son attitude ferme et silencieuse :

— Monsieur, lui dit-il avec une grave politesse, avez-vous quelques observations à faire sur ce que vous venez d'entendre ?

— Aucune, monsieur, répondit le jeune homme d'une voix où perçait une émotion vainement contenue; il ne m'appartient pas de discuter l'accusation dont je me trouve l'objet, ni de chercher à dissiper l'erreur de M. Gorsaz. Dans ma déclaration, j'ai dit la vérité; il est donc inutile que j'y ajoute rien. Il me semblerait au-dessous de moi de protester de mon innocence, dont personne ici ne doute.

Il jeta un regard expressif sur le lit du vieillard, qui ne répondit à cet appel de l'accusé que par un sourire où éclatait le triomphe d'une haine inextinguible et d'une implacable vengeance.

— Il sait tout, se dit Arthur, et c'est ma mort qu'il lui faut. Il sera satisfait, si, pour me sauver, je dois perdre Lucie.

En ce moment deux gendarmes, qui venaient d'arriver de La Réole, passèrent devant la fenêtre, à travers laquelle ils lancèrent un coup d'œil curieux. A leur vue Bonnemain éprouva la terreur instinctive qu'inspirent toujours aux malfaiteurs les agents de l'autorité, d'Aubian fronça le sourcil, et ses lèvres se contractèrent légèrement.

— Ces hommes sont-ils là pour s'assurer de ma personne ? demanda-t-il au procureur du roi avec une ironie forcée.

— Je puis vous offrir une place dans ma voiture, répondit le magistrat, à qui la fière contenance du jeune accusé fit éprouver en ce moment une sorte de respect involontaire.

— Nous accompagneront-ils? reprit Arthur, plus occupé de l'ignominie que du danger de sa position.

— Non, si vous me jurez de ne pas essayer de fuir.

Arthur sourit d'un air méprisant.

— Il n'y a, dit-il, que deux espèces d'hommes qui fuient, le lâche et le coupable. Je ne suis ni l'un ni l'autre. Vous pouvez donc vous fier à ma parole d'honneur. Et maintenant, permettez-moi de vous demander encore une grâce.

— Parlez, monsieur, dit le magistrat.

— Partons sur-le-champ, repartit d'Aubian, pressé de sortir de ce lieu, car il craignait qu'en y rentrant inopinément, Lucie ne devînt témoin d'une scène si menaçante pour tous deux.

— Je suis à vos ordres, répondit le procureur du roi, qui venait de clore son procès-verbal, et dont la présence dans la maison de M. Gorsaz était désormais inutile.

Sur un signe du magistrat, tout le monde sortit de la chambre. Les deux gendarmes attendaient à la porte. Physionomistes par état, ils se placèrent avec beaucoup d'ensemble de chaque côté de Bonnemain, sur la figure duquel ils avaient simultanément flairé le crime.

— Mon magistrat, s'écria le forçat libéré, dites donc à ces messieurs qu'ils se trompent. Puisqu'il est clair comme deux et deux font quatre que je suis innocent de la chose, j'espère que vous allez me faire mettre en liberté. J'ai de l'ouvrage au jardin; je ne suis pas un fainéant, pour perdre comme ça ma journée.

— La voix publique vous accuse, répondit M. Carigniez, et je suis forcé de vous mettre en détention provisoire. S'il n'y a pas de preuves contre vous, dans quelques jours vous serez élargi.

— En voilà une de justice, dit l'homme du bagne lorsqu'il vit d'Aubian monter en voiture à côté du procureur du roi; l'assassin reconnu roule carrosse, et l'innocent va à pied entre deux gendarmes. C'est comme ça que les riches

se soutiennent toujours pour vexer le peuple. Vous autres, si vous aviez du sang dans les veines, est-ce que vous laisseriez traîner en prison un de vos frères?

— Tu n'as ici ni frères ni cousins, entends-tu, escamoteur de montres? lui cria Piquet d'un air narquois.

— Vive la république! à bas les jésuites! hurla Bonnemain, qui, dans son désir d'émouvoir en sa faveur le populaire, lui jeta coup sur coup les deux plus énormes provocations qu'il pût imaginer.

Parmi les assistants personne ne bougea; quelques huées se firent même entendre, et le forçat, contraint de se mettre en marche escorté de ses nouveaux gardiens, put se convaincre que son sort excitait fort peu de sympathie parmi ses anciens compagnons.

— C'eût été trop joli d'être relâché tout de suite, se dit-il avec une résignation forcée; pourvu que le vieux qui a été si bon enfant jusqu'à présent n'aille pas changer d'avis.

Le départ des deux prévenus avait excité parmi les paysans rassemblés devant la maison une agitation dont le bruit parvint à la chambre de Lucie. Presque effrayée des cris qu'elle entendait, la jeune femme s'approcha de la fenêtre et aperçut Arthur qui en ce moment même montait dans la voiture du procureur du roi.

— Où va donc M. d'Aubian? demanda-t-elle involontairement au médecin qui depuis quelque temps était venu la rejoindre.

— En prison, probablement, répondit M. Mallet en la regardant fixement.

— En prison! répéta Lucie.

— Ignorez-vous donc que c'est lui qui a voulu assassiner M. Gorsaz? Votre mari l'a formellement reconnu.

La pauvre femme, au lieu de répondre, regarda tout autour d'elle d'un air hébété; tout à coup elle ferma les yeux en pâlissant, et tomba entre les bras du docteur qui semblait s'attendre à cette crise, car, sans s'émouvoir, il la

porta sur un canapé et lui donna les secours dont elle avait besoin.

— Curé, dit-il au vieux prêtre qui en cet instant entra dans la chambre, cette femme a maintenant deux confesseurs.

V

Pendant plus de six semaines le docteur Mallet eut deux malades à soigner, au lieu d'un, dans la maison de M. Gorsaz. Au bout de quelques jours l'état de Lucie avait paru plus inquiétant que celui du vieillard à qui une passion non assouvie prêtait une énergie victorieuse à la fois de l'affaiblissement de son âge et de la gravité de ses blessures. Tandis que le mari outragé se cramponnait violemment à la vie qu'il ne voulait pas quitter vengé à demi, la jeune femme, atteinte d'un morne désespoir, semblait aller d'elle-même au-devant d'une mort précoce et désirée. En la voyant chaque jour, plus faible et plus exaltée, devenir la proie d'une fièvre qui, après avoir épuisé le corps, menaçait d'envahir le cerveau et d'y éteindre peut-être l'intelligence, le médecin regretta plus d'une fois la rude épreuve à laquelle il avait eu recours dans le but de rendre ses soins plus efficaces en découvrant où il fallait les appliquer. Peu à peu, cependant, ses efforts persévérants triomphèrent d'un mal dont l'âge de Lucie rendait les racines moins tenaces. La fièvre s'éteignit avant d'avoir porté ses ravages dans le sanctuaire de l'âme, comme un incendie, repu d'édifices, expire au seuil d'un temple. La jeune femme reprit par degrés ses forces et conserva sa raison ; triste succès de l'art ! avec la raison elle eût perdu peut-être le sentiment de son malheur.

M et madame Gorsaz ne s'étaient pas vus depuis le jour de l'assassinat. Séparés l'un de l'autre, réunis seulement par une pensée commune, également cruelle pour tous deux,

ils avaient épuisé, pendant les longues heures de leurs veilles douloureuses, tout ce que contient de lie empoisonnée le calice des unions mal assorties. M. Gorsaz, le premier, fut en état d'enfreindre la rigoureuse consigne établie par le médecin. Un soir, profitant de l'absence momentanée du domestique chargé de le garder, il sortit de son appartement, et monta péniblement à celui de Lucie. D'un geste impérieux il renvoya la femme de chambre effrayée de cette apparition inattendue, et resta quelque temps immobile sur le seuil de la porte. Lucie était assise ou plutôt couchée sur une chaise longue, près de la cheminée. A la vue de son mari, elle ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole, et demeura les yeux fixés sur lui avec une expression d'horreur mais non d'effroi. Les deux époux se regardèrent quelque temps sans rompre le silence ; ils étudièrent avec une sombre avidité les ravages exercés sur chacun d'eux, depuis leur séparation, par la maladie et le chagrin. Le vieillard trouva flétrie et décolorée la jeune femme qu'il avait laissée pleine de séve et de fraîcheur. Lucie aperçut bien des rides nouvelles au front de son mari; mais bientôt elle ne vit plus de lui que ses yeux où étincelait une passion implacable.

— Il faut bien que je vienne vous voir, puisque vous ne descendez pas, dit M. Gorsaz en s'asseyant à l'autre angle de la cheminée.

— On a dû vous dire que j'étais malade moi-même, répondit Lucie d'une voix faible.

— Sans cela vous ne m'auriez pas quitté; oh! je n'en doute pas, dit le vieillard avec un sourire amer; oui, je vois que vous avez été malade. Vous êtes si changée, qu'en entrant j'avais peine à vous reconnaître. Vous avez beaucoup souffert, à ce qu'il paraît ?

— Beaucoup, dit la jeune femme en étouffant un soupir.

— Souffrir, à votre âge! cela vous paraît bien injuste, n'est-il pas vrai ? reprit M. Gorsaz avec une compassion ironique; bon pour moi qui ai trop longtemps vécu et qui

ne vaux plus rien que pour la tombe. Mais vous, une enfant! une fleur! souffrir! Oui, je comprends qu'un destin si étrange vous surprenne et vous fasse murmurer. C'était à moi de prendre toutes les douleurs ; à vous de garder toutes les joies. Que sont quelques gouttes de sang désormais inutile, au prix des perles amères dont je vois les traces dans vos yeux ? J'ai été bien égoïste sans doute. J'aurais dû pleurer vos larmes avec les miennes ; de la sorte, l'éclat de votre beauté ne se serait pas obscurci, et que m'aurait fait, à moi, un chagrin de plus?

Le vieillard laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et resta quelque temps avant de continuer.

— Vous ne me répondez pas, reprit-il en regardant fixement sa femme

— Vous ne m'avez rien demandé, répondit Lucie d'un air morne.

— Vous avez raison. J'ai la tête si faible maintenant, qu'au bout d'une minute je ne me rappelle plus ce que j'ai dit, ou bien je crois avoir dit ce qui n'est que dans ma pensée. Qu'avais-je donc à vous demander ? Ah ! m'y voici, continua-t-il après avoir eu l'air de chercher dans sa mémoire ; vous croyez-vous assez bien maintenant pour supporter un court voyage ?

— Quel voyage ? dit la jeune femme avec une secrète inquiétude.

— Le voyage de Bordeaux. Vous voyez que ce n'est qu'une promenade.

— Et qu'irions-nous faire à Bordeaux ? reprit-elle d'une voix altérée.

— Ne faut-il pas que nous y soyons pour l'ouverture des assises? répondit M. Gorsaz avec un sang-froid affecté... J'ai reçu, il y a quelques jours, une double assignation, pour vous et pour moi. On juge cet homme, et il faut bien que nous allions déposer.

Lucie se leva, et tomba aux genoux de son mari, dont elle saisit convulsivement les mains.

— Je suis coupable, lui dit-elle avec un accent auquel le désespoir donnait une inexprimable puissance; j'ai violé mes serments ; j'ai oublié mes devoirs, je vous ai trompé et trahi; je suis une misérable indigne de pardon. Je m'attends de vous ni grâce, ni pitié, ni miséricorde. Vous pouvez me fouler sous vos pieds, je ne pousserai pas une plainte; vous pouvez me tuer, je ne me défendrai pas; pour moi, je ne demande rien, je ne veux rien.

— Pour qui donc demander, et que voulez-vous ? répondit durement le vieillard.

— Ce que je veux, s'écria-t-elle avec un redoublement d'énergie, je veux que vous ne fassiez pas porter la peine de ma faute à un autre bien moins coupable que moi. Je veux que vous rétractiez une déclaration plus cruelle qu'un assassinat, car le poignard n'arrache que la vie, et l'échafaud emporte avec elle l'honneur. S'il vous faut du sang, que ne m'accusez-vous ? Il y a des femmes qui tuent leurs maris. Pourquoi n'aurais-je pas été une de ces femmes? Dénoncez-moi, j'avouerai tout; vous serez délivré d'une criminelle qui doit vous faire horreur, et un innocent ne mourra pas.

— Voilà qui est fort héroïque, dit M. Gorsaz avec une impassible raillerie; mais j'ai trop bonne opinion de lui pour croire qu'il veuille la vie au prix de la vôtre. Il est de son devoir d'homme adoré de se laisser condamner à mort sans mot dire, et je suis sûr qu'il le fera.

— Il le fera, répéta Lucie en regardant fièrement son mari; mais vous, si près de la mort vous-même, commettrez-vous un meurtre ? Vous ne croyez donc pas en Dieu ?

— Est-ce M. d'Aubian qui vous a appris à y croire ? dit le vieillard.

— Oui, vous avez raison. Choisissez les mots les plus cruels, percez-moi le cœur, et vengez-vous; mais que ce soit sur moi seule.

— Où serait la justice? Par quel privilége le plus coupa-

ble resterait-il impuni ? Non, à vous les larmes, à lui la mort.

— La mort !

— Les galères, peut-être. Oh ! il ne faut pas voir trop en noir.

— Mais il est innocent...

— Innocent ! répéta M. Gorsaz en se levant, tandis que, par une brusque secousse, il arrachait sa femme à l'attitude suppliante qu'elle avait prise. A vous entendre, il n'y a de criminel que le meurtrier qui vous plonge le poignard dans la poitrine. Croyez-vous donc que l'âme n'ait pas du sang aussi bien que le corps ? C'est le prix de ce sang de mon âme qu'il me faut, car il a été versé jusqu'à la dernière goutte. Vous ne comprenez donc pas, Lucie, que je vous aimais ! que sur cette terre vous étiez mon dernier, mon unique bonheur ? Et vous voulez que je pardonne ! Jamais !

Il repoussa par un geste inexorable la jeune femme, qui resta debout à quelques pas de lui d'un air pensif et sombre.

En ce moment le docteur Mallet entra dans la chambre.

— C'est bon signe quand le malade commence à désobéir au médecin, dit-il avec une bonne humeur affectée. Cependant, monsieur Gorsaz, permettez-moi de vous dire qu'il y a de l'imprudence à sortir de votre chambre.

— Il faut bien cependant que je m'y habitue, répondit le vieillard. J'ai un voyage à faire dans une quinzaine de jours, pour une raison qui n'admet point d'excuses.

— Ah ! oui, dit le médecin en regardant Lucie à la dérobée ; le procès de Bordeaux. Nous ferons le voyage ensemble, car j'ai reçu aussi une assignation, quoique je n'aie pas grand'chose à dire... Madame Gorsaz viendra-t-elle avec nous ?

— Dans l'état où elle se trouve, répondit M. Gorsaz d'une voix composée, je crains que cela ne soit imprudent, et peut-être dangereux. Vous êtes notre médecin, vous ne me

refuserez pas sans doute une attestation que je puisse produire devant le président des assises.

— Nous verrons ça, dit M. Mallet avec un sourire équivoque. Grâce à Dieu, madame Gorsaz est en pleine convalescence, et une petite excursion, loin d'offrir du danger, lui serait peut-être avantageuse. Mais nous déciderons cela quand le moment sera venu. En attendant, mon cher malade, s'il vous plaisait de redescendre à votre appartement, voici mon bras. Madame a été levée trop longtemps aujourd'hui ; elle est fatiguée, et il faut la laisser reposer.

Sans faire d'observations, M. Gorsaz s'appuya sur le bras du médecin, et prit congé de sa femme avec une affection hypocrite. Les deux hommes sortirent de la chambre, où, au bout d'une demi-heure, M. Mallet rentra seul.

— Docteur, je veux aller à Bordeaux, lui dit d'un ton bref Lucie, qui semblait s'attendre à ce retour.

— Je m'en doutais, mais je voulais en être sûr, répondit le médecin en souriant tristement.

— Vous ne donnerez pas cette attestation qu'on vous demande, reprit-elle d'un air à la fois impérieux et suppliant.

— Je ne pourrais pas la donner sans mentir à ma conscience. Vous êtes réellement assez bien pour supporter la fatigue d'un si court voyage; aussi n'est-ce pas le voyage que je redoute : c'est le séjour.

Lucie s'approcha brusquement du docteur, et d'une main lui ferma la bouche.

— Au nom du ciel! pas un mot de plus, lui dit-elle. Quoi que vous ayez pu voir, entendre ou deviner, car dans mes accès de fièvre j'ai parlé sans doute ; quoi que vous sachiez maintenant, ne me dites rien. Ayez pitié d'une malheureuse femme; servez-moi sans me forcer à rougir. Puis-je compter sur vous ?

— Comme sur un père, répondit M. Mallet avec attendrissement. Et il pressa sur ses lèvres la main que Lucie y avait appuyée.

VI

L'attentat commis sur la personne de M. Gorsaz avait produit dans tout le département de la Gironde une impression à laquelle n'offraient rien de comparable les plus lugubres catastrophes survenues depuis plusieurs années. L'âge et la fortune de la victime, la considération dont elle jouissait dans le pays ; l'étrange contraste des deux accusés, l'un, homme du monde, allié aux meilleures familles de la Guienne et connu déjà par les folies d'une jeunesse dissipée; l'autre, galérien à peine sorti du bagne, ainsi que cela fut constaté dès le premier interrogatoire; enfin, la maladie de madame Gorsaz généralement attribuée à un attachement conjugal d'autant plus méritoire que l'objet en était plus vieux; toutes ces circonstances, sur lesquelles planait encore une incertitude mystérieuse, avaient excité au plus haut degré la curiosité publique. Chacun était impatient de connaitre le mot de cette énigme sanglante. Les accusés surtout étaient devenus le sujet journalier d'une foule de conjectures, d'explications, de discussions, de paris même, soutenus avec une égale opiniâtreté de part et d'autre. Les uns refusaient de croire à la culpabilité d'Arthur. De ce parti étaient presque toutes les femmes qui, à la rigueur, eussent compris qu'un homme digne de leur intérêt pût commettre un crime poétique, mais qui ne pouvaient admettre la vraisemblance d'un forfait trivial.

— Cela est odieux, disaient à Bordeaux les femmes à la mode; M. d'Aubian avec qui nous avons dansé l'hiver dernier, assassiner un vieillard! Un jeune homme de bonnes manières, plein d'usage et d'esprit, et qui a une figure véritablement espagnole! Lui! avoir essayé de tuer un homme pour lui voler sa bourse! Fi donc!

Si l'on avait accusé Arthur d'avoir poignardé M. Gor

dans quelque intention héroïque, par exemple pour lui enlever sa femme, la chose, quoique épouvantable, eût paru possible; les âmes romanesques même n'auraient pas refusé quelque pitié à un crime ainsi ennobli par la passion. Mais plonger un couteau dans le cœur d'un homme pour pouvoir ensuite fouiller dans ses poches, c'était le fait d'un forçat et non d'un cavalier. Ainsi argumentait le bon sens féminin qui, selon son usage raisonnait assez juste.

D'autre part, Bonnemain ne manquait pas de défenseurs officieux. Il avait pour lui d'abord le petit peuple, naturellement hostile à l'aristocratie, et qui, entre deux accusés de condition différente, penche volontiers pour le moins haut placé. Venaient ensuite les amis de l'humanité, les philanthropes de profession, les émancipateurs de nègres et tous les individus occupés de l'avenir des nations et du progrès social, race abondante en âmes sensibles pour qui un homme parfaitement dédaigné tant qu'il n'est qu'innocent, devient, pour peu qu'il sorte du bagne, un être prodigieusement précieux et recommandable. Ces gens-ci ne se gênaient pas pour traiter de prévention frivole et même barbare, l'opinion qui cherchait à justifier d'Aubian, en rappelant les antécédents déplorables de son coaccusé; ils attendaient plus impatiemment que les autres l'issue du procès, espérant bien de trouver dans l'acquittement de Bonnemain un nouveau texte pour leurs sermons contre les préjugés qui osent mettre en état de suspicion légitime les infortunés dont le bagne vient de compléter l'éducation morale.

Entre ces deux opinions, un troisième sentiment s'était formé; c'était celui des hommes impartiaux qui, pour mettre tout le monde d'accord, supposaient les deux prévenus également coupables et anticipaient sur la déclaration du jury, en proclamant la complicité incontestable. Ce tiers parti, qui ne l'était pas pour rien, achevait d'embrouiller la difficulté au lieu de la résoudre.

Tandis que le crime commis et le jugement attendu oc-

cupaient ainsi toutes les conversations à vingt lieues à la ronde, sur les deux rives de la Garonne, l'instruction se poursuivait avec l'activité qu'exigeaient la gravité de l'affaire et l'approche des assises. Les détails de cette enquête semblèrent destinés à faire triompher devant les juges l'opinion qui acquittait le forçat aux dépens de l'amant. Dans leurs interrogatoires réitérés, les prévenus persévérèrent mutuellement dans le système de dénégation absolue derrière lequel ils s'étaient retranchés d'abord; mais autant les faits nouveaux révélés dans le cours de la procédure parurent favorables à Bonnemain, autant ils devinrent accablants pour Arthur. Excepté ce dernier qui ne voulait rien dire, personne, au moment de l'attentat, n'avait aperçu le galérien. Arrêté au point du jour sur le chemin de Bordeaux, il lui avait été facile d'expliquer cette pérégrination matinale. Soupçonnant, avait-il dit, que ses compagnons venaient de découvrir sa condition véritable, il avait craint d'être dénoncé par eux à la justice et poursuivi pour avoir rompu son ban. Plutôt que de se laisser arrêter, il avait résolu de quitter le pays, et il s'était mis en route au milieu de la nuit, afin qu'on ne s'aperçût pas de son départ. Les pièces d'or trouvées sur lui provenaient de ses économies, et la somme n'était pas assez considérable pour que cette assertion parût invraisemblable. D'ailleurs on n'avait découvert aucune tache de sang sur ses habits, soit que dans l'intervalle du crime à l'arrestation il se fût débarrassé des vêtements qui l'eussent pu compromettre, soit que dans l'action même il eût conservé assez de sang-froid pour se préserver de toute trace délatrice. Enfin ses mains, scrupuleusement visitées, avaient été trouvées nettes sans qu'il parût qu'elles eussent été récemment lavées; l'habile forçat avait voulu ne laisser aucun prétexte aux soupçons qu'aurait infailliblement excités une propreté peu habituelle parmi les ouvriers campagnards, gens fort sobres d'ablutions. Par un raffinement ingénieux qui devait le dispenser de toute purification imprudente,

pour tuer, il avait mis des gants. Quant au couteau qui avait servi au meurtre, aucun témoin ne l'avait jamais vu entre les mains du galérien qui, sans la circonstance d'une première condamnation, eût été probablement mis dès lors en liberté, faute de preuves.

Tandis que l'innocence de Bonnemain paraissait plus évidente à chaque déposition nouvelle, Arthur voyait s'amonceler autour de lui des charges de plus en plus graves qui, au besoin, auraient suffi pour faire croire à sa culpabilité, lors même que la terrible déclaration de M. Gorsaz n'eût pas existé. On ne put établir que le couteau lui appartînt; mais, cette preuve écartée, restaient d'autres indices non moins accusateurs. La corde à nœuds fut reconnue par un cordier dela Réole qui déclara l'avoir vendue à M. d'Aubian quelques mois auparavant. Il résultait de ce fait que l'entrée d'Arthur dans le parc avait été préméditée et non accidentelle, et que les instruments matériels de l'escalade se trouvaient incontestablement à sa charge. Il fut prouvé ensuite que, dans le courant de l'été, M. Gorsaz avait reçu à Bordeaux un remboursement d'une vingtaine de mille francs, qu'il avait aussitôt convertis en or, et que d'Aubian compagnon de voyage du vieillard, avait eu connaissance de ces deux faits. En interrogeant la vie antérieure de l'accusé, il fut facile de constater que, depuis plusieurs années, il avait perdu au jeu des sommes considérables et contracté des dettes pour l'acquittement desquelles son patrimoine semblait insuffisant. Lors de la visite domiciliaire opérée dans sa maison, on y avait trouvé fort peu d'argent. De toutes ces circonstances habilement groupées et mutuellement éclaircies par leur rapprochement, les gens exercés aux subtiles déductions de la logique judiciaire n'avaient pas de peine à tirer une conclusion péremptoire. A leurs yeux, Arthur d'Aubian, ruiné au jeu et ne trouvant plus d'argent à emprunter, s'était déterminé à commettre un vol, que le hasard avait métamorphosé en meurtre. C'étaient les plus indulgents qui admettaient cette

dernière supposition; quant aux Dracons du parquet, la préméditation leur paraissait démontrée pour l'assassinat comme pour le délit inférieur.

Tels étaient la situation de l'affaire et l'état de l'opinion publique, lorsque les assises furent enfin ouvertes au chef-lieu du département. Quelques jours auparavant, les accusés avaient été transférés de la maison d'arrêt de la Réole à la prison centrale de Bordeaux. Les témoins, parmi lesquels se trouvaient au premier rang M. Gorsaz et sa femme, arrivèrent bientôt après dans cette ville. A l'approche de la dernière scène d'un drame, dont tous les esprits étaient occupés depuis deux mois, la curiosité générale s'accrut jusqu'à l'anxiété. Les révélations de l'enquête avaient éclairci les rangs des défenseurs d'Arthur; les femmes seules lui restaient généralement fidèles; plus les présomptions semblaient l'accuser, plus elles montraient de constance à le défendre.

— Que signifient toutes ces chicanes? disaient les plus zélées; on l'a vu perdre de l'argent à l'écarté et à la bouillotte, cela prouve seulement qu'il n'est pas heureux au jeu. Il a des dettes; comment faire autrement, lorsqu'on va dans le monde et qu'on n'a pas de fortune? Enfin, il paraît qu'il se servait quelquefois d'une échelle de corde; voyez le grand crime! Pauvre jeune homme!

L'échelle de corde surtout avait considérablement contribué à entretenir dans le cœur des protectrices d'Arthur l'intérêt qu'il y avait d'abord excité. Au sein même de la cour royale un parti se prononça en sa faveur.

— Si vous concluez contre lui, je ne vous le pardonnerai jamais, dit à son mari la femme de l'avocat général chargé de soutenir l'accusation.

— Je conclurai certainement contre lui, répondit le magistrat; car je suis convaincu qu'il est coupable, tout autant que si j'avais vu commettre le crime.

— Et moi, quand même je l'aurais vu, je ne pourrais pas le croire.

— Il est fort heureux pour l'ordre social que les femmes ne puissent être du jury, reprit l'avocat général en haussant les épaules; avec elles, il serait impossible de faire punir un coupable, pour peu qu'il eût vingt-cinq ans, des cheveux bouclés et un habit bien fait.

Conformément à cette loi de la gradation qui semble si naturelle, qu'on l'observe même dans les choses les plus graves, l'affaire Gorsaz avait été réservée pour la clôture de la session. Les vols qualifiés, les attentats aux mœurs, les faux, les meurtres sans préméditation, et autres vulgaires délits passibles des galères tout au plus, furent expédiés au préalable, sans que personne, à l'exception des membres de la cour et des habitués des assises, daignât s'en occuper; mais quand vint le jour où devaient être jugés les prévenus dont le nom était dans toutes les bouches, la salle du jury se trouva trop étroite pour la foule qui se pressa aux portes dès le matin. Les siéges numérotés envahirent presque totalement l'espace réservé au public des audiences ordinaires. Un grand nombre de jeunes gens qui avaient vécu familièrement avec Arthur se montrèrent fort curieux de voir sa contenance sur la sellette. Ces amis excellents, introduits dans l'enceinte privilégiée, les uns par faveur, les autres sous la robe d'avocat stagiaire, se nichèrent bruyamment sur les bancs du barreau, derrière le tribunal, partout enfin où ils purent trouver place. Par une galante attention du président des assises, l'intérieur du prétoire avait été exclusivement réservé pour les femmes de la société, qui s'y entassèrent affairées et bourdonnantes comme des abeilles dans leur ruche. La veille, la plupart d'entre elles avaient jeté dramatiquement leurs bouquets aux pieds de mademoiselle Taglioni, qui donnait alors des représentations à Bordeaux; en ce moment, la figure à demi cachée par le voile de leur chapeau (à la cour d'assises, le voile est d'étiquette, comme le bouquet au théâtre), la poche garnie de flacons de vinaigre, et le mouchoir à la main, tout prêt pour les larmes, elles se préparaient peu

silencieusement à des émotions plus pathétiques que les enchantements de la sylphide.

L'entrée simultanée de la cour et des prévenus excita dans ce brillant auditoire, un de ces mouvements qui rappellent les phénomènes de l'électricité. L'assemblée entière se leva d'un seul élan; et subitement, il se trouva que les femmes étaient plus grandes que les hommes ; car, toutes, les plus timides même, venaient de monter sur leurs chaises. Le public des derniers rangs réclama par des cris énergiques, contre cet écran de chapeaux et de châles, qui dans un moment si intéressant, lui dérobait un spectacle longtemps attendu. Il se passa quelque temps avant que les huissiers pussent rappeler l'ordre et obtenir le silence; enfin l'assistance féminine consentit à se rasseoir, et le groupe empanaché s'affaissa sur lui-même, comme s'aplatissent les vagues de la mer, dès qu'a cessé l'orage qui les avait émues.

Tous les yeux, cependant, restaient avidement fixés sur les accusés qui, pour rendre hommage au principe de l'égalité des hommes devant la loi, avaient dû se placer côte à côte, le gentilhomme près du forçat, sur le banc ignominieux destiné aux prévenus. Deux mois d'une captivité, dont le terme pouvait être l'échafaud, avaient imprimé sur les traits d'Arthur des traces visibles et profondes. L'élégant jeune homme qui, l'hiver précédent, avait obtenu, dans les plus brillants salons de Bordeaux, des succès dus à sa bonne mine au moins autant qu'à son esprit, s'offrit aux compagnons de ses beaux jours, pâle, amaigri, défait, et portant sur sa physionomie le sceau d'une fatalité dont il paraissait comprendre l'horreur en s'y soumettant. Mais si son front sembla décoloré et son œil privé de la flamme que les femmes y avaient quelquefois remarquée, sa contenance du moins n'avait rien perdu de sa fermeté et de sa noblesse. Sans daigner jeter un regard sur l'homme auquel il se trouvait accouplé, ni sur cet auditoire aux yeux béants, qu'il entendait frémir autour de lui, comme une meute au-

tour de la curée, il échangea quelques paroles avec son défenseur, dont l'amitié et le dévouement lui étaient depuis longtemps acquis; puis il s'assit d'un air calme, et resta, dans une attitude grave et impassible, indifférent en apparence à ce qui allait se passer.

— Ma foi, le beau d'Aubian est à présent mal surnommé, dit à un de ses voisins un jeune homme ayant lui-même de hautes prétentions à la beauté.

— Le pauvre garçon ne doit pas être à son aise, répondit le voisin qui avait été ami de d'Aubian au point de le tutoyer; coupable ou non, ça me ferait de la peine qu'on le condamnât. Mais aussi quelle idée d'assassiner ce vieux bonhomme ! Il avait mille autres moyens de se procurer de l'argent.

— Quels moyens?

— Pas une des femmes qui sont ici n'aurait refusé de lui en prêter.

— Bah ! les femmes donnent et ne prêtent pas, dit d'un ton sentencieux un troisième interlocuteur.

— Ça ne revient-il pas au même?

— Pour moi, dit le belâtre d'un air prude, infamie pour infamie, j'aimerais autant le vol.

— Madame de Chamesson est-elle ici? lui demanda l'ancien ami d'Arthur, qui, en jetant inopinément au joli garçon le nom de cette femme riche et surannée, lui ferma la bouche.

Pour paraître devant les jurés, Bonnemain, qui n'ignorait pas l'influence qu'exerce souvent sur eux la physionomie des prévenus, avait employé tous les artifices de toilette que comportaient son physique et sa condition. Vêtu de neuf, grâce aux dix louis de M. Gorsaz, rasé frais, le regard modeste et habituellement baissé, les mains posées sur les genoux, il se tenait sur la sellette d'une façon si bénigne et si révérencieuse, qu'à la vue de ce nouvel Ambroise de Laméla, plus d'un spectateur ne put s'empêcher de dire à son voisin:

— Est-il possible que ce soit là un forçat libéré? Sur sa mine, on lui donnerait le bon Dieu sans confession.

Le tirage au sort des membres du jury, la lecture de l'arrêt de renvoi et de l'acte d'accusation, l'interrogatoire des accusés et les dépositions de plusieurs témoins remplirent la première séance, et ne laissèrent pas languir un seul instant l'intérêt de l'auditoire ; mais le drame n'apparut réellement dans toute l'énergie de son expression, mystérieusement tragique, qu'à l'audience du lendemain, lorsque de la chambre des témoins on vit sortir, pâle et débile, un vieillard dont la blanche chevelure, les traits imposants et la physionomie calme dans sa sévérité, excitèrent, parmi tous les rangs des spectateurs, un murmure de respect et de pitié : C'était M. Gorsaz.

VII

Depuis deux mois, le ressentiment sanguinaire, dans lequel s'était concentrée la dernière énergie d'un homme près de la tombe, n'avait éprouvé aucun affaiblissement, mais il avait subi peu à peu les modifications qu'amènent toujours le temps et la réflexion. A l'emportement furieux, à la soif insatiable, à l'avide frénésie qui d'abord avaient regardé comme une lâche impunité le moindre retard à la vengeance, avait succédé une détermination froide, patiente, implacable et d'autant plus terrible qu'au lieu de s'épancher elle se contenait. A force de bouillir dans le cœur, ce creuset de chair aussi ardent que l'airain sur la fournaise, les passions les plus désordonnées finissent par rejeter les scories qui auraient pu altérer leur trempe. Le dernier terme de ce raffinage est l'hypocrisie, miraculeuse puissance qui gagne en profondeur ce qu'elle dissimule en surface, et dont le jet, lorsqu'il éclate enfin, ressemble à l'explosion d'une mine.

M. Gorsaz avait donc compris la nécessité de régler sa vengeance pour la rendre efficace. Lorsqu'il entra dans la salle du jury, sa physionomie et son maintien étaient composés avec un art qui eût fait honneur à l'acteur le plus consommé; loin de trahir la haine dont son cœur était ulcéré, ses yeux, en s'arrêtant sur Arthur, n'exprimèrent qu'une compassion douloureuse dont l'auditoire fut vivement ému. A ce regard où il s'attendait à trouver de la fureur, mais non une menteuse pitié, d'Aubian devina qu'il était irrévocablement perdu, et il répondit par un amer sourire au pardon magnanime dont semblait l'accabler le vieillard. Les yeux de M. Gorsaz glissèrent ensuite sur le forçat sans s'y arrêter; mais, malgré sa rapidité, ce mouvement fut si expressif que, pour cacher l'impression qu'il en ressentait, Bonnemain détourna la tête et la tint quelque temps baissée.

— En voilà un de brave homme, se dit-il; j'étais sûr qu'il ne voudrait pas me mettre dans la peine. Au fait, ça doit lui aller joliment d'envoyer le grand brun à la butte de monte-à-regret; si j'avais été marié, j'aurais été comme ça, moi : pas bon enfant du tout. Quand je pense que j'ai voulu faire du mal à ce respectable vieillard, je suis honteux; aussi quelle diable d'idée de me dire : « Si tu me débarrasses de cet homme, tu auras dix mille francs, » et de m'en montrer en même temps vingt mille, dans ce gueux de secrétaire qui n'a pas voulu s'ouvrir. Entre dix mille francs et vingt mille, le moyen d'hésiter!

Le silence le plus profond s'était établi, tandis que M. Gorsaz répondait aux questions d'usage que lui adressait le président des assises. Cette formalité remplie, le vieillard s'assit sur un siége placé devant le banc de la cour, et se tourna du côté des jurés; d'une voix grave, dont l'émotion semblait causée par le regret qu'éprouve un cœur généreux à se porter accusateur, il répéta littéralement la déclaration qu'il avait faite le jour de l'attentat. Ce récit disait en substance qu'endormi au moment ou il avait reçu les pre-

miers coups, M. Gorsaz, avant de perdre entièrement l'usage de ses sens, avait positivement reconnu le meurtrier, celui-ci ayant allumé une bougie, afin de s'éclairer pour forcer le secrétaire.

— Regardez les accusés, dit le président au témoin, êtes-vous bien sûr que celui que vous avez reconnu soit Arthur d'Aubian?

Le vieillard se tourna du côté du prévenu et arrêta sur l'amant de Lucie un regard dont le triomphe était voilé d'une pitié admirablement jouée.

— C'est bien lui, dit-il en poussant un soupir; c'est en vain que je voudrais ne pas le reconnaître.

Une sensation générale et prolongée suivit cette déclaration. Arthur seul resta impassible en apparence et se contenta de sourire avec dédain.

— Monsieur le président, dit un des jurés quand le calme fut rétabli, je désirerais que le témoin nous dît si antérieurement à l'attentat il existait quelque sujet d'inimitié entre lui et l'accusé.

Cette question excita un vif intérêt surtout parmi les femmes qui, forcées de croire à la culpabilité d'Arthur, ne pouvaient cependant admettre qu'un vol en eût été le but. L'accusé lui-même rougit légèrement et parut éprouver une secrète inquiétude; mais M. Gorsaz était préparé à toutes les interrogations, celle-ci ne lui causa donc ni surprise, ni trouble.

— Monsieur d'Aubian et moi, nous sommes voisins de campagne depuis longtemps, répondit-il, et nos relations avaient toujours été celles de la confiance, de la cordialité, je pourrais dire de l'amitié : de mon côté du moins, ces sentiments ne sont pas encore anéantis, malgré le sang versé; je sens cela au chagrin que j'éprouve depuis deux mois. Ce malheureux événement m'a causé encore plus de peine morale que de souffrance physique.

La voix altérée du vieillard et la tristesse de sa physionomie excitèrent dans l'auditoire un nouveau murmure de pitié.

— Ainsi donc, reprit le président, vous ne connaissez aucune cause à laquelle puisse être attribué l'attentat dont vous avez été la victime ?

— La cause, répondit M. Gorsaz d'une voix mélancolique, c'est selon moi cette déplorable passion du jeu qui a déjà perdu tant de jeunes gens dignes d'un meilleur sort : monsieur d'Aubian jouait beaucoup et malheureusement ; mes conseils n'avaient pu le détourner de cet abîme chaque jour plus profond. Dans un moment de désespoir, il aura pensé à l'argent qu'il m'avait vu recevoir quelque temps auparavant ; que ne me le demandait-il, le malheureux, au lieu de chercher à s'en rendre maître d'une manière si déplorable ! s'il avait eu confiance en moi ; s'il avait pensé que la bourse d'un vieil ami était à son service, ce fatal événement ne serait pas arrivé, et nous ne serions pas ici tous deux ; moi désespéré d'être son accusateur, lui..

Le vieillard se tut comme si l'attendrissement lui eût coupé la parole, et sa main, qui venait de désigner Arthur par un geste pathétique, retomba aussitôt avec abattement.

Ce propos touchant, cette pantomime empreinte d'une douleur paternelle, produisirent parmi les spectateurs, et même au banc des jurés et des juges, une de ces émotions pénétrantes que ressentent les cœurs honnêtes à la vue d'une action héroïque. M. Gorsaz, s'apitoyant sur son assassin au lieu de le maudire, parut aux gens religieux le plus vertueux observateur des préceptes de l'évangile : les lettrés le comparèrent à don Gusman faisant grâce à Zamore ; les femmes mêmes, séduites par une grandeur d'âme que rehaussaient de longs cheveux blancs, un débit accentué, des yeux expressifs en dépit de l'âge, en un mot, tous les accessoires dramatiques qu'elles affectionnent dans la vertu, les femmes transportèrent subitement sur le vieillard magnanime l'intérêt que la plupart avaient jusqu'alors obstinément conservé au jeune prévenu.

— Qu'il a dû être beau, il y a quarante ans ! s'écria l'une d'elles dans un naïf transport.

— Il l'est toujours, répondit sa voisine en enchérissant sur cette admiration; la beauté morale n'a pas d'âge. Quelle générosité ! quelle noblesse ! Je comprends maintenant que madame Gorsaz soit tombée dangereusement malade en se voyant menacée de le perdre.

— C'est le roi Lear, observa une Philaminte romantique, vouée au culte de Shakspeare.

Ce mot passa de bouche en bouche et fut sentencieusement répété, même par celle qui ne le comprenaient guères.

— Avez-vous quelque observation à faire sur la déposition du témoin ? demanda le président des assises à d'Aubian.

L'accusé se leva et parut lutter contre une tentation violente dont il finit par triompher.

— Pour l'honneur de ma mémoire, dit-il, car ce n'est pas ma vie que je défends, je dois répéter que je suis innocent du crime dont on m'accuse. Quant à la déclaration de M. Gorsaz, il ne m'appartient pas de la discuter ; que votre justice prononce; quel que soit son arrêt, je saurai m'y soumettre.

Cette protestation parut aussi froide que contrainte, et fut défavorablement accueillie.

— Ce n'est pas ainsi que s'exprime l'innocence, dirent entre eux la plupart des spectateurs ; on ne se soumet pas à une condamnation injuste, on s'en indigne. Une résignation si extraordinaire confirme l'accusation loin de la détruire : cet homme est coupable ; cela est écrit sur sa figure.

M. Gorsaz, ayant terminé sa déposition, vint s'asseoir au milieu des témoins après avoir recueilli sur son passage des preuves non équivoques du respectueux intérêt qu'il avait excité. Les conversations particulières interrompirent l'audience pendant quelques instants; mais tout d'un coup ce murmure confus se changea en un silence religieux; le président venait de dire d'une voix entendue de l'assemblée entière :

— Introduisez madame Gorsaz.

Un huissier sortit de la salle, et y rentra presque aussitôt, précédant la jeune femme qui devint à l'instant le but de la curiosité générale. La tête haute, le visage coloré par la fièvre, l'air inspiré, elle s'avança d'un pas ferme jusqu'au bord de l'estrade où se plaçaient les témoins pour déposer. Là, elle s'arrêta, sourde en apparence aux interpellations que lui adressait le président. Son regard où flamboyait l'égarement parcourut, avec une surnaturelle assurance, l'auditoire entassé au-dessous d'elle ; rapidement arrivé au banc des prévenus, il se fixa sur d'Aubian et prit alors une indicible expression d'avidité, d'amour et de désespoir; par un geste effréné mais non involontaire, Lucie tendit les bras à son amant et d'une voix éclatante :

— Arthur! s'écria-t-elle, me voici.

Ce cri de secours, âpre comme le rugissement d'une lionne blessée, fit courir un frisson électrique par les mille veines de cette foule avide d'émotions et servie en ce moment au delà de son espérance. Au milieu de la stupeur universelle, deux hommes, le mari et l'amant, se levèrent en frémissant, l'un de fureur, l'autre de pitié.

— C'est là un trait de démence, s'écria M. Gorsaz; on ne peut pas recevoir le témoignage d'une folle.

— Folle! dit Lucie qui défia du regard son mari, et se tourna vers le chef de la cour : interrogez-moi, monsieur, vous verrez si je suis folle, si je ne comprends pas vos questions, si je n'y réponds pas d'une manière sensée. Folle! bientôt peut-être; mais en ce moment j'ai toute ma raison, je sais ce que je fais et ce que je dis.

— Madame, calmez-vous, je vais vous interroger, dit le président qui, dans les yeux de Lucie, crut voir étinceler les menaçantes lueurs d'une démence que pourrait exaspérer la contradiction.

— Monsieur le président, je m'oppose à cet interrogatoire, reprit M. Gorsaz d'une voix entrecoupée; je prouverai que depuis quelque temps la raison de ma malheu-

reuse femme s'est altérée. M. Mallet, son médecin et l'un des témoins, vous certifiera ce fait s'il veut rendre hommage à la vérité.

— Monsieur Mallet, veuillez approcher, dit le président, et voyez par vous-même si madame est en état de soutenir l'interrogatoire.

Lucie sourit au médecin qui montait les degrés de l'estrade, et lui tendit la main, lorsqu'il fut près, par un geste plein de confiance. Possesseur d'un secret découvert par sa pénétration, le docteur eût laissé condamner Arthur plutôt que de perdre une femme à laquelle il portait, depuis longtemps, un attachement presque paternel; mais il ne poussa pas le raffinement chevaleresque au point de la sauver malgré elle en lui fermant la bouche.

— Il s'agit de la vie d'un homme, pensa-t-il; si elle l'aime assez pour lui sacrifier son honneur, de quel droit l'empêcherais-je de le faire?

Il prit le bras de la jeune femme pour lui tâter le pouls, formalité superflue, car elle ne lui apprit rien qu'il ne sût déjà.

— Madame a une fièvre violente, dit-il au milieu d'un silence si profond qu'il semblait que toutes les respirations fussent suspendues; depuis deux mois, c'est là son état habituel. Un des caractères de ce mal, dont les efforts de l'art n'ont pas encore triomphé, est une surexcitation anormale que la moindre émotion redouble et peut rendre inquiétante; mais de cette irritation du système nerveux à une perturbation des organes de la pensée, il y a loin, grâce à Dieu! Madame Gorsaz, comme elle-même vient de l'affirmer, jouit de la plénitude de sa raison, et je suis convaincu qu'elle comprendra parfaitement les questions qui lui seront adressées, ainsi que la portée de ses propres paroles.

L'auditoire accueillit la déclaration du médecin par un murmure de satisfaction et s'apprêta, dans sa frivolité cruelle, à dévorer le scandale dont il avait craint un instant de se voir privé. Hors de lui-même, M. Gorsaz voulut gravir

les degrés de l'estrade pour en arracher sa femme ; mais les gendarmes lui barrèrent le passage, et il retomba sur un banc où il resta, la figure cachée dans ses mains, et en apparence anéanti. Arthur, sur qui Lucie tenait les yeux ardemment fixés, la supplia, par un regard, de ne pas trahir davantage un amour dont l'aveu devait la déshonorer. En réponse à cette muette prière, il n'obtint qu'un geste passionné qui exprimait l'inébranlable résolution de le sauver ou de se perdre avec lui.

VII

Pendant ce temps une vive discussion s'était engagée au banc des juges dont la sagacité n'avait pas prévu ce romanesque incident. Dans l'intérêt de la morale publique, le président voulait supprimer l'interrogatoire de madame Gorsaz, qui sur le fait matériel de l'assassinat ne pouvait donner aucun éclaircissement; il rallia ses collègues à cette opinion; mais l'avocat général, dont l'assentiment était nécessaire, n'était pas homme à renoncer bénévolement à l'accessoire adultère qui, en se greffant de lui-même sur une accusation déjà capitale, promettait d'en faire, le ministère public aidant, le plus beau procès criminel que la cour de Bordeaux eût jugé depuis dix années. Consulté par le président, l'accusateur en robe rouge déclara donc que la déposition du témoin lui paraissait indispensable.

Pendant ce débat, madame Gorsaz était restée debout et immobile, regardant obstinément Arthur comme si une séparation de deux mois l'en eût rendue insatiable. La fierté de sa pose, en un pareil moment, eût paru le signe d'une énergie virile ou plutôt surhumaine, sans un tremblement presque imperceptible qui la forçait d'appuyer la main sur le fauteuil qu'on lui avait apporté; à ce frémissement se

trahissait le roseau, que devait briser un souffle dès qu'aurait disparu la séve éphémère qui le soutenait.

La jeune femme répondit d'une manière lucide, et l'on pourrait dire calme, aux questions de forme que lui adressa le président; lorsqu'il l'eut invitée à dire aux jurés ce qu'elle pouvait savoir relativement à l'attentat commis sur la personne de son mari, elle se recueillit un instant; non qu'une timidité vulgaire vînt ébranler la détermination de ce cœur héroïque, mais pour rassembler en ce moment décisif ses forces près de l'abandonner!

— Je suis entrée ici respectée, j'en vais sortir avilie, dit-elle enfin d'une voix altérée mais vibrante; peu importe! Entre mon honneur et sa vie je n'hésite pas. Depuis dix mois Arthur d'Aubian est mon amant... Arthur d'Aubian est mon amant, répéta-t-elle avec une incroyable énergie en étouffant d'un geste dominateur la rumeur soulevée par ces paroles, depuis dix mois, je le reçois dans ma chambre, pendant la nuit, souvent. Au moment du crime je l'attendais; si on l'a trouvé dans le parc, c'est que pour arriver jusqu'à moi il n'y avait pas d'autre chemin. Arthur est donc mon amant, je le répète. Qui osera dire encore qu'il est un assassin?

— Moi, dit M. Gorsaz en se levant avec rage.

— Et vous mentez, s'écria Lucie dont le regard sembla foudroyer le vieillard. Cet homme ment, reprit-elle en le désignant du geste, je l'ai trahi, et il le sait, et pour se venger il accuse Arthur d'un crime. Je lui avais proposé de m'accuser, moi; je ne me serais pas défendue; mais il n'a pas voulu. Le sang d'une femme ce ne serait pas assez; il lui faut celui d'Arthur, d'Arthur que j'aime, je ne dis pas plus que ma vie, ce serait trop peu, mais plus que mon honneur!

Lucie s'interrompit et promena ses yeux étincelants sur la partie de la salle occupée par les femmes, parmi lesquelles régnait une vive agitation, et dont les chuchoteries

condamnaient clairement un aveu si contraire à tous les usages reçus.

— Vous parlez d'impudeur! leur dit-elle avec un sourire plein d'amertume. Malgré votre peu de pitié je ne souhaite à aucune de vous de devenir assez malheureuse pour apprendre qu'il est une chose plus puissante encore que la pudeur, c'est le désespoir. Si l'échafaud n'était pas là, pensez-vous que je viendrais ainsi livrer ma honte à vos mépris? On veut le tuer, vous dis-je. Pour que vous ne rougissiez plus de moi, faut-il donc que je le laisse mourir?

En prononçant ces derniers mots, Lucie chancela et ferma les yeux, tandis qu'une funèbre pâleur remplaçait sur son visage le fard éclatant dont la fièvre l'avait coloré. L'énergie surnaturelle qui l'avait soutenue jusqu'alors s'était anéantie subitement comme s'éteint sous un souffle brusque la flamme d'une lampe. Le docteur Mallet, qui du pied de l'estrade suivait avec une anxiété vigilante les moindres mouvements de la jeune femme, s'élança vers elle et la reçut dans ses bras au moment où elle tombait. Plusieurs hommes accoururent pour se joindre à lui, et Lucie fut aussitôt transportée dans la salle des témoins; elle y resta quelque temps inanimée, mais à cet évanouissement succédèrent bientôt des convulsions plus effrayantes que toutes les crises nerveuses qu'elle avait subies jusqu'alors.

— L'audience est suspendue pour une demi-heure, dit le président qui désespéra d'obtenir immédiatement le silence et l'attention.

Ces paroles achevèrent de déchaîner l'orage, et l'auditoire prit soudain l'aspect d'une mer houleuse. Cent conversations également bruyantes s'engagèrent à la fois. La conduite de madame Gorsaz devint le texte intarrissable des commentaires les plus véhéments et les plus disparates. Les uns la trouvaient folle, les autres épouvantable, quelques-uns sublime. En général, les vieillards étaient du premier avis, les femmes du second, les jeunes gens du troisième.

— Que ce d'Aubian est heureux ! s'écria l'un de ces derniers d'un ton pénétré.

— Heureux ! d'être sur la sellette ? répondit en ricanant un homme d'un âge mûr.

— Eh ! qu'importe ! est-il une humiliation que n'efface, un chagrin que ne console le bonheur d'inspirer une pareille passion ? Malgré son ignominie, la sellette même devient un trône pour celui qui règne sur un si noble cœur. Oh ! être aimé ainsi et mourir !

Le regard extatique du jeune homme adressa cette sentimentale exclamation à une jolie blonde à portée de l'entendre, et dont la coquetterie le tenait depuis six mois sur la sellette, en attendant le trône.

— Être aimé est agréable sans doute, reprit l'homme positif ; mais mourir !... sur l'échafaud !... je vous y souhaite bien du plaisir.

A la reprise de l'audience, le président déclara que l'état très-grave de madame Gorsaz ayant exigé qu'on la transportât chez elle, il appartenait à l'accusation comme à la défense d'interpréter sa déposition dans leur intérêt respectif, et aux jurés d'en apprécier la valeur.

— La liste des témoins est épuisée, dit-il ensuite ; la parole est à M. le procureur général.

Dans les discussions législatives et judiciaires, les incidents qui surgissent d'une manière complétement inattendue deviennent des écueils où échouent les parleurs vulgaires dont l'intelligence se trouble dès qu'elle est prise au dépourvu ; mais que surmontent d'autorité les orateurs maîtres de leur esprit comme de leurs paroles. Bordelais d'origine, l'officier du ministère public, magistrat superficiel d'ailleurs, possédait, ainsi qu'un assez grand nombre de ses compatriotes, la faculté improvisatrice qui confond dans un seul acte la pensée et l'expression. Au rebours de l'abbé de Vertot, il eût sans efforts recommencé son siége et pris Malte, montre en main, de dix manières différentes. En ce moment, sans paraître le moins du monde embar-

rassé d'un événement qui semblait devoir changer la face du procès, il développa l'accusation telle qu'il l'avait préparée dans le silence du cabinet. Avec l'infatigable patience de la fourmi brin à brin, grain de sable après grain de sable, il entassa sur d'Aubian une montagne sous laquelle eût ployé la vertu d'Hercule. Puis, quand l'œuvre lui parut suffisamment lourde, écrasante et inébranlable, il y ajouta tout d'un coup, masse terrible dans sa main et couronnement imprévu, la déposition de madame Gorsaz.

— Dans un accès de désespoir, s'écria-t-il d'un ton pathétique, un vieillard respectable, un mari cruellement outragé, vous a dit cette femme est folle ! Noble et triste mensonge, que je n'ai pas le courage de blâmer; mais mensonge cependant ! Non, messieurs, cette femme n'est pas folle ; son médecin vous l'a attesté. Cette femme n'est pas folle, à moins que vous n'appeliez folie l'emportement effréné d'une passion adultère, qui, l'œil audacieux et la tête haute, est venue se dévoiler dans le sanctuaire de la justice pour y jouer la scène déplorable dont tous les cœurs semblent encore douloureusement occupés. En foulant aux pieds toute retenue, toute pudeur, madame Gorsaz a cru sauver celui qu'elle ose nommer son amant. Malheureuse femme, qui n'a pas vu que, loin d'être une justification, son déshonneur ajoutait à l'accusation une preuve de plus, la plus foudroyante de toutes peut-être ! Que prouve en effet cette déclaration inouïe ? C'est qu'avant de porter le meurtre dans la maison de M. Gorsaz, l'accusé avait commencé par y porter l'adultère, préludant ainsi à un crime par un autre. Et c'est ce qui arrive presque toujours : *Nemo repentè turpissimus*. Eh quoi ! cette tache honteuse qui vient de se produire au grand jour prétendrait faire disparaître le sang versé ! Non, messieurs, le sang subsiste sous la boue, et rien ne nous empêchera d'en suivre la trace, depuis la victime jusqu'à l'assassin.

L'avocat général continua longtemps sur ce ton, en corroborant sa faconde par la véhémence de son geste et la

chaleur de sa déclamation. D'inductions en mouvements oratoires, d'arguments en appels aux passions, il parvint à faire de la culpabilité du prévenu une sorte d'astre lumineux et sinistre dont un aveugle seul eût pu nier l'évidence. A la fin de la péroraison, Arthur se trouva convaincu d'avoir voulu assassiner M. Gorsaz, non-seulement pour lui voler son argent, mais encore afin d'épouser la femme adultère qui fût devenue par le veuvage un parti fort désirable pour un homme ruiné au jeu. Cette éloquente plaidoirie produisit sur l'assemblée une impression victorieuse et décisive que l'avocat de d'Aubian s'efforça de détruire, mais sans succès. Vainement il invoqua en faveur de l'accusé l'aveu de Lucie, qui expliquait si naturellement les circonstances métamorphosées par le ministère public en charges accablantes; vainement il essaya de prouver que la déposition de M. Gorsaz n'était qu'une calomnie inspirée par la vengeance. Dans sa réplique plus foudroyante encore que son premier discours, l'avocat général pulvérisa irrémédiablement tout le système de la défense.

En trouvant dans le prévenu, sur le sort duquel ils devaient prononcer, un séducteur de femmes mariées, les jurés, qui ne comptaient parmi eux que deux célibataires, n'en devinrent pas plus indulgents. A leurs yeux, le délit conjugal parut un crime de plus, loin d'être accepté comme une excuse. Après une délibération longue et grave, ils déclarèrent, à la majorité de neuf voix sur douze, Arthur d'Aubian coupable d'une tentative de meurtre avec préméditation, suivie d'une tentative de vol. Bonnemain, contre qui le ministère public avait abandonné l'accusation, fut acquitté à l'unanimité.

Malgré la nuit venue, la presque totalité de l'auditoire était restée en place afin d'assister au dénoûment du drame; les accusés, qu'on avait fait sortir de la salle tandis que le chef du jury lisait la déclaration, y furent bientôt ramenés et écoutèrent avec une sorte d'impassibilité silencieuse la lecture du verdict, le réquisitoire de l'avocat gé-

néral sur l'application de la peine, et enfin le double arrêt prononcé par le président. Le forçat ne manifesta sa joie d'être acquitté que par une sorte de grognement guttural, causé par l'avidité avec laquelle il venait de rentrer dans la libre pratique de sa respiration.

— Je boirais diantrement bien un verre d'eau, et même de vin, dit-il au gendarme placé à sa droite.

Arthur avait accueilli d'un air ferme la déclaration du jury, mais lorsque le président donna lecture de l'arrêt de la cour, qui le condamnait à vingt ans de travaux forcés, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et demeura quelque temps dans une sorte d'anéantissement.

— Alphonse, dit-il enfin d'une voix brève à son défenseur assis devant lui, tu as fait ce que tu as pu pour moi, et je te remercie; mais le moment est venu, rappelle-toi ta promesse.

— Ce n'est pas un arrêt de mort! répondit le jeune avocat dont le visage était couvert d'une mortelle pâleur.

— C'est l'arrêt de mille morts, reprit le condamné avec énergie ; veux-tu donc que j'aille aux galères? rappelle-toi ton serment, te dis-je. Tu n'as pu me sauver la vie, sauve-moi l'honneur.

Il se pencha davantage vers son ami ; leurs mains se rencontrèrent et échangèrent une étreinte longue et mystérieuse. En se redressant, Arthur vit tout à coup surgir du milieu de la foule, entassée dans le prétoire, une figure hâve et sinistre dont les yeux dévorants s'attachèrent aux siens avec une expression de féroce triomphe. Le condamné répondit à l'acharnement de ce regard par le sourire calme et dédaigneux de l'homme plus fort que la destinée.

— Monsieur Gorsaz, dit-il d'une voix ferme, regardez-moi bien, afin de vous souvenir de moi à l'heure de votre mort!

A ces mots, Arthur appuya sur sa poitrine la pointe du poignard que venait de lui remettre son ami, et d'une main assurée il se l'enfonça dans le cœur. Il resta debout

un instant encore, les yeux démesurément ouverts et fixés sur le vieillard, à qui cette lugubre fascination inspira un effroi involontaire, puis il tomba subitement, comme un arbre sapé par la hache.

Un cri d'horreur s'éleva de toutes parts.

— Mort ! s'écria le docteur Mallet, qui des premiers s'était précipité vers celui qui n'était déjà plus qu'un cadavre ; elle folle, et lui mort ! Mon Dieu, que ta justice soit pour eux plus miséricordieuse que celle des hommes !

— Tout à fait mort ! dit à son tour Bonnemain en se penchant vers le jeune homme étendu à ses pieds. — Se tuer comme ça, parce qu'on l'avait condamné à vingt ans ! cette bêtise !

IX

Trois mois après, par une triste soirée d'hiver, le docteur Mallet entra dans la maison de M. Gorsaz, où depuis leur retour de Bordeaux il venait chaque jour. Sans demander le vieillard, il monta directement à l'appartement de Lucie, dont l'état alarmant exigeait les soins assidus que lui prodiguait le médecin avec un dévouement inaltérable. Il ouvrit discrètement la porte de la chambre à coucher, et s'approcha du lit de la jeune femme, qui semblait dormir d'un sommeil léthargique. Sans qu'elle s'éveillât, il lui prit le bras pour interroger le battement de l'artère, puis, d'une main inquiète, il effleura son front, qu'il trouva brûlant comme l'albâtre d'une lampe nuit et jour allumée.

— La fièvre redouble et le cerveau s'engage de plus en plus, se dit-il en baissant la tête d'un air soucieux.

Le docteur contempla quelque temps avec une compassion douloureuse l'être souffrant dont il espérait encore de sauver la vie, mais non pas la raison.

— Je suis sûr qu'il lui est arrivé quelque chose depuis hier, dit-il ensuite à demi-voix à une femme d'un âge mûr

et d'une tournure virile qui se tenait debout devant la cheminée et semblait attendre les ordres du médecin.

— J'ai bien soigné des malades, répondit la garde en levant les yeux au ciel; mais je n'ai jamais rien vu de pareil à ce qui se passe ici. D'abord, cette nuit, madame s'est levée tout endormie, comme ça lui arrive souvent; mais cette fois, elle a voulu se jeter par la fenêtre. Elle avait déjà la moitié du corps de l'autre côté du balcon, quand je suis parvenue à la retenir.

— Vous dormiez donc? dit M. Mallet avec un accent de colère.

— Quand j'aurais eu un peu de sable dans les yeux... on n'est pas de fer... En attendant, c'est heureux que j'aie un poignet solide; sans cela, à l'heure qu'il est, cette pauvre dame n'aurait plus besoin de médecin. Mais ça n'est rien; c'est ce matin qu'il est arrivé une belle histoire?

— M. Gorsaz est-il entré ici? demanda vivement le docteur.

— Vous l'avez dit. Aussitôt madame est tombée dans des convulsions qui ont duré plus de deux heures. Il fallait être quatre pour la tenir; et c'est avec bien de la peine qu'on en est venu à bout. Quand elle n'a plus eu de forces, elle s'est endormie d'épuisement; mais j'ai idée que ce sommeil n'annonce rien de bon.

Le récit de la garde fut interrompu par un faible bruit que fit la porte en s'entr'ouvrant. Le médecin tourna brusquement la tête, et aperçut M. Gorsaz arrêté sur le seuil. Se précipitant aussitôt vers lui, il le repoussa dans l'autre chambre.

— Vous n'entrerez pas! lui dit-il avec un accent impérieux; ce matin, vous avez profité de mon absence; mais en ce moment, il faut m'obéir. Que prétendez-vous faire? Voulez-vous achever de la tuer?

— Elle dort, répondit le vieillard d'une voix soumise. Je vous en supplie, docteur, laissez-moi entrer. Que craignez-vous? Elle dort; elle ne me verra pas.

— Ne connaissez-vous pas l'étrange lucidité de son sommeil ? Même en dormant elle devinerait que vous êtes là.

— Que je puisse la regarder un seul instant, reprit M. Gorsaz. Ce matin, à peine ai-je pu l'entrevoir, et il y a si longtemps que vous me tenez éloigné d'elle ! Suis-je donc condamné à ne plus la voir ?

— Votre présence la tuerait, répondit le docteur ; tant que je serai son médecin, je m'opposerai à une entrevue sans motif et dont le résultat ne saurait être que déplorable. Dans l'état terrible où elle se trouve, le moindre surcroît d'émotion serait mortel. Épargnez-la donc, au nom du ciel ! Le sang d'Arthur d'Aubian ne vous suffit-il pas ? Vous faut-il encore celui de cette malheureuse femme ?

Le vieillard pencha la tête d'un air morne, et demeura quelque temps avant de répondre. Levant enfin sur M. Mallet un regard plein d'un sombre désespoir :

— Si, pour la sauver, il suffisait de mourir moi-même, je voudrais que ce fût aujourd'hui, lui dit-il d'une voix tremblante. Que fais-je au monde, misérable vieillard, objet d'horreur et d'effroi, sans famille, sans amis, sans enfants ? Elle était tout cela pour moi ; elle était ma joie, mon bonheur, mon trésor ! Que n'était-elle ma fille ! peut-être elle m'aurait aimé !

— Que servent les regrets, quand le mal est sans remède ?

— Sans remède ! J'en connais un, mais il exigerait une énergie que je n'ai plus, car la vieillesse énerve l'âme, et ne lui laisse de force que pour souffrir. Me croirez-vous, docteur ? Je n'ai jamais été un lâche ; eh bien ! je n'ose pas me tuer. Et ne pensez pas que ce soit la religion qui me retienne ; c'est la peur. J'ai le désir du suicide et n'en ai pas le courage. Il l'a eu, lui ! Jeune et aimé, il a su mourir ; et moi, si près du tombeau que je n'ai qu'à en lever la pierre pour y descendre, j'hésite et je tremble. Faiblesse et lâcheté, voilà donc les dernières compagnes de l'homme !

M. Gorsaz parut oublier la présence du médecin et re-

descendit à son appartement d'un pas lent et pénible; il y passa le reste de la soirée, immobile dans son fauteuil, la tête penchée sur la poitrine, les yeux fixes, et savourant goutte à goutte l'inépuisable tristesse dont s'abreuvait son cœur depuis plusieurs mois. A onze heures, son domestique étant entré dans la chambre, il se leva et se laissa déshabiller avec une docilité machinale; puis après avoir pris une potion narcotique, dont ses insomnies lui avaient fait contracter l'habitude, il se coucha.

Le plus profond silence régnait dans toute la maison; depuis longtemps les domestiques s'étaient retirés dans leurs chambres. Le sommeil léthargique de Lucie durait toujours, et malgré l'incident de la nuit précédente, la garde, selon son usage, s'était assoupie sur un fauteuil; M. Gorsaz enfin venait de s'endormir. Tout à coup le vieillard fut réveillé par le bruit que fit, en tournant sur elle-même, l'espagnolette de la fenêtre. Ayant ouvert les yeux, il aperçut avec un étonnement mêlé d'effroi une large bande d'argent qu'à travers les châssis de la persienne la lune projetait sur le tapis. Ce rayon fut un instant éclipsé par le corps d'un homme qui s'élança dans la chambre et marcha droit au lit d'un pas rapide et muet, comme celui du tigre. M. Gorsaz essaya de se lever, mais avant qu'il eût pu jeter un cri ou saisir le cordon de la sonnette, il fut assailli et renversé par le malfaiteur, qui d'une main lui serra la gorge et de l'autre s'arma d'un long couteau, qu'il tenait tout ouvert entre ses dents.

— Grâce... Bonnemain... murmura le vieillard, qui, à la clarté de la lune, venait de reconnaître le meurtrier.

— Pas un mot, ou je frappe, répondit le forçat à voix basse. Écoutez : vous allez vous lever, ouvrir le secrétaire, et me donner l'argent. Si vous ne dites rien, je ne vous ferai pas de mal; si vous essayez de dire une seule parole, je vous saigne comme un poulet. Est-ce entendu ?

Glacé de terreur, M. Gorsaz fit un signe affirmatif; il se releva ensuite avec l'aide de Bonnemain, qui, par précau-

tion, lui saisit le bras, prit une clef dans la poche de sa redingote, ouvrit le secrétaire, et tira de la cavité secrète la sébile pleine d'or à laquelle, depuis cinq mois, le forçat n'avait cessé de penser, ni la nuit, ni le jour.

— Est-ce tout? dit celui-ci, en couvant des yeux sa proie.

— C'est tout ce qu'il y a dans ma chambre, répondit M. Gorsaz d'une voix à peine distincte; mais j'ai encore de l'argent dans le bureau de ma bibliothèque. Faut-il l'aller chercher?

— Merci; vous appelleriez vos domestiques, et je serais pincé. Trop d'appétit nuit. Je me contenterai des rouleaux.

— Emportez-les, je vous les donne, et je vous jure de ne pas vous dénoncer.

— Connu; avant une heure on serait à mes trousses, comme l'autre fois. Pas si bête.

A ces mots le forçat, par un mouvement aussi rapide qu'imprévu, passa derrière M. Gorsaz, l'étreignit fortement et lui ferma la bouche de la main gauche, tandis que de la droite il le poignardait avec une précision anatomique. Frappé au cœur, le vieillard mordit convulsivement les doigts de l'assassin, poussa un râle étouffé et mourut. Bonnemain le coucha sur le parquet sans faire de bruit et s'assura qu'aucune artère ne battait plus. Certain alors de n'être jamais dénoncé par la victime, il se releva et plongea la main dans la sébile posée sur le secrétaire. En ce moment le bruit d'une porte qui s'ouvrit lui fit courir dans les veines un frisson glacial. Il se retourna éperdu, et, à la lueur de la lune, qui seule éclairait cette scène de meurtre, il aperçut, à l'entrée de la chambre, une figure blanche, dans laquelle un esprit superstitieux eût cru reconnaître le fantôme vengeur de l'homme assassiné. Cette apparition marcha droit au forçat, qui, de terreur, laissa tomber à la fois son poignard et les rouleaux de louis. Fléchissant sur ses genoux, il eut pourtant la force de regagner la fenêtre qu'il escalada par un effort désespéré. Il traversa le jardin

à la course, franchit le mur de clôture, et se mit à fuir à travers la campagne, emportant à ses mains, comme la première fois, du sang et point d'or.

Deux heures plus tard, la garde de madame Gorsaz, s'étant enfin réveillée, s'aperçut que le lit de la jeune femme était vide. Très-effrayée, elle courut à la fenêtre et la trouva close; mais elle vit alors la porte entre-baillée. Allumant un bougeoir, elle suivit de chambre en chambre jusqu'au rez-de-chaussée les traces de la somnambule, qui, sur son chemin, n'avait refermé aucune des portes qu'elle avait ouvertes. Elle arriva enfin au seuil de l'appartement de M. Gorsaz, et s'y arrêta en poussant un cri d'horreur qui porta dans toute la maison l'éveil et l'épouvante.

Totalement éclairée par la lumière nocturne qui inondait une partie de la chambre, Lucie, les cheveux épars et les yeux fermés, était assise à côté du cadavre de son mari. L'amusement puérile dont elle paraissait sérieusement occupée annonçait que dans son cerveau les caprices de la démence s'étaient joints à ceux du somnambulisme. Elle tenait la sébile sur ses genoux, cassait les rouleaux l'un après l'autre, et éparpillait sur le tapis les pièces d'or qu'elle rangeait en compartiments symétriques. Le sang épanché de la blessure du vieillard était venu se mêler à ce jeu, et la folle y teignait ses doigts en riant.

Lucie, arrachée de cette chambre fatale, ne s'éveilla que pour tomber dans des convulsions horribles, pendant lesquelles s'éteignirent les dernières lueurs de sa raison. La scène qui avait eu lieu cinq mois auparavant se renouvela plus tragique encore cette fois. L'enquête judiciaire établit d'une manière péremptoire que, dans un accès de somnambulisme, madame Gorsaz avait assassiné son mari contre lequel, depuis la mort d'Arthur d'Aubian, elle nourrissait une haine implacable ; il parut également démontré qu'en dormant, elle n'avait fait qu'exécuter un attentat depuis longtemps médité. Parmi les membres de la chambre des mises en accusation, plus d'un pensa que le sommeil même

n'excusait pas suffisamment le meurtre, et qu'il y avait lieu de renvoyer l'affaire devant le jury; mais la folie de l'accusée ayant été légalement constatée ôta tout prétexte au procès criminel. Au lieu d'être enfermée dans une prison, la veuve du vieillard fut placée dans une maison de santé; ce qui parut trop indulgent à beaucoup de gens.

En 1838, parmi les curieux qui visitaient l'établissement de Charenton, se trouvait un citadin d'une cinquantaine d'années, frais et gras, proprement vêtu, et très-bien brossé; il donnait le bras à une femme endimanchée de toutes pièces, à l'exception de la figure, et le doigt à un enfant de quatre ans, que la vanité maternelle avait martialement engainé dans un uniforme d'artilleur. Ce groupe, image de la félicité bourgeoise, ce dernier reflet des mœurs patriarcales, était de ceux qui font sourire malignement l'artiste et doucement rêver le philosophe.

Le chef de cette intéressante famille, qui venait de prendre son fils sur son bras pour lui mieux faire voir les pensionnaires de l'établissement, s'arrêta tout à coup à l'aspect d'une folle encore jeune et belle, qui, sans faire attention à lui, traversa le préau en murmurant plaintivement le nom d'Arthur.

— Qu'as-tu donc, monsieur Bonnemain? dit à son mari la femme endimanchée ; te voilà pâle comme un linge.

— C'est de faim, répondit en recouvrant son sang-froid l'ancien forçat, devenu, grâce à la dot de *son épouse,* chef d'un établissement de commerce très-florissant ; allons dîner; Achille s'endort; les fous ne l'amusent plus; et moi, j'en ai assez comme ça.

LE GENDRE

I

Dans un petit salon de campagne d'où l'on apercevait la Seine et les côteaux de Meudon, un dialogue fort vif avait lieu entre deux personnes de sexe différent : l'un était un homme d'environ cinquante-cinq ans, doué d'une physionomie débonnaire et porteur d'un de ces costumes taillés en plein drap, qu'aux approches de la vieillesse beaucoup de gens adoptent comme s'il leur restait quelque espoir de grandir. L'autre était une femme, plus jeune de deux lustres environ, pimpante dans sa maturité, et dont la toilette prétentieuse annonçait une coquetterie mieux conservée que ses attraits.

— Mais, ma chère amie ! mais, madame Bailleul ! mais, ma chère amie ! disait l'être masculin d'une voix dolente.

— Votre chère amie ! il n'est pas question de ça ; voulez-vous, oui ou non, faire ce que je vous demande ?

— Mais, ma chère amie, c'est impossible.

— Rien n'est impossible.

— Mais vous ne voulez pas comprendre qu'il s'agit d'une promesse sacrée, d'un engagement d'honneur, d'une clause de contrat !

— Enfantillage ! en famille y regarde-t-on de si près ?

— Mais permettez-moi de vous faire observer que ce n'est point un enfantillage : c'est une chose très-sérieuse. En mariant notre Adolphine à Chaudieu, nous lui avons constitué un avancement d'hoirie de quarante mille francs payables trois mois après la signature du contrat; il y a de cela cinq mois passés, et Chaudieu n'a pas encore touché un sou.

— Le voilà bien malade ! Adolphine n'est-elle pas fille unique ? tout ce que nous avons ne doit-il pas lui revenir après notre mort ?

— Après notre mort ! comme tu y vas ! J'espère bien que nous n'en sommes pas là. Ce qu'il y a de certain, en attendant, c'est que je dois quarante mille francs à notre gendre, et qu'il m'est pénible de n'avoir pas pu acquitter cette dette à l'échéance. Ce pauvre Chaudieu n'ose rien dire, mais je suis sûr qu'il ne serait pas fâché de voir la couleur de nos écus. Cette maison-ci lui coûte cher ; il a fait des dépenses pour la corbeille et pour leur ameublement. Quand on se marie, ça n'en finit pas; et peut-être comptait-il sur cet argent pour couvrir une partie de ses déboursés?

— Voyez le grand malheur, quand il attendrait quelque temps! Il me semble que des gens comme nous sont bons pour quarante mille francs.

— Ça, c'est la vérité, dit M. Bailleul avec importance.

— Et que faute de M. Benoît Chaudieu, Adolphine n'aurait pas chômé de mari.

— J'ose le croire. Mais enfin voilà deux mois qu'il devrait avoir reçu cet argent, et il serait fort désagréable qu'il vînt un beau matin me le demander sans que je fusse en mesure d'obtempérer à sa réclamation.

— Je voudrais, en vérité, qu'il se permît un pareil procédé? répondit madame Bailleul en fronçant dédaigneusement les lèvres ; je lui apprendrais comment on doit se conduire envers des gens comme nous. Mais vous vous

mettez martel en tête mal à propos. Chaudieu n'est pas homme à nous manquer d'égards ; de ce côté, je n'ai qu'à me louer de lui.

— C'est précisément parce que ce pauvre Benoît est un vrai mouton que je me fais scrupule...

— Si c'était un loup, votre scrupule serait, je crois, plus grand ; mais au lieu de discuter, concluons. Sur les quarante mille francs que nous donnons comptant à Adolphine, vous en avez remis dix mille il y a trois mois à M. Laboissière, qui veut bien les placer dans son entreprise de bateaux inexplosibles, et vous garantit dix pour cent d'intérêt au minimum. Aujourd'hui M. Laboissière demande aux mêmes conditions un second versement de dix mille francs, et je les lui ai promis. Prétendez-vous me faire manquer à ma promesse ?

— Ma chère amie, je ne dis pas cela, répondit M. Bailleul intimidé par le regard de sa femme ; je ne demanderais pas mieux que de faire ce que tu désires, mais c'est Chaudieu qui m'embarrasse.

— Tout vous embarrasse ; ne dirait-on pas que ce soit la mer à boire ! savez-vous ce que vous ferez ? Au lieu de donner quarante mille francs à Chaudieu, vous lui en payerez la rente, deux mille francs par an. Qu'aura-t-il à dire ? Ces deux mille francs, votre argent placé à dix chez M. Laboissière vous les rapporte ; vous vous acquittez donc sans bourse délier, et il vous reste vingt mille francs. C'est clair, je crois.

— Sans doute ; mais je n'oserai jamais proposer cet arrangement à notre gendre.

— Je m'en charge.

— Et puis ces bateaux inexplosibles, est-ce bien sûr ?

— Puisqu'ils ne peuvent pas sauter.

— Les bateaux ! mais l'argent des actionnaires ?

— Ah ! voici une autre histoire. Croyez-vous M. Laboissière un honnête homme ?

— Assurément.

— Pensez-vous qu'il veuille vous engager dans une mauvaise affaire ?

— Je ne dis pas cela.

— Eh bien alors, que dites-vous

— Je dis...

— Noir, parce que je dis blanc ; c'est votre habitude. Je crois que ca vous rendrait malade s'il vous arrivait une seule fois d'être de mon avis.

— Il me semble pourtant que c'est toujours par là que je finis, dit le mari en poussant un soupir.

— En ce cas, pourquoi ne pas commencer par la fin ? cela nous épargnerait des discussions fatigantes; j'espère que celle-ci est épuisée et que nous sommes d'accord. Il est bien convenu que vous donnerez ces dix mille francs à M. Laboissière. Justement il va venir, et vous n'aurez qu'à lui remettre un mot pour votre notaire.

M. Bailleul fit plusieurs tours dans le salon en portant l'oreille à la manière des chiens qu'on fouette. Un instant après il s'arrêta en face de sa femme et leva sur elle un regard mal assuré.

— Laboissière dîne donc encore ici aujourd'hui ? dit-il à demi-voix.

— Ça vous déplaît ? répondit sèchement madame Bailleul.

— Je ne dis pas cela. Laboissière est un bon vivant, et partout ailleurs je serai toujours charmé de le rencontrer; mais, entre nous, j'aimerais autant que ses visites dans cette maison fussent moins fréquentes.

— Et pourquoi ça ?

— Ah ! si tu te fâches, je me tais.

— Est-ce que je me fâche jamais ? repartit la maîtresse femme, dont la voix montait d'une note à chaque réplique.

— Je ne dis pas cela.

— Puisque vous avez commencé, il faut achever. Quel grief avez-vous contre M. Laboissière ?

En prononçant ces dernières paroles, madame Bail-

leul rougit légèrement, ce qui pouvait paraître étrange de la part d'une personne de cet âge et de ce caractère.

Son mari ne remarqua point son embarras, occupé qu'il était de préparer ses paroles de façon à conjurer tout orage.

— Moi, un grief contre ce brave Laboissière, dit-il, pas l'ombre, je t'assure, et la preuve, c'est que, puisque tu l'exiges, je lui confierai encore ces dix mille francs. Personnellement, je n'ai rien à lui reprocher... mais, enfin tu dois deviner ce que je veux dire. C'est à cause d'Adolphine.

— Si ce n'est que cela...

— Ce pauvre Chaudieu trouverait peut-être que c'est beaucoup.

— Ce que vous dites là n'a pas le sens commun. Je vous accorde qu'avant le mariage d'Adolphine, M. Laboissière venait chez nous principalement pour elle, et qu'il eût été ravi de l'épouser.

— A telles enseignes que ce serait fait maintenant si tu avais voulu.

— Il ne convenait pas à ma fille.

— A la bonne heure ; mais ce que je crains, c'est qu'il ne lui convienne maintenant.

— Monsieur Bailleul ! dit la mère d'Adolphine d'un ton sévère.

— Je sais ce que je dis, reprit le vieillard, avec plus de fermeté qu'il n'en montrait d'habitude. On te craint et l'on se cache de toi, aussi ne remarques-tu rien ; mais moi on me regarde comme un bonhomme sans malice qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez, et l'on ne prend plus la peine de se gêner dès que tu as le dos tourné.

Un inconcevable changement s'opéra soudain dans la physionomie de madame Bailleul, et l'incrédulité dédaigneuse de son sourire fit place à une contraction violente. Ses jours rougirent, ses yeux flamboyèrent, et les veines de son col se gonflèrent tellement que cette maigre portion de sa personne prit l'aspect d'un manche de contre-basse. En

voyant le terrible effet qu'il venait de produire, M. Bailleul recula de deux pas.

— Expliquez-vous, parlez ? Qu'avez-vous vu ? demanda la femme en colère d'une voix saccadée.

— Avant tout, ma chère amie, ne te mets pas dans des états comme ça. Il est bon d'aimer sa fille, mais Adolphine n'est plus une enfant. D'ailleurs....

— Mais, parlez donc! reprit-elle avec un redoublement de violence.

— Que veux-tu que je te dise ? balbutia M. Bailleul, dont le trouble augmentait à proportion de l'emportement de sa femme; il m'a semblé voir à plusieurs reprises ; j'ai vu, en effet ou plutôt j'ai cru voir que Laboissière, au lieu de ne plus songer à notre fille, ainsi que tu le prétendais, y songe plus que jamais, au contraire. Ce serait fort désagréable, surtout pour ce pauvre Chaudieu, qui est bien l'honnêteté et la droiture en personne. Pas fort, ce garçon-là, pas fort du tout; mais ce n'est pas une raison. Enfin, mademoiselle Adolphine, madame Adolphine, veux-je dire, coquette beaucoup trop avec Laboissière ; j'ai déjà été sur le point de le lui dire.

— Ce ne sont pas là vos affaires, et ce soin me regarde, interrompit madame Bailleul d'un air sombre.

— J'aime mieux ça. Tu comprends qu'il me serait désagréable d'aborder un pareil sujet avec Adolphine, tandis que de mère à fille cela marche tout seul.

— Je vous répète que ce ne sont pas là vos affaires, reprit la femme acariâtre d'un ton si formidable que M. Bailleuil sembla se rapetisser dans le fauteuil où il était assis.

Il y eut un instant de silence, le mari débonnaire n'osant plus souffler mot de peur d'attirer sur son chef la foudre qu'il voyait étinceler dans les yeux de sa femme, et celle-ci rendue muette de son côte par une indignation que les mères éprouvent rarement pour les moins pardonnables fautes de leurs enfants. A la fin, ne maîtrisant plus son émotion, madame Bailleul s'approcha brusquement d'une

fenêtre comme si, près d'étouffer, elle eût cherché de l'air.

En ce moment, le bruit d'une voiture se fit entendre, et presque au même instant la cloche de la porte d'entrée annonça une visite. Cachée par la persienne de la fenêtre, madame Bailleul pouvait tout voir au dehors sans qu'on la vît elle-même. La porte ouverte par une espèce de rustre servant de concierge, elle aperçut un élégant cabriolet qui entra aussitôt dans la cour. Le maître de ce leste et brillant équipage était un jeune homme d'une trentaine d'années, petit, mais bien découplé et portant haut la tête. Son regard était ferme, pour ne pas dire insolent; un sourire de persiflage se montrait sur ses lèvres, et ses moindres gestes annonçaient une assurance voisine de la présomption. La nuance un peu flamboyante de ses cheveux et de ses moustaches rehaussait encore la hardiesse d'une physionomie avec laquelle semblait aussi s'harmonier un de ces habits de cheval à boutons dorés dont la coupe martiale rappelle les uniformes du temps de l'empire.

En descendant de cabriolet ce personnage délibéré remit les rênes à un domestique, non moins glorieux que lui-même, qui prit aussitôt le chemin des remises avec l'aisance d'un habitué de la maison; il traversa ensuite un petit tapis vert qui séparait la cour d'entrée du corps de logis, et, avant d'arriver au péristyle, adressa sans s'arrêter un salut souriant à une personne qui n'était pas madame Bailleul. Celle-ci alors entr'ouvrit la persienne qui l'abritait, et à travers le treillis aperçut à une fenêtre du rez-de-chaussée sa fille, qui se retira presque aussitôt, quoique rien ne l'eût avertie de l'espèce d'espionnage dont elle était l'objet. Madame Bailleul, de son côté, fit un mouvement pour quitter la fenêtre et heurta son mari, qui, sans qu'elle l'eût entendu venir, s'était placé derrière elle et n'avait rien perdu de cette scène.

— Eh bien ! m'étais-je trompé ! dit celui-ci en hochant mystérieusement la tête; elle l'attend à la fenêtre pour le voir plus tôt. A peine descendu de voiture, les voilà en tête

à tête ; car n'aie pas peur qu'ils viennent ici ; elle sait que nous y sommes.

— Oserait-elle le recevoir ? demanda madame Bailleul d'une voix sourde.

— Je ne dis pas cela ; mais le jardin est grand.

— Chaudieu n'y est-il pas ?

— Il est dans le potager, où il s'extermine à mettre en couleur ses treillages. Pauvre garçon ! ça ne rêve que pêches de Montreuil et chasselas de Fontainebleau, et pendant ce temps-là cette évaporée d'Adolphine... Tu peux être tranquille, ils se garderont bien d'aller de son côté. Si nous descendions ?

Au lieu de répondre, madame Bailleul fixa les yeux sur le parquet de l'air le plus sombre.

— N'es-tu pas d'avis que nous descendions au jardin ? reprit au bout d'un instant l'honnête vieillard, inquiet du danger que lui paraissait courir son gendre.

— Vous allez rester ici, répondit impérieusement la mère d'Adolphine, qui sembla s'éveiller d'un songe pénible et prendre un parti décisif ; je vous répète que ceci me regarde et qu'il ne vous convient pas de vous en mêler. Surtout, sous aucun prétexte, ne sortez du salon avant mon retour.

— Mais au moins... donne-moi le journal, se hasarda à dire le mari bien discipliné, en jetant un regard de concupiscence sur le *Constitutionnel* que sa femme froissait convulsivement depuis le commencement de cet entretien.

On sait que dans les ménages où le pouvoir est tombé en quenouille, le droit de décacheter le journal et de le lire avant personne appartient sans conteste à l'épouse. Madame Bailleul exerçait impitoyablement cette prérogative, dont son mari, garde national fervent et électeur plein de patriotisme, souffrait plus que de tout autre abus, mais souffrait avec soumission, selon son habitude. En cette occasion, la politique fit silence dans le cœur de la femme courroucée, qui, sans mot dire et par une condescendance inouïe,

jeta sur une table le journal qu'elle n'avait lu qu'à moitié.

— Merci, ma chère amie! s'écria le vieillard en s'élançant avidement sur la feuille qu'il convoitait depuis longtemps; et sans songer davantage à la coquetterie de sa fille ou aux infortunes probables de son gendre, il s'enfonça voluptueusement dans la lecture d'un de ces articles indigestes qu'en style de presse on appelle des tartines, mais que les amateurs du genre avalent toujours, bien ou mal beurrés, avec le plus estimable appétit : le père de famille avait fait place au citoyen!

Avant qu'il eût posé ses lunettes sur son nez, madame Bailleul était sortie du salon et descendue au jardin. D'après ce que venait de lui dire son mari et sa propre perspicacité, elle devina qu'elle trouverait ceux qu'elle cherchait à l'extrémité d'une allée tortueuse et ombragée que terminait un berceau de feuillage d'où l'œil pouvait suivre les capricieux détours de la Seine. Ce lieu éloigné de la maison et protégé contre les regards indiscrets par d'épais massifs convenait en effet mieux que tout autre à un entretien confidentiel.

Au lieu de s'y rendre par l'allée ordinaire, madame Bailleul prit un petit sentier qui la conduisit jusqu'au berceau sans que les personnes qui s'y trouvaient eussent pu l'entendre ou la voir. En approchant, elle redoubla de précautions pour ne faire aucun bruit, et se mit à marcher, nous n'osons dire à pas de loup, puisqu'il s'agit d'une femme. Après quelques instants de cette manœuvre sournoise, elle se plaça derrière un frêne énorme qu'entourait un fourré d'arbustes et devant lequel se trouvait un banc rustique, occupé en ce moment même par madame Adolphine Chaudieu et M. Gustave Laboissière.

Trois pas séparaient à peine madame Bailleul des deux interlocuteurs; quoiqu'ils parlassent à demi-voix, elle pouvait les entendre, et ce fut avec une émotion que n'eût pas suffisamment expliquée la sollicitude maternelle qu'elle prêta l'oreille à leur conversation.

II

Madame Adolphine Chaudieu était une jolie brune de vingt-trois ans et ressemblait à sa mère autant que le comportait la différence de leur âge. A l'arc à peine courbé de ses noirs sourcils, à l'accentuation aquiline de son nez, aux fermes contours de sa bouche, et surtout à l'assurance de son regard, on devinait que cette attrayante personne n'était nullement disposée à laisser tomber en désuétude l'usage qui, dans sa famille, attribuait aux femmes le pouvoir souverain. La conduite de ses parents à son égard et le contraste de leur caractère avaient produit les fruits qu'on en devait attendre. A la faiblesse de son père elle répondait par d'irrespectueux caprices ; à la sévérité de sa mère elle opposait une subordination maussade : aimant l'un sans le craindre et craignant l'autre sans l'aimer.

Quant à son mari, depuis cinq mois Adolphine n'avait pas encore trouvé l'occasion d'entamer avec lui un de ces débats décisifs qui, en ménage, répondent à ce qu'on nomme, dans le régime constitutionnel, une question de cabinet. Provisoirement, elle exerçait le pouvoir ainsi que font la plupart des nouvelles mariées dans la période de la lune de miel. Pour rendre cet empire définitif et immuable, elle comptait sur deux choses : sa volonté premièrement, et puis l'inerte bonhomie de Benoît Chaudieu, qui, de tout point, se montrait le digne gendre de son beau-père. De part et d'autre, c'était même complaisance, même abnégation, même docilité. Jeune homme et vieillard semblaient également nés pour être les très-humbles serviteurs de leurs femmes.

En se mariant, madame Chaudieu s'était attendue à une lutte et non à cette soumission spontanée. Déterminée à vaillamment combattre pour la victoire, elle éprouva une surprise mêlée d'embarras lorsqu'elle la vit remportée sans

coup férir. Devant la passive obéissance de son mari, à quoi lui servaient ses préparatifs de combat, caprices, bouderies, airs impérieux, cajoleries insinuantes, sourires irrésistibles, larmes dramatiques, crises nerveuses et tant d'autres excellents tours de gibecière qu'elle aurait devinés d'instinct si l'exemple de sa mère ne les lui eût dès longtemps enseignés? Madame Chaudieu fut donc contrainte de remettre en magasin, sauf à y recourir à la première alerte, son matériel de guerre; mais ce ne fut pas sans un peu de ce dépit que ressent un habile ingénieur lorsqu'au moment de faire jouer ses batteries de siége il entend la chamade sur le rempart ennemi. Peut-être faut-il attribuer en partie au désœuvrement où tomba pendant quelque temps l'imagination d'Adolphine l'attraction dangereuse que ne tarda pas à exercer sur elle l'écueil couvert de fleurs où vont se briser tant de fidélités conjugales.

Toutes les fois qu'une jeune femme trouve la vie monotone et se plaint de la longueur des journées, il se rencontre immanquablement un homme sensible qui s'impose pour tâche de la réconcilier avec l'existence. En cette occasion le réconfortateur fut d'autant plus prompt à entrer en scène qu'il était déjà dans la coulisse. Reçu depuis longtemps chez M. Bailleul sur le pied d'ami, Gustave Laboissière se trouva tout naturellement introduit dans la maison de Chaudieu. Soit qu'ayant eu le désir d'épouser Adolphine, ainsi que l'assurait madame Bailleul, il conservât un tendre penchant pour la jeune femme, soit qu'un motif moins sentimental déterminât sa conduite, il entreprit sans retard ce diabolique labeur que les poëtes nomment amour et les moralistes adultère. Le personnage avait toutes les qualités requises pour accomplir cette œuvre de ténèbres. Agréable sans être beau, suppléant au mérite par le jargon, adroit jusqu'à la déloyauté, hardi jusqu'à l'effronterie, carrément posé dans le monde par plusieurs duels heureux dont il ne demandait qu'à augmenter le chiffre; en un mot spadassin d'esprit comme de cœur, il était assuré de réussir

près de beaucoup de femmes qui, à l'exemple de madame de Sévigné, aiment assez les grands coups d'épée. Adolphine n'etait pas exempte de cette faiblesse. Lorsqu'on parlait en sa présence des affaires dont M. Laboissière s'était victorieusement tiré avec l'insolente bravoure d'un duelliste, elle sentait un petit frisson qui ne lui déplaisait pas; et quand elle le voyait ensuite empressé, tendre et soumis, c'etait avec un secret orgueil qu'elle jouissait de cette transformation. Involontairement elle prêtait une oreille complaisante aux bêlements amoureux de ce loup, pour elle seule changé en agneau.

Il n'est pas de femme qui n'eût aimé à faire filer Hercule, et les hommes entreprenants se soumettent volontiers à cette frivole exigence d'une vanité qui les sert. Laboissière filait donc aux pieds de la moderne Omphale, à peu près discrètement il est vrai, et avec une partie des précautions commandées par la prudence. Il se cachait beaucoup de madame Bailleul pour un motif qui sera expliqué plus tard ; un peu du mari, et encore croyait-il lui faire trop d'honneur : quant à M. Bailleul, il avait ses raisons pour le croire aveugle; aussi ne s'en défiait-il guère plus que de la table au thé ou du piano du salon. Probablement le séducteur avait peu médité sur l'Évangile; il ne se rappelait point que tel qui ne voit pas une poutre dans son œil aperçoit le moindre fetu dans la prunelle du voisin.

Des divers prolégomènes que nous venons d'exposer succinctement, il résulte qu'au moment où commence ce récit il existait entre M. Gustave Laboissière et madame Adolphine Chaudieu une intrigue encore au berceau, mais née viable, à laquelle l'un d'eux au moins souhaitait longue et prospère existence. Laboissière, et c'était son métier, n'épargnait rien pour nourrir cet enfant, le développer, le fortifier et lui faire prendre la robe virile. Nous ne devons pas nous dissimuler qu'à l'instant où madame Bailleul se glissait à portée de l'entendre, il pouvait sans trop de fatuité se livrer à l'espoir du succès.

— Je vous en supplie, accordez-moi l'entretien que je vous demande, disait-il avec l'accent pathétique particulier aux solliciteurs.

— Vous n'y songez pas, répondait Adolphine en effeuillant une rose d'un air distrait ; quelle idée auriez-vous de moi si je consentais à une pareille extravagance ?

— Aimez-vous mieux que je me passe de votre consentement ?

— Vous n'oseriez pas, dit la jeune femme en hochant la tête par manière de défi.

— Sur mon âme, j'oserai, reprit Laboissière du ton le plus résolu ; à minuit sonnant je serai sous votre fenêtre.

— Vous escaladerez donc le mur ?

— Ce serait une bagatelle. Mais à quoi bon une escalade quand on peut entrer par la porte ?

— Quelle porte ?

— Celle du potager.

— Et qui vous l'ouvrira ? dit Adolphine avec un sourire moqueur.

— Ceci, répondit froidement Laboissière en tirant une clef de sa poche.

— La clef qui a disparu depuis quelque temps et que nous croyions perdue !

— Vous voyez qu'elle ne l'est pas pour tout le monde.

— C'est donc vous qui l'avez prise ?

— Moi-même.

— Mais c'est un trait de voleur.

— Non, c'est une ruse d'amoureux.

— Et vous comptez vous en servir ?

— Pas plus tard qu'aujourd'hui.

Madame Chaudieu haussa les épaules.

— Cela est si absurde, dit-elle, que je ne daigne pas me fâcher.

— Je crains beaucoup votre colère, mais elle ne changerait rien à ma détermination.

— Eh bien, entêté, fou et voleur que vous êtes, supposons

que vous ayez réellement l'audace de vous introduire dans le jardin : savez-vous qui vous y trouverez ?

— Turc, dit Laboissière.

— Oui, Turc, et vous pouvez vous estimer heureux s'il ne fait qu'aboyer. L'autre soir il a failli dévorer un ouvrier.

— Vous oubliez que c'est moi qui l'ai donné. Turc est un chien discret et intelligent, incapable de faire de la peine à son ancien maître. Il ne soufflera pas.

— Est-ce dans cette intention que vous nous en avez fait cadeau ? demanda la jeune femme en réprimant un sourire.

— Dans quelle autre ? répondit Laboissière d'un ton léger ; quand je vous dis que je prévois tout, et que, pour la prudence, j'ai soixante ans !

Le silence dura un instant. En proie à l'émotion la plus poignante, madame Bailleul eut pourtant la force de se contenir. La respiration suspendue et l'œl étincelant de fureur, elle se pencha, pour mieux entendre, contre l'arbre qui favorisait sa curiosité.

— Vous voilà donc dans le jardin, reprit Adolphine en effeuillant de plus belle la fleur qu'elle tenait à la main ; au lieu de vous mettre en pièce comme ce serait son devoir, ce traître de Turc passe à l'ennemi. Après !

— Je m'avance à pas discrets, comme un sylphe, comme une ombre ; au bout d'une minute je suis devant votre fenêtre, et votre chambre est au rez-de-chaussée.

— Après ? répéta madame Chaudieu avec un redoublement de persiflage.

Laboissière lui prit doucement les mains en dépit d'une légère résistance.

— Après ? dit-il alors d'une voix pressante et en s'inclinant peu à peu comme s'il eût voulu se mettre à genoux. Ecoutez, et dites ensuite si je suis trop présomptueux. Autrefois, en Espagne les belles senoras échappaient souvent à la surveillance des duègnes ; et le soir, bien tard, quand tout dort excepté l'amour, derrière quelque fenêtre

basse et grillée elles ne refusaient pas de se laisser entrevoir par leurs esclaves : serez-vous plus cruelle ?

— Ma fenêtre est basse, en effet, mais elle n'est pas grillée, repartit malicieusement Adolphine.

— N'y a-t-il pas une persienne?

— Cela ne vaut pas des barreaux.

— Qu'avez-vous à craindre ?

— Ce que j'ai à craindre d'un voleur ! la question est plaisante. Allons, rendez-moi cette clef.

— Jamais ; et puisque vous me traitez de voleur, sachez que, pour le bonheur de vous voir un instant, j'en puis employer l'industrie. Une persienne et une fenêtre ne sont pas aussi difficiles à ouvrir du dehors que vous le croyez peut-être.

— De mieux en mieux! je vois que vous avez juré de m'empêcher de dormir, et je suis sûre de rêver escalade, effraction, assassinat ; au moindre bruit je me figurerai qu'une bande de brigands se précipite dans ma chambre.

— Ce bruit, à minuit vous l'entendrez.

— Et si d'autres que moi l'entendent ? dit Adolphine d'un ton sérieux en regardant fixement Laboissière.

— Ce sera un malheur qu'il dépend de vous d'éviter.

— Comment ? Ne me menacez-vous pas de briser la fenêtre ?

— On ne brise pas une fenêtre entr'ouverte, répondit le jeune homme à demi-voix.

Madame Chaudieu dégagea ses mains, et se leva brusquement.

— A quoi bon vouloir vous faire entendre raison, dit-elle ; il est évident que vous avez perdu la tête.

Le regard dont furent accompagnées ces paroles contrastait si singulièrement avec leur dureté, qu'en se levant à son tour Laboissière fut pris de cette envie de chanter qu'éprouvent et satisfont les coqs victorieux. Il se contint toutefois, sachant bien que les femmes ne supportent pas qu'on prenne gaiement ce qu'elles traitent au sérieux.

— Il faut rentrer, dit alors Adolphine ; on doit savoir que vous êtes arrivé, et peut-être remarquerait-on notre absence.

— Qui donc ? J'ai aperçu votre mari grimpé sur une échelle devant sa treille, et c'est une occupation trop intéressante pour qu'il songe à autre chose ; quant à votre père, n'est-ce pas l'heure où il a la permission de lire son journal ?

— C'est ma mère que je crains.

— Bah ! fit Laboissière avec un rire caustique, je parie qu'en ce moment elle met son rouge ; il y en a pour jusqu'à dîner.

En se voyant traitée avec tant d'irrévérence, madame Bailleul, dont la colère avait atteint son paroxisme, frissonna, comme une tigresse blessée, dans le feuillage où elle se tenait tapie. Elle fit un mouvement pour s'élancer sur l'homme qui venait de la tourner en ridicule et qui avait envers elle d'autres torts que cette impertinence. La passion la poussait, la réflexion la retint.

— Je me vengerai, se dit-elle, mais le moment n'est pas venu.

Tandis que madame Chaudieu et Laboissière s'éloignaient lentement et en s'arrêtant à chaque pas, comme font les jeunes gens qui ne sont pas las d'être ensemble, madame Bailleul, la tête presque égarée, prit au hasard un sentier qui, après quelques détours, la conduisit près de la maison. Devant la porte elle aperçut son mari, vers qui elle se précipita soudain au pas de course, comme marchent les zouaves contre les réguliers d'Abd-el-Kader.

— Que venez-vous faire ici ? lui dit-elle d'une voix qui semblait mordre : ne vous avais-je pas prié de rester au salon ?

— Ah ! mon Dieu, ma bonne amie, qu'as-tu donc ? demanda le bonhomme effrayé ; te voilà toute cramoisie : on dirait d'un coup de sang.

— Ne voyez-vous pas que c'est mon rouge ? reprit madame Bailleul avec un éclat de rire sauvage.

— Ton rouge ?

— Oui, je mets du rouge ! des cheveux aussi, sans doute !... Que sait-on ! peut-être un faux râtelier ! continua-t-elle en grinçant les dents de manière à les pulvériser si elles fussent sorties des ateliers de Désirabole.

M. Bailleul crut sa femme atteinte de la fièvre chaude, accident que rendait assez vraisemblable l'emportement dont elle donnait des preuves journalières. Fort ému de cette idée, il regardait autour de lui avec une inquiétude croissante, lorsqu'un secours inattendu vint lui rendre quelque assurance. C'était Adolphine et Laboissière, qui, après avoir pris ce qu'on appelle le chemin des écoliers, s'étaient enfin décidés à regagner le logis. Ils approchèrent, sans rien comprendre à la pantomime du brave homme, qui de loin leur adressait des signaux, comme un navire en détresse, et bientôt ils se trouvèrent près des deux époux. A leur aspect, madame Bailleul, par un sublime effort, refoula jusqu'au fond de son cœur l'ouragan près d'en sortir. Elle mit sur le compte d'une migraine son teint enflammé, et attribua l'altération de ses traits à une mauvaise nuit. Les aboiements de Turc l'avait empêchée de dormir : si elle était maussade, c'est qu'elle souffrait ; et la faute en devait être imputée à ce maudit Turc. Elle dit cela d'un ton naturel et poussa l'héroïsme jusqu'à sourire en adressant la parole à l'homme qui l'avait mortellement outragée.

— Pauvre amie ! se dit son mari dans la bonté de son âme, elle a mal dormi, et c'est pour cela qu'elle a l'humeur un peu irritable depuis le matin.

Laboissière, de son côté, remplit son rôle avec une aisance parfaite et se conduisit en homme décidé à plaire à tout le monde. A M. Bailleul, qui avait des fonds placés sur l'État, il parla de la bourse et du cours des rentes. Il raconta la pièce nouvelle du Théâtre-Français à madame Bailleul, qui ordinairement affectait pour les conversations

littéraires le goût dont se targuent volontiers les femmes d'une instruction douteuse. Enfin, dans son désir de se concilier la faveur générale, il alla jusqu'à s'enquérir du maître du logis, à qui personne ne pensait; car il est deux espèces d'êtres dont on ne s'occupe guère, les absents et les maris : à ce double titre, Benoît Chaudieu jusqu'alors avait été l'objet du plus profond oubli.

— Ou donc est le seigneur châtelain? demanda tout à coup Laboissière ; j'ai une lettre pour lui.

— Une lettre! dit Adolphine, de qui donc?

— Je ne sais pas. C'est votre portier qui me l'a remise.

— Notre portier?

— Oui, madame, en venant ici j'ai passé devant votre logis, et j'ai demandé si l'on avait quelque chose à vous faire parvenir. Vous voyez que la précaution n'était pas inutile.

— C'est bien ça, pensa M. Bailleul avec mécontentement; on fait l'obligeant, on rend de petits services : si ce pauvre Chaudieu n'ouvre pas les yeux, il faudra nécessairement que je m'en mêle.

— Ton mari doit être au potager, dit à sa fille madame Bailleul; depuis deux jours il n'a que ses treillages en tête. Nous pourrions aller de ce côté.

— Je suis à vos ordres, mesdames, fit Laboissière, qui concilia l'amour et l'étiquette en offrant le bras à la mère tandis qu'il lançait une œillade à la fille.

Ils se dirigèrent tous quatre vers le potager, qui occupait la partie de l'enclos la plus éloignée de la maison et que masquaient habilement plusieurs massifs d'arbustes. Le premier objet qu'ils aperçurent en y arrivant fut Benoît Chaudieu perché au sommet d'une échelle double, tout contre le mur de clôture et à quelques pas de la petite porte dont Laboissière avait dérobé la clef. Ce mur, exposé au midi, était revêtu d'un treillage dont les carrés inférieurs commençaient à être escaladés par les pampres d'une vigne nouvellement plantée. C'est la mise en couleur de ce treil-

lage qui depuis deux jours occupait le maître du logis, à l'exclusion apparente de tout autre soin. Pour remplir avec plus d'aisance son métier de peintre amateur, Chaudieu avait posé sur un prunier fourchu sa redingote, son gilet et sa cravate. Ainsi débarrassé de la partie la plus gênante de ses vêtements, le front protégé contre le soleil par un chapeau de paille à larges bords et les manches de sa chemise retroussées jusqu'au coude, un pinceau d'une main et de l'autre un seau de fer-blanc rempli de couleur, il s'escrimait si vigoureusement que sous ses doigts le bois verdissait à vue d'œil. Ses facultés semblaient tellement absorbées par ce travail mécanique, si propre pourtant à reposer l'intelligence, que le quatuor qui venait lui rendre visite était arrivé jusqu'au pied de l'échelle avant qu'il eût fait mine de l'apercevoir.

III

Si d'irrécusables exemples prouvent que les soins du jardinage et en général les travaux champêtres n'ont rien d'incompatible avec le repos plein de dignité qui convient à la vieillesse des hommes illustres, en revanche il est difficile d'imaginer sans dérision un membre actif de la société, un citoyen valide, un jeune Parisien surtout, bucoliquement occupé à émonder ses pommiers ou à arroser ses laitues. L'inquiétude d'esprit, la sève fiévreuse, l'ambition sans frein qui tourmentent la génération actuelle l'ont tellement éloignée des mœurs pastorales, que toute réminiscence de l'âge d'or paraît ridicule. Passé ce premier sentiment de moquerie, on ne pouvait guère refuser le mérite de la singularité à Benoît Chaudieu grimpé sur son échelle et barbouillant ingénument son treillage comme s'il n'eût existé en France ni journaux, ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur, ni sociétés en commandite, ni gouvernement constitutionnel.

L'extérieur du mari d'Adolphine répondait assez bien à la naïveté rustique de son travail. C'était un jeune homme de vingt-huit ans environ, grand et taillé en force ; mais là s'arrêtaient ses avantages physiques. Ce qu'on pouvait dire de mieux de sa figure, c'est qu'elle annonçait une conscience tranquille et une santé parfaite; du reste, ni régularité ni distinction dans les traits. Des cheveux châtains et plats, peu de barbe, des yeux gris manquant de vivacité, un large visage hâlé par le soleil, composaient un ensemble tout à fait dépourvu de ce caractère dédaigneusement pensif et sentimentalement féroce qu'aujourd'hui les jeunes gens paraissent regarder comme le type de la beauté masculine et qu'il est assez facile d'acquérir, pourvu que le ciel vous ait créé convenablement pâle et barbu. L'expression permanente et l'on pourrait dire immuable de la physionomie de Chaudieu était cette tranquillité voisine de l'assoupissement qui peut également indiquer l'absence des idées ou leur concentration. Ajoutons que si Gall eût palpé cette tête insignifiante que la nature semblait avoir destinée aux épaules d'un maçon ou d'un épicier, il y aurait trouvé, selon toute probabilité, la protubérance de l'entêtement aussi magnifiquement développée que puisse l'offrir crâne breton. Benoît Chaudieu était de Nantes.

En arrivant près du travailleur, les quatre autres personnages parurent éprouver simultanément un sentiment d'ironie qu'ils ne se communiquèrent point, mais qu'exprimèrent d'une manière diverse leurs physionomies. Laboissière sourit d'un air narquois ; M. Bailleul haussa les épaules avec mauvaise humeur; Adolphine poussa un de ces soupirs-bâillements que provoque chez certaines femmes aimables la présence de leur mari ; enfin, après avoir examiné un instant son gendre comme si elle eût espéré le faire dégringoler de l'échelle par l'effet seul de son regard, madame Bailleul lui cria d'une voix aigre :

— C'est une plaisanterie sans doute! il est impossible que vous ne nous ayez pas vus.

Chaudieu tourna la tête et abaissant les yeux sur le groupe arrêté au-dessous de lui :

— Serviteur, dit-il, puis il se remit à l'ouvrage.

— Vous ne voyez donc pas M. Laboissière? reprit madame Bailleul d'un ton équivalent à l'ordre de descendre.

— Pardonnez-moi, mais je ne fais pas de façons avec lui, et il me permettra de finir ma tâche.

— Certainement, dit Laboissière en ricanant, on ne doit jamais déranger les artistes. Si je ne me trompe, c'est de la peinture à fresque.

— Descendez donc, Chaudieu, dit à son tour M. Bailleul; voici une lettre pour vous.

— Une lettre ? répéta Chaudieu en tournant de nouveau la tête.

— De Marseille, répondit Laboissière qui en même temps tira la lettre de sa poche.

— Ah ! ah ! de Marseille, s'écria le mari d'Adolphine d'un ton singulier ; et c'est vous qui me l'apportez ?

Sans en dire davantage, il mit son pinceau dans le seau à couleur, qu'il laissa suspendu à un des échelons, et descendit ensuite avec la tranquillité qui caractérisait tous ses mouvements; arrivé à terre, il prit la lettre que lui présentait Laboissière, en regarda l'adresse attentivement, et la mit dans sa poche sans l'ouvrir.

— Vous n'êtes pas plus curieux que cela ? lui dit son beau-père.

— Je sais ce que c'est, répondit-il laconiquement en prenant ses vêtements sur l'arbre où il les avait posés.

— Maintenant, reprit-il d'un air de bonhomie quand il eut remis sa redingote, j'espère que vous allez venir voir mes asperges.

— Ne voilà-t-il pas une belle merveille que vos asperges! répondit dédaigneusement madame Bailleul en lui tournant le dos.

Adolphine imita ponctuellement sa mère et autant en fit M. Bailleul de peur d'être grondé s'il encourageait par la

moindre condescendance la passion potagère de son gendre. Laboissière seul, soumis aux obligations de son metier de séducteur, consentit à aller voir les asperges, et, pour ne pas faire à demi les choses, il les trouva fort belles. Cette récréation prise, l'amant et le mari regagnèrent la maison, où le dîner ne tarda pas à être servi. Malgré le peu d'empressement qu'il avait montré pour connaître le contenu de la lettre qui venait de lui être remise, Chaudieu la lut à l'écart avant de se mettre à table. A la vue d'un papier qui s'y trouvait inclus, sa figure, d'ordinaire impassible, exprima une vive satisfaction; mais lorsqu'il rejoignit les autres convives, toute trace de cette émotion avait disparu.

Après dîner, madame Bailleul, qui surprenait à chaque instant quelque nouveau signe d'intelligence entre sa fille et Laboissière, craignit de ne pouvoir rester maîtresse d'elle-même plus longtemps. Intérieurement exaspérée par ses efforts pour se contraindre, elle s'éloigna de peur d'éclater, et se retira dans sa chambre en prétextant un redoublement de migraine. Le plus ou plutôt le seul contrarié de ce départ fut Laboissière, qui, ne soupçonnant pas le ressentiment furieux que lui avait voué depuis quelques heures madame Bailleul, comptait sur elle pour la conclusion de son emprunt de dix mille francs. Il attendit quelque temps, espérant qu'elle reparaîtrait avant qu'il partit lui-même. A la fin il comprit qu'il fallait renoncer à cette médiation; et comme il avait un intérêt puissant à terminer l'affaire au plus tôt, il prit le parti de s'adresser directement à M. Bailleul.

— A propos, lui dit-il d'un air dégagé après l'avoir conduit à l'écart, madame Bailleul vous a-t-elle dit que je tirais sur vous sans façon une nouvelle lettre de change de dix mille francs ?

— Elle m'en a parlé ce matin, répondit le vieillard, dont le front se rembrunit.

— Puis-je compter sur les fonds pour après-demain?

A cette question, formulée avec autant d'aisance que s'il eut été question du prêt d'une pièce de cent sous, M. Bailleul demeura un instant le nez baissé et la bouche close.

— Écoutez, mon cher Laboissière, dit-il enfin avec un embarras visible; je ne demande pas mieux qu'à vous rendre service, mais le cas est délicat, fort délicat. Il n'y a pas moyen de discuter avec madame Bailleul : ce n'est pas que je lui adresse un reproche, c'est une femme du plus grand mérite; mais elle a un sang terrible : à la moindre contradiction, son système nerveux s'irrite; et moi, de peur de compromettre sa santé, je cède. Je suis sûr que sa migraine actuelle résulte de la petite conversation que nous avons eue ce matin au sujet de ces dix mille francs.

— Pensez-vous que cet argent coure des risques entre mes mains? demanda Laboissière avec le superbe sourire qu'eût pu se permettre en pareil cas un des rois de la finance.

— Je ne dis pas cela : s'il était à moi, vous l'auriez déjà; mais il est à ma fille, et j'en dois compte à mon gendre.

— Je suis sûr que M. Chaudieu n'aurait aucune objection à faire contre un placement qui, au mérite de produire un intérêt double du taux ordinaire, réunit tant d'autres avantages. Songez que mes bateaux trans-atlantiques...

— Eh bien ! faisons une chose, interrompait M. Bailleul avec l'empressement d'un homme qui entrevoit enfin le moyen de sortir d'une position épineuse; rapportons-nous-en à la décision de Chaudieu : s'il consent, c'est chose convenue; s'il dit non, rien de fait. Mais, dans ce dernier cas, promettez-moi de prendre sur vous la non-conclusion de cette affaire et de parler en ce sens à madame Bailleul. Ce n'est pas que je la craigne; mais ce sang bouillant la rend si malheureuse que je désire éviter tout ce qui pourrait la contrarier.

Laboissière comprit qu'il n'obtiendrait pas une meilleure composition du bonhomme, à qui l'absence de sa femme

rendait une espèce de libre arbitre ; et, comme tous les grands politiques, il accepta franchement la nécessité.

Un instant après, M. Bailleul accostait avec un enjouement fort mal exécuté son gendre, qui depuis quelque temps était retourné au potager, où il se promenait d'un air pensif.

— Eh bien, mon garçon, dit le vieillard en l'arrêtant tout à coup au passage, quand finirons-nous cette treille ?

— Demain, j'espère, répondit Chaudieu, qui pensait à autre chose.

— Savez-vous que vous maniez le pinceau en maître ! je suis sûr que, si vous aviez voulu, vous auriez fait des tableaux.

— C'est possible.

— Voilà de la vigne qui produira des chasselas dont je ne donne pas ma part au chat, poursuivit M. Bailleul en affectant de se pourlécher d'avance.

— En parlant de chats, il faudra que j'installe des souricières le long de cette treille.

— Et vos asperges monstres, quand nous en ferez-vous manger ?

L'accent et la pantomime du beau-père étaient si accorts, si affectueux, si flatteurs, que le gendre, peu accoutumé à pareille prévenance, s'arrêta net, et le regarda en face.

— Vous n'êtes pas venu me trouver, lui dit-il, pour me parler raisins et asperges Qu'avez-vous à me dire ?

Interpellé d'une manière si précise, M. Bailleul renonça au préambule insinuant par lequel il avait espéré de se concilier l'approbation de son gendre.

— Mon cher Chaudieu, vous avez raison, dit-il en s'efforçant de vaincre la timidité qui semblait près de lui paralyser sa langue, laissons là vos asperges et vos raisins : nous leur dirons deux mots plus tard, mais en ce moment parlons d'affaires. Savez-vous que je vous dois quarante mille francs, et qu'aux termes de votre contrat de mariage j'aurais dû vous les payer il y a deux mois !

— Je sais cela, répondit Chaudieu de l'air endormi qui lui était habituel.

— Eh bien, mon cher ami, voici ce qui est arrivé, poursuivit le père d'Adolphine, qui s'arma de toute sa fermeté ; vous savez peut-être que notre ami Laboissière est à la tête d'une magnifique entreprise de bateaux inexplosibles, destinés à créer un service régulier entre la France et l'Amérique ?

— Je sais cela.

— Cette entreprise offrant un placement de fonds excessivement avantageux, il a pris fantaisie à votre belle-mère de profiter d'une occasion unique dans les fastes de l'industrie ; et, continua le vieillard d'une voix étranglée, comme nous n'avons de comptant que les fonds destinés à la dot d'Adolphine, ma femme a cru, et moi aussi, que vous ne trouveriez pas mauvais que nous prissions sur cet argent la somme nécessaire à ce placement. Nous avons donc acquis pour dix mille francs d'actions dans l'entreprise des inexplosibles-trans-atlantiques.

— Je sais cela, répéta pour la troisième fois Benoît Chaudieu avec le calme le plus imperturbable.

— Ah çà, vous savez donc tout ? dit M. Bailleul, qui commençait à respirer plus librement.

— Tout, c'est trop dire.

— Mais qui a pu vous apprendre que j'ai placé dix mille francs dans l'entreprise de Laboissière ?

— Laboissière lui-même, qui, pour me démontrer l'excellence de sa spéculation, n'a pas cru pouvoir me citer une coopération plus honorable et plus influente à mon égard que la vôtre.

— Il vous a donc aussi demandé de l'argent ?

— Si je vous comprends bien, vous ne seriez pas fâché de retirer le vôtre ? dit Chaudieu en évitant une réponse directe.

— C'est-à-dire, repartit M. Bailleul avec une recrudescence d'embarras, voici ce dont il s'agit : votre belle-mère

s'est tellement engouée de ces bateaux qu'elle voudrait que nous prissions de nouveau pour dix mille francs d'actions; et comme nous serions obligés d'affecter encore à ce placement une partie de la somme que je vous dois, elle a pensé que vous consentiriez à en recevoir provisoirement l'intérêt au lieu du capital.

Le vieillard aspira une prise de tabac afin de se donner une contenance, tandis qu'il attendait avec anxiété la réponse de son gendre. Celui-ci réfléchit un instant de l'air d'un homme qui pèse attentivement le pour et le contre d'une proposition.

— Je n'ai aucune objection à faire contre cet arrangement, dit-il enfin avec son flegme accoutumé.

— Ainsi vous m'autorisez à terminer avec Laboissière.

— Mieux que cela. J'ai moi-même une cinquantaine de mille francs disponibles, qui, chez mon notaire, ne me rapportent que le cinq ; je veux profiter de l'occasion pour en tirer un meilleur intérêt, et je vais proposer à Laboissière de les prendre en même temps que vos fonds.

A cette ouverture imprévue, M. Bailleul, dont le front s'était tout à fait éclairci, parut surpris désagréablement et redevint soucieux.

— Diable, dit-il, vous allez rondement en affaires. La résolution, cependant mériterait qu'on y réfléchît; cinquante mille francs ! c'est une somme, et vous savez qu'il n'est pas prudent de mettre tous ses œufs dans le même panier.

— D'abord ces cinquante mille francs ne sont pas tous mes œufs, et puis, d'après ce que vous venez de me dire, le panier est solide.

— Sans doute... la spéculation se présente sous des apparences magnifiques ; mais...

— Mais ?

— Dans votre position, il me semble qu'un bon placement sur première hypothèque, quoique rapportant un moindre intérêt...

— Permettez, mon cher beau-père : ou vous croyez l'affaire bonne, et alors pourquoi m'en détourner; ou vous la croyez mauvaise, et en ce cas pourquoi vous y engager vous-même ?

M. Bailleul n'essaya pas de répondre. Au fond, le vieillard, prudent jusqu'à la timidité, avait fort peu de goût pour les aventures industrielles. En fait de fortune, il n'estimait complétement que la propriété territoriale, et encore faisait-il une grande différence entre le sol et les bâtiments. Une maison peut brûler, disait-il, un champ ne brûle pas. La modique inscription qu'il possédait sur le grand-livre lui occasionnait à chaque baisse des anxiétés dont il avait plus d'une fois résolu de s'affranchir en convertissant ses rentes en immeubles; à plus forte raison ses actions de la compagnie Laboissière troublaient-elles son repos, et, sans la despotique impulsion de sa femme, il ne se fût jamais décidé à les acquérir. Participant à contre-cœur et par obéissance maritale à une entreprise dont les résultats lui semblaient incertains, quoiqu'en qualité d'actionnaire il les proclamât infaillibles, M. Bailleul vit à regret son gendre prêt à s'embarquer à sa suite sur les inexplosibles transatlantiques ; mais il fut réduit au silence par l'argument sans réplique de ce dernier. Supposer une différence entre leur position ç'eût été reconnaître la dépendance de la sienne; or, le vieillard, assez faible pour porter un collier de servage, n'était pas assez humble pour montrer volontairement son cou pelé.

— Voilà un pauvre garçon qui va faire une sottise, se dit-il ; et cela grâce au fol engouement de madame Bailleul pour cette maudite spéculation, car il est évident qu'il n'y eût pas songé sans cela. Je voudrais que celui qui a inventé la vapeur fût aux cinq cents diables.

Tandis que Chaudieu et son beau-père conversaient ainsi en se promenant dans le potager, Laboissière, à qui la retraite de madame Bailleul laissait le champ libre, n'essaya pas de se rapprocher d'Adolphine, qui depuis

quelque temps était montée au salon. En ce moment les préoccupations de l'homme d'affaires étouffaient en lui les sentiments de l'amoureux, et ce fut avec l'émotion d'un joueur engagé dans une partie sérieuse, qu'après avoir attendu pendant une demi-heure le retour de ses hôtes il les aperçut se dirigeant vers lui à travers le jardin. Pour les accueillir, il composa sa physionomie et redoubla d'aplomb.

— Il paraît que la discussion a été vive, dit-il avec un rire d'insouciance. M. Bailleul a l'air d'un orateur rappelé à l'ordre. Eh bien ! boule noire ou boule blanche?

— Boule blanche, répondit le vieillard en se prêtant à cette plaisanterie.

— Ainsi M. Chaudieu accède à notre petit arrangement.

— A une condition, dit froidement le mari d'Adolphine.

— Voyons cette condition, reprit le spéculateur, dont la satisfaction se trouva suspendue.

— C'est qu'indépendamment des actions prises par mon beau-père, vous m'en remettrez à moi personnellement pour une cinquantaine de mille francs.

En voyant tomber inopinément dans sa toile cette nouvelle mouche dodue et succulente, l'araignée industrielle éprouva un frisson de plaisir qu'elle eut peine à dissimuler; elle y parvint toutefois, et, comble de l'art ! au lieu de laisser parler son appétit, elle réussit à manifester une sorte de satiété dédaigneuse.

— Cinquante mille francs, dites-vous! Je ne sais pas si cela sera facile, et je suis fâché que vous ne m'en ayez pas parlé plus tôt.

— Comment, est-ce que toutes les actions sont placées? demanda M. Bailleul; cependant vous avez été le premier à m'en offrir.

— Ceci est un cas particulier, répondit Laboissière sans se déferrer; d'ailleurs, il y a toujours moyen de s'entendre. Il reste, en effet, fort peu d'actions; mais quand je devrais

entamer celles qui sont affectées à ma gérance, il n'est rien que je ne fasse pour être agréable à M. Chaudieu. Vous avez dit soixante mille francs ?

— Cinquante mille.

— Soixante, en y ajoutant les dix mille de M. Bailleul. Eh bien, voyons ! prenons un rendez-vous pour arranger cela. Demain vous convient-il ?

— J'allais vous le proposer, répartit Chaudieu ; demain je dois aller à Paris, à une heure serez-vous libre ?

— Parfaitement.

— En ce cas, à une heure je serai chez vous, argent en poche. Mes fonds sont prêts chez mon notaire, et je n'aurai qu'à les y prendre.

— C'est convenu, dit l'homme aux bateaux inexplosibles en contenant une joie féroce. A une heure.

Peu de temps après, Laboissière, au moment de remonter dans son cabriolet, s'inclinait devant madame Chaudieu et lui jetait tout bas cet autre mot qui dans les drames et les romans joue un beaucoup plus grand rôle que dans la vie réelle :

— A minuit !

IV

Après le départ de Laboissière, aucun incident ne rompit la monotonie habituelle de la soirée. Madame Bailleul ne reparut pas, et vers dix heures chacun se retira. Peu à peu le silence s'établit dans la maison, où l'on pouvait croire tout le monde endormi, lorsque onze heures sonnèrent. Mais, en ce moment, la porte d'une chambre s'ouvrit silencieusement au premier étage, et une femme en sortit un flambeau à la main, bourgeoise contrefaçon de lady Macbeth, à cela près qu'elle était parfaitement éveillée. Cette apparition, quoique assez matérielle, descendit au rez-

de-chaussée sans faire plus de bruit qu'une ombre ; là, elle traversa la salle à manger, puis un petit corridor, et se trouva devant une porte dont elle tourna le bouton si prestement que la rapidité de ce tour de main rendit la serrure muette.

A cette brusque invasion, Adolphine, qui de son côté n'avait garde de dormir, retint à peine un cri d'effroi ; car, menacée d'un siége et prête sans doute à le soutenir héroïquement, elle ne s'attendait pas à se voir attaquée de l'intérieur de la maison. En reconnaissant sa mère, dont la figure fortement éclairée par le bougeoir offrait une expression sombre et sévère, elle passa de cette frayeur puérile à une inquiétude plus sérieuse quoique encore indéterminée.

— C'est vous, maman, dit-elle en se levant précipitamment, qu'est-il donc arrivé ? est-ce que vous êtes malade ?

Le premier regard de madame Bailleul s'était porté vers la fenêtre, mais les rideaux fermés ne lui permirent pas d'en constater l'état.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? reprit la jeune femme troublée de cette silencieuse pantomime ; voulez-vous que j'aille appeler Madelaine ?

— Il est inutile d'éveiller personne, répondit gravement madame Bailleul ; ce que je viens te dire ne doit être entendu que de toi seule. Viens.

— Où ? demanda madame Chaudieu de plus en plus inquiète.

— Dans ma chambre ; nous serons mieux qu'ici.

Adolphine s'empressa d'obéir ; car la présence d'un tiers dans son appartement, à une heure si rapprochée de l'instant fixé par Laboissière, pouvait amener une catastrophe. Ce péril évité, la scène plus ou moins désagréable dont elle se sentait menacée lui parut de peu d'importance. Décidée à la subir avec une soumission exemplaire, puisque l'approche de minuit commandait d'abréger, elle marcha résolument sur les pas de sa mère.

En rentrant dans son appartement, madame Bailleul referma la porte et se plaça ensuite en face d'Adolphine

qu'elle considéra un instant fixement de l'air d'un juge qui va procéder à l'interrogatoire d'un criminel.

— En vérité, maman, dit madame Chaudieu avec un sourire contraint, si vous continuez de me regarder ainsi, je vais croire que je suis redevenue petite fille et que vous allez m'envoyer en pénitence dans le cabinet noir.

— Adolphine, répondit solennellement madame Bailleul, plût à Dieu que vos fautes fussent de celles auxquelles suffit le châtiment qu'on inflige à l'enfance; mon cœur en ce moment ne serait pas navré de douleur, car en vous punissant je pourrais vous estimer encore !

— Ma mère !... s'écria la jeune femme poussée à son tour au langage pathétique par l'emphatique sévérité des paroles qu'elle venait d'entendre.

— Oui, je suis votre mère, et c'est là mon tourment ! Votre bonne mère, entendez-vous, en dépit des chagrins dont vous m'abreuvez ! votre pauvre mère, qui, au lieu de voir en vous, comme elle l'avait espéré, son orgueil et sa joie, n'y trouve plus qu'un sujet de tristesse et de honte ! Oh ! oui, je suis votre mère, votre malheureuse mère!

Quoique cette apostrophe comportât une explosion de sensibilité, elle fut prononcée d'un ton beaucoup plus irrité qu'attendri. A la fin, cependant, madame Bailleul crut devoir porter son mouchoir à ses yeux; mais elle eût pu se dispenser de ce geste dramatique, ses paupières étant parfaitement sèches.

— Qu'ai-je donc fait pour que vous me traitiez ainsi ? s'écria Adolphine, qui, malgré ses efforts pour paraître calme, commençait à éprouver une vive inquiétude.

— Ce que vous avez fait, malheureuse ! reprit madame Bailleul, dont le regard semblait vouloir dévorer la jeune femme ; vous osez demander ce que vous avez fait ? Me croyez-vous aveugle ? Pensez-vous qu'on puisse tromper une mère comme on troupe un mari ? Je sais tout ; tout, vous dis-je. Voilà donc le fruit de mes soins et de mes leçons! voilà la récompense de ma tendresse ! Après cinq

mois de mariage seulement, oublier ses devoirs ! violer ses serments ! trahir un honnête homme, car votre mari est un honnête homme et vous n'avez rien à lui reprocher ! Ah ! c'est affreux !

— Je ne vous comprends pas, balbutia madame Chaudieu en détournant involontairement ses yeux d'ordinaire si fermes.

— Ah ! vous ne me comprenez pas ! Eh bien ! je vais me faire comprendre. Un homme sans principes et sans honneur, un homme indigne et infâme, M. Laboissière, est votre amant.

— C'est faux ! s'écria énergiquement Adolphine.

Madame Bailleul laissa éclater un rire insultant.

— C'est faux, dites-vous? Aujourd'hui peut-être ; mais demain, si je n'étais pas là pour vous sauver malgré vous, serait-ce faux encore? Est-il faux que cet homme ait la clé du potager? est-il faux que cette nuit même, dans quelques instants, il doit se trouver sous votre fenêtre ? Est-ce faux, cela ? répondez.

En voyant son secret à la merci de sa mère, Adolphine perdit toute assurance, et, comme elle l'avait dit en riant, sembla redevenir petite fille. Le front baissé et les joues couvertes de rougeur, elle demeura muette en ayant l'air d'attendre la sentence qui devait la punir.

Après un instant de silence, madame Bailleul, qui semblait jouir du trouble d'Adolphine, reprit la parole avec un redoublement d'autorité.

— Demain nous reparlerons de cela ; en ce moment, j'ai un devoir plus pressant à remplir. Vous allez rester ici et m'y attendre.

— Où donc allez-vous? demanda timidement la jeune femme.

— Recevoir cet homme, dit avec un accent tragique madame Bailleul.

— Quoi, vous voulez...

— Je le veux ; ainsi, pas d'observations !

— Mais, c'est impossible... dit Adolphine en se précipitant vers la porte.

Madame Bailleul prévoyait sans doute ce mouvement, car, saisissant sa fille par le bras avec une incroyable promptitude, elle la repoussa jusqu'au milieu de la chambre.

— Je vous ordonne de rester ici, lui dit-elle en même temps d'un ton qui n'admettait ni résistance ni réplique.

Avant que la jeune femme fût sortie de la stupeur où l'avait plongée ce geste violent, madame Bailleul s'élança hors de la chambre, ferma la porte à double tour, et, par surcroît de précaution, emporta la clé. Elle redescendit alors à l'appartement de sa fille, et son premier soin en y entrant fut d'examiner la fenêtre. Selon son attente, elle la trouva entr'ouverte ainsi que la persienne.

— Tout était déjà prêt! se dit-elle; et, sans rien changer à un arrangement qui attestait la prudence de son auteur plutôt que sa rigidité, elle fit retomber les rideaux, éteignit le bougeoir et ne laissa qu'une lampe allumée; encore en tourna-t-elle le bouton de manière à diminuer la lueur le plus possible. Elle s'assit alors dans le coin le plus obscur de cette chambre à peine éclairée et y demeura les yeux fixés sur la pendule, immobile et attentive comme le chasseur qui guette une proie. Une demi-heure qui lui parut un demi-siècle se passa de la sorte. Pendant ce temps, à l'étage supérieur avait lieu une autre scène qui devait compliquer plus tard cette situation passablement embrouillée déjà.

Depuis qu'il s'était retiré dans sa chambre, Benoît Chaudieu, au lieu de prendre du repos n'avait pas cessé de se promener de long en large, de l'air d'un homme qui rumine un projet sérieux. De temps en temps il examinait le papier qu'il avait trouvé dans la lettre timbrée de Marseille, et en comparait les caractères avec l'écriture de plusieurs billets épars sur son bureau. Il se frottait alors les mains avec une satisfaction silencieuse et recommençait sa promenade. Après avoir continué pendant près de deux heures ce méditatif exercice, il s'arrêta, se parlant à lui-même :

— Si j'agis sans prévenir personne, se dit-il, ce procédé paraîtra inconvenant pour ne pas dire brutal. On m'accusera de dissimulation, de défiance, de manque d'égards; et je ne veux motiver aucun de ces griefs. Ma belle-mère est la tête forte de la famille, c'est elle qu'il faut avertir; et cela dès ce soir, car je serai parti demain matin avant qu'elle soit levée. Elle se couche fort tard, et malgré l'heure avancée, je ne la dérangerai pas.

Chaudieu exécuta sans délai sa résolution. Quelques minutes avant minuit il sortit de sa chambre, et se dirigea vers celle de sa belle-mère. Arrivé à la porte, il y frappa discrètement; mais la prisonnière dont cet incident accrut l'inquiétude, se garda de répondre.

— C'est moi, dit-il à demi-voix après avoir frappé de nouveau; veuillez m'ouvrir, j'ai quelque chose d'important à vous dire.

En reconnaissant la voix de son mari, Adolphine passa de l'anxiété à la frayeur, et au lieu d'ouvrir, elle retint son souffle.

— Elle est déjà endormie, murmura Chaudieu contrarié de ce contre-temps.

Sur le point de se retirer, il appliqua machinalement son œil au trou de la serrure; et comme la clef avait été emportée par madame Bailleul, il put apercevoir la lumière dans l'intérieur de la chambre. Cette découverte le fit changer d'idée.

— Si elle était couchée, il n'y aurait pas de lumière, pensa-t-il, car elle n'en garde jamais, même quand elle est malade, et elle n'a pas l'habitude de lire au lit. Elle ne dort donc pas. Mais alors, elle me répondrait; puisqu'elle ne le fait pas, c'est qu'elle est sortie. A pareille heure où peut-elle être ? Chez M. Bailleul! Non, se dit le jeune mari en souriant irrévérencieusement de cette supposition. Chez sa fille alors? C'est probable, ou plutôt c'est évident; elle ne peut être que là. Eh bien, tant mieux; il aurait fallu

avoir également une explication avec Adolphine, je ferai d'une pierre deux coups.

Il descendit aussitôt au rez-de-chaussée et prit le chemin de l'appartement de sa femme. Sans remarquer cette circonstance, qui eût suffi pour éveiller les soupçons d'un jaloux, il en profita à son insu et arriva au fond du corridor sans que le moindre bruit eût trahi son approche. Déjà il posait la main sur le bouton de la serrure, lorsqu'une voix d'homme qu'il ne s'attendait nullement à entendre en pareil lieu, arrêta ce mouvement. Surpris à l'improviste par une aventure qui s'annonçait si mal pour un mari, Chaudieu, au lieu de céder à un emportement irréfléchi, se conduisit avec une tranquillité sournoise plus redoutable peut-être; il souffla prudemment le bougeoir qu'il tenait à la main et colla son oreille contre la porte, dont le peu d'épaisseur lui permettait de tout entendre. Dès les premiers mots, il reconnut la voix de sa belle-mère, ainsi que celle de Laboissière, et comprit qu'Adolphine n'était pas dans la chambre. Cette absence, quoiqu'il ne pût se l'expliquer, calma ses appréhensions sans modérer sa curiosité. Jamais drame à succès n'eut un auditeur plus attentif que Benoît Chaudieu écoutant à travers une porte l'orageux entretien dont les détails vont donner à ce récit une allure nouvelle.

V

Gustave Laboissière avait montré cette exactitude qui, dit-on, est la politesse des rois et que les amants observent toujours scrupuleusement, à un premier rendez-vous; à minuit moins cinq minutes il était à la porte du potager, à minuit précis il arrivait devant la chambre d'Adolphine, après s'être amicalement débarrassé de Turc, qui semblait n'avoir été mis en faction dans le jardin que pour en faire les honneurs à son ancien maître, et dont la conduite fut

un modèle de discrétion et de savoir-vivre. Quoique la nuit fût très-sombre, le coureur d'aventures ne commit aucune méprise et devina plutôt qu'il ne la vit la fenêtre par où il comptait s'introduire dans le logis. D'une main prudente il interrogea la persienne, et la tira en dehors sans éprouver de résistance; il poussa ensuite la fenêtre avec non moins de précaution et de succès : le passage ouvert, l'escalade n'était qu'un jeu. D'un seul élan Laboissière franchit le dernier obstacle et se trouva dans l'intérieur de la chambre; refermant alors persienne et fenêtre, il entr'ouvrit les rideaux.

— Chère Adolphine, je suis donc près de vous! dit-il amoureusement à la vue d'une forme confuse assise dans un des coins de l'appartement.

Il n'obtint pas de réponse; mais, vu les circonstances, ce silence ne lui sembla pas désespérant: il s'avança donc vers la personne qu'il prenait pour madame Chaudieu. A son approche, cette femme se leva brusquement et, se précipitant vers la lampe, d'un tour de doigt en fit jaillir un flot de lumière. Aussitôt, par un mouvement qui eût produit quelque effet sur un théâtre de mélodrame, elle se posa en face de Laboissière et lui présenta en pleine clarté un visage bien connu dont la vue, malgré l'assurance du personnage, l'arrêta net à distance plus que respectueuse.

— Ce n'est point Adolphine, dit madame Bailleul après un instant d'examen foudroyant d'une part et de l'autre ahuri; c'est moi, homme sans âme et sans honneur!

En se voyant dans une si meurtrière embuscade, un amoureux vulgaire eût perdu la tête; mais Laboissière était au-dessus de toute émotion puérile. La première stupéfaction passée, il recouvra son aplomb et soutint courageusement le regard indigné de la mère d'Adolphine.

— Bonsoir, madame, dit-il avec une aisance insolente; à l'éclat de vos yeux, je vois avec plaisir que votre migraine est passée.

— Monstre! fit madame Bailleul d'une voix profonde.

Le jeune homme ôta son chapeau et s'inclina d'un air respectueux.

— Ingrat! perfide! misérable! continua-t-elle avec un redoublement de fureur.

A chaque épithète de cette litanie, Laboissière, au lieu de répondre, renouvela son salut.

— Va-nu-pieds! s'écria enfin madame Bailleul exaspérée par cette impertinence.

— Ici je me permettrai de vous faire observer que la passion vous égare, dit l'homme à bonne fortune en souriant ironiquement; un va-nu-pieds n'a pas de voiture, et mon cabriolet est à la porte.

— Grâce aux dupes qui en paient les frais, et dont j'ai fait partie trop longtemps.

— Vous nous calomniez tous deux, madame : vous avez trop d'esprit pour être une dupe, et je n'en ai pas assez.

— Pour être un fripon? Pardonnez-moi; vous en avez deux fois plus qu'il n'en faut. Mais une qualité vous manque.

— Laquelle, s'il vous plaît?

— La prudence. Vous auriez dû prévoir qu'il y avait quelque danger pour vous à faire de moi une ennemie, une mortelle et implacable ennemie.

— Madame, vous plairait-il de vous asseoir? dit Laboissière avec le sang-froid le plus irritant; je prévois que notre conversation sera aussi longue qu'elle est déjà intéressante; et pour ma part, je n'aime pas à parler debout.

Sans attendre l'autorisation qu'il semblait solliciter, il se laissa tomber dans un fauteuil et s'appuya contre le dossier en croisant les jambes aussi familièrement que s'il eût été seul et chez lui. Au lieu de suivre cet exemple, madame Bailleul se redressa dramatiquement, comme pour protester par la majesté de son maintien contre un pareil mépris des convenances.

— Maintenant, madame, reprit Laboissière, je suis prêt à dialoguer avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

D'après le jeu fort expressif de votre physionomie, je devine que vous éprouvez en ce moment des sensations excessivement tragiques; si vous preniez la peine de m'en expliquer la cause, peut-être parviendrais-je à calmer votre courroux.

— Vous êtes ici, et vous me demandez la cause de mon indignation! s'écria madame Bailleul avec un accent plein d'amertume.

— Ah! je comprends, répondit Gustave, ma présence dans cette chambre est un crime irrémissible; mais peut-être trouveriez-vous excusable que je fusse là-haut.

En parlant de la sorte il montra du doigt le plafond qui, d'un étage à l'autre, séparait la chambre d'Adolphine de celle de sa mère.

A cette brutale et cruelle récrimination, madame Bailleul se couvrit le visage de ses deux mains.

— J'ai mérité cet outrage, dit-elle d'un air morne, mais un homme d'honneur me l'eût épargné.

— L'honneur convient aux femmes au moins autant qu'aux hommes, reprit durement Laboissière; n'oubliez pas que tous ces grands mots sont des armes à deux tranchants et qu'à les manier imprudemment on risque de se couper. Au fait, que signifie cette scène? à quel propos vous trouvez-vous ici et où voulez-vous en venir?

Madame Bailleul, si impérieuse à l'égard de son mari, de sa fille et de son gendre, semblait perdre insensiblement toute énergie en face de cet homme à qui sa faiblesse avait donné des droits dont il usait sans pitié.

— Vous aimez Adolphine, dit-elle d'une voix à peine distincte.

— A qui la faute? répliqua-t-il laconiquement.

— Vous l'avouez! s'écria-t-elle avec un frémissement convulsif.

— Malgré moi, je vous le jure. Je ne demanderais pas mieux que de vous tromper; mais à cette heure, dans ce lieu et pris au piége que vous m'avez tendu, le moyen d'i-

maginer un mensonge qui ait le sens commun! Je conviens donc ingénument de ma faute, mais sans en accepter toute la responsabilité; car il est juste qu'une partie retombe sur vous.

— Sur moi?

— Sur vous-même. Vous m'accusez, souffrez donc que je me justifie. Depuis trois ans que je suis dans vos fers, qui m'a conseillé de paraître amoureux de votre fille afin de détourner les soupçons de votre mari? N'est-ce pas vous, madame? Le conseil était excellent et je l'ai suivi à la lettre. Qu'est-il arrivé? Une chose fort simple et que vous auriez dû prévoir : à force de jouer le rôle que vous m'aviez imposé, j'y ai pris goût; et par des gradations qu'il est inutile de détailler, ce goût m'a conduit où vous voyez.

— Ainsi, vous osez dire que vous l'aimez! reprit madame Bailleul en tourmentant dans sa main un couteau à couper le papier qu'elle avait pris machinalement sur la table.

— Par bonheur pour moi ce n'est pas un poignard, dit Laboissière avec un sourire sardonique.

Par une furie soudaine, la femme trahie prit à deux mains l'instrument de nacre, le brisa et jeta les débris aux pieds de son parjure amant.

— Le poignard est une bien médiocre vengeance, dit-elle alors, il tue trop vite.

— Nous avons le poison lent, répondit Gustave d'un ton de persiflage.

— Malgré tout votre esprit, vous n'apprendrez pas à une femme à se venger. Fiez-vous à la haine que je vous ai vouée depuis ce matin. Ni poignard, ni poison; mais la ruine, la honte, la misère! Vous voyez ce couteau, avant un mois, je vous aurai brisé comme lui.

Laboissière ramassa les deux morceaux de nacre et les regarda un instant avec une affectation d'inquiétude.

— Savez-vous que vous me faites peur? dit-il. Serais-je, sans m'en douter, aussi cassant que cela!

— Riez, reprit madame Bailleul d'un ton sinistre, riez en attendant que vous fassiez rire les autres.

— Si je ris, madame, c'est par politesse et pour rendre à vos plaisanteries les honneurs qu'elles méritent.

— Mes plaisanteries ?

— Quel autre nom puis-je donner à vos menaces ? vous n'exigez pas sans doute que je les prenne au sérieux ?

— Elles sont sérieuses pourtant ! dit la femme outragée.

— En ce cas, ayez la bonté de les formuler un peu plus clairement. Pour vous plaire, je vais trembler de tous mes membres ; mais encore voudrais-je savoir pourquoi.

Madame Bailleul laissa tomber sur son ancien amant un regard pesant où étincelait la haine qui succède souvent aux passions coupables et qui en est la plus impitoyable punition.

— Parce que j'ai été faible, vous m'avez crue aveugle, dit-elle d'une voix lente ; parce que vingt fois vous avez éprouvé mon dévouement, vous m'avez refusé toute intelligence. Habitué à la tromperie, vous n'avez vu dans votre bienfaitrice... Ne vous récriez pas ; c'est là pour une femme un titre bien déplorable, et j'en rougis, mais il ne dépend ni de vous ni de moi de le démentir... Vous n'avez vu dans votre bienfaitrice qu'une dupe de plus. Vous n'avez pas compris qu'une femme peut aimer un homme sans l'estimer ; apprenez-le donc, si vous l'ignorez encore. Sachez que, depuis le jour où vous vous êtes introduit chez moi, je n'ai pas été abusée un seul instant sur votre position. Vos spéculations commerciales, les noms honorables que vous mettez en avant, le crédit dont vous vous vantez, le luxe apparent qui vous entoure, chimères, mensonge, fourberie ! Vous n'êtes rien, vous n'avez rien ; je me trompe, vous avez votre industrie : il est vrai qu'elle est de celles dont s'occupe parfois la justice.

— Madame ! s'écria Laboissière en se levant avec fureur.

— Rasseyez-vous, je n'ai pas tout dit, reprit madame Bailleul, à qui l'epanchement de son courroux ren-

dait une impérieuse énergie; je vous connaissais donc et j'ai eu l'indignité de vous aimer. J'espère que cette faute me sera pardonnée, car elle porte son châtiment en elle-même. Devinant qui vous étiez, je vous ai servi avec une abnégation sans bornes; je me suis attelée en esclave au char de votre fortune; par d'infatigables efforts je vous ai créé des soutiens, j'ai donné du crédit à vos mensonges. Pour vous j'allais compromettre notre fortune. Dejà n'ai-je pas forcé mon mari à vous livrer une partie de la dot de ma fille! Aujourd'hui encore j'étais prête à renouveler cette abominable action. Oui, abominable, car je n'ignorais pas que vous confier cet argent c'était le jeter dans un gouffre d'où il ne sortirait jamais. Voilà ce que j'ai fait pour vous, et voici comment vous me récompensez! Oh! Dieu est juste, car j'ai été bien coupable!

Madame Bailleul se voila de nouveau le visage de ses mains et resta muette un instant, dans une attitude pleine d'accablement et de douleur.

On oublie quelquefois les offenses reçues, mais on pardonne rarement à ceux qu'on a outragés. Victime d'une trahison, Laboissière eût peut-être vu s'amollir en faveur de la coupable le dur égoïsme de son caractère; en présence de la femme dont il avait détruit le repos et flétri l'existence, il sentit se raidir dans son cœur les fibres d'une férocité bestiale.

— Vous pleurez! dit-il froidement. Dans l'intérêt de votre beauté, et de votre teint surtout, je dois vous dire que vous avez tort.

— Ah! oui, j'oubliais mon rouge! s'écria madame Bailleul avec un ricanement nerveux qui ressemblait au rire de la folie.

Elle pressa son mouchoir sur ses yeux et montra ensuite à son cruel amant une figure où l'excès de l'indignation avait ramené une sorte de calme plus effrayant que les convulsions de la colère.

— Ce que je voulais vous dire, reprit-elle, ce qu'il vous

importe de savoir, ce qui parviendra peut-être à émouvoir votre superbe courage, c'est que, dès ce moment, je vais mettre à vous détruire plus d'ardeur encore que je n'en ai montré pour vous servir. Du côté du cœur, vous êtes invulnérable; car vous n'en avez point : aussi n'est-ce pas là que je frapperai.

— Est-ce ma fortune que vous menacez ? demanda Laboissière avec un sourire insouciant.

— Votre fortune! pour que cet échafaudage menteur s'écroule, je n'ai qu'à retirer la main.

— C'est ce que vous ne ferez pas.

— C'est ce qui est fait.

— En vérité?

— Je vous avais promis dix mille francs pour demain.

— J'y compte.

— Vous avez tort, et je vous conseille de les chercher ailleurs.

Laboissière s'enfonça carrément dans son fauteuil et porta la tête encore plus haut qu'auparavant.

— Je vois avec plaisir, dit-il, que nous voici enfin dans la question. Jusqu'à présent les reproches, les soupirs, les sanglots, les imprécations, les anathèmes et autres figures de rhétorique ayant exclusivement alimenté votre éloquence, j'ai dû me contenter du rôle passif d'auditeur; car je me reconnais tout à fait incapable de lutter avec vous de larmes et d'attaques de nerfs. Mais puisque la discussion véritable et positive est enfin ouverte, vous me permettrez, je l'espère, d'y placer mon petit mot. Veuillez donc m'accorder un instant d'attention, et, surtout, suivez bien mon raisonnement.

Laboissière fit une pause et reprit d'un air doctoral.

— Je suis ici sous deux faces différentes : d'une part homme du monde, de l'autre homme d'affaires. Sous le premier point de vue, j'ai des torts envers vous et je les reconnais. Traitez-moi de perfide et d'ingrat, appelez-moi don Juan et Lovelace, ce sera bien dit. Faites mieux : poi-

gnardez-moi, je n'aurai que ce que je mérite. Vous voyez qu'il est impossible de s'exécuter plus complétement. C'est toujours l'homme du monde qui parle. Quant à l'homme d'affaires, c'est autre chose. Sous ce dernier aspect, je décline formellement votre juridiction et je ne vous reconnais aucun droit sur mon portefeuille. En un mot, j'établis une distinction rigoureuse entre le spéculateur et l'amant; et je soutiens que ce n'est pas au premier d'expier les fautes du second. L'argument me semble d'une logique un peu serrée et voici la conclusion que j'en tire. Demain, M. Chaudieu doit venir chez moi pour prendre, au nom de votre mari et au sien, des actions dans mes bateaux. Vous aurez la bonté de ne vous opposer en aucune façon à la conclusion de cette affaire.

— Chaudieu n'ira pas! interrompit énergiquement madame Bailleul.

— Il viendra, reprit avec assurance le spéculateur.

— Je le lui défendrai.

— Et moi, je vous défends de lui dire un seul mot à ce sujet!

En prononçant ces insolentes paroles, Laboissière s'était levé. Les bras croisés sur la poitrine, la tête fièrement jetée en arrière, il foudroya d'un regard la femme qui, oubliant qu'elle avait été faible, osait maintenant lui résister.

— Vous m'entendez, continua-t-il d'un ton despotique, je vous défends de parler de mes affaires à votre gendre, à votre mari, à qui que ce soit au monde, et malheur à vous si vous désobéissez! Tout à l'heure vous parliez de mon imprudence, que dire de la vôtre! avez-vous donc tout oublié? Ma fortune, dites-vous, est dans votre main; votre honneur n'est-il pas dans la mienne? Frappez, et je frappe; si vous brisez, je brise : nous verrons qui s'entendra mieux à faire une ruine. Cette réputation conservée intacte à force d'hypocrisie, ignorez-vous que je n'ai qu'un mot à dire pour la mettre en poussière? Et, ce mot, me supposez-vous assez de vertu pour le taire, si la première vous m'attaquez? Ah!

je suis un chevalier d'industrie ! fort bien, mais qu'êtez-vous donc vous-même ?

— Une femme bien malheureuse ! dit madame Bailleul avec un sourd gémissement.

— Il sera temps de parler de vos malheurs lorsque du rang de femme vertueuse, de mère de famille respectable, je vous aurai fait descendre à la place qui vous convient.

— Cela n'est pas en votre pouvoir.

— Puisque vous manquez de mémoire, je vous rappellerai que j'ai le bonheur de posséder quelques-uns de vos autographes : quarante-trois lettres ni plus ni moins.

— Vous ne les avez pas brûlées, ainsi que vous l'avez juré sur votre honneur ! s'écria madame Bailleul en pâlissant.

Laboissière partit d'un rire ironique.

— Sur mon honneur ! dit-il ; mais, selon vous, je n'en ai point : comment donc avez-vous pu vous fier à ce serment ? Non, madame, je n'ai point commis la sottise de détruire votre correspondance ; l'événement prouve si j'ai eu tort. Vos lettres, d'ailleurs, ne sont pas de celles qu'on brûle ; et si jamais le grand jour de la publicité luit pour elles, je ne doute pas qu'elles n'obtiennent un fort beau succès littéraire.

— Je ne vous connaissais pas encore, dit la mère d'Adolphine, qui se laissa tomber sur un fauteuil, brisée en apparence par cette dernière menace et hors d'état de se débattre plus longtemps.

Laboissière garda un instant le silence comme pour lui laisser le temps de se remettre et de répondre. Voyant qu'elle persistait dans sa muette et douloureuse attitude, il s'approcha de la glace, passa la main dans ses cheveux, lissa ses moustaches, rétablit la régularité de sa cravate et finit par regarder les aiguilles de la pendule.

— Déjà une heure, dit-il. Comme le temps passe vite près de vous ! Allons, il faut être raisonnable : j'ai beaucoup à travailler ce matin ; et vous-même, avec votre migraine, vous avez tort de veiller si tard. Adieu donc et

sans rancune. Vous vous rappelez mon ultimatum; la paix ou la guerre, à votre choix. Pour moi, je préfère la paix; et ce sera toujours à regret que je ferai de la peine à une femme. M. Chaudieu m'a promis d'être chez moi à une heure. S'il ne vient pas ou si quelque chose dans sa conduite m'apprend que vous avez parlé, il est bien entendu que la petite correspondance sentimentale fera son office. En attendant, permettez-moi de vous souhaiter une bonne nuit.

Laboissière adressa un salut dérisoire à la femme qu'il venait d'accabler, puis il s'approcha de la fenêtre. Au moment de disparaître derrière le rideau, il se retourna.

— A propos, dit-il, je me souviens que je dîne chez vous après demain. Je serai exact, et j'espère que le petit nuage d'aujourd'hui ne vous empêchera pas de m'accueillir avec la gracieuse bienveillance que vous m'avez toujours accordée.

Madame Bailleul ne répondit rien, elle était anéantie. Après lui avoir lancé un dernier regard de domination et de défi, Laboissière souleva le rideau. Un instant après, le bruit presque imperceptible de la fenêtre et de la persienne annonça qu'il s'éloignait sans accident.

VI

Dans son entretien avec Laboissière, madame Bailleul venait de subir l'humiliation qu'ont toujours à redouter les femmes dont la conduite n'a pas été sans reproche. Insultée par un homme pour qui l'amour n'avait jamais été qu'une spéculation, il lui fallait dévorer cet outrage; heureuse encore s'il n'eût pas été le prélude d'autres tortures non moins cruelles. Elle se voyait à la merci d'un être sans principes, sans générosité, sans pitié. A l'âge où la considération devient si nécessaire aux femmes, elle se

trouvait menacée du mépris public : épouse, elle avait un pardon à demander à son mari ; mère, et c'était là son plus affreux châtiment, elle était exposée à rougir devant sa fille !

Après le départ de l'homme qui s'était plu à lui navrer le cœur, elle demeura longtemps immobile à la place où il l'avait laissée. Affaissée sur son siége, comme pourrait l'être un criminel au sortir de la question, la tête débilement inclinée, les bras tendus le long du corps, l'œil morne et hagard, elle repassait dans son esprit les détails de la lutte où elle avait été si brutalement vaincue. Parfois elle se figurait qu'elle avait rêvé cette scène outrageante, et par un sursaut violent elle essayait de se délivrer de son cauchemar : mais secouer sa torpeur, c'était recouvrer la lucidité de l'intelligence ; et la vérité alors lui apparaissait dans toute sa menaçante laideur.

A la fin les premiers frissons de la fièvre dissipèrent de leur haleine glaciale la somnolente souffrance où semblait s'engourdir madame Bailleul. Elle se leva brusquement, promena autour d'elle un regard plein d'angoisse, et, serrant son châle sur ses épaules avec un frémissement douloureux, elle sortit de la chambre. En traversant le corridor, rien ne l'avertit que sa honte avait eu un témoin : Benoît Chaudieu s'était éloigné sans laisser de traces de sa présence. Elle trouva toutes les portes ouvertes, ainsi qu'elle les avait laissées en descendant, et aucun incident ne contraria son retour; mais à peine fut-elle entrée dans sa chambre que ses forces épuisées l'abandonnèrent tout à coup, et qu'elle se laissa tomber sur une chaise. Adolphine, qui depuis près de trois heures était en proie aux plus mortelles inquiétudes, avait fini par se coucher à demi sur une causeuse ; lorsqu'elle vit s'ouvrir la porte de sa prison, elle ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole, et attendit dans un recueillement hautain l'explication orageuse que rendaient probable les événements accomplis.

La mère et la fille demeurèrent quelque temps en face

l'une de l'autre, également immobiles et silencieuses. A leur attitude, on aurait pu les croire endormies si elles n'eussent échangé par intervalles de sombres regards. Quoique Adolphine n'eût jamais soupçonné la faiblesse de sa mère, un secret pressentiment lui disait qu'elle trouverait en elle un juge sévère et partial. De son côté, madame Bailleul, malgré l'instinct puissant de la maternité, ne pouvait s'empêcher de voir dans la belle et jeune femme assise devant elle la cause première de ses chagrins ; par moments elle oubliait sa fille pour ne plus apercevoir que sa rivale, et alors ses yeux dardaient un long regard de haine, qui portait le trouble et la crainte au cœur d'Adolphine.

Ce silence obstiné de part et d'autre devenait à chaque instant plus pénible ; madame Chaudieu, par lassitude plus que par déférence, se décida la première à le rompre.

— M'est-il permis maintenant de descendre à ma chambre ? dit-elle d'un ton sec qui contrastait avec la soumission apparente de ces paroles.

Une de ces idées absurdes que la jalousie seule peut concevoir traversa l'esprit de madame Bailleul

— S'il n'était pas parti ! se dit-elle, si, maintenant que j'ai quitté cette chambre, il allait y revenir !

— J'attends vos ordres, reprit Adolphine en voyant que sa mère ne lui répondait pas.

Madame Bailleul la regarda d'un air défiant.

— Vous savez que je suis malade, lui dit-elle, ne sauriez-vous veiller une nuit près de votre mère souffrante ?

— Quand on est malade, on se couche ; répondit madame Chaudieu d'un ton maussade.

— C'est ce que je vais faire, dit madame Bailleul en se levant avec effort.

Elle fit quelques pas, agitée d'un frissonnement fiévreux. Quoique l'amour filial n'eût pas jeté dans son cœur des racines très-profondes, Adolphine, en remarquant la démarche chancelante de sa mère, ne put se défendre d'une

inquiétude qui lui inspira de plus affectueux sentiments.

— Comme vous tremblez ! dit-elle en s'approchant pour la soutenir. Rasseyez-vous. Je vais éveiller Madeleine, elle saura mieux que moi ce qu'il faut faire. Vous avez réellement la fièvre.

— Cela ne sera rien, et je n'ai besoin de personne, répondit d'un ton glacial madame Bailleul, qui se coucha sans permettre que sa fille lui aidât à se déshabiller.

Adolphine retourna s'asseoir sur la causeuse, et les deux femmes passèrent ainsi le reste de la nuit sans qu'une seule parole fût prononcée de nouveau. Entre ces deux êtres si étroitement unis par la nature, un mur d'airain s'était élevé depuis quelques heures. Au tranchant d'une rivalité, à peine découverte d'une part et encore ignorée de l'autre, les liens du sang semblaient près de se rompre. Dans cette chambre triste et muette, où l'inquiétude et le chagrin veillaient en présence, il n'y avait plus une mère et sa fille : il y avait deux femmes, deux rivales, deux ennemies.

Aux premières lueurs de l'aube, madame Bailleul sentit se dissiper l'appréhension que lui avait causée un instinct jaloux.

— Vous devez être fatiguée, dit-elle à Adolphine ; il faut aller vous coucher. Moi-même, je vais tâcher de dormir.

Madame Chaudieu ne se fit pas répéter cet ordre, et elle se retira dans sa chambre, sans espoir d'y trouver le sommeil, mais avec l'espèce de soulagement qui suit l'exécution d'une corvée fatigante.

Quelques heures plus tard, M. Bailleul, en entrant chez sa femme, resta frappé de stupeur à la vue des ravages de sa figure.

Je viens d'apprendre qu'Adolphine a passé la nuit près de toi, dit-il d'un ton pénétré : pourquoi ne m'avoir pas envoyé chercher? je t'aurais veillée, moi; je suis plus fort qu'elle,

Ce reproche affectueux irrita la malade au lieu de la toucher. Elle, qui depuis la veille avait dû supporter en silence tant d'outrages, fut instantanément rendue, par le seul aspect de son mari, à sa nature emportée et violente. Le souffre-douleur parut arriver tout exprès pour recevoir l'orage qui n'attendait qu'une occasion d'éclater.

— C'est vous qui m'avez rendue malade par votre entêtement, répondit-elle avec brusquerie; c'est cette sotte discussion d'hier qui m'a donné la fièvre. Vous voilà content maintenant!

— Mais, ma chère amie, dit humblement M. Bailleul, tu ne te rappelles donc pas que j'en ai passé par où tu as voulu? Laboissière aura aujourd'hui les dix mille francs.

A ce nom redouté, madame Bailleul éprouva un frémissement.

— Qui vous a dit de vous dessaisir si vite de cet argent? reprit-elle après avoir dompté son émotion.

— Toi-même, si j'ai bonne mémoire, répliqua le mari surpris d'une pareille demande.

— Je ne vous en ai pas dit un mot; il n'a pas été question de l'époque de ce placement, et voilà comment vous interprétez toujours mes paroles de travers!

— Rien n'est fait encore, s'écria le bonhomme à qui souriait la perspective de soustraire ses dix mille francs aux chances de la spéculation des bateaux inexplosibles : si tu as changé d'avis, tu n'as qu'un mot à dire; et je vais écrire à Laboissière, afin qu'il ne compte pas sur notre argent.

— Qui vous parle de cela? dit d'un air sombre madame Bailleul, qui se rappela les menaces de son amant.

— Tu sais bien que pour ma part j'aimerais autant à garder nos fonds : voilà Chaudieu qui s'est mis dans la tête de prendre pour cinquante mille francs d'actions; et à ce compte, avant un an, toute notre fortune sera entre les mains de Laboissière. Ce n'est point que je me défie de lui, mais on ne doit jamais mettre tous ses œufs...

— Chaudieu lui achète des actions! s'écria madame Bailleul en se mettant brusquement sur son séant.

— Pour cinquante mille francs. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

— Quand a lieu cet achat?

— Aujourd'hui, Chaudieu va partir.

— Va le chercher; qu'il vienne sur le champ, reprit madame Bailleul d'un ton si vif que son mari, au lieu d'obéir, resta devant le lit bouche béante.

— Vous voilà encore? reprit-elle en lui lançant un regard qui ressemblait à un coup de fouet.

— J'y vais, ne te fâche pas, répondit M. Bailleul, qui s'empressa de sortir.

— Que Chaudieu vienne seul, lui cria-t-elle au moment où il refermait la porte.

Pendant les neuf ou dix minutes qui s'écoulèrent entre le départ de son mari et l'arrivée de son gendre, madame Bailleul interrogea d'un regard effaré mais clairvoyant les profondeurs de l'abîme où elle était tombée. Elle se vit perdue si elle n'en sortait pas avant qu'il se fût refermé sur elle, et, n'ayant pas le choix des moyens de salut, elle prit un de ces partis violents que la nécessité inspire souvent et que justifie quelquefois le succès.

— Maintenant je lis dans l'âme de ce misérable, se dit-elle; l'argent, voilà son dieu! en s'adressant à mon cœur, c'est à notre fortune qu'il en voulait : aujourd'hui qu'il croit pouvoir me dicter des lois et me contraindre à signer notre ruine, cette dépouille ne lui suffit plus; il lui faut celle de mon gendre. Adolphine lui sert d'instrument comme je lui en ai servi moi-même. Pauvre folle, qui se croit aimée! M'aimait-il, moi? Si ces lettres restent en son pouvoir, nous sommes perdus. Armé de ce poignard, il est sûr de mon obéissance. Entre la misère et la honte quelle femme hésiterait? Il me faut ces lettres à tout prix, dût-il en coûter, non pas de l'or, mais du sang!

Les femmes ne se battent guère, aussi traitent-elles fort lestement une matière que prennent au sérieux aujourd'hui les hommes les plus braves. Telle, qu'une piqûre d'épingle ferait tomber en faiblesse, trouverait fort ridicule qu'une poitrine masculine éprouvât quelque répugnance à servir de fourreau à une épée. Cet héroïsme en jupon tourne d'autant plus à la crânerie qu'il est moins exposé à se voir mis à l'épreuve ; à ses yeux un duel est un expédient infaillible, un moyen de procédure péremptoire et, sauf l'antiphrase, une panacée omnipotente.

Madame Bailleul partageait cette opinion, plus répandue qu'on ne pense parmi les aimables personnes de son sexe. Pour elle Alexandre coupant le nœud gordien était le type d'après lequel on doit se conduire dans les affaires difficiles, embrouillées et périlleuses. Ne pouvant appliquer elle-même à son embarras présent ce système tranchant et expéditif, elle imagina d'agir par procuration. La nécessité plus que la préférence fixa son choix sur son gendre. Elle en faisait peu d'état, mais à quel autre confier une mission si délicate? D'ailleurs le temps pressait, et il n'y avait pas un instant à perdre. Elle se détermina donc à s'adresser à Chaudieu. Dans son esprit la chose allait d'elle-même; rien de plus praticable que le moyen : quant au résultat, elle pouvait gagner et n'avait rien à perdre; sa position étant arrivée à ce terme critique où le mal n'empire plus, tant il est accompli.

En quelques minutes madame Bailleul fit son plan, et décida que son gendre se battrait avec Laboissière. Ses lettres à ce dernier seraient l'enjeu du combat. Elle avait vu dans quelques romans les choses se passer ainsi. Le ciel, selon toute apparence, protégerait la bonne cause; et Laboissière, blessé, restituerait la correspondance dont il menaçait de faire un usage odieux. Que si, par une chance funeste, son champion était vaincu, ce malheur n'ajouterait rien au danger qu'elle redoutait, et d'ailleurs à quoi bon cette prévoyanue? L'homme qui se noie ne saisit-il pas la

première corde qu'on lui jette, sans calculer si elle est assez forte pour le soutenir?

Au jeu dont elle allait mêler les cartes, madame Bailleul risquait de faire tuer son ancien amant; mais la blessure qu'elle en avait reçue saignait trop cruellement pour qu'elle reculât devant l'idée d'une vengeance extrême. La Rochefoucauld a dit que, si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. Cette réflexion, dont la justesse est souvent contestée pendant la bonace, acquiert une vérité saisissante après un de ces orages qui éclatent souvent sur les passions mourantes et leur épargnent par un coup de foudre, les langueurs de l'agonie; de l'amour frappé au cœur, la haine s'échappe alors comme l'air sort d'une outre crevée. Ce que certaines liaisons galantes renferment d'inimitiés, de rancunes, de mépris, de dégoûts mutuels, est une chose incompréhensible pour quiconque ignore les bizarres contradictions de la nature humaine. La coupe amoureuse est d'or : le poison ne s'y voit pas; mais il la remplit peu à peu, et à la première goutte de trop, il déborde. Or entre une femme de quarante-cinq ans et un homme de trente-deux ans il est impossible que la goutte de trop se fasse longtemps attendre; et, en effet, elle venait de tomber.

En ce moment donc, madame Bailleul, détestant Labois sière au moins autant qu'elle l'avait aimé, s'inquiétait peu du danger qu'il pourrait courir. Par instants même, il lui semblait, tant l'amour-propre offensé devient féroce, qu'elle le verrait avec quelque plaisir expirant à ses pieds comme Monaldeschi aux genoux de Christine, et lui demandant grâce sans l'obtenir.

Restait à considérer le sentiment particulier de Benoît Chaudieu, qui, peut-être, montrerait peu d'ardeur à s'approprier la querelle d'autrui; ceci semblait d'une importance si secondaire à madame Bailleul, qu'elle ne daigna pas même s'en préoccuper. Dans ses idées de belle-mère, un gendre était un meuble peu agréable à l'œil mais utile

en ménage et d'un usage journalier; meuble de chair et d'os propre à une foule d'emplois domestiques, à découper à table, par exemple, à porter le châle ou la pelisse, à faire avancer la voiture, à donner le bras, à lire le journal à haute voix, à compléter la partie de whist ou de boston : voilà pour le courant. Dans les circonstances exceptionnelles, il pouvait aspirer à de plus hautes destinées : en cas de disette pécuniaire, il lui était permis de prêter de l'argent; et si quelque ennemi discourtois se présentait, il avait le droit de lui couper la gorge en risquant la sienne propre pour la plus grande gloire de la famille. Il aurait fallu certes, que Benoît Chaudieu eût l'humeur bien difficile pour ne pas remplir avec amour les devoirs de son état. Madame Bailleul était sans inquiétude à cet égard, et ce fut avec l'espèce de calme qu'inspire la conception d'un projet infaillible qu'elle attendit l'arrivée de son champion.

Chaudieu ne tarda pas à se présenter. Son maintien était placide, sa physionomie insouciante, et toute sa personne offrait plus encore que de coutume l'expression endormie qui en était le caractère distinctif. Tandis qu'il approchait sans montrer beaucoup d'empressement, madame Bailleul l'examina d'un œil fixe et scrutateur, comme don Diègue dut regarder son fils au moment de lui dire :

.....Rodrigue, as-tu du cœur?

— Vous avez des commissions à me donner pour Paris? demanda Chaudieu en s'arrêtant à quelques pas du lit.

— Je veux vous parler de choses plus sérieuses, répondit madame Bailleul avec gravité; mais avant tout, jurez-moi sur l'honneur de ne révéler à personne cet entretien : à qui que ce soit, entendez-vous? pas même à votre femme.

— La recommandation est inutile, je sais qu'on ne doit dire aux femmes que ce que l'on veut perdre.

— Ah, ce sont là vos principes! dit la mère d'Adolphine, surprise de cette réponse, qui constrastait avec la mansuétude conjugale de son gendre.

— C'est un dicton de Bretagne, répliqua Benoît Chaudieu.

Le visage bruni et osseux du jeune mari prit une expression de fermeté froide dont madame Bailleul demeura singulièrement frappée; elle crut voir son gendre pour la première fois, et, songeant au rôle dont elle voulait le charger, elle augura bien de ce symptôme d'énergie.

— Écoutez-moi, reprit-elle d'un ton solennel, et pesez chacune de mes paroles. Lorsque votre mère vivait encore, si quelqu'un l'avait offensée, ne l'auriez-vous pas defendue? n'auriez-vous pas employé à la protéger ou à la venger tout ce que le ciel vous a donné de force et de courage?

— J'aurais fait mon devoir, répondit Chaudieu.

— Vous avez eu le malheur de perdre votre mère, poursuivit madame Bailleul avec une sorte d'attendrissement; mais votre mariage vous en a donné une seconde qui, sans se comparer à celle que vous pleurez, s'efforce du moins de la remplacer autant qu'il dépend d'elle, en vous portant l'attachement le plus sincère.

Benoît Chaudieu regarda sa belle-mère d'un air qui disait clairement : Je ne savais pas que je vous fusse si cher; puis il s'inclina sans prononcer une parole.

— Après les liens du sang, qui passent avant tout, continua madame Bailleul dont le débit devenait oratoire, en est-il de plus sacrés que ceux qui résultent d'une alliance mutuellement heureuse et honorable? Mon mari et moi nous vous regardons comme notre fils, et je suis certaine qu'au besoin vous sauriez remplir les devoirs qu'un pareil titre impose.

— J'ose le croire, répondit Chaudieu d'un ton modeste.

— Et moi j'en suis sûre, car vous êtes un homme d'honneur, un homme de cœur, un digne Breton; c'est tout dire.

L'enfant de la Bretagne accueillit ce compliment par un second salut non moins silencieux et non moins ambigu que le premier.

— Si donc je vous disais : Chaudieu, un homme m'a

outragée gravement, profondément, mortellement; il est mon ennemi, de lui j'ai tout à craindre : mon mari est un vieillard, je n'ai pas de fils et je ne suis qu'une femme ; vous seul pouvez me défendre, et de vous seul j'attends secours et protection : — que feriez-vous alors, mon ami ? dites-le-moi.

Benoît Chaudieu leva le nez au plafond, et croisa les mains sur son ventre en faisant tourner ses pouces.

— Ce que je ferais? Je n'en sais trop rien, dit-il d'un air circonspect après avoir réfléchi un instant; il me semble que c'est à vous de me dire ce que vous voudriez que je fisse.

— Comment! vous êtes un homme et vous ne savez que répondre à une pareille question! s'écria madame Bailleul, à qui la pantomime fort peu chevaleresque de son gendre agaça subitement les nerfs; je vous parle d'un outrage impardonnable, d'un danger sérieux, d'une question de vie et de mort, et vous me demandez ce qu'il faut faire! mais vous n'y pensez pas ou plutôt vous ne m'avez pas comprise.

— Pas tout à fait, répondit Chaudieu avec le plus grand sang-froid; les Bretons sont de braves gens, ainsi que vous aviez la bonté de le dire tout à l'heure, mais on leur reproche d'avoir la tête dure, et sous ce rapport je fais honneur à mon pays. Si vous parliez plus clairement, peut-être parviendrais-je à vous comprendre.

— Si l'on vous donnait un soufflet, que feriez-vous ? dit d'un ton bref la mère d'Adolphine.

— J'en rendrais deux, répondit le Breton.

— Vous provoqueriez en duel l'homme qui vous aurait frappé. Eh bien! je viens de vous prouver, qu'en vertu des liens qui nous unissent, votre honneur et le mien sont solidaires. Vous êtes insulté dans ma personne. Comprenez-vous maintenant?

— Je crois qu'en effet je commence à deviner : vous voulez que je me batte. A ce sujet j'ai une petite observation à vous soumettre.

— Je vous écoute, dit madame Bailleul dont le visage se rembrunit.

— Il y a deux mois environ, reprit Chaudieu toujours flegmatique, nous étions dans le salon, vous, ma femme et moi. J'étais sur le canapé, où vous me croyiez endormi, et vous causiez ensemble près du piano. Vous disiez à Adolphine : Tu prétends que ton mari a peu d'esprit et n'est pas aimable, c'est vrai; mais en revanche il n'a ni énergie, ni caractère, ni volonté, et voilà l'essentiel. Tu le pétriras comme une cire molle. Mieux vaut un sot qu'on mène par le bout du nez qu'un beau parleur qui vous gouverne.

— Je n'ai pas dit cela, interrompit la belle-mère de Benoît en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Je vous demande pardon, vous l'avez dit. Il résulte de vos propres paroles que je suis un homme sans énergie ni caractère, et dès lors vous me permettrez de trouver étonnant que vous me proposiez aujourd'hui un rôle qui exige impérieusement l'une et l'autre de ces qualités.

Madame Bailleul se mordit les lèvres et maudit intérieurement son imprudence.

— Éluder n'est pas répondre, dit-elle au bout d'un instant.

— Vous voulez une réponse, la voici, repartit Chaudieu sans s'émouvoir : Depuis cinq mois que je suis marié, j'ai accepté la position que vous m'avez faite. Je n'aurais pas mieux demandé que d'être le maître dans mon ménage, mais vous avez pensé que ce serait d'un mauvais exemple. Ma femme me mène, selon vos instructions. A votre tour vous menez ma femme. Ainsi donc, en définitive, c'est vous qui êtes la maîtresse. C'est à peine si j'ai le droit d'inviter un ami à dîner; les domestiques vous regardent quand je leur commande quelque chose; on a bousculé la maison et le jardin sans me consulter; enfin, je suis un zéro. C'est bon, je ne me plains pas. Mais, puisque j'ai les charges, je trouve équitable d'avoir les bénéfices. Si j'étais le maître au logis, si j'avais l'autorité d'un chef de famille, et que

vous vinssiez me dire : « Mon gendre, telle chose arrive, ça regarde les hommes, » je me dirais : « Ceci est de mon département, » et j'agirais en conséquence; mais, puisque c'est la quenouille qui gouverne, que la quenouille combatte, je ne m'en mêle pas.

— Oh! que je vous avais bien jugé! dit madame Bailleul d'un ton d'ironie méprisante, que vous êtes bien l'homme faible et vulgaire que du premier coup d'œil j'avais deviné !

— Le tome deux de M. Bailleul, n'est-il pas vrai?

— Sortez, monsieur, répliqua-t-elle les yeux étincelants de courroux, je ne souffrirai jamais qu'en ma présence vous insultiez votre beau-père.

Chaudieu s'inclina pour la troisième fois.

— Vous n'avez pas autre chose à me dire? demanda-t-il ensuite avec une imperturbable sérénité qui redoubla l'irritation de son interlocutrice.

— Sot et poltron! dit-elle entre les dents, mais de manière à être entendue.

— Ça va souvent de compagnie, comme vieille et coquette, répondit le jeune homme qui, cette réplique lâchée, se dirigea vers la porte.

Madame Bailleul fit un mouvement violent comme si elle eût été tentée de se jeter à bas du lit pour courir sus à l'insolent, mais elle retomba aussitôt sur l'oreiller en balbutiant des paroles entrecoupées. Tandis que dans un éloquent soliloque elle accablait de son indignation la lâcheté des hommes en général et l'ingratitude des gendres en particulier, Chaudieu regagna la salle à manger où il avait commencé de déjeuner solitairement quand son beau-père était venu le chercher. Il se remit à table aussitôt, se coupa une copieuse tranche de jambon de Bayonne, remplit son verre jusqu'au bord, et continua son repas avec un appétit inébranlable. Au moment où il laissait tomber dans sa tasse de café trois ou quatre morceaux de sucre, M. Bailleul ou-

vrit la porte de la salle à manger et s'avança d'un air mystérieux.

— Hé bien, qu'y a-t-il de nouveau? demanda ce dernier; que voulait vous dire ma femme?

— Elle m'a parlé de ses actions Laboissière, répondit Chaudieu en se versant un petit verre de rhum.

— J'en étais sûr. Est-ce qu'elle a changé d'avis?

— Rien n'est changé, et, aussitôt après mon déjeuner, je pars pour Paris. A propos, avez-vous ici les dix actions que vous avez prises il y a quelques mois?

— Je les ai précisément sur moi, dit M. Bailleul en tirant un portefeuille de sa poche.

— Voilà une écritoire sur la petite table, reprit Chaudieu; ayez, je vous prie la bonté d'endosser ces actions à mon ordre; je les prends à compte des quarante mille francs que vous me devez.

Le vieillard s'empressa d'ouvrir son portefeuille et d'en tirer les dix morceaux de papier dont il ne demandait pas mieux que d'être débarrassé; mais au moment de tremper la plume dans l'encre une réflexion l'arrêta, et il resta la main suspendue sur l'écritoire.

— Ah çà, c'est convenu avec madame Bailleul? dit-il en regardant son gendre.

— Sans doute, répondit Chaudieu; ma belle-mère et moi nous sommes d'accord sur tous les points. Signez donc vite; il est déjà tard, et je dois être à une heure chez Laboissière.

Tranquillisé par l'assurance qu'il venait de recevoir, M. Bailleul écrivit les endossements sans nouvelle difficulté.

— Voilà, dit-il, quand il eut fini; ce n'est donc plus que trente mille francs que nous vous devons. Et maintenant, mon cher Chaudieu, croyez-moi, réfléchissez encore avant de rien conclure avec Laboissière : c'est un malin; il est plus fort que vous, diantrement plus fort! Il va vous promettre le Pérou; ne vous laissez pas entortiller. A votre place, je prendrais de nouveaux renseignements sur ces

bateaux. Qui vous presse, après tout? C'est que, cinquante mille francs, c'est un joli denier, et, comme on dit, ça ne se trouve point tous les jours dans le pas d'un cheval.

— Soyez tranquille, répondit Benoît Chaudieu avec un sourire ironique; je vois bien que vous avez peu de confiance en mon esprit, mais je ne suis peut-être pas aussi bête que j'en ai l'air.

Sans attendre la réponse de son beau-père, il sortit de la salle à manger; dix minutes après il était sur la route de Paris, et, au moment où une heure sonnait à la Bourse, il entrait chez Laboissière, qui avait établi son domicile rue Neuve-Vivienne, au centre du quartier industriel.

VII

Sans être vaste, l'appartement de Laboissière avait une apparence brillante et semblait indiquer le séjour d'un homme riche. Les meubles offraient cette somptuosité qui frappe l'œil plus qu'elle ne le satisfait, et qu'affectionne par calcul au moins autant que par mauvais goût une certaine classe de gens d'affaires. Pour beaucoup de spéculateurs, en effet, un mobilier fastueux est un appeau qui attire dans le filet les oisillons sans cervelle. Laboissière s'était conformé aux usages de ses confrères. Il était si splendidement logé que dans son cabinet le client le plus circonspect, l'actionnaire le plus rébarbatif sentaient peu à peu s'évanouir leur défiance et finissaient par se la reprocher. Dans une chanson connue, un de nos poëtes remercie son habit; Laboissière aurait dû adresser à son mobilier des remercîments analogues, car il lui devait en réalité une bonne partie de son crédit.

Malgré la scène de la nuit précédente, qui ne lui avait permis de rentrer qu'à trois heures du matin, le spéculateur s'était assis à son bureau longtemps avant midi; ainsi

que tous les hommes déterminés à réussir, il savait au besoin se passer de sommeil. Une robe de chambre de soie brochée verte, un pantalon à pieds de cachemire blanc, des pantoufles de maroquin rouge et une sorte de calotte chinoise à dessins fantastiques lui composaient un négligé du matin qui, au temps où les hommes d'affaires étaient généralement voués au noir, eût paru manquer de gravité; mais, pour la finance à éperons d'aujourd'hui, un pareil costume n'avait rien que d'ordinaire et d'accepté.

La littérature et l'industrie se partageaient fraternellement un corps de bibliothèque dont le cabinet était garni dans tout son pourtour, sauf l'espace qu'occupaient plusieurs bustes de bronze posés sur des socles dans les intervalles des armoires. Vis-à-vis des fenêtres, les œuvres des meilleurs écrivains français et étrangers remplissaient les rayons et, au moindre sourire du soleil, ils resplendissaient glorieusement dans leurs éclatantes reliures. En face de la cheminée, de grands casiers montant jusqu'à la corniche du plafond offraient à l'œil d'innombrables cartons peints en vert et rangés par ordre alphabétique. Peut-être que, si l'on en eût interrogé du doigt quelques-uns, la majorité aurait sonné creux; mais les étiquettes explicites et détaillées dont ils étaient couverts sans exception ne permettaient pas qu'on s'arrêtât à une supposition si malveillante.

La plupart des affaires dont s'occupe le commerce dans les cinq parties du monde se trouvaient dénommées dans ces inscriptions orgueilleuses : Chemins de fer de Belgique et de France, canaux, mines d'asphalte, gaz Manby-Wilson, tissu Maberly, bateaux à vapeur, achats de terrains, emprunt romain, emprunt d'Haïti, lots d'Autriche, différés d'Espagne anciens et nouveaux, en un mot toutes les sacrosaintes litanies de la Bourse; pour lire de suite sans suffocation cette épouvantable kyrielle, il fallait un gosier d'agent de change. Nous donnerons une idée suffisante du magnifique aplomb qui avait présidé à la rédaction de ce catalogue en disant que le carton qui occupait la dernière place d'a-

près la loi alphabétique portait pour étiquette ces mots écrits en gros caractères : Zemble (Nouvelle-). Compagnie de defrichement.

Sur une table ronde, au milieu du cabinet, se déroulait négligemment, parmi d'autres papiers, un plan représentant sous leurs différents aspects, extérieur et intérieur, les *inexplosibles-transatlantiques*. Il est vrai que ces paquebots, fort joliment coloriés d'ailleurs, n'existaient réellement qu'en peinture, et qu'aucun des bâtiments qu'ils représentaient n'avait encore paru sur le chantier. Mais la race des actionnaires ressemble à certains rois des contes de fées : sur la foi d'un portrait, elle se prend facilement de passion pour de belles princesses inconnues, pourvu que le pinceau de l'artiste n'ait ménagé ni l'or ni les diamants. Et quel fabricant de prospectus économise en pareil cas ? Les *inexplosibles-transatlantiques* avaient si bonne mine sur le papier, que, rien qu'à les regarder, on se sentait pris du désir d'en devenir co-propriétaire. Déjà plus d'un souscripteur près de qui avait échoué toute autre séduction s'était rendu aux promesses de ce spécimen fallacieux ; aussi le fondateur de l'entreprise n'avait-il garde de négliger un si utile auxiliaire.

A l'un des bouts du bureau où écrivait Laboissière, un grand portefeuille de maroquin rouge à fermoir d'acier bâillait en forme d'éventail et entr'ouvrait une douzaine de pochettes, plus ou moins remplies, où l'œil, au milieu de carrés de papiers d'une valeur problématique, pouvait entrevoir quelques billets de banque. L'exhibition de ces valeurs n'etait pas fortuite : c'était une seconde amorce à souscripteurs, d'un effet presque certain ; car, en affaires, l'argent attire l'argent par un magnétisme irrésistible et pour ainsi dire fatal.

On voit que le *loup-cervier*, expression consacrée, n'avait pas oublié l'herbe fraîche qui devait affriander le mouton dont il attendait la visite. Celui-ci, comme nous l'avons dit, fut exact au rendez-vous. A une heure précise il fit son

entrée dans l'antre industriel, d'où ses semblables sortaient rarement la toison sauve.

Lorsque la porte s'ouvrit, Laboissière baissa le nez sur son bureau en affectant la préoccupation profonde qui est la coquetterie des hommes de cabinet; il conserva un instant cette attitude sans paraître avoir entendu l'annonce du domestique, et leva enfin sur Chaudieu un regard distrait.

— Ah! pardon, dit-il sans quitter sa place; je suis si occupé que je ne vous voyais pas. Veuillez vous asseoir. Vous permettez que j'achève cette lettre?

— Faites, je ne suis pas pressé, répondit Chaudieu en prenant un fauteuil.

Laboissière écrivit quelques lignes, et relevant la tête de nouveau :

— Tenez, dit-il négligemment, il doit y avoir là, je ne sais où, le plan de nos bateaux. Jetez-y un coup-d'œil pendant que j'achève mon courrier; vous prendrez une idée de leur construction.

Chaudieu s'approcha de la table et considéra sans mot dire la portraiture des *inexplosibles-transatlantiques*.

— Maintenant je suis à vos ordres, reprit un instant après Laboissière en pliant la lettre quelconque qu'il venait d'écrire; mais, avant de parler d'affaires, dites-moi comment on va chez vous. Ces dames se portent bien?

— Ma belle-mère est souffrante, répondit Chaudieu d'un ton naturel.

— Elle aura passé une mauvaise nuit?

— Je le crois.

Laboissière dissimula un sourire sardonique, et, laissant là les souffrances de madame Bailleul, il passa sans transition à un sujet beaucoup plus intéressant pour lui.

— Comme je vous le disais hier, reprit-il en s'étendant avec aisance dans son fauteuil, les actions des *inexplosibles* s'enlèvent etonnamment; il était temps de vous y prendre;

quelques jours encore, et il eût été trop tard. L'affaire s'annonce sous de brillants auspices, et tout nous présage le plus beau succès. Mais peut-être serez-vous bien aise d'avoir quelques renseignements sur le but, les moyens d'exécution et les résultats probables de l'entreprise?

Benoît Chaudieu fit une inclination de tête en signe d'affirmation.

— En deux mots voici la chose, continua Laboissière d'un ton dogmatique. Comparativement aux prodiges accomplis en Amérique et aux efforts récents de l'Angleterre, la navigation à la vapeur est encore chez nous au berceau. A cet égard, l'infériorité de notre belle patrie est incontestable. Remédier à un état de choses aussi fâcheux sous le rapport commercial qu'au point de vue politique, ce serait à coup sûr rendre au pays un éminent service; et je ne crois pas me faire illusion en affirmant que le seul moyen d'obtenir un pareil résultat est la création d'un service régulier de paquebots à vapeur entre la France et l'Amérique. Observez que je n'entends pas une spéculation mesquine, je parle d'une opération à large base; vous comprenez?

— Votre large base, c'est, je suppose, beaucoup d'argent? dit Chaudieu de l'air modeste d'un écolier qui soumet une observation à son professeur.

— Sans aucun doute. Le nerf de la guerre est aussi celui de l'industrie; mais quelle différence dans le résultat! La guerre détruit, le commerce multiplie. Ici, nous semons de l'argent pour récolter de l'or. Anticipons de quelques instants; supposons notre compagnie en pleine activité. Nous avons créé entre Bordeaux et les points principaux de l'Amérique, New-York, le Mexique, les Antilles, Rio-Janeiro, une communication régulière, rapide, sûre et économique. Régulière : cela se conçoit de soi-même; il ne s'agit que d'établir un nombre suffisant de bateaux. Rapide : il vous sera démontré que nous gagnons deux lieues par heure. Sûre : ainsi que leur nom l'indique, nos bâtiments sont à l'abri de toute explosion, l'appareil se submergeant en cas

d'accident. Économique enfin, et ceci est le point capital : nous supprimons le charbon.

— Vous supprimez le charbon! interrompit le futur actionnaire en ouvrant de grands yeux.

— Nous supprimons le charbon, reprit Laboissière avec un sourire de supériorité; vous me permettrez de ne pas vous dire en ce moment par quoi nous le remplaçons : c'est le secret de l'entreprise, c'est la force vive au moyen de laquelle nous sommes sûrs d'anéantir tout essai de concurrence. Qu'il vous suffise de savoir que le problème des voyages de long cours est désormais résolu pour les bâtiments à vapeur. Là était en effet la difficulté. Le charbon prenant une place énorme, il y avait dans beaucoup de cas impossibilité de s'approvisionner pour toute la durée du voyage. Or, l'Océan n'est pas une route de poste où l'on puisse établir à volonté des relais. Cet obstacle n'existe plus, grâce à notre combustible, qui est destiné à opérer une révolution dans tout le système. Sans que je m'explique davantage, vous devez pressentir les conséquences incalculables de l'application d'un nouveau moteur qui assure les conditions les plus essentielles du succès : accroissement de la vitesse et économie dans la dépense.

Benoît Chaudieu inclina de nouveau la tête en homme qui n'a rien à répliquer.

— Il n'est pas nécessaire d'être commerçant pour comprendre cela, poursuivit Laboissière avec ce redoublement d'assurance qu'inspire toujours à un orateur l'attention approbatrice de son auditoire; c'est clair comme deux et deux font quatre, c'est simple comme bonjour. Dans un commerce tel que celui des deux mondes, trois choses sont à considérer : la marchandise, le tarif, le transport; il ne dépend pas de nous de réduire les frais d'achat et de douane : mais peu importe, puisqu'en obtenant une économie notable sur le transport, nous arrivons à un bénéfice certain. L'augmentation de célérité est aussi un point capital, surtout pour les objets de luxe et de fantaisie soumis aux caprices

de la mode, et qui occupent une place si importante dans nos exportations. Songez que les modes de Maurice Beauvais et d'Humann, les nouveautés de Delisle et de Gagelin, les objets d'art de Susse arriveront à New-York en vingt jours, y compris le voyage de Paris à Bordeaux.

— Vingt jours seulement !

— C'est calculé ! Vous concevez qu'arrivant les premiers et pouvant livrer à meilleur marché, les spéculateurs qui adopteront notre entreprise n'ont à craindre de concurrence sérieuse sur aucune place. Dès lors la fortune des inexplosibles est assurée. Rien à craindre non plus des ports qui voudraient lutter contre Bordeaux. Notre combustible leur casse bras et jambes. Du premier coup, nous tuons Nantes.

— Diable ! fit Chaudieu ; moi qui suis Nantais !

— Allons donc ! vous voulez rire avec votre patriotisme de clocher. La patrie c'est le pays où l'on dîne. Nous tuons Marseille.

— Marseille aussi ?

— Ou du moins nous le réduisons à un rôle secondaire. Qu'il éreinte Trieste, permis à lui ; mais nous lui défendons de nous faire concurrence. A Marseille l'Égypte, l'Orient, la Méditerranée ; à Bordeaux les Antilles, l'Amérique, l'Océan. Nous tuons le Hâvre.

— Vous tuez donc tout le monde ?

— Mon cher, en toutes choses, politique, guerre ou industrie, les principes peuvent se réduire à un seul : tuer aujourd'hui afin de n'être pas tué demain. Le monde n'est-il pas un eternel antagonisme ? Dans un duel, fou qui tire en l'air. Supposons que vous spéculiez sur les denrées coloniales. Lorsque, par le fait de nos paquebots, vous pourrez réduire le prix du sucre de la Martinique de quinze ou vingt centimes par kilogramme, hésiterez-vous parce que ce rabais porterait un coup fatal à l'industrie des départements du Nord ? Pas si sot, n'est-il pas vrai ? Votre bénéfice d'abord, et tant pis pour la betterave !

— Vous avez raison, tant pis pour la betterave!

— Je vous explique l'affaire en grand, et je supprime une foule de considérations qui toutes ont leur importance. La colonisation de la Guyane, par exemple! On dépense un argent fou pour l'Algérie, et l'insuffisance du système de navigation actuel fait négliger un terrain précieux qui, pour prospérer n'attend que des travailleurs. La Guyane sera les Indes de la France, dès qu'on en saura tirer parti; mais ceci rentre dans le domaine de l'économie politique, et nous autres nous ne devons nous occuper que de notre intérêt privé. Sous ce rapport la compagnie fait grandement les choses; dix pour cent d'intérêt garanti aux actionnaires, plus le dividende, qui, d'après les estimations les plus modérées, ne peut, dans aucun cas, rester au-dessous de ce chiffre En tout, vingt à vingt-cinq pour cent; c'est assez joli!

— Ce n'est pas joli, c'est magnifique! répliqua Chaudieu d'un air convaincu. D'après ce que vous venez de me dire, je vois que votre entreprise ne peut manquer d'obtenir le plus grand succès; c'est une véritable bonne fortune que d'être appelé à y prendre part.

Laboissière respira fortement, comme fait un coureur en arrivant au but. Il vit par anticipation une agréable liasse de billets de banque passant de la poche du candide actionnaire dans la rouge gueule du grand portefeuille, qui semblait bâiller d'impatience, et, sans s'arrêter davantage aux fioritures de la discussion, il attaqua la strette finale en termes précis et concluants.

— Nous disons donc, reprit-il, que vous prenez des actions pour cinquante mille francs?

— Pardon, nous ne disons pas ça du tout, répondit Chaudieu avec le plus grand flegme.

— Il me semblait cependant que vous-même hier vous aviez fixé ce chiffre.

— Hier, oui.

— Vous avez changé d'avis?

— D'avis, non, mais de langage.

— Expliquons-nous, voulez-vous plus d'actions, ou vous en faut-il moins ?

— Ni plus ni moins.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire pas du tout.

Cette conclusion était si imprévue que, malgré l'empire sur lui-même dont l'avait doué la pratique des intrigues industrielles, Laboissière ne put réprimer un soubresaut. Mais le premier moment de surprise passé, il se remit aussitôt, composa son visage et fixa sur son interlocuteur un œil pénétrant.

— Il paraît que la nuit a porté conseil, lui dit-il avec une inflexion de voix ironique.

— Justement, la nuit a porté conseil.

— Et sans doute, continua Laboissière, dont le regard semblait s'aiguiser à mesure qu'il parlait, madame Bailleul n'est pas étrangère à votre changement de résolution?

— Madame Bailleul y est complétement étrangère.

Le spéculateur désappointé se mordit les moustaches et fronça les sourcils.

— C'est ce dont je m'assurerai, dit-il à demi-voix, mais avec un accent farouche.

Chaudieu n'eut pas l'air de remarquer ce qu'avait d'offensant pour lui le doute par lequel étaient accueillies ses paroles, et il se contenta de répondre :

— Comme il vous plaira.

— Puisqu'à vingt-quatre heures de distance vous passez du blanc au noir, n'en parlons plus, reprit Laboissière en souriant impertinemment pour cacher son dépit ; mais alors puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

— Deux motifs, répondit Benoît Chaudieu avec un sang-froid inaltérable. Voici le premier : Il y a trois mois, M. Bailleul a pris pour dix mille francs d'actions dans votre entreprise de bateaux. Ces actions m'appartiennent aujourd'hui, car mon beau-père vient de m'en transférer la pro-

priété par voie d'endossement. Ainsi que je vous l'ai dit, je ne veux plus m'associer à cette affaire; et puisqu'elle est dans l'état le plus florissant, je pense que vous ne ferez aucune difficulté pour reprendre mes dix actions au prix d'émission.

— Vous dites? fit Laboissière en examinant l'homme qui lui adressait cette proposition inouïe, avec l'étonnement curieux que cause l'aspect d'un animal monstrueux et phénoménal.

— Je dis que j'ai les dix actions dans mon portefeuille, et que j'aperçois dans le vôtre un plus grand nombre de billets de banque; ainsi, rien de plus facile que cet échange.

Laboissière se renversa sur le dossier de son fauteuil, comme pour donner un libre cours au rire homérique dont il semblait ne pouvoir contenir les éclats.

— Mon cher monsieur Chaudieu, dit-il après avoir repris haleine, je savais bien que vous étiez un charmant garçon, peintre en treillage fort distingué, jardinier plein de mérite, et, je suppose, joueur de dominos de la première force; mais j'étais loin de soupçonner tous vos talents. Savez-vous bien que vous entendez à revir la bouffonnerie et la mystification? Quel dommage que vous ne soyez pas au théâtre! Dans les rôles d'Arnal vous obtiendriez un succès fou.

Benoît Chaudieu sourit paisiblement.

— Nous reviendrons à nos dix mille francs tout à l'heure, répondit-il; maintenant vous plaît-il que je vous explique le second motif de ma visite?

— Parbleu! je vous en prie; les occasions de rire sont si rares! J'espère que vous aurez suivi la loi de progession, et que le numéro deux est au moins aussi divertissant que le numéro un.

— Vous allez en juger, dit Chaudieu, dont la physionomie impassible contrastait avec l'hilarité factice du faiseur d'affaires; — vous êtes détenteur de quarante-trois lettres qui vous ont été écrites par madame Bailleul : c'est la res-

titution de ces lettres que je vous demande en second lieu.

Laboissière s'élança de son tauteuil comme bondit une bête fauve à l'aspect du gibier sur qui elle a compté pour dîner.

— Voilà donc le mot de l'énigme ! s'écria-t-il avec une satisfaction furibonde; j'étais sûr que madame Bailleul avait passé par là ! pauvre femme ! Ah ! on veut la guerre ? on l'aura.

Il se rassit, et sa figure décomposée par la colère prit soudain, comme par enchantement, l'expression froidement hautaine qu'imposent à leur physionomie les gens querelleurs lorsque d'aventure ils se trouvent provoqués.

— Monsieur Chaudieu, dit-il, votre première réclamation m'a semblé une plaisanterie sans importance, et je me suis contenté d'en rire ; mais je me vois forcé de prendre au sérieux vos dernières paroles. Peut-être n'avez-vous pas suffisamment réfléchi aux conséquences de la mission dont vous a chargé madame Bailleul.

— Madame Bailleul ne m'a chargé d'aucune mission

— Ce n'est pas elle qui vous a parlé de ces lettres?

— En aucune manière.

— Qui donc alors ?

— Vous me permettrez de ne pas répondre à cette question.

— Vous me permettrez à mon tour de penser ce qu'il me plaira de votre silence, mais pas de difficultés sur ce point : j'accepte sans la discuter votre déclaration. Vous agissez, dites-vous, en votre nom personnel ?

— Oui.

— En ce cas, voici ma réponse : Quoique vous soyez le gendre de madame Bailleul, je ne vous reconnais pas le droit d'intervenir sans son autorisation dans une affaire qui n'intéresse qu'elle seule. Je vous refuse donc les lettres que vous réclamez. Quant à votre autre demande, je vends des actions et n'en achète pas.

— Je m'attendais à ce double refus, répondit Chaudieu,

aussi ai-je pris mes mesures pour déterminer votre consentement.

— En vérité ! et quelles sont ces mesures

— Vous allez les connaître si vous voulez bien m'accorder quelques minutes d'attention.

— Comment donc ! mais je vous écouterai s'il le faut d'ici à ce soir. Je suis trop curieux de voir comment vous vous y prendrez pour me faire dire oui quand j'ai dit non. L'odeur du tabac vous incommode-t-elle ?

— Pas du tout, dit Chaudieu.

Laboissière alluma un cigare, croisa symétriquement les pans de sa robe de chambre, se renversa dans son fauteuil par une secousse qui le fit rouler en arrière, et posa ses deux talons sur le bureau. Dans cette attitude abandonnée il souffla au plafond une bouffée de tabac et dit ensuite avec un sourire impertinent :

— Maintenant, mon cher monsieur, vous pouvez commencer à votre tour : je suis tout yeux et tout oreilles.

VIII

Benoît Chaudieu examina un instant l'homme à spéculations, dont le cigare officiait si vigoureusement qu'on eût dit, sur une petite échelle, de la cheminée d'un bateau à vapeur ; puis il prit la parole d'une voix calme et posée.

— Tout à l'heure, dit-il, lorsque vous avez développé vos théories industrielles, vous avez cru parler à un homme tout à fait étranger à ce sujet : vous vous êtes trompé. Sans être à votre hauteur, je ne suis pas complétement ignorant en matière commerciale ; et cela par une bonne raison. Il y a quatre ans, j'étais l'associé d'une maison de commission où il se faisait un assez grand nombre d'affaires : la maison Roux, Jaubert et Comp., de la rue Cléry.

Un mouvement de Laboissière fit reculer son fauteuil, et ses pieds, perdant le point d'appui que leur offrait le bureau, tombèrent sur le parquet.

— Un jour, continua Chaudieu en regardant fixement son auditeur, c'était le trente avril mil huit cent trente-deux, un individu se présenta à la caisse pour toucher le montant d'un billet tiré sur nous par la maison Rhul et Dentzel, de Strasbourg.

Le spéculateur baissa les yeux involontairement, et son regard rampa çà et là, comme une couleuvre qui a envie de mordre, mais qui n'ose lever la tête.

— Quoiqu'on n'eût reçu aucun avis de nos correspondants, le billet fut payé, car il offrait toutes les apparences de la régularité. Il était faux cependant. A la première explication nous en eûmes la preuve. C'était bien un mandat de la maison Rhul et Dentzel ; il en portait le timbre, mais la signature était contrefaite. On fit des recherches pour découvrir le faussaire. Les soupçons de nos correspondants se portèrent à l'instant même sur un jeune homme qui, après avoir travaillé quelque temps dans leurs bureaux, en avait été renvoyé depuis peu, prévenu déjà de plusieurs infidélités graves. Ce jeune homme s'appelait Chabaud, mais il avait encore un autre nom... Vous laissez s'éteindre votre cigare.

Laboissière, dont la respiration semblait suspendue depuis un instant, aspira violemment le petit rouleau de tabac qu'il gardait dans le coin de ses lèvres ; mais il était trop tard : aucune fumée n'en sortit.

— En dépit d'une triple contrefaçon, reprit le narrateur, il demeura certain que le corps du mandat, la signature Rhul et Dentzel, et l'acquit du porteur désigné sous la nom de Frédéric Bonnet, était de la même main ; et en comparant ce faux billet avec plusieurs papiers de Chabaud, il fut facile de reconnaître l'identité de l'écriture. Evidemment Chabaud, qui connaissait parfaitement la signature de la maison où il travaillait, avait rempli ce mandat

et d'autres peut-être, dont il lui était facile de s'emparer; puis, à Paris, il était venu lui-même en réclamer le payement à l'aide d'un faux nouveau. On prit des renseignements à l'adresse indiquée par le soi-disant Bonnet; aucun individu de ce nom n'existait dans la maison. La trace du faussaire semblait donc perdue.

Bientôt le mouvement des affaires fit oublier cet événement; on porta en perte la somme payée et l'on n'y pensa plus. Deux personnes cependant avait vu Chabaud au moment où il s'était présenté rue Cléry : l'un était le caissier, M. Blanquart, aujourd'hui employé au trésor; l'autre était un des associés de la maison, qui par hasard se trouvait à la caisse, et qui à travers le guichet avait aperçu et regardé, de manière à pouvoir le reconnaître par la suite, le porteur de la fausse lettre de change. Cet associé, c'était moi.

Le spéculateur se croisa les bras sur la poitrine par un geste convulsif et broya le cigare éteint, qu'il avait machinalement gardé entre ses dents.

— Ce soi-disant Bonnet, continua Chaudieu toujours impassible, ce Chabaud, qui a encore un autre nom, ce faussaire enfin, c'était vous.

Laboissière avait rassemblé toute son énergie pour recevoir ce coup de massue aussi prévu qu'inévitable. Dans un transport d'indignation qui eût pu abuser un œil peu clairvoyant, il s'élança de son fauteuil; et arrêtant sur son accusateur un regard terrible :

— C'est une infâme calomnie! s'écria-t-il; c'est un abominable mensonge, et votre vie me répondra de cet outrage!

— Je ne le crois pas, mais avant tout laissez-moi achever. Je n'ai pas à m'occuper ni de ce que vous avez fait depuis le trente avril mil huit cent trente-deux, ni de la manière dont vous vous êtes introduit chez mon beau-père, un an environ après cette époque. Les accidents d'une vie comme la vôtre pourraient nous faire perdre de vue notre

sujet. D'ailleurs il est inutile de remonter plus haut que mon mariage, puisqu'auparavant je ne vous avais vu qu'une seule fois. Lorsque j'épousai mademoiselle Bailleul, dont je ne connaissais la famille que depuis fort peu de temps, vous étiez à Bordeaux sous le prétexte d'y créer votre compagnie de bateaux à vapeur. Je ne vous rencontrai donc chez mon beau-père qu'après votre retour. J'ai une excellente mémoire, votre figure me frappa tout de suite, mes souvenirs se réveillèrent, et bientôt je vous reconnus.

— Atroce mensonge, vous dis-je !

— Je vous reconnus si bien, que dès ce moment je ne conservai pas le moindre doute. Votre nom confirmait le témoignage de votre visage. Messieurs Rhul et Dentzel nous avaient appris que l'individu qu'ils soupçonnaient se nommait André-Louis-Gustave Chabaud Laboissière. A Strasbourg on vous appelait Chabaud tout court; mais, jugeant sans doute ce nom hors de service, vous l'aviez quitté à Paris pour prendre celui de Laboissière, comme dans une bataille on abandonne un cheval tué sous soi pour en monter un autre moins endommagé.

— Vous avez raison, interrompit l'industriel d'une voix altérée ; continuez vos insultes : quand vous aurez fini, nous en règlerons le compte.

— Si je n'avais écouté que ma conviction, je vous aurais démasqué à l'instant même, reprit Chaudieu sans paraître ému de cette menace ; mais je n'ai pas l'habitude d'agir légèrement, et je résolus de ne parler qu'après avoir acquis une certitude irréfragable. Depuis deux ans j'avais quitté la maison Roux et Jaubert, qui elle-même s'était transportée à Marseille. J'écrivis aussitôt à Francis Jaubert, qui devait avoir conservé dans ses papiers la fausse lettre de change. Il était en Italie, et, en son absence, on ne put m'envoyer ce que je demandais. Près de cinq mois se sont passés ainsi, pendant lesquels, fidèle à ma résolution, j'ai dû recevoir chez moi, à ma table, un individu dont la famille de ma femme s'était engouée, sans se douter que

l'homme qu'elle accueillait si bien n'était qu'un escroc.

— Misérable ! s'écria Laboissière en se précipitant sur le narrateur.

Chaudieu saisit au vol la main qui descendait sur sa joue, et, sans riposter au coup dont il avait été menacé, il se contenta de contraindre son adversaire à se rasseoir, après lui avoir tenaille le poignet de manière à lui ôter l'envie de tenter les chances du pugilat.

— Encore un instant de patience, dit-il en même temps; je termine. La lettre que j'attendais pour vous faire connaître sous votre véritable jour est enfin arrivée hier, et c'est vous-même qui avez eu la complaisance de me l'apporter. Francis Jaubert, de retour de son voyage, m'envoie le billet en question avec tous les renseignements utiles pour la condamnation du faussaire. Ce billet, je l'ai là, dans mon portefeuille; et si vous n'obtenez pas de moi que je vous le remette, je vous préviens qu'en sortant d'ici j'irai le déposer au parquet du procureur du roi.

Abasourdi comme un renard pris au piége, Laboissière garda pendant quelques instants un morne silence.

— Quel prix mettez-vous à ce papier? dit-il enfin d'un ton sinistre.

— Dix de ces billets de banque en échange de mes dix actions, et les quarante-trois lettres de madame Bailleul pour la lettre de change.

Le spéculateur étendit la main vers son portefeuille et tira dix billets de mille francs parmi les effets sans valeur. Se levant ensuite, il ouvrit son bureau et y prit un petit coffret d'où il tira une liasse de lettre.

— Vous permettez que je compte? dit Chaudieu en saisissant cette volumineuse correspondance.

Laboissière sourit amèrement en homme qui a dévoré trop d'outrages pour s'irriter d'une marque de défiance.

— Quarante-trois, c'est bien cela, dit le gendre de madame Bailleul après avoir compté attentivement les lettres.

Maintenant ayez, je vous prie, la bonté de mettre ce paquet sous enveloppe et d'y apposer votre cachet.

— Pourquoi cette précaution? demanda Laboissière en prenant sur le bureau un grand feuillet de papier.

— Je ne veux pas que madame Bailleul puisse supposer qu'avant de rentrer dans ses mains, ces lettres ont été exposées un seul instant à être lues par moi.

Sans faire d'observation sur un procédé dont la délicatesse le touchait fort peu, l'ancien amant de la femme de quarante-cinq ans enveloppa la correspondance amoureuse, et la cacheta, conformément à l'invitation qu'il venait de recevoir. Il joignit ensuite à ce paquet les dix billets de banque et présenta le tout à Chaudieu, qui dans ce temps avait tiré de son portefeuille les actions des *inexplosibles* et le faux billet à ordre. L'échange s'opéra sans qu'une seule parole fût prononcée de part et d'autre. Tandis que le mari d'Adolphine empochait tranquillement correspondance et billets de banque, Laboissière contemplait d'un air sombre le papier que le soin de sa sûreté l'avait contraint de racheter à tout prix; après l'avoir examiné avec une attention scrupuleuse, il alluma une bougie et approcha de la flamme la lettre de change, dont il ne resta bientôt qu'une pellicule noirâtre qu'il écrasa sur le parquet comme si le feu ne lui eût pas semblé un destructeur suffisant.

En voyant la preuve de son crime anéantie, Laboissière laissa échapper de ses lèvres un râle sourd, semblable au grondement du loup prêt à mordre; il releva ensuite la tête par un mouvement résolu, et fixa sur l'homme dont il ne craignait plus la dénonciation un regard où éclatait la fureur qu'il avait contenue jusqu'alors.

— Avant que vous sortiez dit-il d'une voix stridente, nous avons un dernier arrangement à prendre. Quelles sont vos armes?

Chaudieu sourit paisiblement.

— Je m'attendais à cette provocation, répliqua-t-il; mais

vous auriez pu vous en dispenser, car mon intention n'est pas d'y répondre.

— Vous refusez de vous battre?

— Je refuse de me battre.

— Et vous croyez que je ne vous y forcerai pas! s'écria Laboissière avec un accent sardonique. Vous m'avez insulté mortellement, et vous prétendez que je subisse cet outrage sans en obtenir une réparation éclatante! Vous êtes fou, mon cher! Nous nous battrons, non pas bientôt, non pas demain, mais aujourd'hui même. Exécutez-vous donc de bonne grâce et sur le champ, si vous ne voulez pas que je vous inflige le châtiment des lâches.

— Je ne vous conseille pas de répéter le geste que vous vous êtes permis tout à l'heure; je pourrais être moins patient la seconde fois que la première, et vous envoyer dans la rue sans passer par l'escalier. Vous logez au troisième étage, et le saut vous serait malsain.

A ces mots, Chaudieu posa négligemment sur ses genoux deux larges mains hâlées par le travail champêtre, dont les doigts noueux semblaient de force à décorner un bœuf. Cette pantomime expressive modéra la furie du provocateur, qui, voyant que les chances de la lutte étaient contre lui, se croisa dédaigneusement les bras.

— Je vous parle en gentleman, dit-il avec un sourire de mépris, et vous me répondez en crocheteur!

— Un crocheteur vaut bien un gentleman qui fait des faux.

— Écoutez-moi, reprit Laboissière pâle de rage : ici, nous sommes seuls; et puisque vous n'avez pas de cœur, c'est inutilement que je vous frapperais au visage. Trève donc pour aujourd'hui; mais la première fois que nous nous rencontrerons en public, ne me laissez pas approcher à portée de ma canne : car, sur mon honneur, où que je vous trouve, je vous la brise sur la figure. Nous verrons alors si vous refuserez encore de vous battre.

— Je vous battrai, mais nous ne nous battrons pas, dit

Chaudieu avec le plus grand flegme : si vous n'étiez qu'un duelliste, je pourrais commettre la folie de jouer ma vie contre la vôtre, malgré l'inégalité des chances; mais vous êtes un fripon, et je ne connais aucune loi ni aucun préjugé qui puisse m'obliger à faire votre partie.

— Vous voulez donc que je vous assassine! s'écria Laboissière exaspéré par un refus si outrageusement motivé.

— Ceci ne m'inquiète pas, repartit Chaudieu en souriant ironiquement. Appeler sur le terrain un adversaire dont on connaît les habitudes pacifiques, lorsqu'on a soi-même dix ans de salle et qu'à trente pas on fait mouche un coup sur deux, cela n'exige pas un héroïsme extraordinaire; mais pour assassiner un homme il faut quelque courage, et quoique déjà vous ayez affronté les galères, je ne vous crois pas disposé à braver la guillotine.

Chaudieu se leva, prit son chapeau, qu'en entrant il avait posé sur une table, et sans saluer le maître du logis il se dirigea lentement vers la porte. Au moment où il l'ouvrait, Laboissière, sortant de sa stupeur, se précipita vers lui.

— A demain, dit-il d'une voix rauque et entrecoupée; je dîne chez votre beau-père et vous y serez. Là, en présence de votre famille, je vous soufletterai et je vous cracherai au visage; j'en fais ici le serment par les cinq cent mille démons de l'enfer. Et ne comptez pas sur vos poings de portefaix, je serai armé; et au premier geste je vous saigne.

— Merci de l'avertissement, dit Chaudieu avec insouciance.

— A demain! répéta Laboissière d'un ton qui annonçait l'implacable détermination de faire prendre à sa honte un bain de sang.

IX

Après avoir quitté Laboissière, Benoît Chaudieu retourna aussitôt à sa maison de campagne et, en arrivant,

son premier soin fut de monter au petit salon dont nous avons déjà parlé. Il y trouva son beau-père assis devant une table à jeu momentanément changée en bureau, et où le bonhomme avait déjà écrit plusieurs lettres. Madame Bailleul, à demi renversée sur les coussins d'un canapé, gardait une attitude immobile où se trahissait l'abattement; sur sa figure soucieuse, dix années semblaient avoir pris leurs ébats depuis la veille.

A la vue de son gendre, M. Bailleul se leva précipitamment.

— Enfin, vous voilà! dit-il d'un air effaré; il faut avouer que vous êtes un joli garçon!

— Qu'y a-t-il donc? demanda Chaudieu.

— Il y a qu'avant de partir pour Paris vous m'avez fait endosser mes actions en me disant que c'était convenu avec madame Bailleul, et que maintenant c'est moi qu'on querelle; comme si j'avais pu deviner que vous preniez ça sous votre bonnet! Ma chère amie, je veux qu'il s'explique devant toi, continua-t-il en s'adressant à sa femme. — Chaudieu, je vous somme de répondre : m'avez-vous dit que c'était une affaire arrangée avec madame Bailleul?

— Je vous l'ai dit, répondit le jeune homme.

— Vous osez soutenir que je vous ai parlé de cela! s'écria madame Bailleul en rougissant de courroux.

— Vous ne m'en avez pas dit un mot, dit Chaudieu d'un ton léger.

Les deux époux échangèrent un regard d'étonnement et examinèrent ensuite leur gendre avec une curiosité mêlée d'inquiétude.

Il aura déjeuné une seconde fois à Paris, pensa le vieillard, et ce renard de Laboissière l'aura grisé pour le plumer plus facilement.

— Me ferez-vous l'honneur de m'expliquer ce que cela signifie? demanda madame Bailleul, qui, en parlant des affaires qui concernaient aussi son mari, s'exprimait toujours à la première personne du singulier.

— Avec plaisir, répliqua Chaudieu : je ne pouvais disposer de ces actions qu'en en devenant propriétaire, et pour faire approuver cette mesure par mon beau-père, le meilleur moyen était de lui parler en votre nom.

— Vous avez disposé de ces actions? s'écria M. Bailleul d'un ton d'anxiété.

— J'ai pris cette licence, dit Chaudieu en riant.

— C'est le vin qui lui donne cet aplomb, se dit le vieillard; jamais je ne l'ai vu comme ça.

— Finissons-en, s'il vous plaît, reprit madame Bailleul avec un accent sévère qui aurait fait frissonner son mari s'il en eût été l'objet; avez-vous quelque raison qui vous empêche de me dire ce que vous avez fait de ces actions?

— Pas la moindre, répondit Chaudieu ; on dit que la nuit porte conseil; les observations de mon beau-père sur le peu de solidité de certaines entreprises industrielles m'ont paru fort justes ce matin, quoique hier j'eusse refusé de m'y soumettre. Au lieu de prendre de nouvelles actions, j'ai donc rendu à M. Laboissière les anciennes.

— Il les a reprises? s'écrièrent à la fois les deux époux.

— Sans doute : en voici le capital.

Chaudieu tira de sa poche les dix billets de banque et les jeta sur la table de jeu.

M. Bailleul étendit prestement la main vers le précieux paquet, comme un chat jette sa patte sur une souris.

— Vous avez tiré votre argent des griffes de Laboissière, s'écria-t-il le front rayonnant de joie, et il n'a pas fait de difficultés?

— Si fait; mais nous avons fini par nous accorder. Voilà donc vos dix mille francs; s'il vous convient de me les laisser à compte de la dot d'Adolphine, je les garderai; si vous aimez mieux me donner le tout ensemble, ce sera comme il vous plaira.

— Nous arrangerons ça, dit M. Bailleul, qui en voyant que sa femme gardait le silence n'osa prendre sur lui de rien décider. Avant tout, mon cher Benoît, il faut que je

vous demande pardon d'une mauvaise pensée qui m'était venue tout à l'heure. Ne m'étais-je pas figuré qu'à Paris vous aviez fait des sottises et que vous vous étiez laissé entortiller par ce beau parleur de Laboissière, tandis qu'au contraire il paraît que c'est vous qui l'avez roulé un peu proprement. Ah ça, est-ce que par hasard vous seriez un finaud avec votre air de sainte Nitouche?

Le bonhomme, que les billets de banque mettaient en belle humeur, s'aperçut tout à coup que sa satisfaction n'avait pas été sanctionnée par la puissance domestique à laquelle il était soumis; cette idée lui ferma la bouche, et il tourna vers sa femme un regard timide comme pour s'excuser de la liberté qu'il venait de prendre et demander la permission d'être content.

Depuis l'explication donnée par Chaudieu, madame Bailleul n'avait pas prononcé une parole, mais ses yeux étaient restés fixés sur son gendre avec un mélange d'étonnement, de curiosité et d'inquiétude. Le silencieux appel de son mari la tira de la méditation observatrice où elle paraissait absorbée.

— Avez-vous fini d'écrire vos lettres? lui dit-elle avec une indifférence affectée.

— Il n'y a plus qu'à mettre les adresses, répondit M. Bailleul.

— Je m'en charge. Pendant ce temps, allez dire à Pierre qu'il s'apprête; il faut qu'il les porte à Paris sur le champ.

— C'est donc une circulaire? dit Chaudieu en regardant les feuillets de papier dispersés sur le tapis vert.

— Vous savez que nous devions avoir demain une dizaine de personnes à dîner à Paris, répondit M. Bailleul; mais ma femme étant souffrante, nous contremandons les invitations.

— Je vous ai prié d'aller chercher Pierre, reprit la maîtresse au logis.

— J'y vais, ma bonne amie, répondit le mari débonnaire en s'empressant d'obéir.

Dès que son mari fut sorti, madame Bailleul vint s'asseoir devant la table à jeu sans paraître accorder aucune attention à son gendre. Après avoir écrit deux ou trois adresses, elle laissa tomber sur lui un regard distrait et lui dit du même ton que si elle eût parlé du soleil ou de la pluie :

— Vous avez donc vu M. Laboissière ?

— Je sors de chez lui, répondit Chaudieu avec une égale affectation d'insouciance.

— Quand vous lui avez proposé ce remboursement, il n'a pas fait d'objections ?

— Je les ai levées.

— Ne pouvez-vous me dire par quel moyen ?

— Qu'importe le moyen, quand la fin est obtenue !

Madame Bailleul baissa le nez sur la table et écrivit encore une ou deux adresses.

— Il n'a été question entre vous que de ces actions ? reprit-elle en cherchant à dissimuler son agitation.

— Nous avons encore parlé d'autres choses.

— Ah!... Mais rien d'important sans doute... rien qui vaille la peine que vous m'en parliez ?

Chaudieu contempla un instant sa belle-mère, dont la figure, en dépit de ses efforts pour se contraindre, trahissait une appréhension violente. Il eut pitié de cette angoisse, et, tirant de sa poche les lettres qui devaient la calmer, il les plaça sur la table sans prononcer un seul mot.

Madame Bailleul, étonnée, prit le paquet. N'y voyant pas d'adresse, elle regarda le cachet et reconnut aussitôt le chiffre de Laboissière. A cette vue elle poussa un cri étouffé et arracha l'enveloppe avec l'avidité d'une tigresse qui éventre sa proie. Les lettres s'éparpillèrent sur la table. En les apercevant, en se voyant sauvée, l'épouse coupable rougit et pâlit tour à tour. Un instant elle fut près de perdre connaissance, mais son énergique naturel la soutint. Bientôt sa contenance se raffermit, des éclairs jaillirent de ses yeux; puis tout à coup, par un mouvement irrésistible, elle

se leva, prit les deux mains de son gendre et les étreignit convulsivement dans les siennes.

—Vous êtes mon sauveur, et je vous dois plus que la vie, lui dit-elle d'une voix tremblante d'émotion.

— Cachez cela, votre mari va rentrer, répondit Chaudieu avec le sang-froid qui ne l'abandonnait jamais.

Madame Bailleul rassembla les lettres, mais, au moment de les serrer dans sa poche, elle s'arrêta frappée d'une crainte nouvelle et se mit à les compter.

— C'est inutile, lui dit son gendre, elles y sont toutes

— Toutes ?

— Il y en a quarante-trois.

— Vous les avez comptées ? dit-elle avec une sorte de confusion.

— Comptées seulement; ce cachet vous atteste que cette indispensable précaution prise, ma curiosité n'est pas allée plus loin.

— Vous êtes le meilleur et le plus généreux des hommes! Je ne me pardonnerai jamais la manière dont je vous ai traité ce matin. J'avais douté de vous au moment même où vous me rendiez un service que je voudrais payer de mon sang.

— Vous pouvez vous acquitter à bien meilleur marché, dit Chaudieu.

— Oh! parlez! s'écria madame Bailleul, dont le caractère hargneux et dominateur semblait complétement transformé par la reconnaissance.

— Je vois que vous allez déjà mieux; vous passerez une bonne nuit, et demain vous serez tout à fait bien portante. Faites-moi le plaisir de donner votre dîner.

Madame Bailleul prit les lettres qui devaient contremander les invités et les déchira sans la moindre hésitation.

— Ceci est un enfantillage, dit-elle ensuite; demandez-moi un service sérieux; enfin donnez-moi l'occasion de vous prouver que si j'ai quelquefois l'humeur difficile, du moins je ne suis pas une ingrate.

— Voici Pierre, dit M. Bailleul en entrant inopinément dans le salon.

Le vieillard s'arrêta déconcerté à l'aspect des lettres qu'il avait passé deux heures à rédiger et dont les fragments soulevés par le courant d'air de la porte voltigeaient çà et là sur le parquet.

— Tu les as trouvées mal écrites, dit-il en regardant sa femme d'un air dolent; j'y avais pourtant mis tous mes soins.

— Qui vous parle de cela? repartit madame Bailleul, qui, envers son mari, reprit son ton habituel; j'ai changé d'avis, le dîner aura lieu.

— Mais, ma bonne amie, permets-moi de te faire observer que, dans ton état d'indisposition, c'est une imprudence.

— Je vais mieux.

— Tu le crois, mais au fond...

— Je vous dis que je vais mieux.

— Je serais ravi que cela fût vrai, mais il me paraît impossible...

— Mon Dieu, monsieur Bailleul, si vous avez juré de me faire retomber malade, vous n'avez qu'à continuer ainsi. Je vous répète que je suis guérie, que je me porte à merveille et que notre dîner de demain ne sera pas remis d'un seul jour. Maintenant voulez-vous me faire le plaisir de dire à Pierre que nous partirons pour Paris ce soir à sept heures, et qu'il tienne la voiture prête?

M. Bailleul trouva inutile d'essayer une plus longue opposition, et il sortit aussitôt pour faire exécuter le contre-ordre qu'il venait de recevoir.

— Maintenant que nous sommes tranquilles, dit la femme de quarante-cinq ans, dont la curiosité s'était allumée à mesure que s'éteignait sa terreur, racontez-moi ce qui s'est passé entre vous et cet homme; dites-moi par quel sortilége vous avez dompté ce caractère insolent et impitoyable.

— A quoi bon s'appesantir sur des détails qui réveille-

raient en vous de pénibles souvenirs? répondit Chaudieu avec gravité; qu'il ne soit jamais question entre nous de ce qui vient de se passer. Pour moi, dès à présent, je ne m'en souviens plus. Vous êtes la mère de ma femme; à ce titre, ainsi que vous le disiez ce matin, je vous dois affection et respect; le reste ne me regarde pas. L'essentiel c'est que nous voilà débarrassés d'un homme dangereux à plus d'un titre.

Un gendre rancunier se fût vengé peut-être des mauvais procédés de madame Bailleul en lui jetant sans miséricorde cette phrase accablante : « Celui que vous aimiez a mérité les galères! » Chaudieu, avec la générosité qui est le partage des caractères fortement trempés, évita toute allusion qui eût pu redoubler l'humiliation de sa belle-mère.

— Tout est fini, j'espère, reprit madame Bailleul le front couvert de rougeur; il était invité pour demain, mais bien certainement il ne viendra pas.

— Il viendra, dit Chaudieu.

— Il oserait! s'écria la femme désabusée, qui pour triompher d'un effroi soudain eut besoin de se rappeler qu'elle n'avait plus rien à craindre de son indigne amant

— Il osera, car ce n'est pas l'audace qui lui manque. Mais rassurez-vous, je serai là. Recevez-le donc comme de coutume, et quoi qu'il arrive, ne vous effrayez de rien ; je prends tout sur moi.

Depuis une demi-heure à peine, les manières de la belle-mère et du gendre à l'égard l'un de l'autre avaient subi la plus brusque métamorphose. Chaudieu, qui la veille encore semblait regarder la subordination comme son état naturel, parlait maintenant avec l'accent absolu d'un homme décidé à prévaloir, quel que soit l'obstacle qu'il rencontre. De son côté, madame Bailleul, qui ne souffrait guère la contradiction et qui exigeait de tous les membres de sa famille une obéissance passive, madame Bailleul pour la première fois écoutait avec déférence l'opinion d'autrui et pliait devant une volonté dont elle n'avait jamais soupçonné l'exis-

tence. Ce fait seul constituait une véritable révolution domestique, et il était impossible que le pouvoir menacé de déchéance ne s'aperçut pas du péril où il se trouvait engagé.

Subjuguée jusqu'alors par la force des circonstances, dominée par ses propres impressions, madame Bailleul fut frappée à la fin de l'assurance avec laquelle s'exprimait son gendre. Un peu surprise déjà, elle lui jeta un regard perçant, et trouva dans ses yeux une énergie si froide, sur son front une résolution si tenace, que subitement elle éprouva une émotion analogue à celle d'un nageur novice qui, après s'être ébattu quelque temps au milieu d'une eau dormante, perd pied tout à coup et se sent attiré dans un abîme inconnu.

— En vérité, dit-elle avec un sourire contraint, vous ne doutez de rien aujourd'hui, et j'ai peine à vous reconnaître, vous d'ordinaire si réservé, si paisible, si doux.

— Si poule mouillée! n'est-ce pas? répondit Chaudieu d'un ton passablement ironique.

— Je n'ai pas dit cela.

— Mais vous le pensez, ce qui revient au même. Que voulez-vous, ma chère belle-mère, les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

— Le caractère ne change pas ainsi d'une minute à l'autre.

— Aussi le mien n'a-t-il nullement changé : je suis aujourd'hui ce que j'étais hier.

— Une énigme! car vous avez beau dire, il y a deux hommes en vous; votre regard, votre voix, votre maintien, tout me semble nouveau. Oui, une étrange énigme!

— Êtes-vous très-curieuse d'en connaître le mot?

— Je suis une femme, répondit madame Bailleul en essayant de dissimuler par un sourire la vague anxiété dont elle ne pouvait se défendre.

— Et moi, je suis un homme, dit Chaudieu de l'air le plus grave, je suis un homme, et non un automate, comme vous l'avez cru jusqu'à présent : voilà toute l'énigme. Maintenant

que vous me connaissez, ma conduite depuis cinq mois vous paraît sans doute étrange : deux mots vont l'expliquer. Je ne suis ni un héros, ni un savant; j'ai peu d'esprit et point de talents, mais du moins je suis un honnête homme, ami de la justice et esclave du devoir. En me mariant, j'ai cru prendre un engagement sérieux ; j'ai résolu de faire un bon ménage, de rendre ma femme heureuse et de bien vivre avec sa famille. Mais mon mariage avait été si rapidement conclu par mon oncle que je vous connaissais à peine. Vous avez provoqué cette explication, veuillez donc excuser ma franchise. Mes dispositions affectueuses ne reçurent ni de vous ni d'Adolphine l'accueil qu'elles méritaient peut-être. Je ne dis rien de mon beau-père, le meilleur des hommes ! Mais vous, de qui dépendait surtout la réalisation de mes projets de bonheur domestique, vous m'avez refusé tout appui. Ni mes attentions, ni mes égards, ni ma complaisance, n'ont trouvé grâce devant vous, et ma femme a scrupuleusement réglé sa conduite sur la vôtre.

— Les torts de votre femme ne me regardent pas, dit madame Bailleul, qui n'avait pas écouté sans confusion ces reproches légitimes.

— Les torts d'une fille ne regardent pas sa mère ! s'écria Chaudieu. Pourquoi donc alors la loi rend-elle les parents responsables des fautes de leurs enfants? Sans l'exemple qu'elle avait sous les yeux, Adolphine se fût maintenue dans la soumission qu'elle me doit, et je ne serais pas forcé maintenant de l'y faire rentrer. Oui, ses défauts sont votre ouvrage, et c'est ce qui me rend indulgent envers elle. Une semaine après mon mariage, je savais à quoi m'en tenir, et si je n'avais écouté que mon amour-propre, j'aurais remis sur le champ toute chose à sa place. Mais j'ai voulu que, dans une affaire si délicate, aucun tort ne pût m'être imputé. J'ai donc soumis mon caractère, peu endurant de sa nature, à l'épreuve la plus difficile. Je me suis prescrit six mois entiers de patience, d'abnégation, d'obéissance, de domesticité enfin, et ce mot n'est que juste, me disant que

si, pendant ce temps, je ne réussissais pas à fléchir par ces humbles moyens votre humeur despotique, j'aurais alors le droit, chèrement acquis, d'opposer ma fermeté à votre violence. De ces six mois, cinq sont écoulés aujourd'hui, et les circonstances qui ont amené cette discussion me dispensent d'attendre la fin du sixième. Dès à présent, nous entrons dans un ordre de choses nouveau.

— Est-ce une rupture? demanda madame Bailleul, tout étourdie de ce qu'elle venait d'entendre. Au moment où vous venez de me rendre un service inappréciable, manquerez-vous de générosité en vous brouillant avec moi à propos de quelques malentendus si faciles à réparer?

— Ce ne sera une rupture que si vous la proclamez vous-même. Vous êtes ma belle-mère, et je connais les devoirs que ce titre m'impose; vous trouverez toujours chez moi les attentions, les prévenances, les égards qui vous sont dus; mais le gouvernement de ma maison est un soin dont je désire m'acquitter moi-même. Je vous supplie donc très-humblement de vouloir bien vous rappeler que dorénavant il n'y a plus ici qu'un seul maître, moi!

Benoît Chaudieu salua sa belle-mère avec une politesse sérieuse et sortit du salon sans lui donner le temps de répliquer.

En toute autre circonstance, madame Bailleul se fût cramponnée désespérément au pouvoir qui lui était arraché d'une manière si imprévue, mais elle se trouvait dans une de ces positions compromises où toute résistance est impossible. Elle amena donc son pavillon sans même essayer un simulacre de combat, humiliation inouïe que lui fit supporter en silence cette considération toute-puissante, la nécessité.

Cependant la restauration de l'autorité maritale n'était accomplie qu'à moitié; restait à ranger à la soumission une charmante femme de vingt-trois ans; rude entreprise! diront tous ceux qui en ont tenté de semblables. Ainsi, Benoît Chaudieu n'avait pas encore gagné sa journée, et,

remportât-il, avant le soir, une victoire complète, ce triomphe était menacé d'un lendemain. Laboissière, cet implacable spadassin, qui avait déjà tué trois hommes en duel, ne s'était-il pas juré à lui-même, par le serment le plus effroyable, de changer ce trio funèbre en quatuor, au moyen de l'odieux honnête homme qui possédait le secret de son ignominie?

X

Six heures et demie du soir venaient de sonner aux pendules de l'appartement qu'occupaient monsieur et madame Bailleul, dans la rue Vendôme. Tous les convives, un seul excepté, se trouvaient réunis dans le salon; à part la maîtresse de la maison et sa fille, il n'y avait parmi eux aucune femme : c'étaient, pour la plupart, d'anciens amis de M. Bailleul, appartenant à cette classe estimable qui, au milieu du tourbillon parisien, conserve, au fond du Marais, les habitudes pacifiques et routinières de l'ancienne bourgeoisie; race curieuse à étudier, et dont les joueurs de billard ou de domino du café Turc offrent un échantillon assez pittoresque.

En regard de ces honnêtes rentiers, deux ou trois hommes plus jeunes, et de qui les manières annonçaient des mœurs moins patriarcales, composaient une minorité qui, selon l'usage, suppléait au nombre par le mouvement et la loquacité. Ces représentants de la France moderne, avaient d'ordinaire la meilleure part aux bonnes grâces de madame Bailleul, qui, comme presque toutes les femmes sur le retour, trouvait les vieillards insupportables et réservait ses sympathies à la jeunesse. Mais, en ce moment, la belle-mère de Chaudieu était hors d'état de faire des frais d'amabilité pour personne; un malaise croissant donnait à son maintien et à ses moindres gestes quelque chose de

contraint et d'inquiet; ses yeux allaient fréquemment de la pendule à la porte du salon, et, deux ou trois fois, le bruit de la sonnette, qui semblait indiquer l'arrivée du convive retardataire, la fit tressaillir de dépit en elle-même.

Le dîner avait été indiqué pour six heures précises, et les invités, gens réglés et méthodiques, commençaient à trouver l'attente longue. La conversation languissait insensiblement, malgré les efforts de Chaudieu pour la soutenir, car l'appétit est silencieux et mélancolique. M. Bailleul, qui, depuis quelque temps, ne disait mot et semblait rouler dans sa tête un projet extraordinaire, prit à la fin sa détermination et s'approcha de sa femme.

— Ma bonne amie, lui dit-il à demi-voix, il est près de sept heures; sans doute Laboissière ne viendra pas, et d'ailleurs nous ne nous gênons point avec lui. Ne penses-tu pas qu'il serait convenable de faire servir:

Le bruit de la sonnette qui, au même instant, retentit avec force, empêcha madame Bailleul de répondre, et lui causa un frémissement aussitôt réprimé. Cette fois, non-seulement ses regards, mais ceux de la réunion tout entière se dirigèrent vers la porte, qui s'ouvrit bientôt à la satifaction générale des invités.

— M. Laboissière, dit un domestique.

Autrefois, aux jours de combat, les jeunes gentilshommes de la maison du roi mettaient leurs plus beaux justaucorps, leurs plus riches dentelles, leurs perruques les plus galantes; l'homme aux spéculations équivoques, dont le physique et les manières n'eussent pas déparé une compagnie de mousquetaires, semblait avoir voulu pratiquer, autant qu'il était en son pouvoir, les préceptes de cette coquetterie martiale. Jamais son costume, toujours soigné jusqu'à la fatuité, n'avait offert des détails plus recherchés; ce n'étaient que boutons de brillants, chaîne d'or, bagues de prix. Pour venir dîner au Marais, cette terre classique des bottes à semelles de liége et des socques articulés, il avait mis des souliers vernis et des bas à jour. Dans ce bril-

lant équipage, Laboissière resplendissait lui-même si superbement, qu'on eût été embarrassé de décider si c'étaient les vêtements qui paraient l'homme ou l'homme qui parait les vêtements. Sa chevelure, naturellement bouclée et d'un blond fauve à reflets de cuivre, avait un faux air de la crinière du lion, tandis que ses moustaches presque rouges et aiguisées de pommade rappelaient, par leur saillie en retroussis, les crocs du sanglier. Son front menaçait le plafond, son pas ébranlait le parquet, son sourire équivalait à une insulte, son regard semblait un soufflet.

De même que les gens du peuple ont des habits pour les jours ordinaires et d'autres habits pour les dimanches, Laboissière, industriel par état et bretteur par tempérament, changeait de peau selon l'occurrence; après une semaine laborieuse, consacrée à des spéculations plus ou moins loyales, il s'était endimanché ce jour-là en duelliste, dans la ferme résolution de faire le lundi au bois de Boulogne.

Le loup-cervier, plus que jamais digne de ce titre, alla droit à madame Bailleul, devant laquelle il s'inclina, en mettant dans son salut toute l'insolence que peut comporter cette marque de respect; il jeta au maître du logis un bonjour non moins impertinent, et arrêta sur Adolphine un regard d'intelligence qui la fit rougir. Il promena ensuite les yeux autour du salon, et chercha la victime qu'il s'était promis d'immoler, au plus tard, le lendemain. Chaudieu, le dos tourné, causait dans l'embrasure d'une fenêtre; en l'apercevant, Laboissière raidit les jarrêts, porta la tête en arrière et prit l'attitude d'un coq de combat dressé sur ses ergots; ainsi posé, d'un bout du salon à l'autre; il interpella son ennemi d'un ton si haut et en termes si imprévus, qu'au premier mot toutes les conversations particulières cessèrent.

— Je trouve bien surprenant, monsieur Chaudieu, dit-il au milieu du silence, que vous vous permettiez d'être ici, sachant que j'y devais venir! Je vous ai défendu hier de paraître dorénavant dans le même lieu que moi; puisque

vous avez si peu de mémoire, ma cravache vous en donnera.

Un murmure de stupeur et d'improbation accueillit cette provocation inouïe. Les convives, qui ne songeaient qu'à bien dîner, perdirent momentanément l'appétit; Adolphine et sa mère se levèrent, pâles toutes deux et glacées de terreur; M. Bailleul, qui ne manquait de fermeté que vis-à-vis de sa femme, se dirigea d'un air indigné vers l'homme qui l'offensait si gravement en choisissant sa maison pour le théâtre d'un pareil scandale; mais il fut retenu par quelques-uns de ses amis, qui, par prudence, l'empêchèrent de se commettre, lui, vieillard, avec un homme de trente ans connu pour ne rien respecter.

Au milieu de l'émoi général, l'insulté seul avait conservé son sang-froid. Il attendit patiemment que Laboissière eût achevé son allocution, et lui adressa ensuite un signe de main qui pouvait se traduire par ces mots : Dans un moment je suis à vous. S'adressant alors aux jeunes gens qui venaient de causer avec lui, il leur dit à demi-voix :

— Monsieur Ruault, monsieur Milange, et vous, Boyer, ayez la complaisance de m'accompagner ; Boyer, dites à Joliat, qui est près du piano, que je le mets aussi en réquisition.

Après avoir choisi pour témoins de la scène qui allait avoir lieu les quatre hommes les plus jeunes de la réunion, Chaudieu fit quelques pas vers Laboissière et lui dit avec calme :

— Monsieur, voilà un drame trop chaudement attaqué pour qu'il soit possible d'en laisser languir l'intérêt ; mais ce salon, fort bien choisi pour l'exposition, ne saurait convenir au dénouement. Veuillez me suivre jusqu'à l'antichambre.

— Jusqu'en Chine! jusqu'en enfer ! s'écria le duelliste qui se dirigea vers la porte d'un air triomphant.

Quelques-uns des convives essayèrent d'intervenir, mais

les adversaires s'ouvrirent le passage sans écouter leurs paroles de conciliation.

Au moment de sortir Chaudieu se retourna.

— Que cela ne vous empêche pas de faire servir le dîner, cria-t-il à sa belle-mère ; nous en avons pour cinq minutes tout au plus.

A ces mots, il ferma la porte, et rejoignit son antagoniste et les témoins, qui s'étaient arrêtés dans l'antichambre, d'où ils avaient renvoyé les domestiques.

— Messieurs, s'écria Boyer, avant d'aller plus loin, il me semble...

— Boyer, pas un mot de plus, interrompit Chaudieu. Vous, messieurs, faites-moi le plaisir de vous ranger dans les embrasures des fenêtres et de laisser le théâtre libre pour les acteurs. Ceci est une tragi-comédie que je vous expliquerai tout à l'heure ; ce dont je vous prie en ce moment, c'est d'y assister en silence et sans l'interrompre.

Le mari d'Adolphine parlait d'un ton si absolu, que les quatre jeunes gens obéirent machinalement. Pendant ce temps, Laboissière avait pris position au milieu de l'antichambre, et y restait immobile, les bras croisés sur la poitrine, le défi dans les yeux, le dédain aux lèvres, provoquant et superbe comme le tenant d'un tournoi. Chaudieu, les voyant placés selon son désir, reprit la parole d'une voix ferme.

— Cet homme, que vous connaissez tous de réputation, dit-il en montrant son adversaire, veut me forcer de me battre avec lui. S'il n'était qu'un duelliste, je lui accorderais cet honneur, en usant de mon droit d'offensé pour régler les conditions du combat : nous nous battrions à bout portant, un seul pistolet chargé. Je me battrais donc avec un duelliste, mais je n'accepte pas le cartel d'un fripon.

— Vous êtes un infâme calomniateur ! s'écria l'industriel, à qui la destruction de sa fausse lettre de change avait rendu toute son insolence.

— Cependant, reprit l'insulté, sans s'arrêter à cette interruption, il ne me semble pas juste qu'un honnête homme se laisse impunément offenser par un escroc. J'ai prévenu, hier, M. Laboissière, qu'à la première offense le châtiment ne se ferait pas attendre. Vous venez d'être témoins de l'outrage, soyez-le maintenant de la correction.

Par un mouvement prompt comme l'éclair, Chaudieu s'arma d'un maître jonc, laissé dans un coin de l'antichambre par un des rentiers du Marais, et qui se rencontrait là tout à point, comme se trouve dans la coulisse le bâton dont se sert Scapin pour battre Géronte.

— Chaudieu ! y pensez-vous ! s'écrièrent les témoins, qui se précipitèrent vers lui pour le retenir.

— Arrière! dit-il vivement, en les écartant par un moulinet qui eût suffi pour constater son origine bretonne ; ne voyez-vous pas que monsieur a pris ses mesures et qu'il est en état de se défendre?

— Tous les yeux se portèrent sur Laboissière, qui avait déployé subitement ses bras croisés jusqu'alors ; dans sa main droite brillait un stylet qu'il venait de prendre dans la poche de son habit. A cette vue l'anxiété des assistants redoubla, et deux d'entre eux se glissèrent vers le duelliste dans l'intention de le désarmer ; mais il déjoua cette manœuvre en reculant jusqu'à ce qu'il se trouvât adossé à l'un des angles de l'antichambre.

— Champ libre, messieurs ! dit-il alors d'une voix éclatante.

— Oui, champ libre ! répéta Chaudieu. Il veut un duel ; ceci en est un, et les armes ne peuvent être mieux choisies. Le poignard convient à la main d'un faussaire comme le bâton à ses épaules.

A ces mots, sans écouter ses amis, qui n'osant plus essayer de le retenir de force, cherchaient à l'arrêter par leurs remontrances, il marcha sur Laboissière.

— Je vous prends tous à témoin que je suis attaqué et forcé de me défendre, dit celui-ci, en se mettant en garde

dans une attitude appropriée à ce duel singulier, le bras gauche en avant et arrondi à hauteur de tête, de manière à parer le premier coup, le stylet fortement serré dans la main droite et prêt à la riposte.

Lesdeux ennemis restèrent un instant immobiles, à trois pas de distance, les yeux l'un sur l'autre et mutuellement attentifs à leurs moindres mouvements.

— Coup pour coup! fit Laboissière en voyant le bras de son adversaire levé.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage ni d'exécuter la riposte qu'il méditait. Après avoir, dans un tournoiement si rapide que l'œil ne pouvait le suivre, menacé à deux reprises la tête du belliqueux industriel, l'arme du Breton décrivit subitement un demi cercle en sens contraire, frappa, de bas en haut, Laboissière au poignet droit, et lui fit sauter de la main le stylet. Chaudieu se précipita aussitôt sur son adversaire désarmé, le saisit au collet, le tira au milieu de l'antichambre par une secousse vigoureuse, et lui appliqua lestement sur les épaules une demi-douzaine de coups de canne.

— Il ne s'agit pas de vous assommer, mais de vous corriger, lui dit-il alors en le lâchant brusquement. Si la leçon ne suffit pas, je suis à vos ordres pour une seconde.

Laboissière avait vu dix fois la pointe d'une épée à quelques pouces de sa poitrine ou le canon d'un pistolet braqué sur lui, et jamais dans ces différentes rencontres, sa fermeté ne s'était démentie; mais, en ce moment, l'humiliation à laquelle il n'avait pu se soustraire parut avoir brisé toute son énergie. Pris d'un vertige soudain, il sentit ses genoux se dérober sous lui et gagna d'un pas mal assuré une banquette sur laquelle il se laissa tomber à demi mort de honte et de rage.

Si expéditive qu'eût été l'exécution que nous venons de décrire, les témoins choisis par Chaudieu n'y avaient pas assisté seuls. Le champ de bataille, il est vrai, avait été scrupuleusement respecté, car le poignard de l'un des

combattants et la manière toute bretonne dont l'autre jouait du bâton rendaient prudents les plus hardis; mais à toutes les portes de l'antichambre se pressaient les figures curieuses ou effrayées des convives et des domestiques. M. Bailleul, sa femme, Adolphine même n'avaient pas perdu un seul détail de cette scène tragi-comique.

L'émotion universelle était si forte, qu'un instant après le dénouement, le silence de l'immobilité régnait encore. Chacun, parent ou étranger, maître ou valet, restait à sa place, l'œil fixe et la bouche béante, comme si sa curiosité n'eût pas été complétement assouvie. Quelques-uns même, à qui Laboissière avait déplu par ses manières impertinentes, semblaient avoir pris goût à la chose, et peu s'en fallut que deux ou trois ne criassent : Bis!

— Messieurs, dit alors Chaudieu en s'adressant à la galerie, la pièce est jouée; ce que nous avons de mieux à faire maintenant, c'est d'aller nous mettre à table. Pierre, continua-t-il en appelant son domestique, donnez à M. Laboissière son chapeau et le reconduisez jusqu'à la rue. M. Guichard, poursuivit-il en s'adressant au plus considérable des convives, veuillez offrir le bras à madame Bailleul et nous montrer le chemin de la salle à manger; voilà trop longtemps qu'on nous fait attendre un mauvais dîner.

Benoît Chaudieu, qui jusqu'alors n'avait jamais eu voix consultative dans la maison de sa belle-mère, se vit obéi avec une ponctualité merveilleuse; tant il est vrai que toute victoire, même une victoire à coups de poing, grandit dans l'esprit des autres celui qui la remporte. Laboissière, littéralement ivre de l'affront qu'il avait reçu, se laissa expulser sans essayer la moindre résistance, et se trouva un instant après sur le pavé de la rue Vendôme, ne sachant s'il était bien éveillé ou si le plus épouvantable cauchemar était venu s'accroupir sur lui pendant son sommeil. A la fin il pencha pour cette dernière opinion.

- De tels outrages à moi! se dit-il avec une méprisante incrédulité; à moi, qui ai tué trois hommes en duel et qui

en ai blessé quatre! Allons donc! j'aurai trop bu à dîner et je fais un mauvais rêve; il est évident que je suis gris, et même je me suis déjà laissé tomber, car j'ai le poignet droit horriblement foulé.

Pendant ce temps, les autres personnages de ce récit faisaient leur entrée dans la terre promise de la salle à manger. Dans le salon, par où il fallait passer, Chaudieu retint en arrière les convives dont il avait réclamé l'assistance.

— Messieurs de la jeune France, laissez passer les anciens, leur dit-il en souriant; j'ai encore un mot à vous dire.

Les quatre témoins se groupèrent avec empressement autour de lui.

— Messieurs, reprit-il d'un ton sérieux, j'ai dit tout à l'heure quelle raison m'empêchait et m'empêchera toujours de me battre avec monsieur Laboissière. J'ignore si cette explication vous a paru satisfaisante. Le duel a des maximes tellement rigoureuses que peut-être un refus qui me semble, à moi, légitime, vous paraît, à vous, contraire aux rigides principes de l'honneur. S'il en est ainsi, ce dont je serais désolé, voici ce que je dois vous dire : vous êtes ici quatre hommes pour qui je professe la plus sincère estime et dont l'approbation m'est trop précieuse pour qu'il me soit possible de m'en passer. Si donc l'un ou plusieurs d'entre vous, interprétant mal ma conduite, me font l'injure de croire que je recule devant un duel, je les supplie de vouloir bien s'expliquer à cet égard afin que je leur prouve qu'ils se sont trompés.

D'un mouvement unanime les quatre jeunes gens tendirent la main à Chaudieu, et ils serrèrent cordialement la sienne l'un après l'autre.

— Vous vous moquez de nous, lui dit M. Ruault; à votre place j'en aurais fait tout autant. Je n'ai pas besoin de connaître votre grief contre Laboissière pour savoir que c'est un vrai chevalier d'industrie.

— Vous avez, ma foi, fort bien fait de lui frotter les

oreilles, ajouta M. Milange; cela le rendra peut-être moins insolent.

— Parbleu, mon cher, dit à son tour M. Joliat, chétif personnage d'environ cinq pieds de haut, on a beau dire, la vigueur physique est une belle chose. Il paraît qu'en Bretagne on n'y va pas de main morte.

— Ce qu'il y a de certain, fit Boyer, c'est que voilà le terrible spadassin coulé bas. Du diable! s'il ose reparaître chez Tortoni.

— Ainsi donc, messieurs, vous m'approuvez tous? demanda Chaudieu.

— Parfaitement, complétement, entièrement, répondirent-ils tous quatre à la fois.

— En ce cas, à table.

Le dîner se ressentit du hors-d'œuvre étrange qui l'avait précédé. Les convives les mieux disposés à y faire honneur avaient perdu une partie de leurs moyens, et l'on eût dit que la canne du Breton retentissait encore au fond de chaque estomac. Mais si l'appétit languit, la conversation, en revanche, fut bruyante; les prouesses industrielles de Laboissière en firent à peu près tous les frais. Chacun dit son mot, même les plus circonspects. Le spéculateur duelliste, qui jusqu'alors, grâce à ce dernier titre, s'était vu redouté de ses dupes et avait joui d'une sorte d'inviolabilité, fut l'objet des accusations les plus sanglantes, et, il faut le dire, les plus justifiées. Le bâton avait rompu le prestige de l'épée. Parmi les plus paisibles rentiers de la société il ne s'en trouvait pas un seul qui ne se promît d'assommer la race spadassine, pour peu que l'occasion s'en présentât.

Avant la fin du repas, le bandeau qui avait trop longtemps couvert les yeux d'Adolphine était entièrement déchiré. Laboissière n'était plus pour elle qu'un aventurier démasqué; les deux femmes, la rougeur sur le front et la confusion dans le cœur, rendaient grâce au ciel, l'une de n'être pas restée, l'autre de n'être pas tombée à la merci d'un pareil homme.

Après dîner, les convives ne tardèrent pas à se retirer; au moment où les derniers prenaient leurs chapeaux, Chaudieu s'approcha de sa belle-mère et lui dit à l'oreille :

— Éloignez votre mari, je désire parler un instant à ma femme devant vous seule.

— Mon ami, dit aussitôt madame Bailleul à son époux, puisque ces messieurs s'en vont, voudrais-tu avoir la complaisance d'aller jusque chez le pharmacien, qui ne m'a pas encore envoyé mes pilulles :

— Ma bonne amie, répondit le bonhomme, je te ferai observer qu'il est dix heures passées; il me semble qu'un domestique pourrait bien...

— Je crains une méprise et je ne me fie qu'à toi. D'ailleurs, que Pierre t'accompagne.

Habitué à l'obéissance passive, M. Bailleul partit aussitôt pour exécuter cette corvée de confiance.

Quand tous les personnages inutiles furent sortis, Chaudieu vint se placer en face des deux femmes.

— Ma chère Adolphine, dit-il d'un ton affectueux et grave, j'ai eu hier une explication avec ta mère; elle voudra bien t'en faire part, car je n'aime pas les redites. Aujourd'hui je me contenterai de t'adresser un petit avertissement que les circonstances rendent indispensable. Je ne suis pas beau, je n'ai ni un esprit transcendant ni une amabilité séduisante : voilà mon opinion sur moi-même; la tienne est un peu sévère : je sais que tu me trouves positivement laid, sot et ennuyeux.

— Benoît, pouvez-vous dire cela! s'écria la jeune femme, déconcertée d'un pareil préambule.

— Je ne demanderais pas mieux que de te plaire, reprit-il froidement; mais puisque la nature m'a refusé les dons qui pourraient m'obtenir ta tendresse, je suis forcé de renoncer aux priviléges de l'amant et de me contenter des droits du mari. Ces droits, continua-t-il d'une voix tranchante, je saurai les faire respecter. Je ne reviendrai pas sur le passé, mais je dois te dire, pourtant, que ta con-

duite à l'égard de ce Laboissière a été légère et inconvenante; j'excuse une première imprudence, j'aurais moins d'indulgence pour la seconde et je ne pardonnerais jamais une faute. C'est à toi maintenant de décider si tu veux la paix ou la guerre; mais réfléchis avant de choisir. Tu viens de voir que je sais châtier un insolent; ne me force pas de t'apprendre que je sais aussi punir une coupable.

Foudroyée par cette sévère allocution, Adolphine essaya d'une voix émue quelques paroles de justification que son mari interrompit brusquement.

— Pas un mot de plus, dit-il, je sais à quoi m'en tenir; tu es avertie; comme tu agiras, j'agirai. Mets ton chapeau; nous avons trois lieues à faire avant d'arriver chez nous. Je vais voir si notre voiture est là.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela signifie! s'écria madame Chaudieu quand son mari fut sorti du salon.

— Cela signifie, répondit madame Bailleul, qu'avec son air de bonhomie il nous a jouées toutes deux. Le mouton est un loup, et maintenant au lieu de songer à le tondre, prends garde à ses dents.

- Il m'a fait une peur horrible. Avez-vous remarqué son regard pendant qu'il me parlait! il y a de l'Othello dans ces yeux-là.

— Un vrai loup, te dis-je. Ainsi, mon enfant, plus de coquetterie et surtout pas de sottises, il ne ferait de toi qu'une bouchée.

— Vous croyez qu'il serait capable...

— De tout; rien n'est pire que ces eaux dormantes; d'ailleurs tu viens de le voir à l'œuvre.

Adolphine éprouva un léger frisson qui parcourut ses blanches épaules, et elle respira avec force comme si elle eût déjà senti sur sa bouche l'oreiller de Desdemona.

Un quart d'heure après, les deux époux étaient partis pour leur maison de campagne.

Après avoir médité les projets les plus sanguinaires, Gustave Laboissière comprit qu'avec un adversaire déterminé

à refuser tout cartel et doué de la vigueur d'Hercule, la seule vengeance possible était l'assassinat; mais, ainsi que Chaudieu l'avait prévu, l'homme qu'un faux n'avait pas effrayé recula devant un crime dont l'enjeu eût été sa tête. L'aventure, dont les détails amplifiés, selon l'usage, s'étaient répandus dès le lendemain parmi ses connaissances, lui rendit insupportable le séjour de Paris, d'où certaines considérations de prudence lui conseillaient d'ailleurs de s'absenter. Le spéculateur duelliste dévora son humiliation, et avala, pour la faire passer, tout ce qu'il put accrocher çà et là d'espèces sonnantes; puis, sans crier gare, il transporta ses pénates à Bruxelles, refuge ordinaire des aventuriers de son espèce. Il faut être juste pour tout le monde; nous ajouterons donc que Gustave Laboissière a laissé à Paris de nombreux regrets, aux personnes dont il a emporté l'argent.

Corrigée par la leçon qu'elle venait de recevoir, et, de plus, avertie par quelques cheveux gris du départ définitif des amours, madame Bailleul, après la fugue de Laboissière, se réveilla dévote un beau matin. C'est assez dire que le collier de son mari s'est resserré d'un cran et que la laisse s'est raccourcie à proportion. A la réforme de sa femme, le bonhomme a gagné deux jours de maigre par semaine et la messe à entendre le dimanche. Il est superflu d'ajouter qu'il s'acquitte de ces devoirs nouveaux avec la soumission dont il ne s'était jamais départi auparavant; il est cependant un plaisir profane dont le retranchement lui laisse un regret quotidien : c'est la lecture de son journal favori, auquel madame Bailleul l'a pieusement désabonné; par bonheur, la rue Vendôme n'est pas loin du café Turc, et, ma foi, le vieillard, n'en dites rien à sa femme, poussa quelquefois la hardiesse jusqu'à faire l'école buissonnière dans ce respectable établissement.

Sans avoir conçu pour son mari une de ces romanesques passions que la vie du ménage éteint souvent et ne détermine jamais, Adolphine s'est attachée à lui, depuis que

deux enfants, gage de concorde, sont venus cimenter leur union. D'ordinaire, la maternité endort la coquetterie ; madame Chaudieu a subi à son insu cette salutaire influence ; près de ces blonds chérubins, qui la regardent en souriant, elle a senti s'amortir peu à peu le goût des émotions dangereuses. Ses enfants sont ses anges gardiens; d'ailleurs son mari suffirait à cet office, car il veille, et la jeune femme ne se laisse plus prendre à son air endormi. Elle le craint ; or, pour certaines natures nerveuses, chez qui l'imagination parle plus haut que le cœur, la crainte est un frein dont l'emploi est excusable, quand il est justifié par la nécessité ; sans doute l'amour seul vaudrait mieux; mais pour citer une seconde fois Larochefoucauld, à qui l'on doit revenir souvent lorsqu'on veut rester dans le vrai; — « Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu. »

Grâce à sa patiente et conciliante fermeté, Benoît Chaudieu a écarté de son toit domestique tous les éléments d'orage et de discorde. Plein d'égards pour la famille à laquelle il s'est allié, mari affectueux sans faiblesse, absolu sans tyrannie, il est le maître chez lui, chose rare ! il est aimé et considéré de son beau-père, chose plus rare ! enfin il vit en parfaite harmonie avec sa belle-mère, chose si rare que nous n'ajouterons pas un mot, de crainte d'affaiblir l'effet de cette assertion phénoménale.

UNE CONSULTATION.

I

Au commencement de l'automne dernier, parmi les personnes réunies dans le salon d'attente du docteur Magnian, se trouvait un homme d'une quarantaine d'années, blond, grêle, blafard, un peu voûté, d'aspect si malingre, en un mot, qu'il eût suffi de le regarder pour deviner qu'on était chez un médecin. En entrant, ce chétif personnage s'était assis dans un coin d'un air soucieux ; il y resta patiemment jusqu'à ce que tous les autres malades eussent été reçus par le maître du logis qui, après avoir donné sa dernière consultation, vint à lui avec un sourire cordial.

— Bonjour, Bouchereau, dit le docteur ; mille pardons de vous avoir fait attendre si longtemps ; vous savez que mon temps appartient d'abord aux malades, et j'espère qu'à ce titre vous n'y avez aucun droit?

— Les souffrances de l'âme sont pires que celles du corps, répondit l'homme blafard en étouffant un soupir.

— Qu'avez-vous donc ? reprit le médecin ; vous êtes tout défait ! madame Bouchereau serait-elle malade ?

— Ma femme a une santé de fer, répliqua Bouchereau, qui accompagna ces paroles d'un sourire plein d'amertume.

— Alors, expliquez-moi la cause de l'agitation où je vous vois. Il s'agit de l'âme, dites-vous ? si vous ne parlez pas,

comment voulez-vous que je devine ce qui se passe dans la vôtre? Voyons : en quoi puis-je vous servir ?

— Mon cher docteur, répondit l'autre en s'asseyant d'un air d'abattement, voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons. Je vous regarde comme un de mes meilleurs amis et j'ai en vous une confiance sans bornes.

— Passons les compliments.

— Ce ne sont pas des compliments, je vous dis le fond de ma pensée. D'ailleurs l'étrange confession que j'ai résolu de vous faire vous attestera l'estime que j'ai pour votre caractère.

— Au fait, dit le docteur avec un peu d'inpatience.

— Le fait est triste pour moi, et même il peut paraître ridicule ; voilà pourquoi j'hésite à l'entamer ; mais d'abord, promettez-moi de ne révéler à personne au monde ce que je vais vous dire.

— Le secret de la confession est aussi sacré pour un médecin que pour un prêtre, dit le docteur Magnian d'un ton grave.

Bouchereau soupira derechef, puis se mordit les lèvres et leva les yeux au plafond.

— Vous connaissez Pelletier ? dit-il enfin, en regardant d'un air morne son interlocuteur.

— Le capitaine d'état-major ? je ne connais que ça. Tempérament sanguin, cou court, plus d'épaules que de cervelle, organisation de taureau ! Il y a longtemps que j'ai prédit qu'il mourrait d'apoplexie.

— Dieu vous écoute !

— Vous m'étonnez : je vous croyais amis.

— Amis ! répéta Bouchereau avec une ironie mêlée d'indignation.

— Que diantre ! parlez clairement ou taisez-vous. Je ne suis pas un OEdipe pour deviner vos énigmes.

L'impatience dont pétillaient les yeux noirs du médecin ne permit pas à son dolent ami d'éluder plus longtemps le point capital de la confession.

— Eh bien ! mon cher Magnian, voici le fait en deux mots, dit-il d'une voix émue. Pelletier fait la cour à ma femme.

Le docteur avança la lèvre inférieure, pour dissimuler un sourire, et hocha la tête à plusieurs reprises avec une gravité affectée.

— Voyez-vous ça ! dit-il ensuite ; je n'aurais pas cru que ce gros Pelletier eût si bon goût. Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? D'ordinaire les maris sont les derniers à savoir ces choses-là.

— Je n'en suis que trop sûr; vous allez voir comment. Ma femme est allée passer quelques jours chez sa mère, à Fontainebleau. Avant-hier, en furetant par hasard dans sa chambre à coucher, j'ai remarqué que la clef de mon bureau allait également à son armoire à glace. Machinalement j'ai ouvert ce meuble, et, dans un arrière-tiroir assez mystérieux, j'ai trouvé plusieurs lettres de Pelletier.

— Diable! mais aussi, à quel propos ouvrir un meuble appartenant à votre femme?

— J'étais dans mon droit; d'ailleurs suspendez votre jugement. D'après la teneur même de ces lettres, j'ai acquis la preuve de la complète innocence de Virginie, qui n'a guère à se reprocher d'autres torts que celui de m'avoir fait mystère de cette correspondance. Elle ne l'a jamais encouragé, j'en suis à peu près sûr. Je lui en veux donc beaucoup moins qu'à Pelletier; mais, quant à lui, je sens que je ne lui pardonnerai jamais. Un homme à qui j'ai ouvert ma maison! un ancien camarade de Sainte-Barbe! un ami, enfin; du moins je le croyais!

— Oubliez-vous que l'on n'est trahi que par ses amis?

— Hier, je suis allé chez lui.

— Ah!

— Je lui ai reproché son indigne conduite; savez-vous ce qu'il m'a répondu?

— Il a nié.

— D'abord. Mais, à la vue de ses lettres, il a compris que

toute dénégation serait vaine. — Mon cher Bouchereau, m'a-t-il dit alors, de l'air impertinent que vous savez, puisque vous êtes si bien au courant, je ne prendrai pas la peine de mentir. Il est très-vrai que je suis amoureux de votre femme; je le lui ai déjà dit, et je ne vous promets pas de ne plus le lui redire, car, selon toute probabilité, je ne tiendrais pas ce serment. Je comprends à merveille que ce procédé vous déplaise et vous blesse; mais vous n'ignorez pas que je suis un galant homme et que j'ai l'habitude d'accepter la responsabilité de mes faits et gestes. Si donc vous vous trouvez offensé, je suis à vos ordres, prêt à vous rendre raison, où, quand et comme vous voudrez.

— Voilà de l'aplomb, dit le médecin en s'efforçant de garder son sérieux; comment! il a osé vous dire cela!

— Textuellement.

— Et que lui avez-vous répondu?

— Qu'il aurait bientôt de mes nouvelles. Là-dessus je suis sorti, car il ne me convenait pas de pousser plus loin une pareille discussion. Les choses en sont là.

La figure du médecin prit une expression de gravité. Il fit un tour dans le salon, la tête baissée et les mains derrière le dos; se rapprochant ensuite de son hôte :

— Maintenant, que comptez-vous faire? lui dit-il en le regardant fixement.

— Que me conseillez-vous?

— Je conçois que le procédé vous semble dur à supporter; d'un autre côté, je serais fâché de vous voir engagé dans un duel avec ce bretteur de Pelletier.

— Un bretteur! s'écria Bouchereau, dont les yeux semblèrent s'élargir; c'est un duelliste, c'est un spadassin qu'il faut dire, un homme qui passe toutes les matinées au tir de Lepage ou dans les salles d'armes, et qui se bat régulièrement tous les trois mois!

— Et vous-même, dit le docteur avec un regard perçant, vous êtes-vous battu quelquefois?

— Jamais, répondit l'homme marié, en ce moment plus

blafard encore que de coutume ; ce n'est pas que je n'en aie trouvé plusieurs fois l'occasion, mais le duel répugne à mes principes. L'idée de répandre le sang me révolte, c'est là une coutume barbare, qui m'a toujours paru constituer une monstrueuse anomalie au milieu de nos mœurs policées.

— Bref, vous n'avez pas une envie ardente d'aller sur le terrain ?

— Si j'étais positivement offensé, si j'avais à venger une mortelle injure, la voix de la passion me parlerait peut-être plus haut que celle de l'humanité ; car, dans certaines conjonctures, l'homme le plus sage ne peut répondre de lui-même. Mais ici, les choses n'ayant pas été poussées à l'extrême, si Pelletier, au lieu d'affecter un langage arrogant, m'avait adressé quelques excuses auxquelles je crois avoir droit, et qu'il eût pris l'engagement de se mieux comporter à l'avenir, il me semble qu'alors... dans l intérêt de tout le monde... pour éviter une esclandre... ne pensez-vous pas comme moi qu'il eût été possible et honorable...

— De ne pas vous battre ? Certainement, interrompit Magnian ; si vous allez sur le terrain, il y a dix à parier contre un que Pelletier vous saignera comme un poulet et cela vous serait désagréable.

— Docteur, vous me comprenez mal.

— A merveille, au contraire ; et la preuve, c'est que vous ne vous battrez pas, et que le capitaine vous adressera des excuses satisfaisantes. N'est-ce pas là ce que vous désirez ?

La perspicacité du médecin fit éclore une faible rougeur sur les joues de l'ami de la paix.

— Pelletier est un brutal, reprit le docteur, comme s'il se fût parlé à lui-même. Ordinairement les officiers d'état-major ont plus d'usage que cela. Qu'il cherche à plaire aux femmes, rien de mieux ; mais qu'il provoque les maris, c'est manquer à toutes les règles du savoir-vivre.

— Vous me conseillez donc de laisser l'affaire s'arranger? demanda Bouchereau d'une voix insinuante.

—Oui, certes, répondit le médecin, en riant, et de plus je me charge des négociations. Je vous le répète : dès demain, Pelletier rétractera sa provocation; il vous adressera des excuses formelles, et jurera de ne plus chercher à troubler votre repos conjugal. Ceci est mon affaire; le reste vous regarde.

— Le reste?

— Promettre et tenir sont deux, vous le savez; il y aurait, je crois, de votre part, une haute prudence à faciliter au capitaine l'exécution de son serment, au moyen d'un petit voyage qui l'éloignât de madame Bouchereau pendant quelques mois. Sa place le retient à Paris; vous êtes libre, vous. Qui vous empêche d'aller passer l'hiver dans le Midi : par exemple, à Nice?

— J'avais déjà songé à l'opportunité de ce voyage, et je suis bien aise de me trouver d'accord avec vous sur ce point. Mais pourquoi Nice plutôt que toute autre ville?

— C'est que le climat en est très-salutaire, surtout pour les gens qui ont la poitrine un peu délicate.

— Mais j'ai la poitrine excellente... du moins je le suppose, interrompit Bouchereau, qui interrogea les yeux du médecin avec une sorte d'inquiétude.

— Sans doute; je ne dis pas le contraire, reprit le docteur d'un ton sérieux; de ce côté rien ne motive positivement le conseil que je vous donne; mais les précautions ne sont jamais nuisibles, et il vaut mieux prévenir le mal que de l'attendre.

— Vous me croyez donc menacé d'une maladie de poitrine? dit, en pâlissant, l'homme marié qui, comme on a pu le voir, avait voué à sa propre personne le plus vif attachement.

— Je n'ai pas dit un mot de cela, répondit M. Magnian, qui eut l'air de se reprocher intérieurement d'avoir trop parlé. Voulez-vous savoir pourquoi j'ai prononcé le nom

de Nice? c'est par égoïsme. Il est possible que j'y aille passer moi-même une partie de l'hiver; et si vous y étiez, ainsi que madame, le séjour m'en paraîtrait assurément beaucoup plus agréable.

— Eh bien, nous verrons ça; la chose pourra s'arranger, répondit Bouchereau, qui sortit de chez le docteur, plus soucieux encore qu'il n'y était entré, car à l'inquiétude que lui causait la perspective d'un duel, venait de se joindre la crainte non moins vive d'une maladie souvent mortelle, à laquelle il n'avait pas songé jusqu'alors.

A six heures du soir, le médecin Magnian entra au Café Anglais, où il était à peu près sûr de rencontrer Pelletier. Le capitaine d'état-major s'y trouvait déjà, en effet, installé solitairement à une petite table, et dînant de fort bon appétit, sans mettre d'eau dans son vin. C'était un grand, gros et vigoureux compagnon, carré des épaules, pincé des hanches, l'œil ferme, la moustache luisante, le teint chaudement coloré, le poignet musculeux; un de ces hommes à prestance martiale, qui, s'ils n'étaient pas militaires, sembleraient avoir manqué à leur vocation, et dont l'aspect seul impose aux gens les plus avantageux une sorte de retenue et de modestie. D'autres que le blafard Bouchereau eussent regardé comme une véritable catastrophe le fait d'avoir quelque maille à partir avec un semblable lion.

Le médecin et l'officier se saluèrent d'un air cordial, et, après avoir échangé quelques compliments, ils dînèrent chacun de son côté. Ils sortirent du café en même temps, se rejoignirent à la porte, et s'étant donné le bras par un mouvement simultané, ils suivirent le boulevard du côté de la Madeleine.

— Eh bien, docteur, dit Pelletier avec enjouement, m'avez-vous trouvé ce que je vous ai demandé au moins dix fois : une aimable femme (demoiselle ou veuve, brune ou blonde, petite ou grande, ça m'est égal,) qui consente à faire mon bonheur en unissant son sort au mien? Je ne

demande que cent mille écus de dot : que diantre ! il me semble que je suis modeste.

— Trop modeste ! vous valez mieux que cela.

— Vous vous moquez de moi ?

— En aucune manière ; d'ailleurs le moment serait mal choisi pour plaisanter, car j'ai à vous entretenir d'une chose grave, en attendant la fiancée aux cent mille écus. Bouchereau m'a chargé de vous parler.

— Et vous appelez cela une chose grave ? dit le capitaine en riant dédaigneusement.

— Toute affaire me semble telle lorsqu'elle peut se terminer par du sang, dit le docteur avec un sérieux affecté.

— Ah ! M. Bouchereau a soif de mon sang ? reprit Pelletier en riant plus haut ; jusqu'à présent, je l'avais cru plutôt herbivore que carnivore. Et à quelle sauce prétend-il me manger ? à l'épée, ou au pistolet ?

— Il vous laisse le choix des armes, dit M. Magnian avec une gravité imperturbable.

— Tout m'est égal, je le lui ai déjà dit. Voyons : demain je déjeune avec quelques-uns de mes camarades ; c'est une espèce de repas de corps, et je serais fâché d'y manquer ; mais je suis votre homme pour après-demain matin. Cela vous convient-il ?

— Parfaitement. Après-demain à sept heures du matin, à l'entrée du bois de Vincennes.

— Convenu, dit le capitaine, qui frappa familièrement de sa large main le bras de son compagnon. Ah çà, docteur, vous vous mêlez donc de duel ? C'est pourtant là un concurrent qui devrait nous inspirer de l'antipathie.

Le médecin répondit à cette plaisanterie surannée par un malicieux sourire qu'il réprima aussitôt.

— En riant, vous venez de mettre le doigt sur une de mes plaies, dit-il après un instant de silence. Vous avouerai-je une pensée bizarre, je pourrais dire monstrueuse, qui me vient en ce moment ?

— Parlez ! j'aime assez les pensées monstrueuses.

— Je me disais que, dans l'intérêt de ma réputation, j'aurais lieu de désirer que la rencontre d'après-demain eût pour Bouchereau un résultat fatal.

— Pourquoi cela? demanda l'officier d'un air surpris.

— C'est que, si vous ne le tuez pas, avant un an c'est moi qui passerai pour l'avoir tué.

— Je ne vous comprends pas. Est-ce que vous voulez aussi vous battre avec lui ?

— Nullement; mais je suis son médecin, et, comme tel, responsable de son existence aux yeux de beaucoup de gens, qui exigent de l'art médical qu'il conserve aux malades la santé que leur refuse la nature. Or, comme Bouchereau, selon toute apparence, n'a pas un an à vivre...

— Quelle maladie a-t-il donc? s'écria Pelletier, en ouvrant ses gros yeux.

— Poitrinaire! répondit le docteur avec un accent de compassion, une maladie chronique, sans remède! J'allais l'envoyer à Nice. Vous savez; nous autres médecins, quand nous ne savons plus qu'ordonner aux malades, nous les envoyons aux eaux ou dans le Midi. S'il ne lui arrive rien après-demain, il partira. Reviendra-t-il? Dieu sait!

— Poitrinaire! lui qui est toujours blafard comme Debureau.

— La couleur n'y fait rien.

— Et vous le croyez en danger?

— Je ne lui donne pas un an à vivre, pas six mois peut-être.

Les deux interlocuteurs marchèrent quelque temps en silence, d'un air sérieux.

— Oui, capitaine, dit le docteur en reprenant la parole, on peut regarder ce pauvre Bouchereau comme un homme perdu, même en mettant de côté le danger que va lui faire courir votre flamberge. Bien certainement, avant un an, sa femme pourra songer à se remarier. Ce sera une petite veuve fort séduisante, ma foi, et les adorateurs ne lui manqueront pas.

Pelletier jeta un regard oblique à son compagnon. L'air de bonhomie du médecin détruisit l'espèce de défiance qu'avaient excitée ses paroles.

— Si Bouchereau mourait, sa femme serait riche ? dit le capitaine à demi-voix, mais avec un accent interrogateur.

— Peste ! répondit le docteur, cette fois ce ne serait pas par cent mille, mais par deux cent mille qu'il faudrait compter les écus de la dot.

— Vous exagérez, s'écria le capitaine, dont les yeux brillèrent d'un éclat soudain.

— Le calcul est facile à faire, répondit M. Magnian d'un air assuré. Madame Bouchereau a hérité de son père cent mille francs, elle en attend cent cinquante mille de sa mère, et son mari lui en laissera au moins trois cent cinquante mille; additionnez.

— Il lui a donc tout donné par contrat de mariage ? demanda Pelletier, dont l'émotion s'était accrue à chaque chiffre articulé par son compagnon.

— Tout, répondit le médecin d'une voix solennelle.

Ce puissant monosyllabe valait un long discours. Avec un interlocuteur dont il eût estimé l'intelligence, M. Magnian n'aurait pas ajouté un seul mot; mais trouvant le capitaine plus riche en épaules qu'en cervelle, ainsi qu'il l'avait dit quelques heures auparavant, il ne craignit pas d'insister un peu lourdement sur une idée dont il attendait un résultat magique.

— Vous qui avez la bosse matrimoniale bien développée, reprit-il d'un air de plaisanterie, voilà un parti qui vous conviendrait; une femme jeune, jolie, aimable et six cent mille francs de fortune. Il est vrai que pour mener à bon port une pareille affaire, il ne faudrait pas commencer par tuer le mari.

Pelletier affecta de rire, quoique sa physionomie eût pris depuis un instant une expression rêveuse; puis il changea de conversation. Certain d'avoir atteint son but, le docteur prétexta une visite et quitta son compagnon qu'il laissa sur

le boulevard, frappé au cœur par les six cent mille francs de la future veuve.

Tout d'un trait, et avec la vélocité furieuse d'un sanglier blessé, le capitaine alla de la Madeleine à la Bastille sans omnibus. A la porte Saint-Martin son parti fut pris.

— Sans s'en douter, pensa-t-il, le docteur m'a donné un excellent conseil; me battre avec Bouchereau! pas si niais, je le tuerais; j'ai la main si malheureuse! comment alors oserais-je paraître devant Virginie ? La petite femme ne me voit pas d'un œil indifférent : par bonheur, en lui faisant la cour depuis trois mois, j'ai pris l'avance, en sorte que quand le grand jour sera venu, elle ne pourra pas supposer que je l'aime pour sa fortune. Tuer Bouchereau ! cela serait stupide. Qu'il meure de sa belle mort, le cher homme, je ne m'y oppose pas. Selon tout apparence je retrouverai assez l'occasion de me battre avec mes concurrents dès que sa femme sera veuve. Six cent mille francs ! il y aura presse; mais que les autres se tiennent bien : je suis le premier inscrit, et ce n'est pas moi qui permets qu'on me passe sur le corps.

Le lendemain matin, le capitaine entra chez le médecin Magnian bien avant l'heure réservée aux consultations.

— Docteur, lui dit-il d'un air de franchise militaire, ce que vous m'avez dit hier de la maladie de Bouchereau m'a fait faire de sérieuses réflexions. Il me semble que, loyalement, je ne puis guère me battre avec un homme qui n'a plus que six mois à vivre. Supposons que je le blesse. Un coup d'épée, dont un autre guérirait, lui serait peut-être mortel, vu son état ; et alors je me reprocherais toute ma vie d'avoir tué un ancien ami pour une bêtise. Vous a-t-il dit la cause de notre querelle ?

— Non, dit le médecin qui, en sa qualité de négociateur, crut avoir le droit de mentir.

— Quelques paroles un peu vives échangées de part et d'autre, reprit l'officier abusé par l'air candide du docteur; à vrai dire, je crois bien que c'est moi qui ai eu tort. Vous

savez que j'ai une mauvaise tête; à propos de je ne sais quelle bagatelle, j'ai rudoyé ce pauvre Bouchereau, et je m'en repens maintenant. Bref, j'ai eu assez d'affaires pour pouvoir en arranger une pacifiquement sans qu'on croie que je saigne du nez. Ainsi donc, si vous voulez conseiller à Bouchereau d'en rester là, je vous donne carte blanche. Entre nous, je crois que la proposition ne lui déplaira pas.

— Vous pourriez vous tromper, capitaine, répondit le docteur, qui garda son sérieux admirablement; hier Bouchereau m'a paru exaspéré : quoique de mœurs paisibles, il devient un tigre quand son sang fermente. Il paraît que dans votre altercation vous l'avez gravement blessé, et, à moins que vous ne lui adressiez des excuses formelles...

— Qu'à cela ne tienne, interrompit Pelletier : des excuses ne sont guère dans mes habitudes ; ce sera la première fois que pareille chose me sera arrivée ; mais, avec un ancien ami, on n'y regarde pas de si près. D'ailleurs j'aime mieux faire des concessions que d'avoir, par la suite, des reproches à m'adresser. Voulez-vous que nous allions ensemble chez Bouchereau ?

— Allons, dit le docteur qui put à peine s'empêcher de sourire en remarquant à quel point l'intérêt rendait humain, sensible et délicat un duelliste de profession.

En voyant entrer dans son salon le médecin suivi de l'officier d'état-major, Bouchereau, qui n'avait pu fermer l'œil de la nuit, éprouva une émotion comparable à celle du condamné à qui le greffier donne lecture d'un arrêt emportant la peine capitale.

Les premiers mots de l'entretien rendirent la fluidité au sang prêt à s'engourdir dans ses veines. Le capitaine articula les excuses les plus formelles et les plus explicites, et se retira immédiatement après avoir serré la main à son ancien ami qui, dans sa joie d'en être quitte, ne songea pas à se montrer intraitable.

— Docteur, vous êtes sorcier ! s'écria Bouchereau dès qu'il fut seul avec le médecin.

— C'est un peu mon état, dit celui-ci en riant; voilà donc cette terrible affaire presque arrangée. Ma part est faite, ferez-vous la vôtre? Quand partez-vous pour le Midi?

La satisfaction empreinte sur les traits de Bouchereau disparut à l'instant et fit place à une expression soucieuse et sombre.

— Docteur, dit-il d'une voix altérée, il faut me dire la vérité; j'ai du caractère, je saurai entendre mon arrêt : j'ai la poitrine attaquée, n'est-ce pas?

— Vous voulez dire le cerveau.

— Le cerveau aussi! s'écria Bouchereau, qui devint plus pâle.

— Vous êtes fou, reprit le médecin en haussant les épaules; je changerais bien volontiers ma poitrine contre la vôtre.

— Vous me trompez. Vos paroles d'hier ne me sortent pas de la tête. J'ai toussé toute la nuit et j'éprouve entre les épaules une douleur dont je ne m'étais jamais aperçu jusqu'à présent.

— Imagination!

— Je sens ce que je sens, continua Bouchereau d'une voix lugubre; je ne crains pas la mort; mais, je l'avoue, ce n'est pas sans regret que, dans la force de l'âge, je me verrais forcé de dire un éternel adieu à ma femme et à ma famille. Il est de mon devoir de me soigner pour eux, si je ne le fais pas pour moi. Au lieu d'écrire à Virginie de revenir ici, je la prendrai en passant à Fontainebleau, et nous partirons aussitôt pour Nice.

— Partez, dit le docteur, ce voyage ne peut pas vous faire de mal.

— Mais pensez-vous qu'il me fasse du bien?

— Sans doute.

— Et qu'il soit encore temps de lutter contre cette affreuse maladie?

— Oui, nous vous tirerons de là, dit Magnian avec une gravité moqueuse. Avant six semaines je serai moi-même

à Nice; ainsi, vous êtes sûr d'être soigné par un médecin en qui vous avez confiance, si, contre toute apparence, votre état empire.

Les deux amis se séparèrent : le médecin riant des frayeurs de son client, tandis que celui-ci croyait sentir déjà la mort dans sa poitrine, et se demandait si, péril pour péril, il n'aurait pas mieux valu affronter la terrible épée du capitaine Pelletier que d'aller peut-être expirer, à la fleur de l'âge, sur la terre étrangère. En deux jours, Bouchereau, poursuivi par cette funèbre vision, eut pris son passe-port, mis ordre à ses affaires et achevé ses préparatifs de départ. Il monta aussitôt en chaise de poste, et tomba comme une bombe à Fontainebleau, où il n'était pas attendu. Usant de sa puissance maritale plus qu'il n'avait osé faire jusqu'à ce jour, il enleva sa femme, stupéfaite d'un procédé si nouveau et fort contrariée de s'éloigner de Paris, dont les épîtres langoureuses de l'officier d'état-major lui avaient rendu, depuis quelque temps, le séjour plus agréable encore que de coutume. A la fin de la semaine, les deux époux, l'un tremblant pour sa vie, l'autre regrettant ses amours, arrivèrent à Nice, où, vers la fin de l'automne, ils furent rejoints par le docteur Magnian, qui mit une scrupuleuse exactitude à remplir sa promesse.

Au mois d'avril suivant, on jouait *Horace* au Théâtre-Français. Grâce au jeune talent de mademoiselle Rachel, plus encore qu'au vieux génie de Corneille, la salle était pleine. Au milieu du balcon de droite, le capitaine Pelletier, accompagné de quelques triomphateurs de son espèce, parlait haut, riait de même, critiquait les acteurs, passait en revue les femmes et incommodait tout son voisinage, sans que personne se permît de le rappeler à l'ordre, tant est puissant, en certains cas, le prestige d'un regard insolent, d'une moustache féroce et d'une carrure d'éléphant.

A force de promener son lorgnon sur tous les recoins de la salle, depuis les baignoires jusqu'au cintre, le capitaine

aperçut, dans une loge des secondes, un groupe qui, à l'instant même, absorba son attention. C'étaient d'abord, au premier rang, M. et madame Bouchereau; et, dans le fond, le docteur Magnian, assis derrière la jeune femme. L'attitude de ces trois personnages était caractéristique. La face blême et la physionomie médicamentée, comme de coutume, les yeux ornés de lunettes à verres bleus, grâce nouvelle dont il était redevable à une ophthalmie imaginaire, le mari pacifique tenait à la main le programme des théâtres qu'il lisait pendant les entr'actes, et il écoutait consciencieusement la tragédie, même quand Corneille avait pour interprètes M. Arsène et M. Fonta. Madame Bouchereau jouait avec un joli bouquet qu'elle respirait souvent, et dont les fleurs pourprées faisaient si bien ressortir la blancheur de son teint, qu'il était permis de croire que cette manœuvre, exécutée d'un air de négligence, n'était pas tout à fait exempte de coquetterie. Négligemment appuyée sur le dossier de son siége, la jeune femme tournait quelquefois la tête à demi, pour mieux entendre les paroles que le médecin lui adressait à demi-voix et en souriant, sans que le mari prît part à cet entretien, ou parût en remarquer le caractère intime et confidentiel.

— Qui donc regardes-tu depuis un quart d'heure? demanda au capitaine un de ses voisins; serait-ce ton ancienne passion, madame Bouchereau? Je croyais que depuis longtemps tu n'y pensais plus.

— J'ignorais qu'elle fût revenue de Nice, répondit Pelletier d'un air réservé.

— Il y a quinze jours qu'elle est à Paris.

— Ne trouves-tu pas que Bouchereau a bien mauvaise mine? Il ne paraît pas que le climat du Midi lui ait fait grand'chose. Il est deux fois plus blême qu'avant son départ. Pauvre Bouchereau!

— Ah! ah! dit l'autre interlocuteur, est-ce que tu donnes aussi dans la maladie de poitrine, toi? Ce serait trop drôle.

— Qu'est-ce qui serait trop drôle? demanda brusquement le capitaine.

— Le tour que ce sournois de Magnian a joué à Bouchereau et à toi, car, si j'en crois ton air ébahi, tu es pour moitié dans la mystification.

— Berton, tu abuses de ma patience, dit Pelletier d'un ton bourru.

— Les loups ne se mangent pas, reprit Berton en riant; ainsi parlons sans nous fâcher. Voici l'histoire : tout Paris, excepté toi, s'en amuse depuis huit jours. Il paraît que, d'une part, et sans qu'on s'en doutât, le susdit Magnian était amoureux de madame Bouchereau, et que, de l'autre, souffrant de la poitrine depuis quelque temps, il avait jugé à propos d'aller passer l'hiver dans un climat plus doux que celui-ci. Qu'a fait mon gaillard? il a persuadé à l'innocent Bouchereau que c'était lui, Bouchereau, qui avait mal à la poitrine; il vous l'a fait partir pour Nice, ainsi que son aimable épouse; puis à loisir, sans se presser, il est allé les rejoindre. La figure qu'ils font tous trois, en ce moment, ne laisse aucun doute sur le dénoûment de l'histoire; rien qu'à les voir on devine que, sans calomnie, on pourrait suspendre au rebord de leur loge le titre d'un des derniers romans de Paul de Kock : *le Mari, la femme et l'amant*. Ce Magnian est un garçon d'esprit, et il a des idées ingénieuses. Craignant sans doute que le mari n'y vît trop clair, il lui a persuadé de porter des lunettes bleues, en le menaçant d'une ophthalmie. N'est-ce pas que c'est bien joué, et que l'aventure est amusante?

— Charmante, délicieuse, répondit le capitaine, en souriant de manière à faire croire qu'il grinçait des dents.

La tragédie venait de finir. Le docteur Magnian sortit de la loge, Pelletier suivit aussitôt cet exemple. Un instant après, les deux hommes se trouvèrent face à face dans le foyer.

— Docteur, un mot, dit l'officier d'un air sérieux.

— Deux si vous voulez, capitaine, répondit Magnian d'un ton jovial.

— Il paraît que, malgré vos pronostics, Bouchereau se porte à merveille.

— Voudriez-vous qu'*il mourût?* demanda le docteur, en parodiant, avec une emphase comique, l'accent de Joanny qui venait de remplir le rôle du père des Horaces.

— Je sais que vous plaisantez à ravir, reprit Pelletier avec un dépit qui commençait à tourner en colère; mais vous deviez savoir que je n'ai pas l'habitude de servir de plastron. Veuillez me répondre sérieusement, est-il vrai que Bouchereau n'ait jamais été en danger?

— Fort en danger au contraire. Ne devait-il pas se battre avec vous?

— Ainsi quand vous l'avez envoyé à Nice...

— C'était pour empêcher ce duel. Comme médecin, je suis habitué à veiller sur la santé de mes clients, et mon devoir était de préserver Bouchereau de votre épée, qui a le renom d'être une terrible maladie.

— Une maladie dont vous aurez peut-être à vous traiter vous-même avant peu, dit le capitaine, que le sang-froid du docteur acheva d'exaspérer. Que cet imbécile de Bouchereau meure de peur ou d'autre chose, je ne lui ferai certes pas l'honneur de m'en mêler; mais vous, mon cher, qui plaisantez si bien, je serais bien aise de voir si vous avez autant de cœur que d'esprit.

Le rôle de rival malheureux et mystifié est si humiliant, que, par vanité, Pelletier, durant cette discussion, avait soigneusement évité d'articuler son véritable grief et de prononcer le nom de madame Bouchereau. Le médecin imita une réserve, dont sa position d'amant favorisé lui faisait d'ailleurs une loi. Il accueillit la provocation de l'officier d'état-major avec l'impassible sourire qui, jusqu'alors, avait constamment erré sur ses lèvres.

— Mon cher capitaine, lui dit-il, je vois qu'en ce moment il vous serait particulièrement agréable de me percer le flanc de votre bonne lame ou de me placer une balle dans la cuisse (je suppose qu'en raison de notre ancienne

amitié vous épargneriez ma tête), c'est là une fantaisie que vous pourrez vous passer si vous y tenez absolument. Mais si vous me tuez, qui vous mariera avec mademoiselle Nanteuil ?

Pelletier regarda son adversaire d'un air ébahi, qui redoubla la bonne humeur de celui-ci.

— Qu'est-ce que mademoiselle Nanteuil ? dit-il ensuite d'un ton involontairement radouci.

— Une aimable héritière dont je suis le médecin, quoiqu'elle se porte à merveille ; qui a deux cent mille francs comptants ; autant en perspective, et qui, si un ami intelligent se mêlait des négociations, consentirait, je crois, à faire le bonheur d'un beau garçon de votre espèce.

— Ce diable de Magnian ! dit le capitaine en prenant le bras du docteur, avec lui il n'y a pas moyen de se fâcher.

LA CINQUANTAINE.

I

A Paris, certains endroits des quartiers élégants rappellent à l'esprit la plate-forme où sœur Anne s'était mise aux aguets dans le château de la Barbe-Bleue. Pendant les beaux jours, à l'heure où les femmes du monde sortent pour se promener, rendre des visites ou courir les magasins, un observateur ne saurait traverser les lieux dont nous parlons sans y remarquer un assez grand nombre d'individus mâles, jeunes d'ordinaire, bien tournés quelquefois, et toujours aussi corrects dans leur costume qu'un amoureux de vaudeville. Selon l'humeur inquiète ou tempérée dont les a doués la nature, ces intéressants personnages se tiennent immobiles comme des statues, ou parcourent à pas irréguliers un espace restreint, ainsi que fait un soldat devant sa guérite. Parmi ces sentinelles volontaires, il en est qui achèvent leur faction sans avoir aperçu autre chose que l'herbe qui verdoie et le soleil qui poudroie, et ceux-là, en général, regagnent leur logis d'un air très-mélancolique; mais d'autres plus fortunés finissent par recueillir le fruit de leur patience, et voient succéder aux anxiétés de l'attente les charmes de cet instant que nos pères nommaient, en style précieux, l'heure du berger.

Dans cette dernière classe, il convient de ranger un jeune

homme de fort bonne mine, qui, vers le milieu de mars, il y a de cela quelques années, avait pris position, pour ne pas dire racine, à l'entrée du jardin des Tuileries, en face de la rue Castiglione. De deux à quatre heures, à l'époque où le soleil printanier caresse de ses tièdes rayons les bourgeons verdissants des marronniers et des tilleuls, cette place offre aux êtres sensibles un affût presqu'aussi favorable que le balcon de l'Opéra pendant la soirée. L'allée des Feuillants, en effet, dispute alors au bois de Boulogne le privilége d'attirer un essaim de jeunes femmes, qui viennent exposer aux vivifiantes influences d'un air frais et pur leurs joues pâlies et leurs yeux fatigués par les veilles de leur campagne d'hiver. Aussi serait-il difficile de dénombrer les paletots et les redingotes de toute nuance, depuis le noir de fumée au blanc de farine, qui, à cette heure privilégiée, envahissent le jardin de Tuileries. Les fantassins de la fashion, surtout, y affluent des quatre points cardinaux. Ce sol semble leur propriété, tant ils s'y prélassent majestueusement. Là, ils ne reconnaissent aucune supériorité, pas même celle des éclabloussants sportmen du jockey-club, à qui, sur un autre terrain, ils ne songeraient point à disputer le pas; car l'estime qu'on fait de soi-même varie selon les lieux, et tel se courbe au premier étage, qui se redresse au second. Aux Champs-Élysées, le cavalier qui trotte à l'anglaise le long de la chaussée éclipse, du haut de sa monture, fût-elle de louage, le modeste piéton de la contre-allée; mais aux Tuileries ces distinctions s'effacent. Les grilles, qui s'ouvrent aux chiens tenus en laisse, restent impitoyablement fermées aux chevaux; et chaque promeneur ne pèse que de son poids personnel. Sur le sable de l'allée des Feuillants, éperonnées ou non, toutes les bottes sont égales.

Le jeune homme, dont nous avons décrit l'immobilité significative, paraissait complétement isolé au milieu de la foule qu'attiraient à la promenade les séductions d'une journée magnifique. En vain les plus brillants équipages s'ar-

rêtaient à l'entrée du jardin, en vain les plus jolies femmes l'effleuraient au passage, rien ne parvenait à distraire son attention du point où elle s'était fixée. Appuyé contre la grille, à quelques pas de la guérite qui porte le n° 33, il regardait invariablement dans la direction de la rue de la Paix. Ses yeux quittaient-ils un instant leur ligne d'observation, c'était pour interroger sa montre, dont les aiguilles, ainsi qu'il arrive à ceux qui attendent, lui semblaient inexplicablement paresseuses. Au bout d'une demi-heure environ, son visage, assombri depuis quelques instants, s'éclaira soudain. En ce moment un landau peint en brun et attelé de deux chevaux gris se montrait au tournant de la colonne Vendôme. Malgré la distance, le jeune homme reconnut cette voiture du premier coup d'œil, et ce fut avec un sourire expressif qu'il la vit s'approcher. Il la laissa venir jusqu'à la rue Rivoli sans changer lui-même d'attitude; mais, dès qu'elle y fut arrivée, il se mit à marcher lentement le long de la terrasse, obéissant, selon toute probabilité, à un sentiment de prudence que les amoureux n'écoutent pas toujours.

Le landau arrêté devant la grille, trois personnes en descendirent. La première était un homme d'environ trente ans, d'un maintien raide et d'une physionomie gourmée, qui affectait la maturité avec autant d'étude que d'autres, plus âgés, mettent d'art à stimuler la jeunesse. Vêtu de noir de la tête aux pieds, le col entouré d'une cravate blanche, la figure scrupuleusement rasée, les yeux protégés par des besicles, dont les verres bleuissaient le haut de ses joues blafardes, il offrait un échantillon bien caractérisé de cette classe aujourd'hui si importante qui, par goût, métier ou ambition, se voue aux pénibles travaux du cabinet. Avocat ou journaliste, magistrat ou savant, ce particulier, quelle que fût en réalité sa condition, portait la tête si haut, parlait d'un ton si tranchant, jetait de temps en temps par-dessus ses lunettes un regard si péremptoire, semblait, en un mot, si sûr de sa supériorité, que, pour ne

pas partager aussitôt cette conviction, ceux qui le voyaient pour la première fois avaient besoin d'une certaine dose de septicisme.

Le second personnage qui sortit du landau était beaucoup plus âgé que le premier. Il avait dû être fort bien vingt ans auparavant; et si ses cheveux gris annonçaient le déclin, il conservait du moins les avantages que l'âge respecte parfois après avoir détruit tout les autres. Sa tournure était noble, et ses traits offraient une remarquable distinction. On eût vainement cherché, sur sa personne ou dans son costume, quelques-uns de ces artifices infructueux qu'emploient les vieillards récalcitrants pour communiquer au public l'illusion qu'ils se font à eux-mêmes. Tout en lui était simple avec élégance, sérieux sans affectation, l'expression habituellement mélancolique de sa physionomie pouvait, il est vrai, faire supposer qu'il n'avait pas dit adieu sans regret aux frais plaisirs de la jeunesse ; mais cette gravité même ne manquait pas de charme, et il était difficile de l'observer pendant quelque temps sans éprouver la sensation, triste et douce à la fois, que cause la pâle sérénité d'une belle soirée d'automne.

Au lieu d'imiter son compagnon, qui déjà s'était dirigé vers le jardin, le plus vieux des deux hommes, après avoir mis pied à terre, se retourna pour offrir la main à une troisième personne dont l'aspect seul justifiait la longue faction que venait de monter le premier des acteurs de ce récit. C'était une de ces jeunes femmes, Parisiennes par excellence, qui, à des charmes réels, joignent toutes les grâces de convention que l'éducation moderne développe aux dépens d'avantages moins brillants, mais plus solides; diamants faux quelquefois, mais si bien taillés, si parfaitement polis, si admirablement montés, que pour en chercher les défauts il est besoin d'un courage brutal dont peu d'hommes sont capables. Cette séduisante créature, blonde aux yeux bruns et au teint rosé, portait une robe de soie de couleur mauve, et, par-dessus, un court manteau de ve-

lours noir bordé de fourrure blanche. Un chapeau de même étoffe que le manteau et un manchon d'hermine complétaient une toilette en harmonie avec la température de la journée, qui, participant du printemps par le soleil, par le froid appartenait encore à l'hiver.

En descendant de voiture la jeune femme prit le bras que lui offrait l'homme d'un âge mûr, et franchit d'un pas léger les degrés qui conduisent à la terrasse des Feuillants. A peine en dedans de la grille, elle lança à droite, sans tourner la tête, un coup d'œil rapide qui s'alla fixer avec une précision miraculeuse sur l'élégant promeneur arrêté à quelque distance. Celui-ci attendait sans doute ce regard, car il y répondit par un autre fort expressif. La jolie blonde alors rougit légèrement et porta la main à sa coiffure comme pour faire rentrer sous la passe de son chapeau les boucles soyeuses qui pourtant ne cherchaient pas à en sortir. Au même instant l'homme qui l'accompagnait lui serra le bras par une crispation peut-être involontaire, et frappa rudement de sa canne à pomme d'or le sol de la terrasse.

— Qu'avez-vous donc? monsieur de Morsy : lui demanda la jeune femme d'un air étonné.

— Je vous le dirai quand votre mari nous aura quittés, répondit-il en fronçant le sourcil.

— Pourquoi pas devant lui? Je n'ai pas de secret pour M. Gastoul.

— Je le souhaite, madame, dit M. de Morsy avec un accent de tristesse qui adoucissait la sévérité de ces paroles.

L'homme aux besicles continuait de marcher en avant la tête baissée et les mains derrière le dos, à la manière de Napoléon. Avec la distraction réelle ou affectée de l'homme qui roule dans son cerveau le destin des peuples et n'accorde aucune attention aux objets vulgaires, il coupait à angle droit la grande allée en se contentant d'adresser un salut vague aux individus des deux sexes qu'il accrochait au passage. Cette laborieuse traversée accomplie, il s'arrêta sur la lisière des marronniers et y attendit ses compagnons

qui, d'un commun accord, interrompirent leur conversation avant de le rejoindre.

— C'est ici que je vous quitte, leur dit-il lorsqu'ils furent arrivés près de lui; marquis, je confie madame à votre galanterie chevaleresque et je vous délègue mes pleins pouvoirs.

— Vous êtes donc toujours décidé à aller à la Chambre? demanda la jeune femme, dont le regard, passant par-dessus l'épaule de son mari, interrogeait la terrasse que borde la rue Rivoli.

— Je ne puis m'en dispenser, ma chère amie, répondit M. Gastoul avec une familiarité bourgeoisement conjugale, la séance d'aujourd'hui est d'un intérêt majeur : on discute la réduction des rentes ; et comme c'est une question que j'ai étudiée avec quelque soin, je suis bien aise de voir comment s'en tireront nos honorables. D'ailleurs M. Barrot doit parler, et il est urgent que je sois là pour lui faire mon compliment.

— Vous êtes donc certain d'avance qu'il y aura matière à compliment? dit le marquis d'un air caustique.

— Pour qui me prenez-vous ? s'écria en ricanant le porteur de lunettes. Ne connais-je pas les devoirs que m'impose ma qualité de candidat à la députation? Je n'ai pas envie d'échouer à Limoges, faute d'un passeport signé par l'illustre chef de la gauche.

— Je croyais l'affaire terminée.

— Est-ce qu'on termine rien avec ces gens-là! Voilà huit jours qu'on me renvoie de Caïphe à Pilate. Ma circulaire aux électeurs est prête ; il n'y manque plus que l'apostille indispensable, et, au moment où je crois enfin la tenir, on me jette aux jambes un concurrent.

— Un concurrent?

— Oui. Après avoir réuni presque tous les suffrages du comité, je me trouve aujourd'hui balloté avec un particulier dont le seul mérite consiste à être le fils d'un conventionnel, et à posséder un million en biens nationaux.

— Mais il me semble que ce sont là des titres, dit le marquis avec une gravité affectée.

— Des titres! interrompit brusquement M. Gastoul ; voulez-vous connaître les véritables titres de mon adversaire à la protection des gens qui me l'opposent? c'est d'être un sot, un âne bâté, une cire molle qu'ils pétriront à leur guise, tandis qu'ils craignent de rencontrer en moi moins de souplesse et de docilité. J'ai eu l'imprudence de leur laisser prendre ma mesure, et, vanité à part, il paraît que j'ai quelques pouces de plus que la taille voulue. On me trouve trop indépendant pour un libéral. Aux yeux de certaines personnes c'est un tort irrémissible ;... peut-être leur prévoyance n'est-elle pas sans fondement... Qu'ils me laissent seulement arriver...

Au lieu d'achever sa phrase, le candidat à la députation lança dans l'espace, par-dessus ses lunettes, un de ces regards dominateurs dont il croyait la puissance irrésistible.

— Mais en attendant que je sois arrivé, reprit-il avec dérision, il faut que j'aille faire mon métier de claqueur parlementaire. S'abaisser pour monter : voilà le premier article du catéchisme des hommes politiques.

— *Omnia serviliter pro dominatione*, dit M. de Morsy en souriant.

— Du Tacite! peste! pour un gentilhomme à seize quartiers, c'est magnifique. Mais la séance doit être commencée, et j'arriverai au milieu de la discussion. Sans adieu!

M. Gastoul salua du bout des doigts le couple dont il prenait congé, et se dirigea rapidement vers le pont Tournant. Le marquis et la jeune femme confiée à sa garde le regardèrent un instant, tandis qu'il s'éloignait : ils remontèrent ensuite la grande allée et firent quelques pas sans se parler. Madame Gastoul se décida la première à rompre un silence embarrassant pour tous deux.

— Je suis bien aise d'être un moment seule avec vous, dit-elle avec un sourire forcé; depuis plusieurs jours j'ai

envie de vous gronder, et l'occasion est trop belle pour que je la laisse échapper.

— En ce cas, répondit M. de Morsy, grondez-moi tout de suite, car nous ne serons pas longtemps seuls.

— Si vous craignez de rencontrer dans cette foule quelque femme de ma connaissance, nous pouvons passer dans une autre allée.

— Où que nous allions, il est une rencontre que nous n'éviterons pas.

— Quelle rencontre ? demanda la jeune femme en jouant la surprise.

— Celle de la personne à qui, en entrant aux Tuileries, vous avez permis de venir vous saluer.

Une rougeur soudaine s'étendit sur les joues de madame Gastoul, qui hésita un instant avant de répondre.

— J'ai permis à quelqu'un de venir me saluer? dit-elle enfin d'un air contraint.

— Je donnerais beaucoup pour m'être trompé, repartit l'homme de cinquante ans en étouffant un soupir.

— Moi, qui n'ai parlé à personne !

— Il est un autre langage que celui de la parole.

— Le langage des fleurs peut-être? Serions-nous en Perse ! Je le croirais, en vérité, tant votre histoire me paraît merveilleuse.

A ces paroles prononcées avec un factice enjouement, le marquis répondit par un regard pénétrant qui fit baisser les yeux à sa compagne.

— Je vous suis assez dévoué pour oser vous déplaire, lui dit-il ensuite; la vérité, que tout autre craindrait de vous faire entendre, je vous la dirai, moi, au risque d'encourir votre haine.

M. de Morsy s'arrêta un instant comme s'il se fût attendu à une interruption ; voyant que la jeune femme gardait le silence et semblait à peine l'écouter, il continua d'une voix un peu altérée :

— Est-il possible qu'avec votre esprit si fin et parfois si

moqueur, vous n'ayez pas encore soulevé le masque dont se couvre la présomptueuse et incurable nullité de M. d'Epenoy ?

— M. d'Epenoy ? voilà donc le grand mot lâché ! interrompit avec un sourire forcé madame Gastoul.

— De grâce, madame, reprit le marquis, par égard pour mon profond dévouement et surtout par respect pour vous-même, ne me démentez pas ; car je serais forcé de ne pas croire à vos paroles, et il en coûterait à votre franchise de les prononcer. Il m'est démontré qu'après avoir ri, ou du moins affecté de rire des poursuites de M. d'Epenoy, vous les prenez fort au sérieux aujourd'hui.

— Ce qu'il m'est impossible de prendre au sérieux, c'est votre langage. Vous avez juré de me mettre en colère, mais vous n'y réussirez pas ; je me sens aujourd'hui d'une patience angélique.

— Cette assurance m'enhardit à poursuivre. Voici donc, puisque vous me permettez de tout dire, quelle a été votre conduite à l'égard de la personne dont nous parlons : raillerie d'abord, tolérance ensuite, encouragement depuis quelques jours.

— Encouragement, monsieur ! s'écria la jeune femme avec un accent qui donnait le démenti le plus formel à la vertu qu'elle venait de s'attribuer.

— Si je savais un mot plus convenable pour exprimer ce qui s'est passé tout à l'heure, soyez sûre, madame, que je l'aurais employé.

— Mais que s'est-il donc passé ? au nom du ciel ! car vous me faites mourir avec vos allusions mystérieuses. Voyons : expliquez-vous ; que s'est-il passé ?

— Rien qui ne se voie ici tous les jours, repartit le marquis en répondant par un sourire plein d'amertume au regard inquiet et irrité que levait sur lui son interlocutrice. Vous voulez venir aux Tuileries ; par une si belle journée, quoi de plus naturel que ce désir ? M. d'Epenoy se trouve à l'entrée du jardin au moment où vous y arrivez, quoi de

plus ordinaire que cette rencontre? En l'apercevant, vous portez la main à vos cheveux, quoi de plus simple que ce mouvement? Et si M. d'Epenoy, attachant à ce geste machinal un sens convenu d'avance, y avait lu l'autorisation de venir vous parler; s'il s'était assuré que votre mari est allé au Palais-Bourbon; si, rassuré sur ce point, il était en ce moment derrière nous, réglant sa marche sur la nôtre; si enfin, lorsque nous allons revenir sur nos pas, nous nous trouvions tout à coup en face de lui, et qu'il vous abordât en se félicitant de l'heureux hasard qui l'a conduit sur votre passage; ne faudrait-il pas être bien soupçonneux, bien ridicule, bien injuste pour mal interpréter ce concours de circonstances fortuites, et voir un arrangement dans ce hasard?

Les jolies femmes aiment les mentors un peu moins que ne font les jeunes gens : c'est dire qu'elles les détestent. En écoutant le commentaire ironique dont la conclusion traduisait en rendez-vous positif une rencontre si innocente en apparence, madame Gastoul ne put s'empêcher de maudire la sagacité du grison qui lui donnait le bras. En ce moment, chose rare, elle regretta son mari qui, par la faute de ses lunettes bleues ou peut-être par celle du mariage même, ne brillait pas en clairvoyance, et qui, selon son usage, ne s'était nullement associé aux impitoyables observations du marquis. Cependant, au lieu de manifester son dépit, elle leva sur ce dernier ses beaux yeux où la prudence contenait le courroux, et d'une voix rendue plus douce encore par un accent de bouderie :

— Que vous êtes mal pour moi, lui dit-elle; vous que je croyais mon ami! Me traiter avec cette dureté! A vous entendre, je suis une femme odieuse; et cependant, qu'ai-je fait? Est-ce ma faute si M. d'Épenoy se promène aujourd'hui aux Tuileries? Et d'abord, est-il bien vrai qu'il y soit?

— Oh! madame! interrompit le marquis.

— Eh bien! admettons que vous ayez raison. Puis-je l'empêcher d'être ici?

— Non; mais lorsqu'il va venir vous parler, vous pouvez l'empêcher de prolonger cet entretien; et c'est ce que je vous demande instamment, au nom du respect que vous devez avoir pour vous-même.

Ils étaient arrivés au bout de l'allée. Madame Gastoul se retourna par un mouvement brusque où se trahissait l'irritation que lui causaient les admonestations de son gardien.

— Vos intentions sont sans doute excellentes, dit-elle, mais je ne reconnais ni la nécessité ni l'opportunité des conseils que vous voulez bien me donner. Je persiste à croire que M. d'Épenoy n'est pas ici, ou que, s'il y est et qu'il nous rencontre, il se contentera de me saluer.

— C'est ce que nous allons voir à l'instant même, car le voici.

Madame Gastoul n'avait pas eu besoin de cet avertissement pour apercevoir à travers la foule l'heureux mortel dont on lui reprochait de trop bien accueillir les assiduités. Réalisant avec une ponctualité rigoureuse les prédictions du marquis, M. d'Épenoy s'avançait lentement sans avoir l'air de songer à mal. La manière insouciante dont il promenait çà et là ses regards, annonçait un flaneur plutôt qu'un amoureux. Déjà il n'était plus qu'à quelques pas et semblait près de passer outre sans voir la jeune femme, lorsque tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur elle, sans qu'il fût possible de découvrir dans ce mouvement la moindre préméditation. Ses traits, loin de laisser percer le trouble inséparable, dit-on, de la passion véritable, n'exprimèrent d'autre émotion que celle d'une agréable surprise. Il ôta son chapeau par un geste empressé, et s'approcha de madame Gastoul avec une aisance qui excluait la cérémonie, mais non le respect.

— Quel heureux hasard, madame! dit-il en souriant gracieusement.

De toutes les manières d'entrer en conversation, la mise en cause du hasard était la plus malhabile; car cette banalité ironiquement prévue par le marquis se trouvait d'a-

vance frappée d'un ridicule complet. Outrée de la gaucherie de l'élégant jeune homme qui cherchait à lui plaire, madame Gastoul, pour toute réponse, lui lança un regard mécontent, tandis que M. de Morsy riait tout haut avec affectation.

M. d'Épenoy les regarda l'un et l'autre d'un air un peu surpris; mais au lieu de se déconcerter comme eût fait peut-être un champion moins aguerri, il adressa au marquis un salut familier, et se penchant de nouveau vers la jeune femme :

— Si je rends grâce au hasard, dit-il en appuyant selon l'usage sur sa maladresse, c'est qu'à part le plaisir qu'on éprouve toujours à vous voir, il me tire d'une inquiétude mortelle. Hier au soir, à l'hôtel Castellane, vous vous êtes trouvée mal. La cohue qui encombrait les appartements me m'a pas permis d'arriver jusqu'à vous, et, en apprenant que vous étiez partie, j'ai craint que vous ne fussiez sérieusement malade.

— J'ai failli l'être en effet du dépit que m'a causé ce sot accident, répondit madame Gastoul avec un enjouement affecté. J'ai horreur des évanouissements, car je sais que beaucoup d'âmes charitables n'y croient pas. Je puis vous assurer cependant qu'il n'est entré dans le mien aucune intention de me rendre intéressante, et que la chaleur excessive du salon où j'etais en a été l'unique cause.

Tandis que la jeune femme parlait, M. d'Epenoy s'était rangé à côté d'elle comme pour l'engager à continuer une promenade qu'il semblait décidé à partager. M. de Morsy remarqua cette manœuvre ; mais, au lieu de la favoriser en se remettant en marche, il s'appuya fortement sur sa canne et resta plus immobile qu'un navire à l'ancre. Réserve, prudence ou timidité, madame Gastoul ne crut pas devoir prendre l'initiative que sollicitait la pantomime de son adorateur. Furieux contre le marquis, dont il avait maudit plus d'une fois l'hostile clairvoyance, presque aussi courroucé contre l'objet de sa flamme qui, loin de lui venir

en aide, semblait désirer qu'il s'éloignât, M. d'Epenoy prit la détermination de ne pas se laisser éconduire comme un écolier; s'affermissant à son tour dans sa pose, et fixant sur ses lèvres un imperturbable sourire, il renoua courageusement l'entretien.

— J'espère, madame, dit-il, que votre indisposition n'aura aucune suite, et qu'elle ne vous empêchera pas d'aller ce soir au bal de madame Davesne ?

— J'ai un peu trop dansé depuis quelque temps, répondit madame Gastoul, et mon médecin m'a mise ce matin au régime; mais comme du bal chaque soir au repos absolu le passage me semblait un peu brusque, il m'a accordé pour transition le théâtre. J'ai la permission de veiller jusqu'à onze heures, pas plus tard. Là-dessus le docteur est impitoyable.

— C'est donc au spectacle que vous passerez la soirée ? reprit le jeune homme en baissant la voix.

— Probablement, je n'ai pas encore vu *Chatterton*.

Ces paroles, prononcées avec l'accent de la plus parfaite indifférence, furent accompagnées d'un regard rapide dans lequel l'homme le moins intelligent devait lire ce complément essentiel : Maintenant que vous savez où me trouver ce soir, partez !

M. d'Epenoy n'essaya pas d'éluder un ordre si clair et si peu désespérant. Satisfait du renseignement qu'il venait d'obtenir, il prit congé de madame Gastoul et s'éloigna en saluant l'homme de cinquante ans de cet air railleur par lequel, dans leurs jours de succès, les amoureux narguent volontiers les importuns, les curieux impertinents, les envieux, les jaloux, et tous les autres insectes malfaisants qui pullulent toujours sur le sol de la galanterie.

II

Après le départ de M. d'Epenoy, madame Gastoul et le marquis reprirent leur promenade et marchèrent quelque temps sans se rien dire. Cette fois la jeune femme semblait décidée à ne pas parler la première. Ce silence, attribué à la rêverie que laisse après elle la présence d'un objet aimé, redoubla l'émotion chagrine de M. de Morsy, qui finit par le rompre après avoir fait un pénible effort pour sourire.

— Madame, dit-il, j'espère que vous ne me refuserez pas la faveur que vous venez d'accorder à M. d'Epenoy, et qu'ainsi qu'à lui vous me permettrez de vous aller voir ce soir dans votre loge aux Français.

— De mieux en mieux ! s'écria madame Gastoul avec un dépit qu'elle n'essaya plus de comprimer ; tout à l'heure j'étais seulement accusée d'avoir permis à M. d'Epenoy de venir me parler, maintenant me voici convaincue d'aller au spectacle pour l'y voir. Dorénavant, je n'oserai plus ouvrir la bouche ni faire un seul geste. Si mes cheveux se dérangent et que j'y porte la main, c'est un signal que je donne ; si, dans la conversation, je prononce un mot insignifiant, c'est un rendez-vous que j'accorde ! Permettez-moi de vous dire, monsieur de Morsy, que c'est pousser un peu loin l'esprit d'interprétation. En vérité, vous auriez dû naître en Espagne du temps des auto-da-fé : avec votre talent miraculeux pour métamorphoser en délits les actions les plus indifférentes, nul doute que vous n'eussiez fait un excellent inquisiteur.

— Madame, répondit le marquis sans paraître ému de cette ironie ; en me déterminant à vous parler avec franchise, j'ai dû me résigner à vous déplaire. Je poursuivrai ma tâche au risque d'accroître votre mécontentement. Mon amitié pour vous m'impose le devoir d'éclairer l'inexpérience qui seule vous cache les dangers de votre position.

Moins jeune, vous n'auriez pas besoin de mes conseils ; mais puisque votre âge les justifie, de grâce, ne les repoussez pas. Oui, je le répète, la tolérance que vous accordez aux assiduités de M. d'Epenoy est plus qu'imprudente, elle est périlleuse.

— Le péril dont vous parlez ne peut exister que pour des femmes sans vertu, dit madame Gastoul d'un air de hauteur.

— Eh ! madame, ce n'est pas de la vertu qu'il s'agit, c'est de la réputation. Je n'ai pas besoin d'être rappelé au respect que je vous porte ; mais je voudrais voir ce respect partagé par tous ceux qui vous connaissent, et je tremble en pensant que la moindre apparence équivoque peut y porter atteinte. Le monde, vous le savez, s'occupe de la forme beaucoup plus que du fond ; indulgent au vice, il est sans pitié pour l'étourderie. Peu lui importe l'innocence, à ses yeux la considération est tout.

— Vous voulez me donner à entendre que la mienne se trouve compromise ?

— N'est-ce pas trop qu'elle soit exposée à l'être ?

— Parce que, voyant la même société que M. d'Epenoy, je le rencontre quelquefois dans les salons où je vais !

— Parce que rencontrant M. d'Epenoy, non pas quelquefois, mais tous les soirs, depuis près de trois mois, vous lui avez laissé prendre insensiblement près de vous une de ces positions dont le monde n'admet jamais la complète innocence.

— Ne me parlez pas de votre monde, il est odieux !

— Souvent : mais équitable ou injuste, il est juge, et ses arrêts sont sans appel ; un homme peut les braver, une femme doit s'y soumettre.

Madame Gastoul reconnut sans doute la justesse de cette sentence, car elle baissa la tête et ne répondit pas.

— Peut-être m'est-il échappé quelques paroles trop sévères, reprit M. de Morsy d'une voix émue ; peut-être, sûre de vous-même, trouvez-vous injurieuses mes alarmes : s'il

en est ainsi, rappelez-vous qu'une amitié comme la mienne mérite quelque indulgence, et pardonnez-moi.

La jeune femme leva la tête, et rencontrant les yeux du marquis fixés sur elle avec une expression d'attendrissement que n'a pas d'ordinaire la simple amitié, elle laissa échapper un sourire équivoque.

— Je vous pardonnerai, dit-elle, mais à deux conditions : la première, c'est que vous ne me tourmenterez plus au sujet de M. d'Epenoy, dont l'amabilité ne me semble nullement dangereuse et ne justifie en rien vos inquiétudes ; la seconde...

— La seconde ? répéta M. de Morsy en la regardant attentivement.

— La seconde, reprit madame Gastoul d'un air décidé qui contrastait avec sa précédente hésitation, c'est que vous voudrez bien me permettre de passer tout le printemps à Paris, ainsi que j'en avais l'intention en y venant.

— A quel propos voudrais-je vous en empêcher, et comment le pourrais-je ? répondit le marquis, dont le front soucieux se rembrunit encore.

— A quel propos ! après vos remontrances de tout à l'heure la question n'est pas sérieuse. Comment ! en usant ou plutôt en abusant de votre ascendant sur M. Gastoul pour lui persuader de transporter à Limoges le quartier-général de ses opérations électorales.

— Votre mari vous a parlé de cela ?

— Je suis bien aise de vous apprendre que M. Gastoul a quelque confiance en moi.

— Eh bien ! s'écria le marquis avec dépit, fût-il vrai que je lui eusse dit qu'il ferait bien de retourner pour deux ou trois mois dans le pays où sont vos propriétés, et où il désire d'être nommé, ne lui aurais-je pas donné un excellent conseil ? Le député qu'il a l'espoir de remplacer est condamné par les médecins ; et si sa mort n'est pas certaine, du moins sa démission l'est-elle. D'un jour à l'autre elle peut arriver à la Chambre. Puisque votre mari convoite la

succession, ne faut-il pas qu'il se tienne en mesure de la recueillir ? Pour cela, mon avis est qu'il serait mieux placé à Limoges qu'à Paris. Je puis me tromper, mais mon intention est bonne, et je ne m'attendais pas à me voir obligé de la justifier.

Par une de ces manœuvres subtiles que les femmes emploient de préférence et le plus souvent avec succès, la discussion avait été déplacée. Agresseur d'abord, M. de Morsy se trouvait réduit à la défensive, et il s'en tirait assez mal, selon l'usage des hommes, qui attaquent toujours mieux qu'ils ne résistent. Madame Gastoul n'eut garde de compromettre son avantage, en négligeant de le poursuivre.

— A qui persuaderez-vous que vous prenez un intérêt sérieux à la nomination de M. Gastoul ? dit-elle avec un sourire moqueur ; votre indifférence en matière politique est trop connue. Que le côté droit ou le côté gauche compte un député de plus, que vous importe ? Ce n'est donc pas M. Gastoul que vous envoyez à Limoges, dans l'intérêt de son élection ; que vous voulez éloigner de Paris ; dans quel intérêt ? permettez-moi de vous le demander.

— Dans le vôtre, madame ; dans celui de votre réputation, répondit le marquis d'un ton pénétré.

— A quel titre vous préoccupez-vous ainsi de ma réputation ? reprit la jeune femme de plus en plus animée ; qu'un mari, qu'un père, qu'un frère même surveillent ou dirigent la conduite d'une femme, je reconnais leurs droits ; mais vous, vous n'en avez aucun, et votre sollicitude n'est qu'une usurpation à laquelle je suis peu décidée à me soumettre.

— Vous contestez donc à l'amitié son plus précieux privilége ?

— L'amitié ! avec cela on croit répondre à tout. Mais d'abord il faudrait s'entendre sur ce mot. L'amitié comme je la conçois est bienveillante, douce, serviable, discrète, et non défiante, grondeuse, intolérante, tracassière, telle que

la vôtre enfin. L'amour peut se croire le droit d'être maussade, jaloux, injuste; l'amitié, non.

Madame Gastoul appuya ses dernières paroles d'un regard si pénétrant, que M. de Morsy, par une timidité habituellement inconnue à son âge, finit par s'y soustraire en détournant les yeux.

— Vous avez raison, et nous ne nous entendons pas, dit-il enfin d'une voix mal assurée; à vos yeux l'amitié n'est qu'une habitude, et je sens qu'elle peut être une passion.

— Tant pis pour elle ! s'écria la jeune femme avec vivacité; à devenir une passion, elle a tout à perdre et rien à gagner. Je lui conseille donc de ne jamais sortir de la modération et du calme qui lui conviennent. Mais, continua-t-elle d'un ton beaucoup plus doux, voilà une dissertation qui nous éloigne de notre sujet, revenons-y, je vous prie. Voici le fait depouillé de toutes les broderies romanesques dont voudrait l'enjoliver votre imagination. Une pauvre jeune femme, c'est moi, élevée au couvent et confinée depuis son mariage au fond des montagnes du Limousin, s'est prise d'une belle passion pour Paris, qu'elle ne connaissait pas, quoiqu'elle y fût née. Quoi d'étrange jusque-là ? C'est l'histoire de toutes les pensionnaires. Six mois de liberté à Paris, quel beau rêve ! N'ai-je pas raison de vouloir rêver le plus longtemps possible ? Eh bien ! oui, dussé-je vous scandaliser, je suis décidée à ne pas faire grâce à mon mari d'un seul jour. Les six mois qu'il m'a promis sont mes vacances à moi, et j'en veux jouir jusqu'à la dernière heure. Quel mal fais-je, après tout ? Suis-je donc coupable d'aimer, à vingt-deux ans, le bal, la musique, le théâtre, le monde, le plaisir enfin ? Est-ce commettre un bien grand péché que de butiner, comme l'abeille, afin de rapporter quelques agréables souvenirs dans ma pauvre ruche où les distractions sont si rares ? M. Gastoul comprend cela lui, et il est le premier à me dire de m'amuser. D'où vient que vous blâmez ce qu'il approuve ?

— Cela vient de ce qu'un ami voit toujours mieux qu'un mari.

— Cela vient de ce que vous êtes aussi méchant qu'il est bon. Oui, il faut avoir un mauvais caractère pour disputer ainsi un peu d'air et de soleil à une captive; car notre campagne est une vraie prison, vous le savez bien. Allons, mon bon monsieur de Morsy, poursuivit-elle en donnant à sa voix l'inflexion la plus caressante, voulez-vous être aimable ? voulez-vous que je croie à votre amitié et que j'y réponde par la mienne ?

— Que faut-il faire ? demanda le marquis avec une anxiété visible.

— Sourire d'abord au lieu de prendre votre air de tuteur, répondit madame Gastoul en souriant elle-même avec une grâce séduisante; puis compatir aux faiblesses d'une pauvre femme folle de la danse, et qui serait désespérée de s'en aller avant la fin du bal. Vous ne savez donc pas que je viens d'acheter encore trois belles robes avec lesquelles je ne me trouve pas trop affreuse ? Les garder pour le Limousin, ce serait un sacrilége, convenez-en. Est-ce que vous n'avez pas envie de les voir ? Je suis sûre qu'elles vous plairont, et vous savez combien je tiens à votre suffrage ! Vous voyez qu'il y aurait de la cruauté à me contrarier. C'est donc convenu : vous ne conseillez plus à M. Gastoul de retourner à Limoges; et, s'il vous reparle le premier de cet odieux projet, vous userez de tout votre crédit pour l'en détourner. Cela vous sera facile, car il est plein de déférence pour vos avis. Vous ferez ce que je vous dis là, n'est-ce pas ? Vous me le promettez ?

Pour résister aux cajoleries de regard, d'accent et de sourire dont fut accompagnée cette demande, il fallait une insensibilité étrangère à l'âme tendre du marquis; et cependant, loin de se rendre, il hocha la tête en signe de refus.

— Votre langage confirme toutes mes craintes, dit-il d'un air morne : Paris a son attrait; mais un intérêt plus

fort vous y retient, ne le niez pas; j'en suis sûr. Que votre mari soit aveugle, il ne m'appartient pas de l'éclairer, mais je ne veux pas non plus aider à le tromper.

Depuis le commencement de cette conversation, madame Gastoul avait invoqué à plusieurs reprises la patience et la prudence, ces deux vertus jumelles si nécessaires aux femmes disposées à prendre le chemin de traverse. Pour ployer à la prière sa voix habituée au commandement, pour prodiguer ses plus gracieuses minauderies à l'homme qui s'arrogeait sur elle un droit de censure, toujours odieux lors même qu'il est légitime, mais particulièrement révoltant quand il semble usurpé, elle avait dû dompter la fougue naturelle de son caractère et imposer silence à son orgueil. Un peu lasse déjà de son rôle, elle en fut entièrement dégoûtée après avoir entendu la déclaration sévère du marquis. D'autant plus irritée qu'elle venait de se montrer plus humble, elle éprouva une violente tentation de se venger, par quelque bonne égratignure, de son inutile patte de velours. Déjà un éclair brillait dans ses yeux, et la contraction sardonique de son sourire présageait une de ces réponses foudroyantes, dont les femmes ne sont jamais dépourvues lorsqu'on les pousse à bout. Par un héroïque effort madame Gastoul comprima l'explosion près d'éclater, et composant son visage au point de lui donner l'impassibilité d'une figure de marbre :

— J'ai quelques visites à faire avant dîner, dit-elle; voudriez-vous me reconduire à ma voiture ?

Les conseils du marquis avaient été trop mal accueillis pour qu'il lui parût opportun de prolonger un entretien qu'il ne désespérait pas de renouer avec plus de succès dans un meilleur moment; il inclina donc la tête en signe d'obéissance, et se dirigea aussitôt vers l'entrée du jardin. Pendant ce trajet, aucune parole ne fut prononcée de part ni d'autre. En arrivant près du landau, madame Gastoul quitta le bras du marquis et s'élança sur le marchepied avec l'empressement d'un écolier qui, après avoir tâté de

la férule, parvient à échapper à son pédagogue. Ce mouvement fit éclore un triste sourire sur les lèvres de M. de Morsy, qui, avant de laisser fermer la portière, se pencha dans l'intérieur de la voiture.

— Vous me détestez ? demanda-t-il à voix basse.

— Pourquoi ne faites-vous pas ce que je veux ? répondit madame Gastoul d'un ton boudeur.

— Ce que vous voulez ! le savez-vous bien vous-même ?

— Ce que je sais du moins à merveille, c'est qu'il m'est insupportable d'être contrariée ; et puisque vous prétendez être de mes amis, il me semble que vous devriez me témoigner plus de complaisance : car, quand même vous me trouveriez un peu capricieuse, un peu étourdie... ce n'est pas une raison...

Madame Gastoul hésitait à chaque mot, comme si quelque accident inattendu fût venu rompre le fil de ses idées, et le marquis remarqua qu'en lui parlant elle ne le regardait pas. Par un brusque mouvement il tourna la tête, et aperçut aussitôt M. d'Epenoy qui, depuis quelques instants, avait repris sa position derrière la grille. A cette vue odieuse il adressa un salut glacial à la jeune femme et rentra d'un pas rapide dans le jardin. Loin d'éviter sa rencontre, M. d'Epenoy vint au-devant de lui, le sourire sur les lèvres.

— Je vous cherchais, dit ce dernier d'un ton dégagé ; je suis chargé d'une commission pour vous, et tout à l'heure j'ai oublié de m'en acquitter.

— Une commission ? dit le marquis en s'efforçant de paraître calme.

— C'est ma mère qui voudrait vous voir le plus tôt possible. Sans doute quelque négociation matrimoniale pour laquelle votre concours lui est nécessaire. Vous savez que, bon an, mal an, ma mère fait sa douzaine de mariages. Je ne conçois pas que M. de Foy ne lui intente pas un procès en contrefaçon. Providence des veuves inconsolables et des filles sur le retour, lorsqu'elle n'a pas arrangé une entre-

vue, présidé à l'achat d'une corbeille ou discuté les préliminaires d'un contrat, il lui semble, comme à Titus, qu'elle a perdu sa journée. Elle voulait vous écrire; mais comme elle sait que j'ai l'honneur de vous voir à peu près tous les jours, elle m'a chargé de vous présenter sa requête. Si vous voulez aller chez elle aujourd'hui, vous êtes sûr de la trouver.

— J'irai, répondit M. de Morsy d'un air distrait.

Pendant ce temps la voiture de madame Gastoul s'éloignait. Quand elle eut disparu, M. d'Epenoy, qui jusqu'à ce moment l'avait suivie du coin de l'œil, ainsi que faisait de son côté son interlocuteur, reprit la parole avec un accent de persiflage.

— Monsieur le marquis, dit-il, savez-vous que tout à l'heure vous avez fait bien des jaloux? j'en connais plus d'un, moi le premier, qui enviaient votre place; mais si j'en crois l'air rébarbatif dont vous m'avez accueilli, on eût été mal reçu à vous la disputer. Oh! ce n'est pas un reproche que je vous adresse; je sens par moi-même que, si j'avais l'honneur insigne d'être le chevalier d'une aussi charmante femme que madame Gastoul, les adorateurs de sa beauté auraient peu à se louer de ma politesse : mais, hélas! je ne serai jamais mis à pareille épreuve; tant de gloire ne saurait être mon partage.

Indiscrétion d'amant ou vanterie de fat, M. d'Epenoy parlait des succès publics auxquels il devait renoncer, en homme amplement dédommagé par de mystérieuses victoires. Sous la fausse humilité de son langage perçait une ironie triomphante qui semblait dire au marquis : A vous, vieillard, pour qui a passé l'âge de plaire, si la folie d'aimer vous dure encore, à vous le droit de donner officiellement le bras aux femmes dont vous seriez le père, et au besoin l'aïeul; à moi, jeune homme, sûr de plaire quand je daigne aimer, à moi le droit de baiser en secret les belles mains dont vous ne toucherez jamais que les gants; à vous, respectable personnage, la confiance des maris, car vos che-

veux gris leur disent que vous êtes sans conséquence ; à moi, charmant cavalier, leur jalousie, car la flamme de mes yeux leur apprend qu'ils ont en face un ennemi redoutable; à vous, surveillant fâcheux mais impuissant, les soucis, le pédantisme et l'humeur chagrine du tuteur ; à moi, habile et intrépide amoureux, l'art d'endormir Argus et de fermer la gueule à Cerbère. A vous, dragon, la garde de la toison d'or; à moi, Jason, sa conquête.

La bravade de M. d'Epenoy redoubla l'irritation du marquis; et peut-être allait-il y répondre avec un emportement peu digne de la maturité de son âge, lorsqu'il en fut empêché par un troisième personnage qui se plaça sans façon entre les deux interlocuteurs : c'était M. Gastoul.

— Eh bien ! et ma femme ! dit ce dernier d'un air d'étonnement.

— Madame Gastoul avait des visites à faire, répondit M. de Morsy; je viens de la quitter. Vous n'êtes donc pas resté à la Chambre jusqu'à la fin de la séance?

— Ma foi ! j'en ai assez comme ça. Des phrases, et puis des phrases, et toujours des phrases ! Point d'idées, point de logique, point de synthèse ! — Bonjour, monsieur d'Epenoy ; vous vous portez bien ?

— A merveille, monsieur ; et vous-même ? répondit le jeune homme, qui n'avait pas attendu cette interrogation pour saluer avec toute la prévenance imaginable le mari de la femme qu'il courtisait.

— Les plus simples éléments de la matière méconnus ou ignorés ! continua le candidat à la députation, en médisant sans scrupule de ses futurs confrères ; et l'on appelle cela discuter ! Au surplus, marquis, je n'ai pas vu mon homme, qui est au palais, à ce qu'on m'a dit. C'est donc encore une fois partie remise.

— Messieurs, vous avez peut-être à causer d'affaires, dit M. d'Epenoy, je ne veux pas vous gêner.

— Ah ! je savais bien que j'avais quelque chose à vous dire, reprit M. Gastoul, en le retenant par le bras au mo-

ment où il s'éloignait. Si vous n'avez rien de mieux à faire ce soir, venez donc aux Français; nous causerons. Madame Gastoul a fait louer une loge, et il y aura une place pour vous. Loge de première galerie, nº 22.

A ce trait de mari, M. de Morsy joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Accepté ! dit avec empressement M. d'Epenoy, qui s'éloigna en riant sous cape.

— Qu'avez-vous donc? demanda M. Gastoul au marquis; souffrez-vous quelque part? vous voilà tout pâle !

M. de Morsy était pâle en effet, mais c'était de colère. Mécontent de madame Gastoul, outré contre le jeune d'Epenoy, la sottise caractéristique, par où venait d'éclater l'aveuglement conjugal de l'homme aux besicles, avait mis le comble à son courroux. Peu s'en fallut, qu'à l'exemple de Louis XIV, il ne jetât sa canne, de peur de succomber à la tentation de s'en servir, procédé qui, de célibataire à mari, eût été tout aussi blâmable que de roi à gentilhomme. Résistant à cette démangeaison incongrue, le marquis sentit que sa patience était épuisée, et il ne voulut pas s'exposer à de nouvelles épreuves.

— Adieu, dit-il brusquement, j'ai aussi des visites à faire.

A ces mots, il s'élança hors du jardin, sans égards pour les réclamations de M. Gastoul, qu'il laissa un peu surpris de ce départ précipité.

III

Madame d'Epenoy, chez qui se trouvait appelé le marquis de Morsy, était sa contemporaine, à quelques années près qu'elle avait de plus que lui. Contre l'ordinaire, elle avait pris son parti de vieillir, avec plus de résignation qu'il n'en montrait lui-même; contre l'ordinaire encore, elle ne

se croyait pas obligée d'expier, par les austères minuties de la vie dévote, les plaisirs d'une jeunesse qui, au dire de quelques personnes sans charité, avait brillé sous le consulat d'un éclat un peu profane. Chez elle, l'oratoire n'avait pas hérité du boudoir. Les pratiques pieuses, seul intérêt que conservent vers leur déclin tant d'existences féminines, n'occupaient dans la sienne qu'une place assez exiguë, elle paraissait s'en acquitter par convenance plutôt que par conviction. On ne la voyait à l'église que les dimanches; elle n'était d'aucune confrérie, et le nom de son confesseur restait inconnu : aussi, aux yeux de sa société habituelle, passait-elle pour un esprit fort, témérité qui ne profite guère aux femmes de cinquante ans, mais qui, dans ce cas particulier, rencontrait une indulgence presque universelle et si peu ordinaire, qu'il n'est pas inutile d'en expliquer les raisons.

Si madame d'Epenoy n'accordait aux choses de la vie future qu'une application peu fervente, en revanche elle apportait, au maniement des intérêts mondains, un goût ardent et infatigable. Homme, elle eût abordé la politique; comme M. Gastoul, elle aurait brigué la députation, et peut-être fût-elle devenue ministre; femme, elle exerçait l'activité de son esprit dans une sphère moins retentissante mais non moins animée. Depuis que la jeunesse évanouie, et avec elle la beauté, lui avait fermé la carrière de la coquetterie, acceptant philosophiquement cette mise en retraite, elle avait formé un établissement nouveau sur un terrain approprié à son âge. Sans parler du soin d'une fortune assez considérable, qu'elle administrait avec une vigilante économie dont on connaîtra bientôt la cause, on la voyait sans cesse occupée d'autant d'affaires qu'il s'en traite dans l'étude d'un avoué en crédit. Appartenant à l'ancien régime, par son père mort en émigration, et au nouveau, par son mari tué à Montmirail, elle avait dans les deux camps des amis qu'elle accueillait avec une impartiale bienveillance. Exempte de préjugés et indépendante par caractère,

elle inclinait sans doute vers les opinions progressives plus que vers les croyances rétrogrades, mais la sûreté de son goût maintenait dans de justes bornes cette propension à marcher du même pas que le siècle. Elle savait qu'un peu de retard et même de résistance ne messied pas aux vieillards; et que trop peu ingambes pour le rôle d'éclaireurs, leur place est à l'arrière-garde. Après avoir trouvé moyen dans sa jeunesse d'être coquette avec approbation et privilége du monde où elle vivait, madame d'Epenoy n'était pas femme à se brouiller avec lui vingt ans plus tard pour de puériles dissidences; elle habillait donc irréprochablement la hardiesse un peu virile de ses idées, et selon l'usage des gens habiles, faisait passer le fond à la faveur de la forme. Grâce à cette conduite pleine de mesure; madame d'Epenoy, qui habitait la rue de Grenelle-Saint-Germain, avait conquis dans la société, assez peu tolérante qu'elle voyait d'habitude, une position exceptionnelle dont on eût difficilement trouvé un second exemple. Indévote et libérale, ce double péché qui eût accablé toute autre, lui était pardonné par les plus rigides; il semblait que ses erreurs échappassent de droit à toute censure, et fussent couvertes d'une indulgence plénière.

Mais la science du monde que déployait madame d'Epenoy en toute circonstance, n'avait pas établi seule la considération, et l'on pourrait dire l'ascendant dont elle jouissait dans un assez grand nombre de maisons. Une cause plus efficace, puisqu'elle était fondée sur l'intérêt personnel, lui assurait partout un accueil empressé et affermissait son crédit; c'était le profit presque certain qu'on tirait de son commerce. Son ancien désir de plaire s'était transformé au lieu de s'éteindre; les affections qu'elle ne pouvait plus conquérir par la beauté, elle les recherchait par la prévenance. Véritablement dévouée à ses amis, elle aimait à rendre service aux indifférents mêmes; mais en obligeant, elle obéissait moins à l'inclination naturelle d'un caractère officieux qu'à la sollicitation d'un esprit actif qui lui rendait pénible

le repos. Par cette double raison, sa bienveillance était infatigable, et ce n'était jamais en vain qu'on y avait recours.

Madame d'Epenoy se trouvait en excellente position pour satisfaire son humeur serviable : fort répandue sous l'empire et la restauration, elle conservait des relations avec beaucoup d'hommes influents de ces deux époques, et, comme nous l'avons dit, par sa naissance et son mariage elle avait un pied dans l'ancien régime et l'autre dans le nouveau. Son crédit s'exerçait sur ces deux terrains avec une assiduité presque égale; tel qui l'avait rencontrée le matin dans le salon d'attente d'un ministre, prête à solliciter quelque faveur pour un de ses protégés dévoué au gouvernement de juillet, pouvait la retrouver le soir dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, plaidant la cause d'un réfugié espagnol ou d'un prisonnier vendéen. Légitimiste, juste-milieu, républicain, étaient égaux devant son patronage qui, à l'instar du soleil, ne faisait acception de personne, et luisait pour tout le monde.

De ce qu'on vient de lire il est facile de conclure que madame d'Epenoy possédait une clientèle nombreuse; d'ailleurs le ministère bienveillant qu'elle aimait à remplir n'eût-il eu qu'une seule branche, la principale, il est vrai, son activité y eût surabondamment trouvé de quoi se tenir en haleine. Cette branche, couverte de haut en bas de feuilles vertes parfois, mais plus souvent jaunissantes, était celle dont avait parlé assez irrévérencieusement M. d'Epenoy dans sa conversation avec le marquis de Morsy.

Ainsi que la plupart des femmes qui ont accompli leur destinée en connaissant l'amour et la maternité, madame d'Epenoy éprouvait une compassion sincère pour les créatures qu'un sort injuste semble condamner à ignorer toujours l'un et l'autre. Le célibat, dont les hommes tirent quelquefois un assez bon parti, lui paraissait pour son sexe un état anormal, affligeant, presque ridicule; et comme un appitoiement stérile ne convenait pas à la vivacité de son tempérament, à la vue du mal elle songeait d'abord au

remède. Les veuves disposées à convoler en secondes noces trouvaient en elle encouragement et assistance; elle s'intéressait chaudement aux filles sans fortune ou sans attraits, dont l'une ou l'autre de ces défectuosités rendait l'établissement difficile : mais c'est surtout à faire refleurir conjugalement les demoiselles montées en graine, qu'elle employait la ferveur de ses bons offices. La position de cette dernière classe la touchait particulièrement, et ses droits à un tour de faveur lui semblaient d'autant plus incontestables qu'ils étaient fondés sur l'ancienneté.

— Les pensionnaires ont un avenir, et les veuves un passé, disait-elle quelquefois; à la rigueur elles peuvent attendre, car, avec l'espoir ou le souvenir, leur condition est supportable; mais quelle patience prescrire aux vieilles filles qui n'ont, pour se résigner au présent, ni les consolations de la mémoire, ni les illusions de l'espérance ?

Conformément à cette distinction équitable, madame d'Epenoy divisait ses protégées en trois catégories, et, quoique également dévouée à chacune, elle s'occupait surtout de celles où l'ennui du célibat, combiné avec la maturité de l'âge, constituait ce qu'elle nommait, en riant, un cas d'urgence. Selon elle, cette urgence commençait à poindre à vingt-cinq ans; à trente elle devenait impérieuse; à trente-cinq, pour emprunter aux légistes une locution de leur argot, il y avait péril en la demeure : à quarante ans, enfin, la demoiselle à marier passait à l'état d'âme du purgatoire. Lorsqu'à force de démarches et de négociations, madame d'Epenoy était parvenue à tirer de la géhenne où il languissait, un des membres de cette dernière subdivision, elle éprouvait l'orgueil que dut ressentir Louis XIV en plaçant son petit-fils sur le trône d'Espagne; orgueil plus juste encore, il faut le dire, car d'un prince à une couronne il y a moins loin que d'une fille deux fois majeure à un bouquet de fleurs d'oranger.

D'après ce qu'on sait maintenant du caractère de madame d'Epenoy, il est inutile d'ajouter qu'elle conformait sa con-

duite, à l'égard du sexe masculin, aux combinaisons d'hyménée dont elle était occupée sans relâche. Elle accordait peu d'attention aux hommes mariés ; car, la bigamie étant interdite, il n'y avait rien à tirer d'eux. Ils ne reprenaient à ses yeux un peu de valeur que quand, pères de famille, ils possédaient sous leur autorité plus ou moins de jouvenceaux habiles à contracter mariage. Mais autre chose était des célibataires : quel que fût leur âge, adolescents sortis la veille des bancs de l'école, ou barbons en puissance de gouvernante, pourvu que la fortune ne les eût pas traités en marâtre, elle les regardait comme lui appartenant par droit de poursuite, tout aussi légitimement que le lièvre appartient au chasseur, ou le bâtiment d'une nation ennemie au corsaire muni de ses lettres de marque.

La manière dont madame d'Epenoy chassait aux maris participait du magnétisme ; autour d'elle s'épandaient je ne sais quelles vapeurs conjugales, qui finissaient par atteindre au cerveau, les célibataires les plus récalcitrants. Nul ne traversait impunément cette atmosphère : d'abord le danger restait inaperçu ; mais bientôt, à mesure que l'habile femme vous attirait dans son intimité, on se trouvait pris par une sorte de courant électrique non moins irrésistible que celui de la montagne d'aimant dans le conte des *Mille et une Nuits*, et l'on sentait ses plus fermes résolutions de vivre et mourir garçon, s'envoler clou à clou, ferrure après ferrure. Que si l'on échappait à ce péril, on n'était pas sauvé pour autant. Animée par la résistance, madame d'Epenoy redoublait son attaque ; jusque-là elle avait procédé par détour et par insinuation plutôt que par agression directe : mais, alors, selon son expression énergique, elle ouvrait franchement son feu ; feu terrible sous d'inoffensives apparences ! Feu de filles et de veuves, feu de brunes et de blondes, feu de mineures et de majeures ! Elle avait de tout dans ses caissons, même des héritières. Le moyen de se tirer sain et sauf de cette mitraille !

Grâce à sa connaissance du cœur humain, à son esprit

ingénieux, à sa persévérance infatigable ; grâce, en un mot, à des talents supérieurs qui eussent honoré un diplomate de premier ordre, madame d'Epenoy réussissait souvent dans le charitable ministère qu'elle avait adopté. Elle y obtenait même de temps en temps des résultats dont elle demeurait étonnée la première, et qu'elle qualifiait de fabuleux. On voit combien étaient en réalité légitimes ses droits au titre de providence des demoiselles à marier, qu'en riant lui avait décerné son fils. Il ne s'écoulait pas de jour sans qu'elle ne cherchât à le mériter encore davantage. Récompensée par la satisfaction un peu vaniteuse que laisse le succès, quelquefois même par la reconnaissance de celles qui lui devaient leur établissement, elle recueillait en outre un autre fruit qui seul lui eût paru un bénéfice suffisant : elle employait sa vie ; problème dont la difficulté augmente à mesure qu'approche la vieillesse, et surtout difficile à résoudre pour les femmes aimables qui, ayant chanté tout l'été, se trouvent, comme la cigale, dépourvues d'autant quand la bise est venue.

Les amis de madame d'Epenoy prétendaient qu'il leur était aussi impossible de se la représenter sans l'accompagnement obligé d'une cliente à pourvoir, qu'il le serait à un artiste de peindre Jupiter sans barbe ou Cupidon sans ailes. Cette assertion nn peu satirique était pleinement justifiée au moment où a commencé ce récit par un colloque confidentiel qui avait lieu, rue de Grenelle-Saint-Germain, entre madame d'Epenoy en personne et une autre femme couchée sur sa liste indubitablement.

Le lieu où se passait cette conférence était un salon assez bas d'étage, et tendu d'un papier gris, à bordures veloutées, qui ne se recommandait ni par sa fraîcheur, ni par son élégance. Les meubles dont il était garni semblaient y être à l'étroit. La pendule et les candélabres étaient trop grands pour la cheminée ; les tableaux touchaient au plafond ; un canapé masquait une porte, tant il était disproportionné à l'exiguïté du local. Ces meubles évidemment

avaient appartenu à un appartement plus vaste, et sans doute une même raison d'économie, en le réduisant, les avait conservés. Mais, si mesquin et si suranné que parût ce salon comparé aux magnificences des ameublements modernes, il avait ses habitués et surtout ses habituées, dont l'assiduité ne le cédait en rien à celles que montraient au lever du grand roi les courtisans de l'Œil-de-Bœuf. Ce fait n'a pas besoin de commentaires, puisque on sait déjà qu'au coin de cette cheminée étroite, sur les rosaces de ce tapis fané, à l'abri de ce paravent mystérieux, fonctionnait une des plus intéressantes industries de la vie sociale : une fabrique de mariages !

Madame d'Epenoy était assise dans une vaste bergère, les pieds sur le garde-feu, et le coude sur une petite table où l'on apercevait pêle-mêle un journal, une tabatière, des lunettes, une boîte de pâte de jujube; le tout sous la garde d'un chat qui dormait. La vivacité de son regard, ses traits réguliers et l'agrément que conservait son sourire, témoignaient de son ancienne beauté, tandis que la franche exhibition de ses cheveux gris et la simplicité de sa toilette, disaient avec quelle résignation, sans arrière-pensée, elle avait accepté son rôle de vieille femme.

En face de madame d'Epenoy siégeait au bord d'un fauteuil, dans l'attitude la plus perpendiculaire, un être en qui l'on était obligé de reconnaître aussi une femme, en raison du châle, de la robe et des autres attributs peu virils dont se composait sa parure, mais qui aurait pu adopter le vêtement masculin sans qu'il fût venu à l'esprit de personne de soupçonner la fraude. Cette créature ossue et mal équarrie avait de gros traits enlaidis par une physionomie chagrine; son teint rougeaud à l'état ordinaire, s'enflammait en cas d'émotion, et sa large figure alors ne ressemblait pas mal à un bassin de cuivre rouge. Le fût de la colonne ne dédommageait pas du chapiteau; mais indemnité insuffisante, au contraire de la statue du songe de Nabuchodonosor, qui avec sa tête d'or et sa poitrine d'argent

pêchait par la base, cet ensemble disgracieux se terminait par d'assez jolis pieds : aussi les méchants disaient-ils que, de toute la personne de mademoiselle Alphonsine du Boissier, c'étaient ses pieds qu'on voyait d'abord, tant, assise ou debout, elle manœuvrait savamment pour attirer sur eux les yeux du public. Nous achèverons ce portrait par une observation qui nous semble indispensable, en disant que l'original n'avait plus que quelques années à parcourir pour prendre place au rang des âmes du purgatoire.

C'est à prévenir cette catastrophe que travaillait principalement madame d'Epenoy depuis quelque temps ; et quoique ses efforts eussent obtenu peu de succès, elle y persévérait avec un entêtement admirable. Plus l'établissement de sa protégée rencontrait de difficultés, plus elle prenait à cœur de le conclure ; car l'amour-propre avait fini par joindre son aiguillon à celui de la bienveillance, et, la non-réussite de ses premières démarches, ayant eu quelque retentissement, elle se faisait un point d'honneur de fermer la bouche aux mauvais plaisants par une victoire. En un mot le mariage de mademoiselle du Boissier était devenu l'idée fixe de madame d'Epenoy, à qui souvent, en causant avec ses intimes de choses étrangères à ce sujet, il échappait de dire d'un air rêveur :

— Tout cela est fort bien, mais ça ne nous trouve pas un mari pour cette pauvre Alphonsine.

Avec les gens dont la discrétion lui était connue, elle terminait la conversation par cette phrase non moins inévitable que le *Delenda Carthago !* de Caton, ou le vote du général Bertrand pour la liberté illimitée de la presse :

— Aidez-moi donc à marier cette pauvre Alphonsine.

En dépit de la criée désespérée dont elle était l'objet, mademoiselle du Boissier n'avait pas encore rencontré le généreux mortel qui devait l'élever au rang de femme. Peut-être fallait-il attribuer aux ennuis de cette longue attente la mauvaise humeur que trahissait ordinairement son

visage, et qui au moment dont il s'agit, offrait un caractère d'abattement ou plutôt de consternation.

IV

Le silence durait depuis quelques instants dans le salon de madame d'Épenoy. La maîtresse du logis jouait du piano sur sa tabatière, et regardait à la dérobée la demoiselle ultra-majeure qui, les yeux baissés, se tenait sur son fauteuil, raide et immobile, comme la femme de Loth après sa métamorphose.

— Que voulez-vous, mon enfant ! dit enfin la vieille dame avec un accent de commisération : c'est désagréable, je l'avoue; et puisque M. Ferrand vous aurait convenu, il est doublement fâcheux que vous ne lui conveniez pas. Mais aussi, quelle idée de venir à cette entrevue en manches plates ?

— Mais, madame, c'est la mode, répondit mademoiselle du Boissier en relevant la tête.

— Il est une chose encore plus importante que la mode, c'est le goût. Je n'attaque pas les manches plates, mais elles ne conviennent qu'aux femmes dont le buste, et les bras sont irréprochables.

— Il me semble...

— Il vous semble, ma chère Alphonsine, que vous êtes sans défauts ; nous nous faisons toutes plus ou moins d'illusions sur ce chapitre-là : je vous apprendrai, moi qui ai le droit de tout vous dire, qu'un peu d'art ne vous est pas tout à fait inutile. Avec des manches raisonnables, vous n'auriez pas fourni à M. Ferrand l'occasion d'exercer son esprit satirique, et peut-être votre mariage serait-il conclu maintenant.

— Ce sont donc ces malheureuses manches qui lui ont

déplu ? demanda mademoiselle du Boissier en étouffant un soupir.

— Pas précisément les manches...

— Quoi donc alors ?

— Il est inutile de s'arrêter sur ce sujet : c'est une affaire finie, et le mieux est de n'y plus penser.

— Je vous en prie ; répondez-moi ; je tiens beaucoup à savoir ce qu'a pu vous dire ce monsieur.

— Rien d'offensant pour vous, je ne l'aurais pas souffert. Il s'agit d'une simple plaisanterie.

— Ah ! une plaisanterie...

— D'assez mauvais goût ; mais ce n'est pas par la légèreté de l'esprit que brillent ces messieurs de la Faculté.

— Enfin, il vous a dit...

— Eh bien ! il m'a dit... Mais n'allez pas vous fâcher. Vous savez que tous les médecins sont un peu matérialistes ; celui-ci paraît tenir beaucoup à la forme. Peut-être l'habitude de tout observer du point de vue médical, influe-t-elle sur son goût, et il est possible que son antipathie pour la maigreur vienne de ce qu'il la juge incompatible avec une santé robuste.

— Il vous a dit... répéta mademoiselle Alphonsine d'une voix saccadée.

Malgré sa bonté naturelle, madame d'Épenoy n'était pas exempte d'un secret penchant à la moquerie que légitimait d'ailleurs en ce moment son titre de protectrice.

— Eh bien ! ma chère enfant, puisque vous voulez tout savoir, répondit-elle en retenant un sourire, M. Ferrand m'a dit qu'ayant achevé depuis fort longtemps toutes ses études en médecine, il ne se souciait pas de recommencer un cours d'ostéologie.

L'indignation produisit sur le visage de mademoiselle du Boissier l'effet du soufflet sur la braise. Enflammée jusqu'aux oreilles, la fille à marier essaya d'un rire dédaigneux.

— Et moi, dit-elle, je ne me soucie pas davantage d'é-

pouser un gros homme mal élevé, qui a le nez rouge et sent le tabac. Il m'avait déplu au premier aspect ; si je ne vous l'ai pas dit tout de suite, c'est qu'après la peine que vous aviez prise je craignais de vous désobliger.

— Tout cela est à merveille, reprit madame d'Épenoy en passant la main sur le dos du chat qui venait de s'éveiller; mais je commence à croire à quelque maléfice dont vous êtes la victime sans vous en douter. Ce matin je calculais les partis avec qui je vous ai mise en rapport depuis cinq ans, et je suis restée effrayée du chiffre. Vingt-sept ou vingt-huit ! Jamais chose pareille ne m'est arrivée.

— Mais, madame, ce n'est pas ma faute, fit observer mademoiselle Alphonsine d'un air mélancolique.

— Je sais du moins que ce n'est pas la bonne volonté qui vous manque. A qui manque-t-elle ? Mais cela ne suffit pas. Dans votre position il faut un certain entregent dont, par malheur, vous êtes tout à fait dépourvue, et que mes conseils n'ont pas encore réussi à vous donner. Si vous étiez très-jeune, très-riche et très-jolie, cela irait tout seul, et vous n'auriez pas besoin de chercher à plaire ; mais à trente-huit ans...

— Trente-six, madame.

— Peu importe ; avec 80,000 fr. de dot tout au plus et un physique... ni bien ni mal, vous devez être aimable, fort aimable. Je ne prétends point dire que vous ne l'êtes pas, mais il s'agit de l'être avec intelligence et à propos.

Madame d'Épenoy avait été trop aimable elle-même dans sa jeunesse pour qu'on lui contestât le droit de professer l'art de plaire. Sûre d'être religieusement écoutée, elle aspira lentement une prise de tabac et s'étendit dans sa bergère d'une façon un peu doctorale.

— Ma chère enfant, dit-elle ensuite en montrant du doigt une console, vous voyez cette urne! Si vous vouliez la soulever, par où la pendriez-vous ?

— Par l'anse, répondit mademoiselle du Boissier du ton d'une pensionnaire récitant sa leçon.

— A merveille. C'est aussi par là qu'il faut prendre les hommes. Tous ont une anse, un faible, un goût dominant, une passion, une manie, si vous l'aimez mieux. Nous autres femmes, nous donnons prise également, mais d'une manière presque uniforme, par la vanité ou par le cœur; tandis que chez les hommes le côté faible varie à l'infini, en raison de la multiplicité des positions qu'ils peuvent occuper et qui nous sont interdites. Je vous ai déjà expliqué cela fort souvent. Peine perdue ! Dans vos vingt-sept ou vingt-huit entrevues, vous est-il arrivé une seule fois de la découvrir, cette anse providentielle, et de la saisir net, de façon à enlever le mariage d'un tour de main ? Jamais. Loin de là, vous semblez prendre à tâche de faire tout le contraire de ce qui serait convenable; et cependant ce ne sont pas les avertissements qui vous ont manqué. Pour ne citer qu'un fait, rappelez-vous la dernière de vos entrevues; pas celle-ci; celle d'il y a trois mois, avec monsieur... monsieur...

— Monsieur de Biancourt, dit la fille à marier d'une voix dolente.

— C'est cela; M. de Biancourt. Je vous annonce un homme grave, fatigué du monde, qui, par suite de malheurs domestiques éprouvés du vivant de sa première femme, a pris la coquetterie en horreur et tient avant tout aux qualités sérieuses et solides; votre leçon faite en commençant par A et en finissant par Z, me voilà tranquille et persuadée que cette fois tout ira bien. Vous arrivez; que vois-je entrer? une danseuse habillée pour le bal! des fleurs dans les cheveux, une garniture de point d'Angleterre, une robe écourtée outre mesure, afin de mettre en évidence vos pieds, dont, par parenthèse, vous abusez; des camées, des broches, un bracelet ! que sais-je ? tout un magasin de bijouterie ! Vous n'aviez pas fait trois pas dans le salon, qu'au froncement de sourcils de M. de Biancourt, j'avais jugé votre cause perdue. Observez que c'était un excellent parti, très-débonnaire malgré son air dur, et qu'une fois mariés

vous en auriez fait au besoin tout ce qu'en avait fait la défunte; seulement, il fallait ne pas l'effaroucher.

— Vous avez raison, madame, dit mademoiselle du Boissier d'un air pincé, mais je n'ai point de regret de cette maladresse; car, si ma toilette n'a pas eu le bonheur de plaire à M. de Biancourt, en revanche sa personne et sa conversation m'avaient considérablement déplu, et je ne puis que m'applaudir de n'être pas aujourd'hui sa femme.

— En vérité, ma chère, il est impossible de prendre plus fièrement son parti, reprit avec un sourire moqueur madame d'Epenoy; je suis persuadée que, si nous passions en revue tous les hommes qui ont décliné le bonheur de vous appartenir, pas un seul ne trouverait grâce à vos yeux; cependant, plus d'une fois, je vous ai entendue tenir un langage moins superbe. Je me souviens même qu'en général, pour ne pas dire toujours, vous trouviez ces messieurs fort bien; et je prendrai la liberté de croire, malgré vos dédains d'aujourd'hui, qu'en cas de demande de n'importe lequel d'entre eux, cas qui, à mon grand regret, ne s'est pas présenté, un refus aurait eu de la peine à sortir de votre bouche.

— Mon Dieu! madame, vous croyez donc que j'ai bien envie de me marier? demanda mademoiselle Alphonsine, dont les joues s'empourprèrent de nouveau.

— Plaît-il? dit la vieille dame qui se redressa dans sa bergère, et fixa sur sa protégée un regard d'étonnement ironique.

— En tout cas, si je cherche à m'établir, c'est uniquement parce que dans le monde les demoiselles n'ont pas une position convenable, ou plutôt n'en ont pas du tout; mais, quant au mariage en lui-même, je puis bien vous jurer que si je ne consultais que mon goût...

— Vous resteriez fille?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si attrayant dans le commerce d'un homme, le plus souvent grossier, vulgaire, inintelligent, et toujours égoïste.

Madame d'Epenoy se pencha en avant, et baissant la voix comme si elle eût craint d'être entendue de quelques tiers invisible :

— Ma chère amie, dit-elle, nous sommes entre nous, et vous savez que je ne vous trahirai pas : ainsi donc dégonflez-vous, épanchez ce que vous avez sur le cœur, cela fait du bien; mais ne répétez jamais devant d'autres ce que vous venez de me dire.

— Pourquoi donc, madame ?

— Parce qu'en public, s'il est bon souvent de cacher ses désirs, on ne doit jamais les calomnier.

— Je ne dis que ce que je pense.

— Je veux vous croire, mais d'autres seraient plus incrédules. En vous entendant maltraiter ainsi ces pauvres hommes, ils se rappelleraient peut-être le renard de la fable et penseraient que vous trouvez le mariage trop vert.

Madame d'Epenoy se renfonça dans sa bergère et prit une nouvelle prise de tabac qu'elle aspira d'un air passablement sardonique, tandis que mademoiselle Alphonsine, les joues plus flamboyantes que jamais, se mordait les lèvres jusqu'au sang. Ce n'était pas la première fois qu'un orage semblait près d'éclater entre la patronne et la cliente. Celle-ci avait souvent besoin d'une patience que son tempérament rendait très-méritoire, pour supporter sans y répondre les moqueries par lesquelles la vieille dame lui faisait payer ses bons offices. En ces occasions, malgré son secret courroux, elle gardait un prudent silence; car, se brouiller avec sa protectrice, autant eût valu renoncer au mariage; mais pour nous servir d'une locution énergique dans sa vulgarité, il est permis de croire que le diable n'y perdait rien. Quant à madame d'Epenoy, tout en remuant le ciel et la terre pour trouver un mari à *cette pauvre Alphonsine,* elle ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir au fond. Elle éprouvait à son égard un sentiment analogue à la mauvaise humeur qu'inspire à un négociant la vue de marchandises sans débit et vieillies dans sa boutique.

— Pendant le temps qu'elle m'a fait perdre, j'en aurais marié douze autres! se disait-elle parfois avec dépit.

En ces moments-là, mademoiselle du Boissier était mal venue à protester de son antipathie pour les hommes et de son indifférence en matière de mariage. Un sarcasme plus ou moins acéré ne tardait pas à lui fermer la bouche : mais la bonté du caractère reprenant bientôt le dessus, madame d'Epenoy n'épargnait rien pour guérir la blessure que venait de recevoir l'amour-propre de sa protégée; et c'est en redoublant d'efforts pour lui trouver enfin un mari, qu'elle cherchait à la lui faire oublier.

Après un court silence, madame d'Epenoy reprit la parole avec un accent d'enjouement.

— Allons, mon enfant, ne boudez plus. La moue enlaidit les plus jolies femmes. Napoléon et Louis XVIII avaient leurs coups de boutoir; j'ai aussi les miens qu'il faut me pardonner en faveur de mes bonnes intentions. Je vous promets de redoubler de zèle et de ne pas prendre de repos que vous ne soyez convenablement établie. Soyez sûre que nous en viendrons à bout et que vous n'aurez pas perdu pour attendre un peu; seulement j'ai un avis à vous donner ou plutôt une opinion à vous soumettre.

— Je vous écoute, madame, répondit mademoiselle du Boissier un peu calmée par ces dernières paroles.

— Jusqu'à présent vous n'avez pas voulu entendre parler d'un mari qui eût plus de quarante-cinq ans, et encore que de sermons pour arriver là! Il y a deux ans il vous fallait un époux de votre âge; plus tard, vous avez permis qu'il eût quarante ans; aujourd'hui vous êtes plus raisonnable, mais il faudrait l'être tout à fait. Si vous m'en croyez, nous reculerons encore un peu la limite.

— A moins d'épouser un vieillard!

— A cinquante ans, un homme n'est pas encore un vieillard!

— Cinquante ans! s'écria mademoiselle Alphonsine avec un accent où éclatait l'antipathie qu'éprouvent presque

toutes les filles d'un certain âge pour les hommes sur le retour; antipathie que ceux-ci, chose pénible à dire, leur rendent religieusement.

Madame d'Epenoy laissa échapper un signe d'impatience.

— Allez-vous retomber dans vos chimères? dit-elle d'un ton un peu vif : faut-il vous répéter mille fois la même chose? Je vous l'ai dit : la présomption de ces messieurs est si grande, qu'à égalité d'âge ils se croient beaucoup plus jeunes que nous; et tel homme de cinquante ans que je pourrais citer, aurait peut-être l'impertinence de vous trouver trop vieille; c'est odieux, c'est révoltant, mais c'est ainsi. Prenez donc le monde comme il est, et n'attendez pas de ses préjugés une exception en votre faveur. Pour vous, je dois le dire, un jeune mari n'est qu'un rêve, et je croyais que M. Gastoul vous avait complétement éveillée.

Au nom de M. Gastoul un éclair de haine étincela dans les yeux verdâtres de la demoiselle à marier, et ses lèvres frémirent comme si elle se fût préparée à mordre.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit-elle avec une indifférence affectée.

— Ah! ma chère, permettez, repartit madame d'Epenoy qui, trouvant son élève peu docile à ses leçons, reprenait peu à peu vis-à-vis d'elle le ton de l'ironie : si vous n'avez pas de mémoire, j'en ai, moi; et puisque vos souvenirs sont en défaut, je vais mettre les miens à votre service. Il y a quatre ans, vous ne vous occupiez que de M. Gastoul; vous en parliez sans cesse, et il ne pouvait aller nulle part sans qu'on vous y vît arriver aussitôt. Pour les moins clairvoyants il était avéré que vous aviez conçu le projet formel de lui plaire et de l'épouser. C'eût été fort bien joué assurément, puisqu'il a de la fortune, du talent, et cinq ou six ans de moins que vous. Par malheur vos bonnes dispositions à son égard n'ont été récompensées que par l'ingratitude la plus noire. Cet homme sans savoir-vivre n'a-t-il pas osé plaisanter publiquement des intentions qu'on vous supposait,

et, pour comble d'impertinence, ne s'est-il pas permis, il y a trois ans, d'épouser une femme jeune, charmante, bien née, et qui lui a apporté en mariage trois ou quatre cent mille francs? En vérité voilà un procédé indigne, et à votre place j'en garderais une éternelle rancune!

Cette dernière recommandation était superflue, à en juger par l'expression vindicative qui, au seul nom de M. Gastoul, s'était peinte sur la physionomie de mademoiselle Alphonsine; mais le persiflage de madame d'Épenoy irrita au vif la blessure incurable dont souffrait depuis quatre ans l'amour-propre de la fille à marier. Ce fut d'une voix altérée par une colère contenue avec peine que celle-ci prit la parole pour répondre.

— Il est indubitable que madame Gastoul est plus jeune que moi, plus riche que moi, plus belle que moi; qu'elle possède autant d'avantages que je puis avoir de défauts, et que je gagnerais beaucoup à lui ressembler : pourtant, tout considéré, j'aime autant lui laisser ses moyens de plaire et rester comme je suis.

— Toujours la fable du renard! dit madame d'Épenoy en souriant malignement.

Mademoiselle du Boissier sourit à son tour d'une manière méprisante.

— Si je ne suis pas riche, reprit-elle, si je ne suis pas jolie, si je ne suis pas de la première jeunesse, du moins je n'ai point d'intrigues.

Dans son irritation, la demoiselle à marier ne s'apercevait pas que la pierre dont elle voulait lapider madame Gastoul frappait droit à la tête sa protectrice. Celle-ci toutefois n'eut pas l'air de voir dans cette accusation une personnalité, et elle répondit tranquillement :

— Voulez-vous dire par là que madame Gastoul trompe son mari ?

— Ah! le pauvre homme! s'écria mademoiselle Alphonsine avec une insultante pitié.

— Écoutez, ma chère, reprit la vieille dame d'un ton

sérieux; que vous haïssiez M. Gastoul qui n'a pas eu l'honnêteté de tomber amoureux de vous, je comprends cela, et je l'excuse; mais sa femme ne vous a rien fait, et cependant vous la détestez plus encore que lui peut-être; vous ne manquez pas une occasion d'en dire du mal; ce qui est à la fois une méchanceté et une maladresse : une méchanceté, en ce que la conduite de madame Gastoul ne motive certainement pas vos attaques; et une maladresse, car qui dit critique dit presque toujours envie.

— Moi, envieuse de cette femme ! ah ! madame !

— Cette femme, comme vous avez la politesse de la nommer, est jeune, charmante, spirituelle, dit-on, fort recherchée dans le monde, et il y a là de quoi faire sécher de dépit certaines personnes. Au fait, qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Moi, rien du tout, dit mademoiselle du Boissier en traînant la voix avec affectation, pas la moindre des choses; seulement je doute que son mari puisse en dire autant.

— Mais c'est un acte d'accusation en règle! Voyons, mademoiselle du ministère public, expliquez-vous. On m'a dit que mon fils s'occupait beaucoup de cette dame; est-ce à cela que vous voulez faire allusion ? En ce cas, pas de conjectures, pas de suppositions, pas d'ouï-dire; des faits et des preuves. Maintenant vous êtes trop avancée pour reculer; parlez donc, je vous écoute.

L'accent vif et un peu brusque de madame d'Epenoy indiquait l'éveil de sa curiosité. Ses yeux pétillants d'impatience semblaient vouloir arracher de la bouche de mademoiselle Alphonsine les paroles qui tardaient à en sortir. Avant de dépecer, à tort ou à raison, la réputation de la femme qu'elle détestait, la fille à marier sourit bénignement, comme les chats font patte de velours au moment de jouer des griffes.

— Vous me demandez des faits et des preuves ? dit-elle d'un ton doucereux.

— Oui, mais des faits certains et des preuves évidentes.

— Vous me promettez de ne répéter à personne ce que je vais vous dire ? Pour que je vous en parle, il faut que je sois bien sûre de votre discrétion ; car je serais désolée de nuire en rien à cette dame.

— C'est bon, dit assez sèchement madame d'Épenoy ; n'en parlez pas plus à d'autres que je n'en parlerai moi-même, et le secret sera bien gardé.

— Eh bien ! madame, reprit mademoiselle du Boissier en baissant la voix comme pour donner plus de solennité à sa confidence, voici ce qui s'est passé. Hier il y avait une soirée dramatique à l'hôtel Castellane ; j'y étais ainsi que madame Gastoul, et le hasard nous avait placées l'une à côté de l'autre. La chaleur était excessive et plusieurs personnes s'en plaignaient, ma voisine surtout. Bientôt je m'aperçois qu'elle pâlit et va se trouver mal. Je la soutiens; une ou deux femmes se joignent à moi, nous l'aidons à sortir et nous la conduisons dans un salon à côté. Là elle perd tout à fait connaissance ; tandis qu'on lui fait respirer des sels et qu'on parle même de la déshabiller, je lui ôte ses gants pour lui frapper dans les mains. Figurez-vous alors...

Au moment où semblait commencer l'intérêt de sa narration, mademoiselle Alphonsine fut interrompue par le domestique de madame d'Épenoy, qui venait annoncer à sa maîtresse la visite du marquis de Morsy.

— Vous me conterez le reste plus tard, dit la vieille dame ; je ne puis pas renvoyer M. de Morsy, que j'ai fait prier de venir me voir pour une affaire qui m'intéresse.

— Je reviendrai demain, répondit mademoiselle du Boissier en se levant discrètement : adieu, madame, si j'ai dit quelque chose qui vous déplaise, j'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— Eh bien ! où allez-vous donc ? reprit madame d'Épenoy, qui la vit se diriger vers la chambre à coucher.

— Je suis fagotée indignement, et je ne veux pas ren-

contrer ce monsieur dans l'antichambre ; je vais passer par le petit escalier.

— Mais il a cinquante ans ! dit en riant madame d'Épenoy.

— Ce n'est pas une raison pour que je lui fasse peur.

En prononçant ces paroles, qui promettaient une prochaine conversion aux sages maximes de sa protectrice, mademoiselle du Boissier ouvrit la porte de la chambre à coucher et disparut au moment où le domestique rentrait dans le salon pour annoncer M. de Morsy.

V

Madame d'Épenoy accueillit le marquis avec un empressement familier, annonçant à la fois les liens d'amitié qui les unissaient depuis longtemps et le plaisir particulier qu'elle avait à le voir en ce moment.

— Je vous attendais, lui dit-elle ; j'étais bien sûre que vous viendriez à mon premier appel. Vous avez vu mon fils ?

— Je l'ai rencontré tout à l'heure aux Tuileries, répondit le marquis.

— Pauvre Louis ! il ne se doute guère qu'en le chargeant de vous prier de passer ici, je l'envoyais chercher la férule qui doit le corriger.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— C'est tout un procès à instruire ; attendez-moi là, tandis que je vais chercher les pièces.

Madame d'Épenoy entra dans sa chambre à coucher, prit plusieurs papiers dans un tiroir de son bureau, et revint ensuite au salon ; mais auparavant elle eut soin de s'assurer du départ de mademoiselle du Boissier, précaution qui semblait indiquer peu de confiance dans la discrétion de la fille à marier.

— Préparez votre patience, dit-elle en s'asseyant dans sa bergère tandis que le marquis prenait un fauteuil ; il s'agit d'écouter une confidence : il y a une trentaine d'années vous n'auriez peut-être pas attendu mes avances pour solliciter l'emploi que je vous impose ; aujourd'hui c'est à moi de risquer le premier pas, trop heureuse encore s'il ne vous fait point battre en retraite.

Le marquis avait accueilli par un sourire mélancolique l'allusion de la vieille dame aux jours de leur jeunesse ; mais, au lieu d'y répondre en appuyant lui-même sur ce sujet, il s'inclina et dit d'un ton sérieux :

— Vous savez, madame, que je suis le plus dévoué de vos serviteurs.

— Je le crois ; et sans plus de compliments je commence. Permettez-moi seulement un préambule indispensable. Il y a cinq ans, lorsque M. d'Épenoy mourut, Louis venait d'atteindre sa majorité ; il entra donc aussitôt en jouissance de la fortune de son père, fortune composée du domaine des Tillots, estimé 140,000 francs, et de 1,000 écus de rente en cinq pour cent. C'était un revenu de près de 8,000 francs dont je ne lui demandais aucun compte, de plus il était logé et nourri chez moi, lui, son domestique et ses deux chevaux. L'appartement que j'avais alors dans la rue Varennes était vaste, et ma fortune personnelle me permettait de faire les choses grandement. Voilà donc M. Louis disposant, à peine majeur, d'une liste civile de 8,000 francs sur laquelle il n'avait à payer que ses dépenses de toilette, les gages de son domestique, ses stalles aux théâtres et les dîners de garçon qu'il lui plaisait de donner à ses amis. Ne pensez-vous pas que plus d'un fils de bonne maison se fût accommodé d'un pareil budget ?

— Moi le premier, à son âge, répondit le marquis ; à vingt-deux ans j'étais lieutenant de dragons, et mon père m'allouait pour tout supplément de solde 1,200 francs par an.

— Mon bon sujet de fils parut trouver d'abord sa condi-

tion supportable; mais bientôt la société de jeunes étourdis dans laquelle il s'était lancé, lui inspira des idées d'indépendance et de dissipation incompatibles avec une conduite régulière. Sous le prétexte de ménager mon repos, qu'il troublait quelquefois en rentrant au milieu de la nuit, il ne tarda pas à m'exprimer le désir de louer un appartement particulier dans le quartier où il avait ses relations habituelles. De la sorte, je ne penserais plus à veiller en l'attendant; ou mon sommeil ne serait plus interrompu à son retour par le bruit de son cabriolet; ses chevaux eux-mêmes y gagneraient en étant moins fatigués, et une foule d'autres raisons de pareille force. Cela signifiait que M. Louis trouvait ma domination trop lourde, si tolérante qu'elle fût en réalité, et voulait devenir le maître absolu de ses actions. Que faire? résister c'eût été compromettre mon autorité. De quel droit d'ailleurs enchaîner l'existence de mon fils à la mienne? N'était-il pas majeur?

Je cédai donc malgré moi, et quoique je prévisse ce qui allait arriver; mais le jour où Louis alla s'établir dans son nouvel appartement, je ne pus résister au triste plaisir de prophétiser à la manière de Cassandre. — « Mon cher ami, lui dis-je, à présent que te voilà hors de ma tutelle, ton premier soin va être de manger la fortune de ton père; cela ne sera pas long, si j'en crois les dispositions que tu manifestes depuis quelque temps. Si tu es un fou, et je le crains, tu ne t'arrêteras pas que tout n'y ait passé; si tu deviens raisonnable, et Dieu le veuille! tu comprendras bientôt que le bonheur n'est pas dans le déréglement. Dans tous les cas, le veau gras sera toujours prêt à être mis à la broche; et plus tôt reviendra l'enfant prodigue, plus il rendra sa mère heureuse. Maintenant retiens ceci : le bien de ton père t'appartient, et je ne puis pas t'empêcher de le dissiper; mais ma fortune est à moi, et pour aucune considération je n'en distrairai la moindre parcelle en ta faveur avant ton mariage. C'est un dépôt que je te garderai fidèlement et que je saurai défendre contre toi-même. Ainsi,

lorsque tu feras des dettes, car tu en feras, ne compte pas sur moi pour les payer, et rappelle-toi qu'il sera inutile de donner mon adresse à tes créanciers. »

Louis essaya de tourner en plaisanterie mes prédictions et jura de m'édifier par sa conduite. Fort peu tranquillisée par ces protestations, je mis en pratique sans délai un plan de vie propre à atténuer les désastres que je prévoyais. Ce fut alors qu'à la grande surprise de mes amis, qui ne comprenaient rien à ma soudaine avarice, je quittai mon bel appartement de la rue Varennes, pour m'établir dans cette modeste demeure. Je vendis mes chevaux, et je ne conservai qu'un domestique et une cuisinière; à mon âge, on se passe fort bien de femme de chambre et, n'ayant plus de voiture, je n'avais pas besoin de cocher; en un mot, je réduisis ma dépense au nécessaire de ma condition. Sur mes trente mille livres de rente, je m'étais imposé la loi d'en économiser vingt mille, et il n'est pas d'année où je n'aie mis de côté davantage. Ainsi, tandis que mon vaurien brûlait ses chandelles par les deux bouts, je soufflais les miennes comme Harpagon; ce qui fait qu'en riant de ses extravagances on n'épargnait pas ma ladrerie, et que plus d'une fois dans le monde j'ai eu le plaisir d'entendre circuler autour de moi le proverbe : « A père avare, enfant prodigue! »

— Excellente mère! dit M. de Morsy en pressant affectueusement la main de sa vieille amie.

— Mon fils est un beau jeune homme, qui deviendra, je l'espère, un homme distingué, reprit madame d'Épenoy avec un mouvement d'orgueil; ses défauts sont ceux de son âge et, si sa tête est légère, il a le cœur excellent. Moi je suis une vieille femme qui ne sert plus à grand'chose dans le monde; n'est-il pas juste que je vive pour lui? C'est mon bonheur d'être avare, puisqu'en fin de compte, sa fortune dissipée, il se retrouvera aussi riche qu'auparavant. Mais que serait devenu ce pauvre enfant, si, au grand chagrin de ma cuisinière, je n'avais pas appris ce que coûte une

livre de beurre ou une salade?... Savez-vous où il en est maintenant, le Sardanapale?

— Il a tout mangé?

— Je l'ai craint un instant; de récentes informations m'ont un peu rassurée. Non, il n'a pas encore tout mangé, mais il est au moins au second service. Le domaine des Tillots, que je croyais vendu, est seulement grevé d'hypothèques pour soixante mille francs, presque la moitié de sa valeur! Quant aux rentes sur l'État, elles n'existent plus, comme vous pensez bien.

— C'est toujours par là qu'on commence. Mais ces papiers que vous tenez à la main?

— Nous y arrivons. Malgré ma déclaration à Louis au sujet de ses dettes futures, vous devinez que plus d'une fois on s'est adressé à moi; lui, jamais, il a trop d'orgueil; mais des tapissiers, des marchands de chevaux, enfin des créanciers moins patients que les autres et qui venaient voir si la vieille mère aurait la faiblesse de se laisser tirer une plume de l'aile. J'avais toujours éconduit ces messieurs fort poliment, en leur disant que les dettes de mon fils ne me regardaient pas; mais avant-hier, pour la première fois, ma fermeté, que je croyais inébranlable, s'est trouvée en défaut. Avant-hier, un homme bien mis, et porteur d'une figure fort respectable, entre chez moi. — « Madame, me dit-il d'une voix doucereuse en me montrant ces papiers, voici trois billets de mille francs chacun, souscrits par monsieur votre fils. Hier, jour de l'échéance, ils ont été présentés à plusieurs reprises à son domicile, où personne ne s'est trouvé pour les acquitter. Ce refus de paiement me met dans la nécessité de faire protester ces billets et de poursuivre le remboursement de mes fonds par toutes les voies de droit, y compris la contrainte par corps. Avant d'en venir à cette pénible extrémité, j'ai cru devoir m'adresser à vous, madame, dans votre intérêt plus encore que dans le mien. Peut-être aimerez-vous mieux payer ces trois

mille francs, qui sont pour vous peu de chose, que de voir monsieur votre fils unique en prison.

— Vous avez payé?

— Ce bourreau de juif, c'en était un à coup sûr, parlait d'un ton si tranquille et si révérencieux, que je ne doutai pas un instant que, si je le laissais sortir les mains vides, il n'allât aussitôt commencer la procédure. Je vis mon pauvre Louis sous les verrous, et toutes mes belles résolutions s'évanouirent. J'allai donc prendre dans ma cassette trois bons billets de mille francs que j'échangeai en soupirant contre ces chiffons. Mais, au moment de consommer cette sottise, le ciel m'inspira une idée dont j'attends un effet salutaire.

— Quelle idée?

— Si Louis sait que j'ai payé ses billets, dis-je en moi-même, il ne s'en inquiétera plus, et voilà mon argent perdu, sans compter que, ce premier pas fait, il n'y a aucune raison pour que je ne sois pas assaillie de créanciers du matin au soir. Dans ma main ces billets sont du papier mort, car mon dissipateur ne croira jamais que je veuille m'en servir; mais dans la main d'un tiers ils peuvent le tenir en respect.

— Le tiers, c'est moi peut-être? dit M. de Morsy en regardant fixement la vieille dame.

— Qui donc? Chercher un ami sûr à qui je pusse confier cette épée de Damoclès, n'était-ce pas penser à vous? Voilà donc les billets dûment endossés et passés à votre ordre. Maintenant j'espère que nous tenons mons Louis, et que la crainte d'aller en prison, s'il ne change pas de conduite, lui fera accepter mes propositions. Depuis cinq ans sa jeunesse a pu lui servir d'excuse; mais maintenant il est un homme, et de plus longues folies compromettraient sérieusement son avenir. Je suis décidée à tenter un coup d'État. Il faut que Louis quitte Paris pour quelque temps.

— Vous avez raison, madame, répondit le marquis avec

une vivacité qui attira un sourire malicieux sur les lèvres de son interlocutrice.

— J'étais sûre que vous seriez de mon avis, répondit celle-ci; vous avez bien aussi quelque intérêt à ce que Louis s'éloigne; et puisque l'intérêt est la meilleure base des alliances, je suis certaine d'avoir en vous un allié fidèle.

En dépit de sa maturité, M. de Morsy rougit légèrement, et sa réponse trahit de l'embarras.

— Madame, dit-il, j'ignore à quoi vous faites allusion... J'ai beaucoup d'amitié pour Louis... et je ne comprends pas...

— C'est bon, c'est bon. Nous parlerons de cela plus tard; n'embrouillons pas nos écheveaux. En ce moment occupons-nous uniquement, s'il vous plaît, de ce mauvais garnement que je veux, de gré ou de force, ramener dans la bonne voie; car cinq ans de sottises, c'est assez.

— Mais, madame, vous qui mariez tout le monde, que ne le mariez-vous?

Madame d'Épenoy joignit les mains et leva les yeux au plafond.

— Croyez-vous donc, dit-elle, que je n'y pense pas nuit et jour? que ce ne soit pas là ma méditation, mon souci, mon insomnie? Pourquoi je ne le marie pas? Qui voudrait de lui? Je ne parle pas des filles à établir, celles-là disent rarement non; mais quel homme sensé, quelle femme raisonnable accepterait pour gendre un étourdi, un mangeur, un fou comme Louis? Je ne me fais pas illusion : en ce moment il n'est pas mariable. C'est pour cela que je veux lui faire quitter Paris. Qu'il voyage pendant un ou deux ans ou, ce qui vaudrait encore mieux, qu'il s'attache pendant ce temps à quelque ambassade, à quelque légation, à quoi que ce soit, pour avoir l'air de s'occuper; à son retour, ses folies seront oubliées, sa raison sera mûrie; et comme après tout, ma fortune est toujours là, je me charge de lui arranger un mariage de prince.

— Mais s'il refuse de partir?

— Alors les billets feront leur office.

— Vous n'aurez pas le courage de le laisser aller en prison!

— Qui aime bien châtie bien.

— Vos entrailles de mère se révolteront!

— Vous me croyez faible parce que je suis bonne; eh bien! vous vous trompez. Si Louis ne se montre pas raisonnable, je lui prouverai que je l'aime assez pour le punir; tenez, poursuivit-elle avec un faible sourire, en présentant les billets au marquis : s'il le faut, vous verrez que je saurai dire avec Brutus :

Proculus... à la mort que l'on mène mon fils.

— Je ne vous croyais pas l'âme si romaine, répondit M. de Morsy en souriant à son tour; mais j'espère que nous ne serons pas obligés d'en venir aux moyens extrêmes.

— Quand entamerez-vous la négociation ?

— Dès ce soir. Je dois le voir aux Français.

Il y eut un moment de silence. Madame d'Épenoy s'était remise à sourire en regardant M. de Morsy qui, de son côté, tenait les yeux fixés sur elle avec une sorte d'anxiété, et semblait attendre qu'elle s'expliquât.

— Madame Gastoul va donc ce soir aux Français? dit enfin la vieille dame avec un accent expressif.

La légère rougeur qui avait déjà paru sur les joues du marquis s'y montra de nouveau.

— Je ne sais pas, madame, répondit-il en hésitant; mais pourquoi me dites-vous cela?

— Pour vous prouver que, si je vous confie mes secrets, ce n'est pas à charge de réciprocité; et cela pour une excellente raison, c'est que je connais déjà les vôtres.

— Mes secrets!... Je n'en ai aucun, je vous le jure!

— Il faudrait ne pas rougir. Recevez mon compliment, mon cher marquis; je ne vous croyais pas si jeune.

Quoique la tournure de la conversation parût lui être peu agréable, M. de Morsy n'essaya pas de la changer; manœu-

vre d'ailleurs qu'eût rendue difficile la disposition railleuse où se trouvait évidemment son interlocutrice.

— Je vois bien que vous voulez vous moquer de moi, dit-il avec un enjouement affecté, mais je ne devine pas à quel sujet.

— D'abord je ne veux pas me moquer de vous, pour qui j'ai toute l'amitié imaginable; mais votre manque de confiance mérite d'être puni et il va l'être. Apprenez, homme sensible et discret, que je sais tout.

— Vous savez...

— Je sais qu'il existe par le monde, entre la rue du Mont-Blanc et la rue Taitbout, une jeune et fort jolie femme qui compte au premier rang de ses adorateurs : 1° un mauvais sujet de vingt-six ans dont j'ai le souci d'être la mère; 2° un homme un peu moins jeune, mais fort aimable, à qui j'ai le plaisir de parler en ce moment. D'où je conclus...

— On vous a dit que j'aime madame Gastoul? interrompit M. de Morsy avec émotion.

— Laissez-moi achever. D'où je conclus qu'en chargeant l'homme raisonnable de faire courir la poste au jeune étourdi, j'ai mis l'affaire en d'excellentes mains. Rendre service à une vieille amie en se débarrassant d'un rival! mais c'est une bonne fortune qu'une pareille corvée, et vous me devez des remercîments.

— On vous a dit que j'aime madame Gastoul? répéta le marquis de plus en plus agité.

— N'ai-je pas ma police qui me tient au courant de tout? dit en riant madame d'Épenoy; votre passion d'ailleurs fait assez de bruit pour qu'il m'en soit revenu quelque chose, sans que j'aie eu besoin de mettre mes mouches en campagne. Dix personnes au moins m'en ont parlé.

— Dites-vous vrai? s'écria le marquis d'une voix si altérée que la vieille dame le regarda d'un air surpris.

— Ah çà, qu'avez-vous? reprit-elle; vous étiez-vous par hasard bercé de l'espoir de dissimuler si bien que personne ne vous devinât? Qu'à dix-huit ans on se fasse une pareille

illusion, je le comprends; mais à votre âge, on doit savoir que le monde est un Argus mille fois plus clairvoyant que l'Argus de la Fable, et que celui-là ne ferme jamais les yeux.

— Ainsi, je me suis trahi, dit l'homme de cinquante ans avec un accent d'amertume, et comme s'il n'eût parlé qu'à lui-même : ces sentiments que je croyais enfouis dans mon cœur, l'infernale malignité du monde les a découverts; et peut-être qu'en ce moment de stupides risées les profanent! Si elle savait...

— Elle, madame Gastoul? interrompit vivement madame d'Épenoy; en vérité, mon cher marquis, vous me rappelez certain général de l'empire, en me faisant marcher de surprise en surprise : sérieusement, vous croyez que madame Gastoul ne s'est pas aperçue de votre amour?

— Si elle s'en doutait, j'irais me cacher au bout du monde.

— En ce cas, allez commander des chevaux de poste.

— Il est impossible qu'elle soupçonne rien.

— Et moi je vous dis qu'elle connaît l'état de votre cœur aussi bien et mieux peut-être que vous ne le connaissez vous-même.

— Au nom du ciel, qu'en savez-vous?

— Je n'en sais rien, mais j'en suis sûre. Est-ce qu'une femme ne devine pas tout de suite ces choses-là?

M. de Morsy se leva par un mouvement si imprévu qu'il fit tressaillir la maîtresse du logis.

— Vous ne vous doutez pas du mal que vous me faites! s'écria-t-il avec véhémence.

— Vous m'avez effrayée, dit madame d'Épenoy; allons, rasseyez-vous et contez-moi vos peines. Vous devez avoir besoin d'en parler, et peut-être y trouverons-nous un remède. Songez que je suis votre plus ancienne amie, et qu'à ce titre j'ai droit à votre confiance. N'avez-vous pas toute la mienne?

— Eh bien! puisque vous l'exigez, je vous dirai tout,

répondit M. de Morsy en se rasseyant d'un air d'abattement; écoutez donc la confession la plus pénible, la plus triste, la plus humiliante, la confession d'un vieillard amoureux!

VI

Il serait sans doute présomptueux de chercher la moindre analogie entre le marquis de Morsy confessant à sa respectable contemporaine le secret de ses amours quinquagénaires et le pieux Énée racontant ses aventures héroïques à la reine de Carthage ; cependant il existe un point de ressemblance entre ces deux récits : c'est la religieuse attention avec laquelle l'un et l'autre furent écoutés.

Après s'être un instant recueilli, le marquis commença en ces termes :

— Quelque extravagante que vous paraisse ma folie, vous ne la jugerez jamais aussi sévèrement que je le fais moi-même. Beaucoup de vieillards se persuadent qu'ils peuvent encore inspirer de l'amour; je n'ai pas même pour excuse cette fatuité. Je n'ignore pas que pour moi l'âge de plaire est passé sans retour; je sais qu'aucune qualité de l'esprit ou du cœur ne remplace les avantages de la jeunesse. Je vois mes cheveux gris, mes rides, mon déclin, et cependant, j'aime! avec tristesse, avec amertume, avec humiliation, peu importe; puisqu'en me condamnant je ne me corrige pas. Voici donc ma ridicule et déplorable condition : à cinquante-deux ans je suis amoureux!

Comment m'a pris cette démence? Je vais vous le dire. Je passe ordinairement l'été dans le Limousin, où j'ai des propriétés qui touchent celles de Gastoul. C'est là qu'il y a deux ans j'aperçus sa femme pour la première fois. Vous savez si elle est belle et séduisante! En la voyant je l'admirai, en la connaissant je l'aimai. Je l'aimai comme je n'avais aimé qu'une seule fois dans ma vie; il y a trente ans

de cela, et cette date seule donne la mesure de ma déraison actuelle.

— Trente ans ! répéta madame d'Épenoy avec un sourire mélancolique où semblait se réveiller la grâce de ses jeunes années.

— Comme vous étiez belle, et quel violent amour vous m'aviez inspiré ! reprit avec émotion M. de Morsy ; je puis rappeler ce souvenir, car jamais passion plus vraie ne fut plus mal récompensée. Mais qu'étais-je pour vous, si charmante et entourée de tant d'hommages? Une obscure conquête, un rêveur maussade, presque un enfant d'ailleurs! M'avez-vous accordé une seule pensée, dans ce temps où mon plus ardent désir était de mourir à vos pieds? Je l'ignore, et je n'aurais pas eu le courage de vous le demander. Eh bien! tel vous m'avez connu à mon entrée dans le monde, tel je me retrouve aujourd'hui. Trente ans écoulés entre ces deux époques n'ont pas changé mon caractère. Je suis toujours le même homme, songe-creux et timide. A vingt ans ce sont là des défauts qu'on excuse ; mais quel nom leur donner à mon âge? Sa présence, comme autrefois la vôtre, me cause un embarras insurmontable; me regarde-t-elle, je crains qu'elle ne lise dans ma pensée; le son de sa voix me trouble, et, quand je la rencontre, je me sens rougir ; j'éprouve, en un mot, ces mille émotions ravissantes et cruelles que la première vous m'avez fait connaître : mais quelle différence! il y a trente ans j'avais le droit d'aimer!

Le marquis pencha la tête en poussant un soupir, et demeura un instant les yeux fixés sur le foyer, tandis que sa confidente le contemplait silencieusement, d'un air de sympathie. Quoique la décision de son propre caractère lui fît trouver un peu singulière la timidité chronique de son ancien adorateur, madame d'Épenoy devait s'intéresser aux souffrances d'un cœur dont elle avait eu les prémices. Trop équitable pour lui imputer à crime un second amour quand la solennelle prescription de trente années avait passé

sur le premier, elle ne put toutefois s'empêcher d'élever un doute sur la constance fabuleuse dont semblait se piquer M. de Morsy.

— La passion modeste et timide est trop rare pour que je ne sois pas édifiée de la vôtre, dit-elle en souriant; mais vous me ferez croire difficilement que depuis mil huit cent quatre votre cœur ne se soit pas aguerri.

— Le cœur ne s'aguerrit pas, répondit le marquis : l'émotion est son essence, et en cessant de battre il cesse d'exister. Je ne veux pas me targuer d'une vertu d'emprunt; j'ai eu dans ma vie quelques aventures galantes, mais je n'ai aimé que deux fois : et c'est trop.

— Trop d'une fois, ou trop de deux? dit madame d'Épenoy d'un ton d'enjouement.

— Ce n'est pas le passé que je me reproche, c'est le présent.

— Ainsi donc, mon pauvre marquis, reprit la vieille dame avec une réminiscence de coquetterie, votre seconde passion vous a rendu encore plus malheureux que la première ?

— Les maux dont je me plaignais alors étaient les joies du ciel auprès de mes tourments d'aujourd'hui. J'étais jeune ; j'avais devant moi l'avenir et dans le cœur l'espérance. Mes rêves étaient présomptueux, mais non pas insensés. Entré à la fois au service de l'empereur et au vôtre, j'y marchais du même pas ardent et enthousiaste. Hélas! mon sang a coulé, et mes larmes aussi, sans que la gloire ou l'amour les ait essuyés. Et pourtant que ne donnerais-je pas pour retrouver une seule de ces illusions déçues! Souhait stérile ! la vie n'a qu'un printemps, et les illusions ne renaissent pas comme les fleurs. Comprenez-vous cette torture ? aimer et vieillir !

— C'est à une femme de cinquante-cinq ans que vous demandez ça ?

— Oh ! que je vous plains, si vous avez passé par cette épreuve ! Sentir dans son âme un foyer de passion et con-

sumer ses forces à l'étouffer de peur que quelque étincelle ne trahisse ce volcan ridicule qui bout sous la neige, tel est le sort du vieillard qui aime, lorsque toute raison ne l'a pas abandonné ; et c'est là ma vie. J'espérais du moins d'avoir réussi à cacher ma faiblesse, et, s'il faut vous croire, tout le monde l'a devinée, elle la première !

— Il n'y a pas là de quoi se désespérer. Qu'on dise dans le monde que vous êtes amoureux, que vous importe après tout ? Quant à madame Gastoul, soyez sûr qu'elle vous a déjà pardonné. Mais arrivons à un point qui m'intéresse particulièrement : ce bon sujet de Louis se permet donc d'être votre rival ?

— Il était écrit que je n'échapperais à aucun genre de ridicule, répondit M. de Morsy en souriant tristement : après la sottise de tomber amoureux, il ne me manquait plus que de me trouver en rivalité avec un jeune homme de vingt-six ans, élégant, aimable, entreprenant, bien tourné ; en un mot, aussi fait pour plaire que je le suis peu.

— C'est que Louis est tout cela ! dit madame d'Épenoy, avec un accent de satisfaction maternelle.

— J'ai de l'amitié pour votre fils, et je n'ai pas le droit de le blâmer ; mais cependant je vous avouerai que depuis trois mois il m'a pris vingt fois, à sa vue, les tentations les plus tragiques.

— Voilà une confidence rassurante !

— Ne craignez rien ; quoique bien fou, je ne le suis pas assez pour provoquer un jeune homme, et lui donner ainsi le droit de se moquer de moi en se retranchant derrière le respect dû à mes cheveux gris. Non, Arnolphe n'attaquera pas Valère ; mais s'il peut contribuer à l'envoyer faire des conquêtes en Suède ou en Bavière, soyez sûre qu'il ne s'y épargnera pas.

— Oh ! je savais bien que je pouvais compter sur vous, dit madame d'Épenoy en riant. Maintenant voulez-vous que je vous parle raison ?

— Eh, madame ! je ne fais que cela du matin au soir. Je m'adresse de magnifiques sermons ; puis quand la raison a parlé, la folie agit comme devant.

— Mais enfin qui dit amour dit espérance, et puisque vous n'espérez rien...

— Non-seulement je n'espère rien, mais si, chose impossible, j'entrevoyais une chance favorable, je ne tenterais nul effort pour la saisir.

— Bah ! fit madame d'Épenoy d'un air incrédule.

— Sur mon honneur, je dis vrai ; non, je ne voudrais pas d'un succès qu'il me fallût poursuivre par d'indignes chemins. Ne sais-je pas comment se conduisent en pareil cas les hommes de mon âge, par quelles manœuvres hypocrites ils captent l'esprit d'une femme, deviennent ses confidents, ses flatteurs, ses complaisants même jusqu'à ce que, maîtres de ses secrets, ils exigent le prix de leur discrétion? Cette infamie a ses règles aussi invariables que celles du jeu d'échecs. Savez-vous ce que ferait à ma place un de ces hommes habiles dont je vous parle ? En ce moment il trouverait la partie fort belle. Loin de barrer le passage à votre fils, il lui aplanirait tout obstacle ; et la brèche faite, il se glisserait à la suite du vainqueur. Cela se voit tous les jours ! mais l'idée seule d'un pareil triomphe me révolte. Moi, aider à la corrompre dans l'espoir de la posséder, jamais! Lors même que j'oublie mon âge, je n'échappe pas à son influence. L'attachement que m'inspire cette jeune femme participe de la tendresse d'un père autant que de la passion d'un amant. Quelques années encore et je serai tout à fait un vieillard ; peut-être alors délivré de ces folles ardeurs dont je rougis, parviendrai-je à l'aimer comme si réellement elle était ma fille. Dès à présent je la respecte en la chérissant, et son honneur m'est aussi précieux que le mien. Comprenez donc ce que je dois souffrir en la voyant si pleine d'inexpérience et d'étourderie, en butte à tous les dangers qui peuvent entourer une femme jeune et charmante ! Que Dieu veille sur elle ! Et en par-

lant ainsi, c'est pour moi que je prie; car, je le sens, à la chute de cet ange, je mourrais de chagrin.

Quoique madame d'Épenoy eût le droit de trouver assez indiscrète cette allusion aux anges déchus, elle n'eut pas l'air de s'en formaliser.

— Il est impossible de déraisonner plus délicatement, dit-elle avec un accent moqueur. Ainsi donc, à l'âge où la raison doit être enfin venue, vous aventurez votre bonheur sur une seule carte; et quelle carte! la vertu d'une femme de vingt-deux ans, fort jolie, fort aimable, partant fort courtisée, et, si je suis bien instruite, mariée à un sot.

— Sot au delà de tout ce que vous pouvez imaginer, reprit le marquis en levant au plafond un regard de courroux. O la brute stupide! ô l'animal de mari!... Mille pardons; mais je n'y puis penser sans colère. Il n'est pas de jour où je ne sois forcé de réparer ses sottises. A voir sa conduite, on dirait qu'il désire par-dessus toutes choses ce que ses pareils redoutent le plus d'ordinaire. Enfin, pour vous en donner une idée, voulez-vous savoir quelle est en ce moment la personne dont il est engoué, qu'il accable d'offres de service et de démonstrations d'amitié?

— Mon fils, dit sans hésiter madame d'Épenoy.

— Qui vous l'a dit?

— Cela vous étonne? reprit en riant la vieille dame. Rien de plus ordinaire cependant. Louis connaît son métier, et M. Gastoul possède les grâces de son état. Voilà tout. Revenons à ce qui vous est personnel; je ne dirai pas que vous êtes fou puisque vous en convenez, mais je vous dirai qu'à tout prix il faut vous guérir. Tout à l'heure j'étais confesseur, maintenant je suis médecin. Répondez-moi donc avec franchise. Quelle est votre manière de vivre? quelles sont vos habitudes, vos occupations?

— Je vous l'ai dit, je suis un rêveur, un oisif. Que la république triomphe, mon sort n'est pas douteux, je me vois d'avance retranché du corps social, comme membre parasite et inutile. En attendant, je jouis le plus innocemment

possible de la fortune que le hasard m'a donnée, et qu'à coup sûr je n'aurais pas eu le talent d'acquérir. Les intérêts et les passions qui remuent les autres autour de moi me laissent presque indifférent. Peu m'importe qui nous gouverne! c'est à peine si je connais le nom des ministres, et quand je lis un journal je commence par le feuilleton plus souvent que par le premier Paris. Je ne participe aux affaires de mon pays que par le paiement de mes contributions; et je ne vais pas même aux élections, tant je trouve peu d'attraits à ces luttes mesquines. Enfant, il m'a été impossible d'apprendre les mathématiques; homme, la politique m'inspire la même antipathie. Il n'y a là rien pour le cœur, rien pour l'imagination, et chez moi l'imagination et le cœur sont tout. Depuis que je sens et que je pense, je n'ai trouvé dans la vie que trois belles choses, la guerre, l'amour et la musique.

—Ce sont trois belles choses, en effet, interrompit madame d'Épenoy; mais les deux premières ne conviennent qu'à la jeunesse, et la troisième ne suffit pas à remplir la vie. Maintenant nous tenons le principe du mal, c'est l'oisiveté; le remède est tout indiqué, c'est une occupation quelconque. Faites n'importe quoi, mais faites! Entrez dans une sphère active, qui, en exigeant l'exercice des facultés de votre esprit, vous arrache à toutes ces rêveries chimériques dont vous vous nourrissez. Il ne s'agit pas de commencer un surnumérariat; mais à tout âge on peut trouver l'emploi de son temps. Voyons : s'il vous fallait choisir une carrière, laquelle vous plairait?

— Aucune.

— Vous devez vous sentir de l'aptitude pour quelque chose?

— Pour rien.

— Oh! vous ne me découragerez pas! Qu'est-ce que c'est que vos propriétés du Limousin?

— Des prairies, des bois, des forges en assez mauvais état.

— Mettez-les en bon état. Au lieu de les amodier exploitez-les vous-même. Rien ne chasse l'amour comme l'industrie.

— L'aspect d'une forge est assez pittoresque, mais c'est toujours la même chose. Au bout d'un mois, je serais mort d'ennui. D'ailleurs je ne suis pas assez pauvre pour désirer de m'enrichir.

— Vous avez des capitaux, fondez un journal.

— Je ne suis pas assez riche pour risquer de me ruiner.

— Pas assez pauvre, pas assez riche! Vous y mettez de la mauvaise volonté. Eh bien! voici autre chose. Votre famille est connue depuis fort longtemps dans votre arrondissement, et personnellement vous devez y jouir d'une considération universelle. Occupez-vous sérieusement de consolider cette influence. Les gens modérés sont après tout les plus nombreux : loin de vous nuire, votre tiédeur peut vous servir en certains cas. Votre répugnance pour la politique n'est sans doute pas invincible; le premier pas fait, je suis sûre que vous y prendrez goût comme les autres : aux prochaines élections, pourquoi ne vous mettriez-vous pas sur les rangs?

— Eh! madame, que vous ai-je fait? demanda le marquis avec un accent de reproche.

— Quel mal y a-t-il à souhaiter que vous soyez député? C'est un fort bel état; on fait des lois.

— Je crois que j'aimerais encore mieux faire du fil de fer.

— Plaisanter n'est pas répondre.

— Je ne plaisante pas. Moi, qui ne puis me passer d'un homme d'affaires pour administrer ma fortune, comment pourrais-je songer à devenir le factotum de mes commettants?

— Il s'agit bien de vos commettants? mais je m'aperçois que vous êtes un véritable entant, et qu'il est impossible de discuter avec vous. D'ailleurs tous ces expédients seraient des demi-mesures, qui ne trancheraient pas le mal par la

racine. Il faut quelque chose de plus efficace, il faut un parti décisif qui apporte dans votre vie un changement complet et irrévocable, il faut en un mot...

Madame d'Épenoy s'interrompit en voyant que le marquis saisissait avec précipitation son chapeau, qu'à son entrée dans le salon il avait posé familièrement sur un fauteuil.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle.

— Rien; continuez.

— Vous avez l'air de vouloir vous sauver. M. de Morsy sourit.

— Je prévois, dit-il, que la bombe va partir et je prends mes précautions.

— Eh bien! oui, mauvais plaisant que vous êtes, reprit madame d'Épenoy en riant à son tour, il faut vous marier. Je vous l'ai dit cent fois; et s'il est nécessaire, je vous le répéterai mille. Pour ce que vous appelez vous-même votre folie, il n'est qu'un seul remède, c'est le mariage.

— Prenez mon ours! dit à demi-voix le vieux garçon.

— Mon cher marquis, vous êtes un insolent. Il ne s'agit pas d'un ours, mais d'une femme aimable, bien élevée, vertueuse, raisonnable, digne de vous plaire en un mot, et capable de vous rendre heureux.

M. de Morsy se leva; et prenant la main de la vieille dame, il la porta galamment à ses lèvres.

— Je sais, lui dit-il, que vous avez en portefeuille une fort intéressante collection de demoiselles à marier, et je souhaite de toute mon âme que vous trouviez pour chacune d'elles un éditeur responsable; mais...

— Ne comptez pas sur moi. C'est là ce que vous voulez dire, n'est-il pas vrai? célibataire endurci! vous aurez beau faire, il faudra bien que vous en passiez par là; mais, en attendant votre conversion, n'oubliez pas de venir me rendre compte demain de votre entretien avec Louis.

— A deux heures je serai ici, répondit en sortant M. de Morsy.

Aussitôt après son dîner, le marquis se fit conduire au

Théâtre-Français, où sa passion devait être mise à de cruelles épreuves.

VII

On se rappelle la vanité du poëte Lemierre, qui, voyant la salle de la Comédie française à peu près vide à une représentation de la *Veuve du Malabar*, disait à ses amis : « Société peu nombreuse, mais bien choisie ! » Cette naïve gasconnade de l'amour-propre en détresse n'eût pas trouvé à se produire le soir dont nous parlons. Les souffrances de Chatterton éclataient devant un auditoire plus nombreux encore que choisi. Du parterre aux bonnets d'évêque la salle était pleine, et les musiciens expulsés de l'orchestre avaient rengaîné leur symphonie en remerciant mentalement l'auteur du drame du congé que leur donnait son succès.

Au premier rang d'une loge placée derrière la galerie, madame Gastoul se faisait remarquer par l'éclat de sa beauté et l'élégance de sa toilette. A côté d'elle on apercevait une dame d'un âge mûr, d'une laideur honnête et d'un maintien convenable; une de ces figures d'accompagnement que s'associent volontiers les jolies femmes, sachant bien qu'elles n'ont rien à redouter du contraste. Dans le fond de la loge M. de Morsy était assis près de M. Gastoul. Tandis que le mari débonnaire au lieu d'écouter la comédie par où commençait le spectacle, contait pour la vingtième fois à son voisin les soucis que lui causait la manie de la députation, l'amoureux de cinquante ans couvait des yeux madame Gastoul ; et comme, pour qu'il vît sa figure, il eût fallu qu'elle tournât la tête, ce qu'elle évitait de faire, il étudiait ses moindres gestes, ses mouvements les plus fugitifs, avec l'anxiété soupçonneuse qui abaisse les jaloux au niveau des espions.

Soit que, devinant instinctivement cette surveillance, elle

s'en trouvât offensée; soit qu'une autre préoccupation altérât la sérénité de son humeur, la jeune femme semblait éprouver un malaise qu'elle ne parvenait qu'incomplétement à dissimuler. Son visage, il est vrai, conservait l'impassibilité qui dans le monde est d'étiquette pour les femmes, lors même qu'elles sont secrètement émues; mais le frémissement de ses boucles d'oreilles et la manière dont ses doigts martelaient l'appui de la loge, comme si c'eût été le clavier d'un piano, trahissaient une irritation nerveuse, suffisante pour justifier l'inquiétude du marquis.

Au moment où finit la première pièce, madame Gastoul, irrésolue jusqu'alors, reprit brusquement son parti.

— N'aviez-vous pas envie de parler à M. Barrot? dit-elle en se tournant vers son mari.

— Sans doute, répondit celui-ci; mais il n'était pas à la Chambre.

— Je viens de l'apercevoir au balcon.

— Où çà? s'écria le candidat électoral, qui se pencha vivement par-dessus la tête de sa femme.

— Il est sorti quand le rideau est tombé; mais c'est bien lui, j'ai reconnu son front monumental.

M. Gastoul décrocha son chapeau de la patère où il l'avait suspendu, et ouvrit avec empressement la porte de la loge.

— Venez, marquis, dit-il en s'élançant dans le corridor, nous le trouverons sans doute au foyer.

Si insignifiantes qu'elles parussent, les paroles de la jeune femme avaient éveillé la défiance de M. de Morsy.

— Madame s'est peut-être trompée, dit-il sans quitter sa place; d'ailleurs vous n'avez pas besoin de moi.

— Si fait, pardieu! reprit M. Gastoul; vous êtes un des personnages les plus considérables de notre arrondissement, et votre appui peut m'être fort utile. Que diantre! je connais votre obligeance. Vous n'êtes pas homme à me refuser un coup d'épaule dont j'ai besoin.

Joignant l'éloquence du geste à celle de la parole, d'une main il prit le marquis par le bras, de l'autre lui présenta

son chapeau, et, bon gré mal gré, le tira hors de la loge.

Débarrassée des fâcheux qui la gênaient, madame Gastoul, sans perdre un instant, porta la main à ses cheveux et lança un regard expressif vers le coin de l'orchestre où était posté Louis d'Épenoy. Quoiqu'il eût reçu du mari lui-même ses entrées officielles dans la loge, celui-ci attendait ce signal ; car la stricte observation de la consigne est de rigueur pour les amoureux comme pour les soldats. Un instant après il était assis à la place que venait de quitter à contre-cœur M. de Morsy. Quelques lieux communs furent échangés entre les deux femmes et le jeune homme. Tout en plaçant dans la conversation sa quote-part de phrases banales, ce dernier se tenait aux aguets, pensant bien qu'on ne l'avait pas fait monter sans motif. Son espoir ne tarda pas à se réaliser.

— Regardez donc quelle charmante personne vient d'entrer à l'avant-scène de droite ! dit tout à coup la jeune femme.

La vieille dame braqua sa lorgnette dans la direction indiquée ; aussitôt madame Gastoul passa derrière le dossier de sa chaise une main furtive, qui, après avoir effleuré celle de Louis, y glissa un billet avec une émotion facile à comprendre : c'était le premier.

Cette fois d'Épenoy n'attendit pas le regard qui lui prescrivait ordinairement de mettre fin à ses visites. Il se leva sans songer à préparer sa sortie, et prit congé des deux femmes avec une précipitation dont ne pouvait guère s'offenser celle qui en était la cause. Sans perdre du temps à chercher un lieu plus propice, il s'arrêta dans le corridor, près du premier quinquet, et déploya en toute hâte la bienheureuse lettre qu'il avait sollicitée en vain si longtemps. En la lisant il devint soucieux ; ses sourcils se froncèrent, et une exclamation de dépit s'échappa de ses lèvres.

— Au diable les vieilles filles !

— Vous êtes tragique, ce soir, répondit une voix qu'il ne reconnut pas, tant elle était altérée.

D'Épenoy leva la tête et aperçut devant lui M. de Morsy, dont les joues étaient couvertes d'une pâleur mortelle. Contrarié de cette rencontre, il plia le billet, sur lequel le marquis fixait des yeux étincelants, et le cacha dans la poche de son gilet.

— Je vous demande pardon de ne pas m'arrêter, lui dit-il; je suis obligé de sortir.

Il s'éloigna aussitôt; mais au lieu de quitter le théâtre, il entra dans le foyer, et commença de s'y promener d'un air si pensif que son meilleur ami eût craint d'être indiscret en l'abordant. Toutefois cette préoccupation eût paru de la gaieté auprès du sombre abattement qu'exprimait au même instant la physionomie du marquis.

— Elle lui écrit! s'était dit ce dernier en voyant s'éloigner son rival.

A cette pensée désespérante il ne put retenir un gémissement étouffé, qui attira près de lui une des ouvreuses.

— Monsieur, est-ce que vous êtes malade? demanda charitablement la bonne femme, vous êtes pâle que ça fait peur!

Le marquis se déroba brusquement à cette compassion importune, et, après avoir erré un instant par les corridors, il finit par entrer à son tour dans le foyer, où la foule affluait entre les deux pièces. Une des premières figures qu'il aperçut fut celle de d'Épenoy, qui continuait sa promenade sans faire attention à personne. A cette vue, il s'arrêta, incertain de ce qu'il voulait faire, et près de succomber à l'une des plus violentes tentations qu'il eût éprouvées de sa vie. Subitement rajeuni de vingt années, et torturé par une atroce jalousie, M. de Morsy roula pendant un instant dans son esprit l'absurdité suivante :

— Si j'allais lui arracher cette lettre?

A mesure que son cerveau fermentait, des gouttes de sueur lui humectaient le front. Par un mouvement machi-

nal il voulut prendre son foulard pour les essuyer : incident inattendu ! il rencontra dans sa poche une main étrangère qui, se sentant saisie à l'improviste, essaya de fuir, mais en vain. Le marquis, soudainement arraché à ses pensées orageuses, fit un brusque demi-tour sans lâcher prise, et se trouva en face d'un jeune homme proprement vêtu et porteur d'une physionomie ingénue. Après avoir tenté un nouvel effort pour recouvrer sa liberté, cet agréable voleur reconnut sans doute la supériorité du poignet qui maîtrisait le sien ; car, cessant aussitôt de se débattre, il leva sur le marquis un regard suppliant :

— Au nom du ciel, mon cher monsieur, ne me perdez pas, lui dit-il tout bas d'une voix sanglotante, ayez compassion d'un malheureux père de famille sans ouvrage, cinq enfants à nourrir ! rien mangé depuis deux jours !

Quoique la jeunesse du drôle et l'embonpoint enluminé de son visage ôtassent toute vraisemblance à son jeûne ainsi qu'à sa paternité, M. de Morsy, au lieu de faire appeler un sergent de ville, attira son prisonnier dans l'embrasure d'une fenêtre où ils étaient moins exposés à être écoutés :

— Quand on fait un pareil métier, lui dit-il à demi-voix, il faut être adroit, et tu ne l'es guère.

— Le plus malin peut être pris, répondit le voleur un peu rassuré, mais blessé dans son amour-propre ; si vous êtes juste, vous conviendrez que vous avez porté la main à votre poche par hasard, et non parce que vous y avez senti quelque chose.

— Eh bien ! puisque tu as si bonne opinion de ton adresse, j'ai envie de la mettre à l'épreuve.

Le voleur contempla le vieillard d'un air ébahi, et fut tenté de le prendre pour un confrère d'une hiérarchie supérieure.

— Qu'est-ce que je risque, pensa-t-il, puisque je suis pincé, il ne peut rien m'arriver de pis.

— Au lieu de filouter des foulards, veux-tu gagner dix

louis? continua le marquis en le regardant fixement.

— Cette question ! répondit le jeune industriel les yeux de plus en plus écarquillés; où est l'ouvrage?

— Vois-tu ce jeune homme en redingote noire et en gilet de cachemire, qui se promène seul, celui qui a une épingle d'émeraude à sa cravate?

— Le blond à moustaches ?

— Oui. Il a dans la poche droite de son gilet un billet.

— De banque ? interrompit le voleur, dont les narines se dilatèrent comme celles d'un chien qui tombe en arrêt.

— Eh non ! une lettre. D'ailleurs tu verras bien. C'est cette lettre qu'il me faut. Empare-t-en et me l'apporte, les dix louis sont à toi.

— Ça va, préparez les jaunets.

Sans autre explication le filou se mit à l'œuvre. Une minute après il se promenait côte à côte avec d'Épenoy, épiant un moment favorable qui ne tarda pas à se présenter. La sonnette du foyer ayant annoncé le lever du rideau, la plupart des promeneurs se dirigèrent simultanément vers la porte, et, comme il arrive toujours en pareil cas, cette sortie générale occasionna un instant de presse et de confusion dont sut profiter le tireur de foulards. M. de Morsy, qui était resté près de la fenêtre où il attendait avec anxiété le résultat de ce coup de main, vit bientôt reparaître, leste et glorieux, l'agent étrange offert par le hasard à sa jalousie.

— Voilà le poulet, dit celui-ci ; où sont les oiseaux?

Le marquis entr'ouvrit à la hâte le billet, dont il reconnut l'écriture d'un seul coup d'œil; glissant alors les dix pièces d'or dans la main de son émissaire, il le congédia d'un geste.

— Suffit et motus, dit le voleur en empochant l'argent. A ces mots il s'esquiva très-satisfait de sa soirée : car, outre les deux cents francs du marquis, il venait de trouver dans la poche de d'Épenoy une fort jolie montre tellement adhérente au billet, qu'il n'avait pu se résoudre à les séparer.

Au moment où le voleur sortait du foyer par une porte, le volé y rentrait par une autre.

— Où courez-vous ainsi tout effaré ? lui demanda le marquis en l'arrêtant au passage.

— Après un brigand qui vient de me voler ma montre, répondit d'Épenoy d'une voix entrecoupée. Je le reconnaîtrais entre mille : un rougeaud en redingote brune. Vous ne l'avez pas vu ?

Sans attendre la réponse de M. de Morsy, le jeune homme reprit sa course, descendit d'un trait jusqu'au vestibule et donna l'éveil aux agents de la police. Peine perdue ! le filou avait disparu.

— Le vol de ma montre est une bagatelle, se dit alors Louis les poings serrés de fureur ; mais sa lettre ! Le gredin l'aura prise pour un billet de banque !

Les passions sont peu scrupuleuses, la jalousie moins que toute autre. Au tigre affamé tout chemin est bon pour atteindre sa proie, au jaloux soupçonneux tout expédient semble légitime pour éclaircir ses doutes : témoin la cachette où Néron espionne Britannicus ; témoin le billet de Nérestan intercepté par Orosmane ; enfin, s'il nous est permis de rapprocher de si hauts personnages un des acteurs de cette frivole esquisse, témoin le marché conclu par M. de Morsy avec un voleur de profession.

Grâce à cette étrange transaction, le marquis se trouvait maître d'un secret qu'il n'avait pu qu'effleurer jusqu'alors, malgré l'activité de sa surveillance. Le cœur d'une femme est trop profond pour que l'observation la plus clairvoyante en puisse sonder tous les replis, et ce n'est qu'en s'ouvrant de lui-même qu'il laisse échapper son dernier mot. Chose déjà certaine aux yeux du vieillard, madame Gastoul marchait depuis trois mois sur ces sables mouvants qui ne rendent plus leur victime une fois qu'ils l'ont saisie ; mais jusqu'à quel point était-elle engagée dans cette arène impitoyable ? il l'ignorait encore : et c'est ce qu'elle-même allait lui apprendre. En ce moment décisif, M. de Morsy

sentit chanceler son courage. Au bord de la vérité il s'arrêta comme devant un précipice. Au lieu de lire sur-le-champ le billet, ainsi qu'il y était résolu quelques minutes auparavant, il le garda convulsivement serré dans sa main. Le cœur rongé d'angoisse, il lui eût été impossible de rentrer dans la loge et de se retrouver assis près de madame Gastoul; il sortit donc du théâtre, ne sachant où il allait, et marcha longtemps au hasard dans les rues, insensible à une pluie fine et glaciale, sourd aux cris des cochers et se heurtant aux passants qu'il regardait sans les voir. A près de minuit il finit par se retrouver dans son appartement, ignorant comment il y était arrivé. Là, son vertige s'étant dissipé peu à peu, il se débarrassa de son valet de chambre, qui, en le voyant rentrer par un temps affreux, à pied et en désordre, avait décidé mentalement que la raison de son maître était en train de déménager.

Le marquis, resté seul, demeura quelque temps assis, l'œil morne et le front penché sur la poitrine. Enfin, par un de ces violents sursauts qui signalent le réveil de l'énergie, il se redressa sur son fauteuil, déploya d'un main ferme la lettre dont le contact seul semblait avoir brisé les ressorts de son âme, et lut sans s'arrêter les lignes suivantes :

« Depuis hier j'éprouve une inquiétude inexprimable et vous en êtes cause. Jugez si j'ai raison de m'alarmer! Hier, sachant que je vous rencontrerais à cette odieuse soirée de l'hôtel C... et cédant, après tant de refus, à je ne sais quel mauvais génie, je vous avais écrit. C'était une première faute, et le châtiment ne s'est pas fait attendre. Comme je n'ai aucun usage de ces folies, je ne savais où cacher mon billet; à la fin j'ai imaginé de le mettre dans un de mes gants. Imprudence horrible! pourvu qu'elle ne soit pas irréparable... Vous vous rappelez que je me suis évanouie; en reprenant connaissance, je me suis trouvée dans un petit salon avec trois ou quatre femmes fort charitables en apparence. Ma première pensée a été pour mon billet. Je regarde mes mains, elles étaient nues. Je cherche mes

gants et les aperçois sur le divan où l'on m'avait placée; je m'en empare, on m'avait prévenue : le billet n'y était plus. Près de retomber en faiblesse, je regarde les femmes qui m'entourent. Deux d'entre elles me semblent de bonnes personnes inoffensives ; mais la troisième ! Vous allez comprendre ma terreur quand vous saurez que dans la troisième je reconnais ma bête noire, mon cauchemar, mon ennemie acharnée, la favorite de votre mère, qui, depuis dix ans au moins, n'a pas pu parvenir à la marier, mademoiselle du Boissier, en un mot, puisqu'il faut la nommer. A l'affreux sourire qui errait sur sa vilaine bouche, je compris tout. C'est elle qui m'a dégantée, sous prétexte de me secourir; c'est elle qui m'a pris mon billet; c'est elle qui tient maintenant ma réputation à sa merci, et de qui j'ai tout à redouter : car elle me déteste. Pourquoi? Je vais vous le dire :

« Il y a plusieurs années cette méchante vieille fille s'était mis en tête d'épouser mon mari. Elle ne me pardonne pas un échec dont je suis pourtant fort innocente. Voilà le principal motif de sa haine. De plus je n'ai guère que vingt ans, et elle en a quarante; on me trouve passable, et elle paraît ridicule; j'ai une voiture, et elle va en omnibus; au bal je ne manque pas de danseurs, et on lui voit faire tapisserie invariablement; enfin, sans vous compter, plus d'un homme aimable a cherché à me plaire, et elle ne peut pas même parvenir à trouver un mari ! Vous comprenez qu'elle doit m'abhorrer; ainsi fait-elle de toute son âme. Hier, si au lieu d'eau de fleur d'oranger elle avait pu verser du poison dans mon verre, elle l'aurait fait, je n'en doute pas. Faute de mieux elle m'a volée, et cela me tourmente davantage ; car le poison ne fait que tuer, mais la calomnie déshonore.

« Que pouvait-il y avoir dans ce malheureux billet ? Je ne me le rappelle pas exactement. Sans doute des choses peu gracieuses, car vous me persécutez si cruellement que mon style a dû se ressentir de ma mauvaise humeur. Mais

vous n'ignorez pas combien il est facile de donner un sens coupable aux phrases les plus innocentes. Tout devient crime entre les mains d'un ennemi, et mademoiselle du Boissier est mon ennemie, je vous le répète ; ennemie jurée, mortelle, implacable! C'est vous dire que le billet qui vous était destiné ne peut pas rester en son pouvoir. A tout prix il faut le lui reprendre ; et quel autre que vous puis-je charger de ce soin ? Songez qu'il n'y a pas une minute à perdre. D'un instant à l'autre la vipère peut distiller son venin, et tant que j'aurai cette crainte je ne vivrai pas.

« *P. S.* Je voulais vous remettre cette lettre ce matin aux Tuileries, et d'avance je la tenais dans mon manchon; mais la présence de l'espion m'en a empêchée. »

En achevant la lecture de ce billet, le marquis, quelque maltraité qu'il fût dans le *post-scriptum*, respira plus facilement. Lorsqu'on souffre, le moindre allégement dispose à la résignation ; et l'homme qui a redouté un désastre complet trouve aisément du courage pour supporter un demi-malheur.

— Elle peut encore être sauvée! s'écria-t-il avec ferveur ; et c'est moi qui la sauverai d'elle-même et des autres.

Il est inutile de dire que par ces mots, les autres, le marquis sous-entendait M. d'Épenoy et mademoiselle du Boissier.

— Non, rien n'est désespéré, mais le danger est sérieux, reprit-il après un instant de réflexion; d'un côté les prétentions impertinentes de ce fat, de l'autre la haine envieuse de cette vieille fille... Il y a là de quoi mettre en lambeaux dix réputations. Jusqu'à présent j'ai défendu le terrain pied à pied contre un seul adversaire ; maintenant c'est entre deux feux qu'il faut combattre. N'importe ; au moment où elle a besoin d'un ami véritable, mon dévouement ne lui fera pas défaut.

M. de Morsy passa une partie de la nuit à combiner un plan de défense approprié à la situation périlleuse où se

trouvait engagée la femme qu'il aimait. Quoique la loyauté de son caractère lui fit préférer en toutes choses la ligne la plus droite, il comprit qu'en cette circonstance la dissimulation était utile, l'adresse indispensable et la ruse légitime.

Le lendemain, longtemps avant que deux heures fussent sonnées, le marquis se présenta chez madame d'Épenoy.

— Eh bien ! où en sommes-nous ? lui demanda d'un air empressé la vieille dame ; l'enfant prodigue est-il mis à la raison ?

— Je ne l'ai aperçu hier au soir qu'un instant, répondit M. de Morsy, et il ne m'a pas été possible de lui parler de notre affaire. En ce moment c'est de moi, et non de lui que je viens vous entretenir.

— Quel air de componction ! reprit en riant madame d'Épenoy ; la grâce matrimoniale vous aurait-elle touché depuis hier ?

— J'en ai peur, répondit le marquis d'un ton grave.

— Bah ! vraiment ! Mais, non, cela n'est pas possible ; vous voulez vous amuser à mes dépens

— Je parle sérieusement.

— Quoi ! tout de bon ? vous songeriez à abjurer vos hérésies de célibataire ?

— Je ne vous dis pas que j'y suis décidé.

— Asseyez-vous bien vite et contez-moi tout ça, repartit madame d'Épenoy avec une vivacité où éclatait l'intérêt que lui inspirait une ouverture si imprévue.

— Vous avez pu remarquer, dit M. de Morsy, que la folie dont je vous ai fait l'aveu ne va pas jusqu'à l'aveuglement. Je ne m'abuse point sur le ridicule de ma passion, et plus d'une fois j'ai songé à m'en affranchir par quelque résolution violente. Vos conseils, hier, ont donc trouvé le terrain mieux préparé que je n'ai voulu en convenir. Toute la nuit j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit de la nécessité d'introduire dans ma vie un changement absolu qui substitue à de creuses chimères un intérêt substantiel

et positif. En thèse générale, vous avez raison ; il n'y a que le mariage qui puisse produire un pareil résultat.

— Dans le cas particulier, j'ai cent fois plus raison encore. Songez que je vous connais comme si vous étiez mon frère. S'il est un homme destiné à faire un mari excellent, parfait, heureux, enfin un mari modèle, c'est vous, à coup sûr.

— Je souhaite que la prophétie se réalise, si un jour je me marie.

— Si ! Pas de si. Vous vous mariez ; c'est entendu, c'est décidé : Il n'y a plus à en revenir. Quand ? Le plus tôt possible. Avec qui ? Ceci me regarde, à moins que vous n'ayez déjà un parti en vue ; ce qui ne peut être : car je ne pense pas que vous vouliez faire à votre vieille amie l'affront de confier à une autre une mission si importante et si délicate. Si je fais ainsi valoir mes droits, poursuivit en souriant madame d'Épenoy, c'est de peur que vous ne tombiez en de mauvaises mains ; car aujourd'hui tout le monde se mêle de mariage : le clergé surtout, me joue des tours abominables. L'autre jour encore, ces messieurs du collége de Juilly ne m'ont-ils pas soufflé un parti de 400,000 fr., que je convoitais pour un de mes neveux ! Bientôt il n'y aura plus d'héritières que pour leurs élèves. Mais, à votre égard je puis être tranquille, n'est-ce pas ? Vous me serez fidèle ? Songez qu'une défection nous brouillerait à mort.

— Je vous promets, dit le marquis en souriant à son tour, que, si je prends femme, ce ne sera que de votre main.

— C'est parler comme un dieu, reprit la vieille dame dont le visage brillait de satisfaction. Voyons, battons le fer pendant qu'il est chaud. Que diriez-vous d'une veuve aimable, jolie, spirituelle ?..

— Non, pas de veuve, fit le marquis ; ce serait m'exposer à des comparaisons qu'un homme de mon âge doit toujours éviter.

— Voilà une modestie aussi rare qu'excessive.

— Ce n'est que de la prudence.

— En tout cas, votre sentiment est louable, et je ne puis que l'approuver. Vous trouverez peut-être aussi qu'une trop jeune fille...

— Ce serait pis.

— Vous êtes la raison même.

— Du moins, je sais me rendre justice. Si j'étais décidé à me marier, je voudrais que l'âge de ma future et le mien n'offrissent pas une disproportion choquante. J'ai cinquante-deux ans, et il me semble qu'une femme de trente-cinq à quarante...

— Mais c'est miraculeux ! interrompit madame d'Épenoy de plus en plus rayonnante ; on dirait que nous nous soyons donné le mot, et vous exprimez ma propre pensée. Oui, mon cher marquis, une femme de trente-cinq à quarante ans, voilà ce qu'il vous faut. Dans cette catégorie j'ai des partis de choix. Nous disons de trente-cinq à quarante. Il y a d'abord mademoiselle de Cléricourt, excellente famille de Bourgogne alliée jadis aux Vergy et aux Beauffremont, charmante personne d'ailleurs, éducation accomplie, piété solide...

— Permettez-moi de vous interrompre, dit le marquis ; je crois fermement aux perfections de mademoiselle de Cléricourt, mais parmi les demoiselles de votre connaissance il en est une autre à qui j'avais pensé.

— Le choix est déjà fait ! et moi qui m'évertue à chercher ! Expliquez-vous donc, diplomate que vous êtes. De qui parlez-vous ?

— D'une personne que j'ai rencontrée assez souvent dans le monde, ici même une ou deux fois, et qui, si j'en crois les apparences, est fort avant dans vos bonnes grâces.

— Enfin elle s'appelle...

— Mademoiselle du Boissier.

De tous les noms qui pouvaient sortir de la bouche du marquis, celui-là était le plus inattendu. Madame d'Épenoy resta muette un instant comme si elle eût refusé d'en

croire ses oreilles ; en toute autre occasion elle eût accueilli avec ravissement l'aubaine matrimoniale échue à sa protégée; mais son amitié véritable pour M. de Morsy troubla, malgré elle, sa satisfaction ; soudainement elle se sentit atteinte de ce scrupule auquel obéissent certains marchands lorsqu'ils refusent de vendre à une de leurs pratiques quelque objet d'une qualité douteuse qu'ils réservent pour les acheteurs de passage.

— Mademoiselle du Boissier a certainement beaucoup de mérite, dit-elle avec hésitation; mais elle a peu de fortune.

— Je suis riche, répondit le marquis.

— On ne peut pas dire qu'elle est jolie.

— Ce n'est pas un mariage d'amour.

— Son caractère est excellent, mais il n'est pas toujours très-égal.

— Tant mieux; « l'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

— Elle tient beaucoup à ses idées.

— Moi, pas du tout aux miennes; ainsi nous serons facilement d'accord.

— C'est un coup de désespoir, pensa madame d'Épenoy; son amour pour cette jeune femme lui a décidément dérangé l'esprit. En conscience, je n'aurais pas osé lui proposer un pareil mariage; mais, puisqu'il est le premier à m'en parler, pourquoi y mettrais-je obstacle plus longtemps? Marquise et soixante mille livres de rente! il y a de quoi faire perdre la tête à cette pauvre Alphonsine.

— Ah çà! n'est-ce point une plaisanterie? dit-elle tout haut avec une sorte de défiance; vous épouseriez mademoiselle du Boissier!

— Probablement non, si on me laisse le temps de réfléchir. Depuis hier j'éprouve un étourdissement fiévreux qui, à défaut de détermination réelle, me rend capable de tout. Pour briser une chaîne ridicule il n'est rien que je ne fasse en ce moment; mais demain peut-être...

— Demain vous dînez ici, interrompit précipitamment la vieille dame; mademoiselle du Boissier y sera.

— Pourquoi pas aujourd'hui ? dit le marquis, en souriant de la vivacité de son ancienne amie.

— Aujourd'hui je passe la soirée dehors.

— De six à neuf heures vous êtes libre ; c'est plus de temps qu'il n'en faut pour une entrevue de cette nature. Si je vous presse ainsi, c'est que je me connais. Demain je me réveillerai peut-être célibataire entêté comme devant, liez-moi donc les mains, si vous avez réellement envie de me marier.

— Vous avez raison, dit madame d'Épenoy, en se levant avec une prestesse qui attira un nouveau sourire sur les lèvres du marquis ; si je vous laisse un moyen de vous dédire, vous me glisserez entre les doigts, et je ne m'en consolerais pas.

En parlant elle tira le cordon d'une sonnette dont le bruit fit aussitôt accourir le domestique.

— Allez chercher une voiture, lui dit-elle, et prévenez Justine que M. le marquis dîne ici. — Je cours chez mademoiselle du Boissier, reprit-elle quand le laquais fut sorti ; quelque engagement qu'elle puisse avoir, comptez que nous l'aurons à dîner. A six heures donc, et d'ici là que le ciel vous maintienne dans vos sages dispositions !

Une demi-heure après avoir quitté M. de Morsy, madame d'Épenoy fit une entrée, que l'on pourrait à bon droit nommer triomphale, dans l'appartement qu'occupait sa protégée à l'entrée de la rue Bellechasse.

VIII

Orpheline depuis longtemps, mademoiselle du Boissier vivait seule ; car autant elle était disposée à sacrifier sa liberté au mariage, autant elle éprouvait d'aversion pour la tutelle de sa famille. Son âge, d'ailleurs, légitimait cette indépendance ; et, quoique bien médiocre, sa fortune y

suffisait. Par un de ces prodiges d'administration qu'il n'est donné qu'aux femmes d'accomplir, avec moins de quatre mille francs de revenu elle trouvait moyen d'être convenablement logée, et d'aller dans le monde à peu près tous les soirs. Sa maison, il est vrai, se composait d'une servante unique, femme de chambre et cuisinière à la fois, groom au besoin; mais le service qu'elle tirait de cette créature était fabuleux et rendait tout aide superflu. Nous devons avouer encore que sa table n'eût pas réjoui l'œil d'un gourmand; mais ne sait-on pas que la Providence, qui donne aux petits des oiseaux leur pâture, émiette la coquetterie aux femmes et n'a besoin que d'un miroir pour les rassasier? Jeune, jolie et mise avec élégance, on a toujours bien dîné; et, malgré l'humilité qu'elle affectait parfois, il est probable que mademoiselle Alphonsine se croyait tout cela.

Au moment où madame d'Épenoy entra chez sa protégée, celle-ci était debout devant la cheminée d'un petit salon où elle se tenait d'ordinaire, et qui formait la principale pièce de l'appartement. Les coudes appuyés sur la housse de velours vert qui recouvrait la tablette de marbre, elle contemplait dans la glace son peu gracieux visage, avec qui elle se trouvait en dialogue réglé, moyennant le soin qu'elle prenait de faire elle-même les interrogations et les réponses. Sans s'en apercevoir, mademoiselle du Boissier avait contracté l'habitude des monologues, sorte de tic parlé auquel deviennent aisément sujets les gens qui sont souvent seuls. Dans ces conversations idéales, elle cherchait tout naturellement un dédommagement aux petites vexations qu'il lui fallait subir dans la vie réelle; ainsi, elle s'adressait des compliments, elle s'invitait à danser, elle se murmurait de tendres aveux, elle se demandait en mariage. L'interlocuteur imaginaire chargé de ce galant office était invariablement un beau jeune homme, brun et pâle, grand et svelte, mélancolique et audacieux, riche à millions, noble comme le roi, titré vicomte pour le moins, et à trente ans colonel de cavalerie; en un mot, le chimérique

phénix auquel tant de filles majeures sacrifient en secret.

Ce jour là, le soliloque de mademoiselle Alphonsine était fort animé. Les deux personnages dont il était alternativement l'interprète jouaient leur rôle en conscience ; le vicomte était pressant et passionné, la demoiselle à marier réservée mais émue.

— Oh ! je vous en supplie, disait le premier, un mot, un seul mot, qui me dise que ma hardiesse ne vous a pas offensée ? — Que me demandez-vous ? répondait avec une pudique minauderie mademoiselle Alphonsine parlant pour son propre compte. — Le droit d'espérer ! — Vos vues sont honorables, je n'en doute pas. — Pourrait-on en avoir d'autres près d'une femme telle que vous ? oui, c'est votre main que je sollicite en même temps que votre cœur ; seriez-vous assez cruelle pour me la refuser ? — Monsieur le vicomte... — Qui vous retient ? un autre peut-être ?... — Ah ! croyez que jamais !... — Eh bien ! alors, pourquoi refuser de combler mes vœux ? n'êtes-vous pas libre ? — Sans doute je suis maîtresse absolue de mes actions, et je n'en dois compte à personne ; mais le mariage est une chose si grave, que je tremble à sa seule pensée : et puis, vous-même, êtes-vous sûr de ne pas vous abuser ? vous m'aimez maintenant... du moins vous le dites... — Oh ! oui, je vous aime ! — Mais, dans quelque temps... si vous m'épousiez... m'aimeriez-vous encore ? — Oh ! toujours ! toujours ! je le jure à vos pieds ! — Que faites-vous, vicomte ? levez-vous ; je le veux, je vous en supplie, si quelqu'un venait !... Ah ! mon Dieu, on ouvre la porte...

La porte s'ouvrait en effet avec fracas. A la vue de madame d'Épenoy, mademoiselle Alphonsine fit un soubresaut, comme si elle eût été réellement surprise en tête-à-tête avec le plus compromettant des vicomtes ; et ses rêveries matrimoniales s'envolèrent plus effarouchées qu'une compagnie de perdrix qu'a troublée dans ses ébats le feu d'un chasseur.

— Comment ! près de quatre heures et pas encore ha-

billée! s'écria dès l'entrée la vieille dame; à quoi donc pensez-vous? Il est bien question de se regarder à la glace! allons, écoutez-moi : vous admirerez vos grâces un autre jour. Enfin je crois que nous sommes désensorcelées. Un parti magnifique, soixante mille livres de rente, un château dans un pays superbe, maison à Paris; et puis, marquise : MARQUISE! mon enfant. C'est si beau que j'ai peine à y croire. Mais remuez-vous donc au lieu de rester là comme une statue! Habillez-vous bien vite, et tâchez de vous faire belle. Vous savez que nous dînons à six heures.

Madame d'Épenoy eût pu continuer longtemps de la sorte sans être interrompue par sa protégée : celle-ci écoutait, il est vrai, l'œil fixe et la bouche béante; mais elle n'avait pas l'air de comprendre que ces termes magiques, château, marquise, soixante mille livres de rente, fussent à son adresse.

— Êtes-vous sourde et muette? reprit la vieille dame impatientée de ce silence; n'entendez-vous pas ce que je vous dis? Nous avons un mari.

A ce mot cabalistique, mademoiselle Alphonsine changea de couleur; et, prise d'une sorte de défaillance, elle s'assit sans prononcer une syllabe.

Madame d'Épenoy, cette fois, pardonna ce mutisme obstiné ; car elle devina qu'il n'avait d'autre cause que l'excès de la surprise et du ravissement. Pour donner à sa cliente le temps de se remettre, elle lui raconta en détail l'entretien qu'elle venait d'avoir avec le marquis. En apprenant que M. de Morsy semblait décidé à l'épouser, mademoiselle du Boissier, au lieu de réitérer l'anathème dont elle avait, la veille encore, frappé les hommes de cinquante ans, leva au ciel un regard attendri ; puis, saisie d'un transport soudain, elle se leva d'un bond, et commença, de la cheminée à la porte et de la porte à la fenêtre, une sorte d'évolutions contradictoires, comme font, dit-on, les gens piqués de la tarentule.

— Ah, mon Dieu! je ne sais ceia qu'au moment! s'écria-

t-elle enfin. Et moi qui voulais prendre un bain ce matin! Croyez-vous que j'aurais encore le temps?

— Un bain! devenez-vous folle? dit madame d'Épenoy en partant d'un éclat de rire.

— Vous ne voyez donc pas comme aujourd'hui j'ai le teint échauffé. Ces contrariétés-là ne sont faites que pour moi!

— Je vous assure que vous avez votre teint de tous les jours.

Sans soupçonner le sarcasme enfermé dans cette réponse, mademoiselle du Boissier se posa devant la glace et se mit à examiner avec anxiété les coquelicots épanouis sur son visage.

— Aux lumières ça passera pour de la fraîcheur, reprit la vieille dame d'un air de bonhomie.

— Vous me rassurez un peu; et puis, n'est-ce pas M. de Morsy qui disait un jour chez vous qu'il ne comprenait pas l'engouement de certains hommes pour les femmes pâles?

— Ce doit être lui. Allons, du calme. Plus vous vous tracassez, et plus le sang vous monte à la tête. Un peu plus pâle ou un peu plus rouge, ce n'est pas la chose essentielle. Tâchez d'être simple, raisonnable, naturelle. M. de Morsy n'est pas un héros de roman, et vous n'êtes pas une jeune première : ainsi donc, pour lui plaire, comptez moins sur la puissance de vos beaux yeux que sur l'agrément de votre esprit; surtout efforcez-vous de lui donner une idée avantageuse de votre caractère.

— Mais, madame, dit mademoiselle du Boissier frappée d'une appréhension soudaine, dans le monde chacun dit que M. de Morsy est amoureux de cette femme dont nous parlions hier?

— Il l'est en effet; mais qu'importe? repartit froidement madame d'Épenoy. Je ne suppose pas que vous ayez la prétention de posséder les prémices de son cœur. C'est précisément parce qu'il aime une femme, avec laquelle il ne

peut se marier, qu'il s'est décidé, fort sagement, à en épouser une autre qu'il aimera plus tard. A propos de madame Gastoul, achevez votre histoire : vous lui ôtiez ses gants...

— Savez-vous ce qu'il y avait dans ses gants? dit mademoiselle Alphonsine d'un air de vertueuse indignation. Un billet doux ! oui, un billet doux !

— Toutes les jolies femmes sont exposées à loger un pareil hôte, reprit la vieille dame avec un indulgent sourire ; mais elle aurait dû choisir une meilleure cachette.

— Un billet d'elle, madame, écrit à un homme !

— A qui voulez-vous qu'il fût écrit? Et qu'est-ce que cela prouve ? de l'étourderie et de l'inexpérience ; rien de plus. Une femme qui a de l'usage n'écrit pas. Mais laissons madame Gastoul et ses correspondances, qui ne nous regardent point. Occupons-nous de notre affaire. M. de Morsy sera chez moi à six heures. Venez-y plus tôt. L'entrée en scène est importante ; et malgré l'habitude que vous devez avoir, vous laissez encore un peu à désirer : il vaut donc mieux que vous arriviez la première.

A l'heure fixée, les deux convives de madame d'Épenoy rivalisèrent d'exactitude. A peine mademoiselle Alphonsine était-elle assise dans le salon de sa protectrice, qu'elle entendit, non sans un violent battement de cœur, annoncer M. de Morsy. Cet empressement était d'un heureux augure, et bientôt les manières gracieuses du marquis confirmèrent tout qu'il semblait promettre. En se trouvant, pour la première fois de sa vie, l'objet de soins galants, auxquels la circonstance donnait une valeur sérieuse, la fille à marier vit le ciel conjugal ouvert, et dans son extase perdit le peu de sang-froid qu'elle avait conservé jusqu'alors.

Le calme et la dignité dans la coquetterie n'appartiennent qu'aux femmes habituées à plaire ; au moindre succès, les autres, troublées et enflées à la fois, semblent près de quitter la terre et de s'envoler comme un aérostat. C'est ce qui advint à mademoiselle du Boissier, aussitôt que M. de

Morsy lui eut versé le philtre divin de la flatterie ; enivrée dès le premier verre, elle se rua en amabilité d'une façon si exorbitante, que madame d'Épenoy, qui, l'affaire engagée, avait fini par s'y intéresser chaudement, se prit à trembler pour le succès. Mais vainement la femme prudente essaya de modérer l'effervescence de sa protégée : regards improbateurs, avertissements indiscrets, changements de conversation, rien ne parvint à dissiper une ivresse causée par le désir et l'espoir de plaire. Tour à tour, et en dépit de la nature, sémillante, ingénue, sentimentale, exaltée, folâtre, enthousiaste, mademoiselle Alphonsine épuisait son carquois contre le marquis. A chaque flèche assassine qui lui arrivait de volée, M. de Morsy répondait par quelque gracieux propos, dont l'effet immédiat était d'enflammer l'humeur conquérante de la fille à marier ; et plus celle-ci redoublait de minauderies, plus l'homme de cinqnante ans souriait agréablement ; plus elle s'embrouillait dans ses phrases prétentieuses, plus il l'écoutait d'un air approbateur ; plus elle se montrait ridicule, plus il semblait ravi.

Après avoir essayé d'opposer une digue à ce célibat débordé, madame d'Épenoy, reconnaissant l'impuissance de ses efforts, avait cessé une résistance inutile. Réduite peu à peu au silence par la loquacité de mademoiselle Alphonsine, elle assistait à cette entrevue, dont elle avait d'abord attendu un résultat satisfaisant, soucieuse, mécontente et courroucée, comme pourrait l'être un général qui, après avoir heureusement engagé un combat, en verrait le succès compromis par la faute d'un de ses lieutenants.

— Et de vingt-neuf ! se disait-elle avec un dépit mêlé d'ironie ; c'est fini, j'y renonce ; qu'elle s'en tire comme elle pourra, je ne m'en mêle plus ! Elle mourra fille, et ce sera bien fait !

Tout en méditant cette barbare détermination, qu'elle prenait invariablement à chaque nouvel échec de sa pro-

tégée, madame d'Épenoy regardait le marquis à la dérobée, et cherchait à lire dans ses yeux ; courtoisie d'homme du monde, dissimulation étudiée ou fascination inexplicable, il paraissait subjugué, et toute sa physionomie annonçait un parfait contentement. Surprise, mais non rassurée, la vieille dame, après le dîner, profita d'un instant où mademoiselle du Boissier feuilletait un album, pour parler confidentiellement à M. de Morsy.

— La timidité produit quelquefois des effets tout contraires à ceux qu'on en attend, lui dit-elle à voix basse : votre présence l'a troublée, et c'est pour cacher son embarras qu'elle parle ainsi; mais ne croyez pas que ce soit toujours comme cela.

— On a le droit de parler beaucoup lorsqu'on s'en acquitte si bien, répondit le marquis du ton le plus naturel.

Madame d'Épenoy le regarda d'un air moitié scrutateur, moitié ébahi.

— Ainsi sa conversation vous a plu ? reprit-elle.

— S'il en était autrement, j'aurais le goût bien difficile; elle a beaucoup d'esprit.

— Assurément.

— Elle est aimable.

— Sans aucun doute.

— Et je lui crois un fort bon caractère.

— Excellent.

— En un mot, je suis très-satisfait.

— Et moi je ne comprends plus rien aux hommes, pensa madame d'Épenoy : qu'elle extravague, je m'y attendais; mais qu'il se laisse prendre à ce pathos, c'est inconcevable. Il la trouve aimable et spirituelle ! pourquoi pas jolie ? La seule manière d'expliquer cela, c'est qu'ainsi qu'il l'avoue lui-même, sa passion lui a dérangé la cervelle. Enfin, que cette pauvre Alphonsine en profite, je ne demande pas mieux !

L'entrevue conjugale tirait à sa fin, car neuf heures approchaient. M. de Morsy, qui avait demandé sa voiture

pour ce moment, réclama le privilége de conduire madame d'Épenoy à la maison où elle devait passer la soirée, et sollicita en même temps la faveur de ramener chez elle mademoiselle du Boissier. Les deux femmes agréèrent cet arrangement, dont la fille à marier ne se montra nullement effarouchée, quoiqu'il dût en résulter pour elle un tête-à-tête.

Le marquis, ennemi du faste, avait en cette occasion donné un démenti à ses habitudes; par son ordre, ses domestiques avaient endossé leur livrée d'apparat, et parmi ses voitures il avait désigné la plus belle. Ainsi qu'il l'avait prévu peut-être, ce brillant équipage charma l'orgueil de mademoiselle du Boissier, qui, en se voyant assise dans le fond, à la gauche de madame d'Épenoy, à qui elle semblait en faire les honneurs, ne put s'empêcher de songer avec délices au moment où elle en deviendrait officiellement la maîtresse.

— Je ferai mettre une garniture bleue, se dit-elle, car le jaune n'est pas favorable aux blondes. A part ça, chevaux, domestiques, voiture, tout est parfait.

On arriva bientôt dans la rue du Bac, devant la maison où devait descendre madame d'Épenoy. Le marquis lui offrit la main, et, après l'avoir remerciée, il remonta dans la voiture de l'air d'un homme réellement épris. En remarquant la vivacité de ce mouvement, mademoiselle Alphonsine faillit perdre la respiration, tant le cœur lui battit avec violence. Quoiqu'il ne soit guère d'usage d'aborder, dès la première entrevue, la solennelle question du mariage, elle se persuada que le marquis, retenu jusqu'alors par la présence d'un tiers, s'était ménagé un entretien particulier dans l'intention de lui avouer ses sentiments. Elle attendit donc avec une émotion des plus charmantes cette déclaration enchanteresse, au-devant de laquelle s'élançait son âme ; d'avance, et malgré le semblant d'hésitation auquel, par convenance, elle se croyait obligée, tout en elle disait oui.

En se rasseyant en face de mademoiselle du Boissier, circonstance qui parut à celle-ci d'un goût exquis et d'un respect adorable, M. de Morsy, au lieu de prendre la parole, tomba dans une rêverie profonde, dont, au grand désappointement de la fille à marier, il ne sortit qu'au moment où la voiture s'arrêta pour la seconde fois.

— Mademoiselle, dit-il alors avec un accent sérieux, j'ai une prière à vous adresser, et j'attache la plus grande importance à ce que vous ne la rejetiez pas : il est urgent, j'ose dire plus, il est indispensable que j'obtienne de vous un instant d'entretien, et ma voiture n'est pas un lieu convenable pour cela. Quoique jusqu'ici je n'aie pas eu l'honneur d'être reçu chez vous, permettez que je vous y accompagne. L'heure n'est pas assez avancée pour rendre ma demande indiscrète, et je n'abuserai pas de votre condescendance.

— Quelle délicatesse ! quel savoir-vivre ! pensa mademoiselle Alphonsine, dont le dépit naissant s'était dissipé dès le premier mot de cette significative requête ; un homme vulgaire aurait parlé dans la voiture, mais lui ! il a tant de distinction ! un vrai gentleman ! Pourvu que cette étourdie de Marguerite ait fait du feu dans le salon !

La faveur qu'il réclamait lui ayant été gracieusement accordée, M. de Morsy offrit le bras à mademoiselle du Boissier, dont les appréhensions au sujet de l'état de son appartement se dissipèrent à la vue d'un feu passable qui pétillait dans la cheminée du salon. Toutes choses d'ailleurs étaient en ordre ; et l'ensemble offrait cet aspect trotté, propret, compassé, qui caractérise le séjour des filles d'un âge mûr.

— Je n'y suis pour personne, dit la maîtresse du logis à l'oreille de sa soubrette, que cet ordre extraordinaire et la vue du marquis plongèrent dans une stupéfaction profonde.

Après s'être assis à l'angle de la cheminée, en face de mademoiselle Alphonsine, M. de Morsy, sur l'invitation

qu'elle lui adressa en baissant modestement les yeux, prit la parole d'une voix insinuante.

— Mademoiselle, dit-il, madame d'Épenoy vous a parlé de mon désir de vous être présenté, et de l'importance que j'attachais à cette démarche ; mais, peut-être, ne vous a-t-elle pas suffisamment expliqué la position étrange où je me trouve. D'ailleurs, eût-elle pu le faire, je n'en devrais pas moins compléter cette explication, car, depuis ce matin, un événement inattendu a apporté dans mes résolutions un changement très-grave ; et, aux termes où nous en sommes, après l'entrevue que vous avez bien voulu m'accorder, je vous dois compte de ce changement.

Ce préambule ne répondait guère aux espérances de mademoiselle du Boissier ; aussi sa figure s'allongea-t-elle sensiblement, quoique ses lèvres pincées s'efforçassent de reter ir le sourire qui jusqu'alors y avait voltigé sans relâche.

— Madame d'Épenoy a dû vous dire, reprit l'homme de cinquante ans, qu'après beaucoup d'hésitation j'avais enfin formé le projet de me marier ; mais, par discrétion, elle vous a probablement laissé ignorer la cause fatale qui m'y avait surtout déterminé ?

— Du moins elle ne m'en a parlé que d'une manière fort vague, répondit mademoiselle Alphonsine d'un air de réserve.

— Elle vous en a parlé ! s'écria le marquis ; ce mot m'enhardit à poursuivre. Puisque la glace est rompue, la tâche qui me reste à remplir me semble moins pénible, et je sens que j'aurai le courage de tout vous dire. Oui, mademoiselle, c'est une passion aussi violente qu'insensée, un amour sans illusion, comme sans espoir, qui, après m'avoir longtemps éloigné du mariage, m'y a poussé en dernier lieu, comme au seul port où je pusse trouver la paix du cœur et l'oubli de mes peines. Une femme que vous ne connaissez pas...

— Je la connais, interrompit la fille à marier en souriant perfidement.

— Vous la connaissez ! Eh bien, alors, vous savez qu'elle est belle, charmante, et vous devez comprendre que j'aie pu l'aimer. Je l'aimais donc, quoique je ne m'abusasse point sur ma folie ; car m'attacher à une femme mariée, à l'âge où tant de motifs devaient me décider à me marier moi-même, c'était gâter ma vie à plaisir. Mais que peut le bon sens contre la passion ? Vous, dont les moindres paroles trahissent une sensibilité si exquise, vous qui entendez si bien les choses du cœur, vous ne serez pas étonnée, mademoiselle, de l'aveu que je vais vous faire. Mon attachement pour cette femme était arrivé à ce point, que, ne pouvant briser la barrière qui nous séparait, j'avais résolu du moins de n'en pas élever entre nous une seconde : j'avais juré de ne me marier jamais.

— Mais cependant... à la fin vous avez changé d'avis? dit mademoiselle Alphonsine avec une anxiété mal dissimulée.

— Oui, mademoiselle, j'avais changé d'avis et je dois vous expliquer la cause de ce changement. Cette femme que j'aimais tant, à qui je sacrifiais ce qu'il me reste d'avenir, j'appris qu'elle était indigne de ma tendresse, j'appris qu'oubliant ses devoirs elle en aimait un autre !

Tandis que le marquis articulait ce pénible aveu, l'espoir, la joie, le triomphe se réveillaient dans le cœur de mademoiselle du Boissier ; mais la prudente demoiselle s'efforça de contenir une satisfaction qui eût pu blesser le douloureux sentiment qu'exprimait la physionomie de son interlocuteur, et levant sur ce dernier un regard compatissant :

— Il est des femmes si perverses ! dit-elle benoîtement.

— Oui, certes, il est des femmes perverses : mais il est aussi des femmes calomniées, reprit avec chaleur M. de Morsy, dont la figure avait subitement changé d'expression, la calomnie, cette vipère hideuse, s'attache aux êtres les plus purs et les souille de son venin ; mais si profonde que soit la blessure, tôt ou tard la vérité la guérit.

— Voulez-vous dire que cette dame ait été calomniée ? demanda mademoiselle du Boissier, dont la rougeur tournée au violet trahit, ainsi que le mouvement convulsif de ses lèvres, une émotion subite et excessive.

— Oui, mademoiselle, calomniée, indignement calomniée ! Les accusations portées contre elle, mensonges ! les fautes qu'on lui attribue, faussetés ! les lettres qu'on prétend qu'elle a écrites, inventions odieuses !

— Ah ! on vous avait parlé de lettres ? dit la demoiselle à marier en regardant en dessous le marquis.

— De quoi ne m'avait-on pas parlé ! Mais enfin j'ai découvert, il y a quelques heures à peine, que tout ce qu'on m'avait dit n'est qu'un de ces romans méprisables, que dans le monde chacun accueille par un instinct malveillant, mais dont, en définitive, personne ne veut accepter la responsabilité. On m'avait promis des preuves; mais les preuves ne s'inventent pas comme la calomnie, et l'on a été forcé de convenir qu'on avait été trop crédule. En un mot, cette femme que j'accusais est digne de tout mon respect; cette femme que je croyais coupable est innocente.

— Innocente ! répéta mademoiselle du Boissier avec un sourd ricanement.

— Maintenant j'ai besoin de toute votre indulgence, reprit M. de Morsy, qui du coin de l'œil étudiait attentivement l'orageuse physionomie de son interlocutrice : avec une autre j'hésiterais à continuer, mais le plus digne hommage que l'on puisse rendre à une femme de votre esprit et de votre caractère, c'est de lui dire la vérité, toute la vérité. Je vous avouerai donc que la justification éclatante de la personne dont je vous parle, m'oblige à renoncer à tout projet de mariage.

Percée au cœur, mademoiselle Alphonsine fixa sur le tapis un regard farouche, et sembla y considérer les ruines de son château en Espagne, écroulé pour la vingt-neuvième fois.

— Je suis désolé de n'avoir pas été désabusé de mon er-

reur quelques heures plus tôt, poursuivit M. de Morsy, vous n'auriez pas été dérangée ; mais puisque le mal est fait, je vous supplie de me pardonner. Si j'étais libre, souffrez cet aveu, je sens que j'éprouverais un bien doux plaisir à mettre à vos pieds mon nom, mon titre, ma fortune ; oui, si j'étais libre, je m'estimerais heureux d'offrir à tant de qualités un piédestal digne d'elles : mais j'ai juré...

— Vous avez juré ? dit mademoiselle du Boissier en levant lentement les yeux.

— De ne pas me marier tant qu'elle serait digne de mon affection. Pour moi ce serment est sacré, et seule elle pourrait m'en dégager par quelque faute ; j'entends une faute avérée, certaine, matériellement prouvée ; oh ! alors je ne balancerais pas ; mais elle est innocente, mais les calomnies dont elle vient d'être l'objet lui donnent des droits nouveaux à ma fidélité, et plus que jamais je dois lui appartenir. Vous m'approuvez, n'est-ce pas?

— Je fais plus, je vous admire.

Sans paraître remarquer l'accent dérisoire de cette réponse, le marquis se leva.

— Adieu, mademoiselle, dit-il du ton le plus caressant ; croyez que je n'oublierai jamais les heures que j'ai passées près de vous.

Il salua d'un air attendri la fille majeure en qui semblait gronder un ouragan, et s'éloigna très-lentement. Arrivé enfin à la porte, il se retourna.

— Non ! s'écria en ce moment décisif mademoiselle Alphonsine ; je ne dois pas souffrir qu'un si galant homme soit victime de sa confiance et de sa loyauté. Revenez, monsieur le marquis ; ma conscience m'ordonne de parler.

IX

En s'emparant du billet trouvé dans le gant de madame Gastoul, mademoiselle du Boissier avait cédé à une inspiration malveillante plutôt qu'à un calcul hostile. Heureuse de posséder le moyen de nuire à la femme qu'elle détestait, peut-être se fût-elle abstenue de s'en servir; car elle ne pouvait se dissimuler que donner de la publicité à sa découverte, c'était s'exposer elle-même au blâme de tous les esprits délicats. Mais la voix de la prudence, écoutée en temps ordinaire, fut en ce moment étouffée par le cri tout-puissant de l'intérêt personnel. Voir à sa portée l'anneau du mariage, la couronne de marquise, les fruits dorés de la fortune, tous les biens désirés depuis si longtemps ; sur le point de les saisir, rencontrer un obstacle unique, et n'avoir qu'un mot à dire pour le briser; pouvoir enfin magnifiquement réaliser son rêve, et du même coup se venger d'une ennemie , telle était la position où se croyait placée mademoiselle Alphonsine. Cette épreuve eût fait voler en éclats des discrétions mieux trempées que la sienne; elle y succomba donc, ainsi que l'avait espéré le marquis.

— Expliquez-vous , mademoiselle, lui dit ce dernier en s'empressant de se rasseoir, la solennité de vos paroles m'annonce que vous avez quelque chose de grave à me dire. Parlez, je vous en prie.

Mademoiselle du Boissier se recueillit un instant, et prit ensuite la parole d'un air modeste et d'une voix doucereuse :

— J'espère, monsieur, dit-elle, que vous ne prendrez pas en mauvaise part la révélation qu'arrache à ma réserve habituelle la conviction où je suis qu'en vous éclairant je remplis un devoir. Trop imparfaite pour avoir le droit de juger les autres, il m'est particulièrement pénible de parler d'une femme autrement que pour en faire l'éloge; et sans

la rare estime que vous m'inspirez, j'aurais peine à surmonter mon aversion pour tout ce qui mal interprété peut ressembler à de la médisance.

— J'apprécie la noble délicatesse de votre caractère, répondit M. de Morsy en s'inclinant.

— Si j'avais quelque intérêt à vous faire connaître la vérité, une retenue bien naturelle m'imposerait silence; mais vos compliments trop flatteurs ne constituent pas un engagement et me laissent, ainsi qu'à vous, toute liberté. C'est donc sans aucune arrière-pensée personnelle que je vous parle; je serais désespérée qu'à cet égard vous pussiez vous méprendre.

— Ce serait une fatuité odieuse, et dont je suis incapable, répliqua le marquis de la manière la plus révérencieuse; mais vous voyez que j'attends avec anxiété la révélation que vous m'avez promise : de grâce, ne me faites pas souffrir plus longtemps; expliquez-vous.

— C'est en m'expliquant que je vous ferai souffrir, reprit mademoiselle du Boissier avec un accent de tendre compassion. Croyez-moi, laissons cela. Quand l'illusion est douce, pourquoi la détruire?

— Vous en avez trop dit, et maintenant votre silence serait de la cruauté.

— C'est vous qui l'exigez. Eh bien!... Mais vous ne vous figurez pas ce qu'il m'en coûte; Dieu sait si mes intentions sont pures, et cependant il me semble que je fais mal...

En prononçant ces dernières paroles de l'air candide d'une pensionnaire de couvent, mademoiselle Alphonsine se leva et s'approcha d'une étagère où se trouvait un coffret qu'elle ouvrit à l'aide d'une petite clef suspendue à la chaîne de sa montre. Elle revint ensuite vers le marquis avec une sorte de gravité douloureuse, et, lui présentant un papier qu'elle eut soin de déplier :

— Jetez les yeux sur ce billet, lui dit-elle; il vous apprendra ce que vous voulez savoir. Votre douleur, que je

prévois, m'affecte d'avance : mais rappelez-vous qu'il n'a pas dépendu de moi de vous l'épargner.

M. de Morsy saisit avidement la lettre de madame Gastoul et la lut avec une émotion qui n'avait plus rien de factice; pendant ce temps, mademoiselle Alphonsine le regardait à la dérobée, et étudiait sur sa physionomie les reflets du chagrin prévu, sur quoi elle avait matrimonialement spéculé. Son attente ne se réalisa pas; au lieu de s'indigner, comme elle l'espérait, le marquis, sa lecture achevée, demeura silencieux et pensif. Afin de le tirer de cette rêverie, dont le calme lui parut de mauvais augure, mademoiselle Alphonsine reprit la parole d'un air de chattemite :

— Un hasard fort indépendant de ma volonté a fait tomber entre mes mains cette lettre; je n'ai pas besoin de vous dire que mon intention était de la remettre à la personne qui l'a écrite; je n'attendais pour cela qu'une occasion favorable. En consentant à vous la communiquer, j'ai commis une sorte d'indiscrétion que je me reprocherais éternellement, si je n'étais sûre que vous n'abuserez pas de ma confiance; car la publicité de ce billet ferait le plus grand tort à cette dame, et j'en serais désolée. Elle doit déjà être assez malheureuse! continua la fille à marier en levant les yeux au ciel avec componction. La vertu a des jouissances si pures! l'honnêteté des charmes si doux! Conçoit-on qu'on y renonce pour quelques plaisirs aussi faux que passagers? Abjurer toute pudeur, tromper son mari, outrager le nom de l'homme qui vous a honorée de son choix, est-ce possible? Quand je pense à ces horreurs, je crois rêver. Mais comment peuvent-elles vivre, ces femmes? Oh! que je les plains! ce doit être si affreux d'être coupable!

M. de Morsy avait écouté avec une gravité impassible l'homélie de la demoiselle à marier; quand elle eut tout dit, il arrêta sur elle un regard glacial :

— Mademoiselle, dit-il du ton le plus sévère, les femmes dont vous parlez sont coupables sans doute, car rien ne peut justifier l'oubli du devoir. Cependant, l'inexpérience

de la jeunesse et l'entraînement de la passion atténuent parfois leurs fautes, et les recommandent à l'indulgence des cœurs généreux. Mais comment caractériser, et de quel mépris flétrir la conduite de certaines autres femmes dont je vais vous faire le portrait? Il est dans le monde des créatures disgracieuses et malfaisantes, vouées par le sort à une vie solitaire et stérile. Jamais le regard d'un homme n'a cherché leur regard, jamais une main tremblante n'a pressé leur main, jamais une tendre parole n'est arrivée à leur oreille. Vieilles dès la jeunesse, la laideur de leur âme peinte sur le visage, l'esprit aigri par l'abandon, dédaignées de l'amour, exclues de la vie, en un mot, elles conçoivent une effroyable haine pour tout ce qui est jeunesse, beauté, passion! Se trouve-t-il sur leur chemin une femme faible et charmante, elles s'y attachent, comme le ver à la fleur, pour la flétrir. Elles deviennent ses espions; elles la voleront au besoin dans l'espoir de la perdre. Ce sont ces femmes-là qu'il faut plaindre, mademoiselle; car elles sont réellement bien misérables!

Le marquis se leva, mit tranquillement dans sa poche la lettre qu'il avait gardée dans sa main jusqu'alors, et, s'inclinant avec une politesse dédaigneuse devant la demoiselle à marier, qui semblait changée en statue, il se dirigea vers la porte; au moment où il allait l'ouvrir, mademoiselle du Boissier sortit de sa stupeur et s'élança pour l'arrêter.

— Que signifie ce langage? dit-elle d'une voix altérée, est-ce ainsi que vous répondez à ma confiance? Rendez-moi cette lettre, monsieur; votre conduite est une indignité!

M. de Morsy sourit d'un air calme, et saisissant la main que mademoiselle Alphonsine, hors d'elle-même, avait posée fort peu noblement sur le bouton de la serrure, il la força de lâcher prise.

— Votre intention, répondit il avec une incisive ironie, était, m'avez-vous dit, de remettre ce billet à la personne qui l'a écrit, avec votre permission, je me chargerai de ce

soin. Souffrez donc que je me retire, il est déjà tard, un plus long tête-à-tête avec un homme, pour qui vous vous êtes montrée si aimable depuis quelques heures, pourrait offrir des dangers, et je serais désolé de nuire à vos projets de mariage.

Ce dernier propos parut si barbare à mademoiselle du Boissier qu'elle recula d'indignation. Le marquis profita de ce mouvement pour s'esquiver, et traversa rapidement l'antichambre. Arrivé à la porte, il y trouva mademoiselle Marguerite un bougeoir à la main et disputant le passage à un individu qui insistait pour entrer. A la clarté du flambeau, l'homme de cinquante ans reconnut Louis d'Épenoy, qui, de son côté, en l'apercevant, prit la soubrette par le bras et la fit pirouetter sans façon jusqu'au milieu de la chambre.

— Parbleu ! s'écria le jeune homme, qui, si l'on en devait croire l'éclat de ses yeux et l'animation de son teint, avait fait un excellent dîner, j'étais bien sûr que mademoiselle du Boissier était chez elle. Qu'est-ce qu'elle me chantait donc, cette maritorne? Monsieur le marquis, je vous souhaite le bonsoir... Eh ! j'y suis ! c'est parce que vous étiez là qu'on ne voulait pas me laisser entrer. Tiens ! tiens ! tiens ! aimable cameriste, je vous rends mon estime ; votre devoir était de mourir sur la brèche.

— Vous êtes bien gai ce soir, Louis, dit M. de Morsy en souriant de l'idée impertinente qui semblait s'être nichée dans la cervelle de d'Épenoy.

— Gaieté factice! répondit celui-ci. Allons, mademoiselle, vous déciderez-vous enfin à m'annoncer?

La femme de chambre voyant sa consigne violée, trouva inutile de résister plus longtemps et se dirigea vers le salon. Louis d'Épenoy la suivit après avoir pris congé de M. de Morsy, qui, de son côté, sortit de l'appartement.

— Il vient trop tard, pensa ce dernier avec une satisfaction secrète qui adoucit un peu sa torture jalouse.

Le marquis ne se trompait pas sur le motif qui amenait son jeune rival chez mademoiselle du Boissier. Après la

scène du Théâtre-Français, d'Épenoy, furieux d'abord, avait fini par recouvrer son sang-froid et par réfléchir sérieusement au parti qu'il convenait de prendre.

— Il est sûr que la fatalité s'acharne sur moi, s'était-il dit avec dépit; deux lettres, les premières, les seules qu'elle m'ait écrites, volées toutes deux! c'est jouer d'un guignon épouvantable. Mais il ne s'agit pas de se désespérer, il faut agir. Quant au second billet, il m'inquiète peu; le filou qui me l'a pris, croyant faire une capture magnifique, l'aura déchiré en reconnaissant son erreur; d'ailleurs qu'en pourrait-il faire? Mais la lettre dérobée par cette méchante créature, voilà ce qui est grave. La lui reprendre! c'est bientôt dit; il le faut pourtant, comment faire?

D'Épenoy n'avait pas, comme le marquis, la ressource de feindre une conversion subite au mariage et d'exploiter, à l'aide de ce stratagème la crédule vanité de mademoiselle du Boissier. De sa part, une pareille ruse n'eût abusé personne. D'ailleurs l'idée ne lui en vint pas. Après avoir cherché longtemps, accueilli et rejeté tour à tour plusieurs inventions plus ou moins praticables, il s'arrêta enfin à un plan qui, passablement absurde en réalité, lui parut néanmoins des plus ingénieux. L'exécution exigeait quelque audace; aussi l'auteur corrobora-t-il machinalement son courage d'une ou deux bouteilles de vin de Champagne, précaution dont la sagesse ne peut être contestée que par les buveurs d'eau : race méchante, dit le proverbe.

L'amant de madame Gastoul entra dans le salon en jouant l'air affairé qu'ont en général les hommes chargés d'une mission importante. Il trouva mademoiselle Alphonsine à la place où le marquis l'avait laissée. En entendant ouvrir la porte, la fille à marier leva sur le jeune homme un regard terne d'où la pensée semblait absente.

— Mademoiselle, lui dit d'Épenoy, dont le thème était fait, je vous demande pardon de vous déranger ainsi, mais l'affaire qui m'amène ne souffre aucun retard. Ma mère désirerait vous parler sur-le-champ, et elle m'a chargé de

venir vous chercher. Ma voiture est à la porte, et si vous avez la bonté de m'accompagner.....

— Votre mère? interrompit mademoiselle du Boissier d'un air distrait; mais il n'y a qu'une heure à peine que je l'ai quittée.

— Je le sais, reprit Louis avec quelque embarras, car il n'avait pas prévu cette circonstance; cela ne fait rien, au contraire. Il s'agit de quelque chose qui vous intéresse, d'une chose extrêmement importante. Je ne suis pas dans le secret ; mais cependant je crois deviner. C'est un Américain fort riche, garçon, à qui l'on a parlé de vous, et qui désire... Mais ma mère vous expliquera cela mieux que moi. Je croirais empiéter sur ses attributions si je me permettais de parler mariage.

Mademoiselle du Boissier était fort abattue et presque défaillante; mais il eût fallu qu'elle fût morte pour rester insensible à ce dernier mot. Relevant la tête subitement, comme un cheval de guerre dresse les oreilles au bruit de la trompette, elle fixa sur d'Épenoy un regard ranimé.

— Un Américain? dit-elle.

— Deux ou trois fois millionnaire, fort bel homme, quarante ans à peine.

— Vous le connaissez donc?

— Je l'ai vu quelquefois à mon cercle, répondit Louis, à qui un mensonge de plus ne coûtait guère.

— Je suis à toute heure aux ordres de madame d'Épenoy, dit mademoiselle Alphonsine, dont l'imagination, quittant le deuil de son vingt-neuvième mariage manqué pour reprendre les roses vêtements de l'espérance, voyageait déjà dans les savanes de l'Amérique.

La fille majeure mit son chapeau, s'enveloppa de son châle, et accepta le bras de d'Épenoy. Ils trouvèrent à la porte la voiture dont avait parlé celui-ci; après avoir aidé à sa compagne à monter, Louis dit quelques paroles à voix basse au domestique qui tenait la portière, et s'élança ensuite à côté de mademoiselle Alphonsine.

— Maintenant, fouette cocher, se dit-il lorsque la voiture fut en marche. Mon Américain est un trait de génie; y a-t-elle mordu, la vieille fille, à mon Américain !

Accablée par les émotions de toute espèce qu'elle avait éprouvées depuis plusieurs heures, mademoiselle du Boissier garda quelque temps un silence respecté de son voisin. Peut-être ce silence eût-il continué indéfiniment, si, en regardant par hasard à travers la glace de la portière, la demoiselle à marier ne se fut aperçue que la voiture roulait sur un pont.

— Mais il n'y a pas de pont à passer pour aller de la rue Bellechasse chez madame d'Épenoy ! dit-elle d'un ton surpris.

— Ce n'est pas chez ma mère que je vous conduis, répondit tranquillement le jeune homme.

Au même instant la voiture, quittant le pont Louis XV qu'elle venait de traverser, tourna à gauche et s'enfonça rapidement dans les Champs-Élysées.

— Où donc allons-nous? reprit mademoiselle Alphonsine, dont l'étonnement s'accrut.

— Vous le saurez bientôt; c'est une surprise que ma mère vous a ménagée, et j'ai promis le secret.

— Une surprise ! un Américain ! qu'est-ce que cela veut dire? se demanda la protégée de madame d'Épenoy en se creusant inutilement la cervelle pour deviner.

Le silence régna de nouveau dans la voiture. Louis semblait dormir; mademoiselle Alphonsine était retombée dans sa rêverie.

— Mais nous sortons de Paris! s'écria-t-elle tout à coup en apercevant à peu de distance le gigantesque arc de triomphe de l'Étoile.

— Nous sortons de Paris, en effet, répondit d'Épenoy sans s'émouvoir, rassurez-vous; quoique je vous aie parlé d'un Américain, je n'ai pas le projet de vous mener en Amérique : il s'agit de quelques lieues seulement.

— Quelques lieues! répéta mademoiselle du Boissier,

dont l'étonnement se changea en une vague inquiétude; vous ne parlez pas sérieusement. Il n'est pas probable, il n'est pas possible que madame d'Épenoy, que j'ai quittée à neuf heures rue du Bac, m'attende en ce moment à plusieurs lieues de Paris.

— Tenez-vous beaucoup à voir ma mère? demanda Louis avec un accent de persiflage.

— Monsieur... que signifie!.....

— Cela signifie, mademoiselle, qu'en ce moment toutes les questions que vous pourriez m'adresser resteraient sans réponse. Dans une heure nous serons arrivés, alors je parlerai.

— Monsieur... ce langage... je vous prie de me laisser descendre.

— Au milieu des champs? vous n'y pensez pas.

Mademoiselle Alphonsine baissant brusquement la glace de la portière, jeta un regard effaré sur les arbres qui semblaient fuir le long du chemin, comme une forêt en déroute, et à travers lesquels, malgré l'obscurité, on pouvait entrevoir la vaste plaine qui entoure Paris.

— Mais c'est donc un rapt! s'écria-t-elle du ton le plus pathétique en se retournant vers son voisin.

— Un rapt! répondit celui-ci, qui partit d'un malhonnête éclat de rire; en tout cas je ne m'expose pas à être condamné aux galères pour avoir enlevé une fille au-dessous de seize ans.

Mademoiselle du Boissier se recula dans l'angle de la voiture, comme si le beau jeune homme assis à côté d'elle eût été subitement transformé en quelque monstre hideux et pestiféré.

Les chevaux semblaient avoir des ailes; depuis un instant ils avaient quitté la grande route, pour prendre à gauche un chemin plus étroit.

— Enfin, monsieur, où prétendez-vous me conduire? demanda d'une voix rauque mademoiselle Alphonsine, qui s'était aperçue de ce changement de direction.

— J'ai eu l'honneur de vous dire qu'il ne me serait possible de répondre à vos questions que lorsque nous serions arrivés; cela ne tardera pas. D'ici là, veuillez prendre patience; et surtout, continua d'Épenoy d'un ton railleur, soyez persuadée que je connais trop le respect que je vous dois pour m'en écarter jamais : votre vertu ne court pas le plus petit risque, je vous en donne ma parole de chevalier français.

Cette déclaration, littéralement rassurante, devenait presque injurieuse par la manière dont elle fut articulée. Les femmes sont en général assez peu flattées de n'être pas trouvées dignes d'un outrage, et l'exagération du respect les choque parfois autant que le ferait l'impertinence. De plus en plus outrée contre son ravisseur, mademoiselle du Boissier cessa de lui adresser la parole, et attendit avec un singulier mélange d'inquiétude, d'impatience et de curiosité le dénoûment de cette bizarre aventure.

Après une course assez longue, quoique abrégée par la rapidité des chevaux, la voiture arriva devant une porte placée à l'angle d'un enclos, et ouverte d'avance pour la recevoir; elle entra aussitôt dans une cour entourée d'arbres, et s'arrêta devant le perron d'un petit bâtiment dont l'obscurité de la nuit ne voilait pas entièrement l'élégante architecture. Louis d'Épenoy descendit lestement de voiture, et offrant la main à sa compagne de voyage :

— Nous voici arrivés, lui dit-il d'un ton si grave, que mademoiselle Alphonsine ne put s'empêcher d'éprouver une sensation désagréable, qui ressemblait un peu à de la peur.

X

Louis d'Épenoy, après avoir offert le bras à mademoiselle du Boissier, la conduisit vers le mystérieux logis, sur le perron duquel venait de paraître un domestique tenant

de chaque main un flambeau. Ce personnage, grave et silencieux comme un muet du sérail, éclaira le couple dont il semblait attendre l'arrivée, et, le précédant de quelques pas, rentra dans la maison. Après avoir traversé un vestibule, monté un escalier et passé par plusieurs pièces dont les flambeaux du laquais dissipèrent à peine l'obscurité, la demoiselle à marier et son ravisseur arrivèrent à un petit salon bien éclairé, où brûlait un feu pétillant.

Le luxe voluptueux qui caractérisait l'ameublement de cette chambre, l'air parfumé qu'on y respirait, les scènes mythologiques dont étaient ornés les dessus de porte, la physionomie engageante et coquette des moindres détails, tout rappelait ces boudoirs du siècle de Louis XV, qui, dans les annales de la galanterie, ont laissé un si fier renom. Il y avait là de quoi rassurer ou effaroucher, selon son caractère, la victime d'un enlèvement; en dépit du respect juré, ce fut le second de ces sentiments que parut éprouver mademoiselle Alphonsine lorsqu'elle vit que le silencieux domestique refermait la porte et la laissait seule avec d'Épenoy. Par un saut de poule effrayée, elle se précipita vers la fenêtre, l'ouvrit brusquement; et se retournant vers le jeune homme qui la regardait faire d'un air ébahi :

— Monsieur, lui dit-elle du ton le plus dramatique, sachez qu'entre la mort et l'infamie une femme comme moi n'hésite pas.

Dans certaines armées étrangères il est de discipline que les soldats se grisent au moment d'une bataille; cela leur donne du cœur. D'Épenoy, nous l'avons dit, avant d'exécuter son attentat, avait usé de cette recette, assez modérément, il est vrai, pour conserver sa raison, mais pourtant assez efficacement pour être arrivé à cet état goguenard et outrecuidant qu'on pourrait appeler les limbes de l'ivresse. A la vue de mademoiselle du Boissier prête à mourir pour sa vertu, comme la garde impériale pour son drapeau, l'irrévérencieux jeune homme prit, de son côté, une pose admirative.

— Ivanhoé tout pur ! s'écria-t-il ; mais si vous êtes belle, jeune et vertueuse comme Rébecca, en revanche je ne vaux pas Brian de Bois-Guilbert. Il n'y a plus de ces magnifiques templiers! La preuve, c'est que pour deux misérables verres de vin de Champagne, frappé *nota*, je suis sûr d'avoir demain la migraine. Oh! les templiers! c'étaient là des lions ! Mais il ne s'agit pas de cela, poursuivit Louis en se passant la main sur le front ; la question préalable ! comme disent nos honorables députés, drôles de lions, ceux-là ! la question préalable ! la voici : permettez-moi de fermer la fenêtre.

— Monsieur, ne m'approchez pas, s'écria mademoiselle Alphonsine avec un pudique émoi.

— Mademoiselle, comme il vous plaira, reprit d'Épenoy en allant s'appuyer le dos à la cheminée. Il paraît que vous aimez le grand air; moi je tolère le feu au mois de juillet. Mais que la différence de nos opinions ne nous empêche pas de causer. Cette maison-ci appartient à un de mes amis, qui la met à ma disposition quand je veux. Il serait difficile de dénombrer les horreurs qui s'y sont commises depuis le damné viveur qui la fit bâtir sous la Régence. De la place où vous êtes, vous pouvez remarquer que nous sommes en pleine forêt. Si vous apercevez autre chose que des arbres, je consens à me jeter moi-même par la fenêtre où vous posez en ce moment d'une manière si vertueuse. Point de voisins, point d'espionnage, point de surveillance. Dans ce délicieux boudoir, on tuerait, on assassinerait, on égorgerait sans que personne au monde en eût connaissance.

— Vous voulez me faire peur, dit la fille majeure avec un ricanement contraint; mais je ne crois pas que vous ayez l'intention...

— De vous égorger, ma chère demoiselle ? Pas si sanguinaire ! Mais venez donc vous chauffer : il fait réellement un froid peu galant.

Soit qu'elle fût rassurée à l'endroit des dangers que

pouvait courir sa vertu, soit que l'âpreté d'une rude soirée de mars triomphât de son rigorisme, mademoiselle Alphonsine ferma la fenêtre et s'approcha de la cheminée; d'Épenoy lui avança courtoisement un fauteuil.

— Maintenant, monsieur, dit-elle en s'asseyant avec majesté, j'espère que vous voudrez bien m'expliquer la cause de l'inconcevable guet-apens dont je suis la victime.

— Guet-apens! Rapt! Vous n'allez pas de main morte dans le choix des termes; mais peu importe, venons au fait. Il doit y avoir dans un coin quelconque de votre appartement, un petit papier auquel j'attache beaucoup d'importance. C'est ce papier qu'il me faut. Vous allez avoir la complaisance d'écrire à votre femme de chambre; vous lui direz, par exemple, que ne devant pas rentrer chez vous ce soir, vous avez besoin de telles et telles choses, entre autres du billet en question. S'il est sous clef, ce qui est probable, vous aurez la bonté de me confier cette clef. La lettre écrite, je retourne à Paris, et dans deux heures je reviens vous rendre à la liberté; car jusqu'à mon retour, il est bien entendu que vous restez en otage dans ce charmant séjour. Est-ce convenu?

Cette déclaration, comprise à demi-mot, redoubla l'antipathie de mademoiselle Alphonsine pour madame Gastoul.

— Elle les a tous ensorcelés! pensa la demoiselle à marier, qui, n'ayant de sa vie ensorcelé personne, trouva ce procédé abominable.

— Il y a ici tout ce qu'il faut pour écrire, reprit Louis en montrant un petit bureau placé dans un des angles du salon.

Soudainement inspirée par sa haine, et saisissant aux cheveux l'occasion de la vengeance, mademoiselle Alphonsine leva sur d'Épenoy un regard où l'étonnement était merveilleusement joué.

— De quel papier parlez-vous? dit-elle; serait-ce d'une lettre écrite par madame Gastoul?

— Vous le savez bien, répondit d'un ton bref le jeune homme.

— C'est fort étrange, reprit mademoiselle Alphonsine d'un air pensif; le hasard a fait effectivement tomber entre mes mains une lettre écrite par cette dame, mais on est déjà venu la réclamer.

— Qui donc?

— La personne qui sortait de chez moi lorsque vous y êtes arrivé.

— M. de Morsy?

— Lui-même. Il m'a demandé cette lettre en homme qui en avait le droit, et moi, dans mon inexpérience de ces sortes de choses, je la lui ai donnée.

— Ah! marquis! ceci casse les vitres! s'écria d'Épenoy, qui se mit à marcher à grands pas dans le salon: mouchard, soit; mais voleur! Car c'est un véritable vol; marquis, décidément vous abusez de vos cheveux gris. Mademoiselle, poursuivit-il en s'arrêtant subitement; j'ai pour vous le respect le plus profond, mais je sais, par expérience, qu'avec les femmes il faut jouer serré. Vous aller avoir la complaisance de rester ici. Votre appartement est prêt: au premier coup de sonnette, femme de chambre et le reste seront à vos ordres. La maison est fort bien montée; vraie Régence! Pour moi, je retourne à Paris.

— Comment, monsieur, vous voulez me laisser ici!

— Parbleu!... Si M. de Morsy a réellement reçu de vous le papier en question, demain matin je procède à votre délivrance et vous ramène en vos foyers; dans le cas contraire, rappelez-vous mon ultimatum, je vous garde en otage jusqu'à ce que vous m'ayez remis la lettre que je réclame.

— Mais c'est épouvantable! on ne se conduit pas ainsi avec une femme. Vous ne savez pas, monsieur, à quoi vous vous exposez.

— A quoi, s'il vous plaît?

— Croyez-vous que je ne me plaindrai pas de cette odieuse séquestration?

— Séquestration ! encore un terme de chicane. Non, mademoiselle, vous ne vous plaindrez pas ; vous garderez au contraire le silence le plus absolu.

— Je porterai plainte, vous dis-je.

— Moi aussi alors !

— Vous ?

— Sans aucun doute. De quoi m'accuserez-vous ? d'avoir commis un rapt sur votre aimable personne ? je rétorquerai l'argument, et je soutiendrai que c'est vous qui m'avez enlevé.

— Quelle horreur !

— Horreur tant que vous voudrez, ce sera comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Mais c'est absurde !

— En quoi ? un beau garçon peut être enlevé tout comme une jolie femme ; il n'a tenu qu'à moi de l'être déjà. Il n'est pas un juge de bon sens qui ne vous condamne à la première confrontation. Songez d'ailleurs à ce que dira ma mère, votre utile amie, lorsqu'elle apprendra que vous avez enlevé son fils. Du diable si elle s'obstine à vous trouver un mari !

— Monsieur, votre conduite est indigne d'un gentilhomme ! s'écria mademoiselle Alphonsine outrée de ce dernier propos.

— Ma conduite est un peu Régence, j'en conviens ; mais la vôtre, en vous emparant de cette lettre, n'a pas été non plus excessivement exemplaire : partant quitte. Si vous avez faim ou que vous vouliez vous coucher, un coup de sonnette ! Vous voyez un piano ; il y a aussi une bibliothèque. Enfin vous êtes dans une maison où rien ne manque ; et jamais femme aimable ne s'est plainte de l'hospitalité qu'elle y a trouvée. Par exemple, il est inutile de chercher à séduire les domestiques ; les drôles savent leur métier, et ils tiendraient sous clef père et mère, sans violer leur consigne. Bonsoir donc, mademoiselle ; demain j'aurai l'honneur de vous présenter mes hommages

D'Épenoy s'inclina d'un air dégagé, et sortit du salon sans que mademoiselle Alphonsine, étourdie d'une scène qui lui semblait un rêve, eût le temps de s'opposer à ce départ. Après avoir donné des ordres concernant la garde de sa prisonnière, il remonta en voiture et revint à toute bride à Paris, où, malgré cette vitesse, il n'arriva qu'à une heure du matin. Il était trop tard pour se présenter chez M. de Morsy; d'Épenoy se coucha donc, et, grâce aux fumées assoupissantes du vin de Champagne, il ne s'éveilla qu'à onze heures. Il se leva aussitôt en pestant contre lui-même, s'habilla rapidement, et, sans songer à déjeuner, il courut chez le marquis. Quoique la matinée fût peu avancée, un autre personnage l'y avait devancé; c'était M. Gastoul.

A onze heures, M. de Morsy avait vu paraître dans son salon le candidat électoral encore plus affairé que de coutume.

— Grande nouvelle! dit ce dernier en entrant; notre homme n'est pas mort, mais c'est la même chose. Sa démission est arrivée hier; on en donnera lecture aujourd'hui à la Chambre, et le collége sera convoqué dans quelques jours. Mais qu'êtes-vous devenu hier? Je vous ai cherché partout. L'affaire marche; j'ai vu ces messieurs du comité, et j'en suis fort content. Décidément je suis le candidat adopté. Ma circulaire a été trouvée parfaite, à part quelques modifications insignifiantes. Vous savez, le comité change toujours quelque chose, pour faire acte de puissance. Où j'avais mis le mouvement, on a mis le progrès; et au lieu des glorieuses journées, l'immortelle révolution de 1830. Des bêtises! J'ai cédé; mais une fois nommé, ce sera une autre affaire. Maintenant voici le diable : tout le monde est de votre avis, et me dit de partir pour Limoges...

— Vous ne pouvez pas vous en dispenser, dit le marquis.

— Je le sais bien; mais madame Gastoul s'est mis dans la tête que je lui ai promis de rester à Paris jusqu'au mois de juin, et elle ne veut pas entendre parler de départ.

— Madame Gastoul est trop raisonnable pour ne pas se rendre à la nécessité.

— Vous ne connaissez pas ma femme; elle est fort aimable, mais elle a une tête! hier je l'ai prêchée pendant deux heures sans gagner un pouce de terrain.

— Voulez-vous que j'essaie si mon éloquence aura plus de succès que la vôtre? dit le marquis avec un faible sourire.

— J'allais vous en prier. Madame Gastoul a beaucoup de considération pour vous, et j'espère qu'elle ne résistera pas à vos remontrances. Elle est chez elle; faites-moi le plaisir d'aller lui parler.

— Il est bien matin, dit M. de Morsy en regardant la pendule.

— Ma femme n'est pas cérémonieuse, elle vous recevra; plus tard elle serait peut-être sortie.

Le marquis n'avait pas besoin de cette sollicitation pour être décidé à aller le jour même chez madame Gastoul. Il n'attendait qu'une heure convenable. Autorisé à enfreindre l'étiquette, il promit au futur député de le servir de son mieux, et, demandant sa voiture, il ne tarda pas à se faire conduire chez la femme séduisante, mais coquette, dont il était exclusivement occupé depuis si longtemps.

Malgré ses inquiétudes et l'espèce de haine qu'elle avait vouée récemment à son amoureux gardien, madame Gastoul l'accueillit avec un gracieux empressement. Confiante en son empire sur le marquis, et comptant pour un faible obstacle la résistance qu'il lui avait opposée en dernier lieu, elle s'était promis de s'en faire un auxiliaire contre son mari, sans prévoir que celui-ci aurait la même pensée. Ce fut donc elle qui, la première, aborda d'un air de bouderie enjouée la grande question du retour à Limoges.

— Je suis toujours charmée de vous voir, dit-elle, mais aujourd'hui surtout; M. Gastoul ne tardera pas sans doute à rentrer, et, malgré votre méchanceté de l'autre jour, j'espère que vous lui ferez entendre raison.

— Madame, répondit le marquis, c'est à vous d'abord que je suis résolu de faire entendre raison. Cette hardiesse, qui de la part d'un autre vous paraîtrait étrange, doit moins vous surprendre venant d'un espion.

Ce dernier mot, expressivement articulé, fit éclore une subite rougeur sur les joues de madame Gastoul.

— Un espion! balbutia-t-elle ; je n'ai jamais dit cela.

— Ne l'avez-vous jamais écrit?

Troublée d'une interrogation qui supposait la connaissance d'une raillerie dont elle seule et d'Épenoy devaient avoir la clef, la jeune femme éprouva un moment d'embarras insurmontable, et, au lieu de répondre, elle baissa les yeux. A la vue de cette confusion, le marquis se trouva suffisamment vengé ; et loin de profiter de son avantage, comme eût fait peut-être un cœur moins généreux, il fut sur le point de se le reprocher.

— L'espion vous supplie de relever sur lui vos beaux yeux, dit-il avec un mélancolique sourire ; quoique vous le traitiez souvent bien mal, il lui est impossible de vous garder rancune. D'ailleurs, il espère ne pas trop vous déplaire aujourd'hui; car il apporte de bonnes nouvelles.

— Quelles nouvelles? demanda madame Gastoul en s'enhardissant à le regarder.

M. de Morsy tira d'une poche de son gilet un petit papier cacheté, et le présenta en silence à la jeune femme. Celle-ci brisa le cachet machinalement; mais lorsqu'elle eut déplié l'enveloppe et trouvé ses deux lettres à d'Épenoy, l'émotion qu'elle ressentit fut si vive que le marquis, la voyant chanceler, la soutint et la fit s'asseoir.

— Calmez-vous, mon enfant, lui dit-il alors avec cette tendresse indulgente et résignée qui n'appartient qu'aux vieillards; tout est réparé, et vous n'avez plus rien à craindre. Mademoiselle du Boissier n'osera pas dire un seul mot; je vous réponds de son silence. Ce jeune homme se taira aussi, je l'espère. D'ailleurs son indiscrétion ne sau-

rait être dangereuse, puisque voilà vos lettres. Enfin vous êtes bien sûre que je ne vous trahirai pas.

— Quelle idée devez-vous avoir de moi? dit madame Gastoul en cachant dans ses mains la rougeur de son front; j'en suis sûre, vous me méprisez!

— Moi! qui vous aime... comme le ferait un père, s'écria M. de Morsy, vous mépriser!

— Ne l'ai-je pas mérité! Ah! c'est maintenant seulement que je reconnais ma faute.

— Dites votre imprudence, car il n'y a dans votre conduite que de l'imprudence. Et quelle femme, à votre âge et dans votre position, n'a pas un instant d'irréflexion et d'entraînement? Ne vous exagérez donc pas des torts si faciles à réparer; mais rappelez-vous le danger auquel vous échappez aujourd'hui, et que ce souvenir soit votre sauvegarde. Que serait-il arrivé si, au lieu de tomber entre les mains d'un ami dévoué, ces lettres fussent restées au pouvoir d'une ennemie peu scrupuleuse et d'un homme dont la discrétion ne passe pas pour être la principale vertu? En fallait-il plus pour perdre une femme? et vous dont le cœur est si fier, que seriez-vous devenue s'il vous eût fallu subir les dédains d'un monde sans pitié?

— Vous avez raison, répondit madame Gastoul d'un air rêveur; il n'y a que vous qui me donniez de bons conseils.

M. de Morsy serra avec effusion la main que lui tendait la jeune femme, et, reprenant la parole d'une voix pressante :

— Puisque vous connaissez la bonté de mes conseils, dit-il, suivez-les, au nom du ciel! Le séjour de Paris est dangereux, vous le voyez. C'est la fièvre qu'on y respire qui a troublé un instant la sérénité de votre âme. Ne vous souvient-t-il plus de nos douces soirées de campagne, de cette existence si tranquille, de ces plaisirs si purs? Vous étiez heureuse alors; l'êtes-vous maintenant? N'avez-vous donc nulle envie de revoir votre famille où vous êtes si impatiemment attendue, votre maison attristée de votre absence,

et vos jardins en fleur, et vos pauvres qui croient que vous les oubliez ? Partez, je vous en supplie, partez, madame. Je vous ai remis ces lettres sans condition ; et pourtant pour les ravoir, que n'auriez-vous pas accordé ! Mais il m'eût été trop cruel de ne devoir votre consentement qu'à la contrainte ; c'est aux nobles instincts de votre cœur que je m'adresse. Oh ! dites-moi qu'en attendant de vous un courageux effort, je n'ai pas trop présumé de votre caractère, de votre raison, de votre vertu ! Vous partirez, n'est-ce pas?

— Vous seul êtes mon véritable ami, dit madame Gastoul entraînée par l'émotion du moment ; je partirai.

A l'instant même où la jeune femme prononçait cette parole décisive, la porte s'ouvrit ; et Louis d'Épenoy, dont la physionomie annonçait un orage près d'éclater, entra brusquement dans le salon.

XI

L'entretien de madame Gastoul et du marquis s'était trouvé interrompu au moment où la jeune femme, un peu remise de son émotion, allait chercher à satisfaire sa curiosité. Parmi les faits inexpliqués, mais certains, qu'offrait la restitution de ses lettres, un surtout l'avait frappée de surprise et singulièrement irritée tout aussitôt. L'homme vers qui inclinait la faiblesse de son cœur avait perdu ou s'était laissé ravir le billet qu'elle lui avait écrit. Négligence, étourderie, ou indiscrétion, la faute était odieuse. C'était là un de ces méfaits qu'une femme a de la peine à pardonner.

Outrée contre d'Épenoy, madame Gastoul sentit redoubler son mécontentement en le voyant arriver si mal à propos et d'une manière si peu cérémonieuse. Composant aussitôt son maintien et son visage, elle l'accueillit d'un air glacial, et, tandis qu'il la saluait, elle affecta de regarder

la pendule, dont les aiguilles marquaient à peine midi. Malgré son agitation, le jeune homme remarqua ce jeu muet, destiné à lui faire comprendre l'importunité de sa visite. Un peu déconcerté d'une réception que la présence du marquis rendait plus mortifiante, il s'efforça de dissimuler son dépit.

— Madame, dit-il avec un sourire forcé, j'espère que vous voudrez bien excuser une visite peut-être un peu trop matinale. Je n'aurais pas pris la liberté de me présenter chez vous à pareille heure, si en passant devant votre porte je n'eusse aperçu la voiture de M. de Morsy, qui m'a appris que vous étiez visible.

Pour toute réponse à cette apologie, la jeune femme inclina légèrement la tête sans que sa physionomie s'adoucît; et se tournant aussitôt vers le marquis :

— Et vous, lui dit-elle comme si elle eût repris la conversation interrompue par d'Épenoy, irez-vous bientôt en Limousin ?

— A la fin de mai, répondit M. de Morsy, à moins que le procès qui me retient à Paris ne soit pas encore jugé à cette époque.

— Par conséquent je vous précéderai de deux mois. Vous verrez que je ne perdrai pas mon temps : je veux que le kiosque de la petite île soit bâti quand vous arriverez; je vous y ferai dîner la première fois que vous viendrez nous voir.

— Comment, madame, est-ce que vous retournez à Limoges ? demanda Louis fort surpris de ce qu'il venait d'entendre.

— Oui, monsieur, répondit d'un ton bref madame Gastoul.

— Bientôt ?

— Le plus tôt possible.

— Voilà une résolution bien subite... Ces jours derniers encore vous parliez autrement... Ne vouliez-vous pas rester à Paris une partie de l'été ?

— J'ai changé d'avis.

Le laconisme des réponses de madame Gastoul, le ton tranchant dont elles furent articulées, et le regard hautain qui les accompagna, enchantèrent le marquis autant qu'ils blessèrent d'Épenoy.

— Quelle mouche l'a piquée? se dit celui-ci; je parierais que c'est encore un tour de ce vieux trouble-fête!

Louis regarda de travers M. de Morsy et le vit souriant à la jeune femme d'un air d'approbation.

— Monsieur, lui dit-il emporté par son dépit, je sors de chez vous; je voulais vous demander un moment d'entretien.

Avant que le vieillard eût répondu, madame Gastoul se leva.

— Vous pouvez causer ici, dit-elle; pendant ce temps je vais m'habiller : la veille d'un départ on a mille emplettes à faire.

— Vous partez donc demain, madame? s'écria d'Épenoy avec une véhémence à demi comprimée.

— Cela dépend de M. Gastoul. Pour moi, je voudrais être déjà partie. Paris est charmant, mais on n'est bien que chez soi. Monsieur de Morsy, aurez-vous la complaisance de m'accompagner dans mes courses? Je vous préviens que la corvée durera peut-être jusqu'au dîner.

— Je suis à vos ordres, madame, s'empressa de répondre le marquis.

D'Épenoy ne se méprit par sur le motif d'un pareil arrangement.

— C'est une manière polie de me faire comprendre qu'il faut renoncer à la revoir aujourd'hui, se dit-il; mais que lui ai-je fait, à cette capricieuse?

Malgré sa mauvaise humeur, il adressa un regard suppliant à la jeune femme, qui, au lieu de se laisser fléchir par cette muette sollicitation, lui dit d'un ton froid et cérémonieux :

— Peut-être, monsieur, n'aurai-je pas le plaisir de vous

revoir avant mon départ. Veuillez donc recevoir mes compliments d'adieu.

D'Épenoy s'inclina, le désappointement et la colère dans le cœur; lorsqu'il releva la tête, la coquette corrigée était déjà près de la porte de sa chambre.

— Êtes-vous content de moi? demanda-t-elle tout bas à M. de Morsy, qui l'avait reconduite jusque-là.

— Vous êtes un ange! répondit le vieillard, dont le visage exprimait la reconnaissance et le ravissement.

Peut-être l'homme de cinquante ans voyait-il à travers un prisme trop flatteur le traitement sévère que venait de faire à son amant madame Gastoul. Le dépit avait à cette conduite au moins autant de part que la raison; mais quand un fait est louable, à quoi bon en analyser la cause? La vertu est un beau fruit qu'il faut admirer des yeux sans y porter la main, car parfois une pression indiscrète en fait jaillir un suc moins pur que son écorce.

La joie dans les yeux, malgré ses efforts pour jouer l'indifférent, M. de Morsy revint à pas lents vers l'amoureux déconcerté dont il venait enfin d'obtenir la disgrâce.

— Vous avez quelque chose à me dire? lui demanda-t-il d'un air d'amitié; car dans son contentement le vieillard était prêt à pardonner à son rival : parlez, mon cher Louis; serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre service?

Ce propos bienveillant parut un intolérable persiflage à d'Épenoy, qui avant d'y répondre sourit amèrement.

— Non, monsieur, dit-il avec un accent qui, sans manquer à la déférence due à l'âge du marquis, trahissait un courroux en ébullition et près de se répandre; je n'ai pas de service à vous demander, mais une petite explication. Vous êtes l'ami de ma mère; je connais les égards dus à ce titre, et j'espère ne m'en écarter jamais. S'il m'échappe malgré moi quelque parole un peu vive, je vous prie d'avance de me la pardonner; mais si je parviens à m'exprimer convenablement, cette modération sera très-méritoire: car rien n'est lourd à digérer comme une colère légitime.

— Vous êtes donc en colère? reprit le marquis d'un air paisible.

D'Épenoy parut employer mentalement la recette réfrigérante qui consiste, lorsqu'on se sent irrité, à penser sept fois à ce qu'on va dire, avant de parler.

— Je crois ne pas manquer au respect que je vous dois, dit-il enfin, en vous déclarant que je donnerais volontiers la moitié de ma fortune pour qu'en ce moment vous eussiez mon âge.

— Et moi, mon ami, répondit le vieillard en souriant tristement, je donnerais pour cela ma fortune entière, dussé-je en outre payer ce rajeunissement d'une petite promenade en votre compagnie au bois de Boulogne ou à Vincennes.

— Vous avouez donc que j'ai le droit de me plaindre de vous. Mais procédons par ordre. Permettez-moi d'abord de vous adresser une question : Est-il vrai qu'hier mademoiselle du Boissier vous ait remis une lettre ?

— C'est vrai.

— Fort bien. Maintenant aurez-vous la bonté de m'apprendre ce qu'est devenue cette lettre, sur laquelle je prétends un droit légitime?

— Elle est entre les mains d'une personne dont les droits à cet égard sont, je crois, au moins aussi légitimes que les vôtres.

— A merveille! Voilà ce qui m'a valu l'accueil que je viens de recevoir. Je comprends que vous vous applaudissiez de votre ouvrage; mais je prendrai la liberté de vous dire ce que je pense d'un pareil procédé : car il est odieux, poursuivit d'Épenoy en s'échauffant malgré lui, il est révoltant de traiter un homme comme vous me traitez depuis trois mois. Eh bien! oui, j'aime madame Gastoul! C'est le droit de chacun; c'est le vôtre, et, morbleu! vous en usez comme moi.

— Louis, vous n'y pensez pas, interrompit le vieillard d'un ton sérieux.

— J'y pense fort bien, monsieur; je ne suis pas aveugle. Nous sommes donc rivaux; jusque-là rien de mieux. De mon côté, je cherche à plaire; vous faites votre cour du vôtre : chacun pour soi, le ciel pour tous! Voilà comme on se conduit entre hommes du monde. Mais est-ce ainsi que vous en avez usé envers moi? Vous ai-je jamais empêché de chercher à réussir? Faites-vous aimer si vous pouvez, je ne m'y oppose point. Pourquoi ne m'accordez-vous pas la même tolérance? D'où vient cette obstination, cet acharnement à me barrer le chemin? Si vous étiez marié, je pourrais supposer que vous êtes mon ennemi par esprit de corps; mais notre position n'est-elle pas la même?

— A vingt-cinq ans près, dit M. de Morsy en étouffant un soupir.

— Qu'est-ce que ça fait?

— Cela fait que j'envisage froidement et raisonnablement une chose que vous jugez selon vos passions de jeune homme. Écoutez-moi, Louis; mais d'abord chassez de votre esprit l'idée absurde d'une rivalité que mon âge rendrait si ridicule. Je ne suis pas amoureux ainsi que vous venez de le dire, mais j'éprouve pour cette jeune femme une amitié paternelle...

— Oh! paternelle!

— Paternelle. Son mari ne veille pas sur elle avec autant de soin qu'il le devrait...

— N'en dites pas de mal, interrompit Louis en souriant malgré sa mauvaise humeur; c'est un fort galant homme : il sait vivre, celui-là!

— Mariée à un pareil être, reprit le marquis avec une indignation méprisante, elle est exposée à mille dangers. Puisse mon amitié que vous trouvez si gênante, puisse mon dévouement que vous traitez d'espionnage, l'en préserver toujours! Dans sa position, accueillir l'amour d'un homme, le vôtre surtout, c'est se vouer à des regrets certains.

— Ne calomniez pas mon amour; il est profond et sincère.

— Parlez plus bas; elle est dans la chambre à côté, et elle pourrait nous entendre. Si votre amour est tel que vous le dites, vous devez comprendre les suites fatales qu'il peut avoir pour son repos. Supposons qu'elle y réponde, poursuivit le vieillard d'une voix un peu altérée, ce sera le malheur de sa vie! Tôt ou tard il faudra qu'elle retourne à Limoges. Que deviendra-t-elle alors, si elle vous aime? et vous, que ferez-vous?

— Je la suivrai.

— Pour la perdre, aux yeux d'une ville de province, foyer de tracasserie et de médisance? Cette démarche serait plus qu'une folie; ce serait une mauvaise action, et vous ne la commettrez pas. Allons, mon cher Louis, soyez raisonnable. Vous êtes jeune, et je ne prétends pas vous imposer les vertus d'un anachorète; mais manque-t-il à Paris de femmes dignes de vous plaire? N'est-il pas temps, d'ailleurs, de songer à vous marier?

— Vous avez vu ma mère, dit ironiquement d'Épenoy.

— Oui, j'ai vu votre excellente mère. Nous avons parlé longtemps de vous, de vos bonnes qualités, mais aussi un peu de vos étourderies, et surtout des projets si pleins de dévouement et de tendresse qu'elle forme pour votre avenir. Votre mère s'est expliquée à cœur ouvert, comme on fait avec un vieil ami. Je ne vous cacherai pas que le dérangement de votre fortune lui cause de l'inquiétude. Elle donnerait beaucoup pour vous voir rompre avec cette vie oisive, déréglée et pourtant si monotone! Il est impossible qu'un homme de votre portée n'en sente pas le vide, et je suis sûr qu'au fond la société de vos gants jaunes vous paraît souvent ce qu'elle est en réalité. Votre mère, en m'exprimant le plaisir que lui ferait éprouver un changement dans votre conduite, m'a parlé de son désir d'arranger vos affaires. Vous avez des dettes, elle ne m'a pas paru trop éloignée de les payer.

— Je ne m'y oppose pas, dit avec empressement l'enfant prodigue.

— Vous comprenez qu'elle mettrait à cela une petite condition.

— Ma retraite à la Trappe, peut-être ?

— Il ne s'agit pas de la Trappe, mais d'une démarche qui prouve à votre mère que vous avez l'intention de justifier ses bontés en réformant votre manière de vivre. L'épreuve après tout n'aurait rien de si désagréable. Que diriez-vous d'un petit voyage en Italie ou en Allemagne, où vous voudrez, enfin ?

— A Limoges, par exemple ? dit d'Épenoy, d'un air sardonique.

— La plaisanterie me semble hors de saison, reprit sévèrement le marquis.

— Ce qui me paraît, à moi, encore plus hors de saison, c'est d'être sermonné lorsque j'ai le droit de me plaindre. Notre conversation, monsieur, a décrit une étrange parabole ; permettez-moi de revenir au point de départ.

Le jeune amoureux allait sans doute récapituler ses griefs contre le marquis; mais il en fut empêché par M. Gastoul, qui en cet instant entra dans le salon.

— Votre serviteur, messieurs, dit le maître du logis avec la brusquerie d'un homme surchargé de soins et d'affaires. Hé bien, marquis, avez-vous parlé à ma femme, où en sommes-nous ?

— Madame Gastoul est prête à vous accompagner à Limoges, répondit M. de Morsy d'un ton sérieux.

— *Bravissimo!* vous êtes un homme charmant! reprit le mari en se frottant les mains, tandis que d'Épenoy ricanait sourdement; quel dommage que ce maudit procès vous retienne à Paris! je suis sûr que vous auriez poussé l'obligeance jusqu'à être du voyage. Vous auriez été mon cornac dans la ville de Pourceaugnac : ça rime et joliment.

— Je suis fâché de ne pouvoir vous rendre ce service, répondit le marquis tenté de hausser les épaules; vous savez qu'en ce moment il m'est impossible de quitter Paris.

M. Gastoul se tourna vers l'amant de sa femme.

— Parbleu! dit-il tout à coup, frappé d'une inspiration soudaine, vous n'avez pas de procès, vous. Voilà le carnaval fini; un lion de votre espèce ne peut pas décemment passer l'été à Paris : qui vous empêcherait donc de venir faire un petit tour en Limousin?

— Rien absolument, répondit d'Épenoy, dont l'œil brillant de satisfaction se reposa aussitôt avec la plus triomphante moquerie sur la physionomie consternée du vieillard son rival.

— Êtes-vous vraiment capable d'accorder un instant de trêve à vos victimes, pour venir passer pastoralement un mois ou deux dans notre désert?

— Non-seulement capable, mais charmé; on m'a précisément ordonné l'air de la campagne.

— Alors, touchez là.

— De tout mon cœur.

— Mais n'espérez pas que je vous laisse jouir des délices champêtres avant mon élection. Les affaires d'abord, mon cher hôte. Je ne vous cacherai pas, d'ailleurs, qu'il entre un peu d'égoïsme dans mon invitation. Je compte sur vos talents diplomatiques pour me faire là-bas des prosélytes. D'abord, je donnerai des dîners; et vous aurez la bonté de seconder madame Gastoul : car, avec mes distractions continuelles, je suis un maître de maison détestable; tandis que vous, je vous ai vu à l'œuvre : amphitryon du premier mérite. Ensuite vous m'aiderez, moi, à manipuler la matière électorale. Il faut bien que vous fassiez votre apprentissage. En ce moment vous ne songez qu'à plaire aux jolies femmes et à berner ces pauvres diables de maris; mais dans quelques années, lorsque marié vous-même, vous ne serez plus bon qu'à faire un député, l'ambition vous viendra. Il est donc utile que vous étudiiez d'avance la manière d'engluer constitutionnellement ces braves électeurs. Car c'est une vraie pipée qu'une élection! Vous verrez; ça vous amusera.

— Je m'en fais d'avance une fête, dit Louis en riant malignement.

— C'est donc une affaire convenue. On vient de me dire que ma femme est à sa toilette; je vais la remercier du sacrifice qu'elle me fait et lui communiquer notre petit arrangement : attendez-moi là.

En prononçant ces mots, le mari peu clairvoyant se dirigea vers la chambre de sa femme. Dès qu'il fut sorti du salon, M. de Morsy, qui pendant la fin de ce dialogue avait gardé un sombre silence, s'approcha du jeune amoureux, dont le sourire moqueur semblait le braver.

— Vous n'irez pas à Limoges! lui dit-il impérativement.

— Si fait, parbleu! répondit d'Épenoy du ton le plus décidé.

— Vous n'irez pas, vous dis-je.

— Qui m'en empêchera?

— La contrainte, si la raison et la délicatesse sont impuissantes.

— Cette contrainte, qui se chargera de l'employer? demanda le jeune homme d'un air de hauteur.

— Moi, répondit avec fermeté le marquis : jusqu'ici je vous ai tenu le langage de l'amitié; si vous m'y forcez, j'emploierai des moyens plus efficaces. Il n'y a plus de Bastille pour y enfermer par lettres de cachet les jeunes gens sans conduite, mais il y a encore des prisons destinées à ceux qui ne paient pas leurs dettes. Vous me devez trois mille francs.

— Je vous dois trois mille francs! répéta d'Épenoy; voici qui est un peu fort.

— Trois mille francs souscrits par vous au profit de M. Jolibert et endossés par lui à mon ordre. Cette dette est exigible depuis plusieurs jours, et son non-paiement entraîne la contrainte par corps. Vous n'avez pas d'argent, je le sais; or je vous déclare que si vous ne me donnez pas votre parole d'honneur de ne point aller à Limoges, aujourd'hui même les huissiers seront en campagne.

— Qu'ils viennent chez moi, vos huissiers, je les fais sauter par la fenêtre ! s'écria le jeune homme exaspéré de ce contre-temps ; d'ailleurs, continua-t-il d'un ton plus calme, je trouverai de l'argent d'ici à demain, et j'irai à Limoges, et tous les démons de l'enfer ne m'empêcheront pas d'assister à la pipée électorale de cet estimable citoyen, et si je peux l'engluer lui-même...

— Taisez-vous, le voici, dit le vieillard prudent jusque dans sa colère.

M. Gastoul rentrait en effet dans le salon ; il s'approcha des deux rivaux en se dandinant d'un air gêné, et hésita un instant avant de parler.

— Ma foi, mon cher d'Épenoy, dit-il à la fin avec un sourire contraint, je crois que tout à l'heure je me suis un peu trop avancé. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être marié ; on n'est pas toujours le maître... madame Gastoul, à qui je viens de faire part de notre projet, serait certainement ravie de vous recevoir, mais elle m'a fait observer qu'à Limoges on trouverait peut-être singulier..... Vous savez comme on est en province... une pruderie outrée... des cancans sans fin... Limoges surtout est horriblement petite ville... Bref, ma femme craint que la présence dans notre maison d'un lion de votre espèce ne donne lieu à des propos désagréables qu'elle désire éviter... Que voulez-vous, mon cher? c'est l'intérêt de votre bonne mine qu'on vous fait payer là..... Mais j'espère bien que cela ne vous empêchera pas de venir nous voir plus tard à la campagne.

A mesure que M. Gastoul ânonnait cette déclaration embarrassante, le front de d'Épenoy se rembrunissait, tandis que la physionomie du marquis recouvrait sa sérénité.

— Infernale coquette ! se dit le jeune homme.

— Ange adorable ! pensa le vieillard.

Malgré la formelle détermination d'une rupture qu'annonçait la conduite de madame Gastoul, Louis d'Épenoy ne s'avoua pas vaincu. Trois jours de suite il se présenta chez la belle provinciale, qui se montra aussi obstinée dans

sa vertueuse résolution qu'il paraissait lui-même persévérant dans son amoureuse poursuite. Effort de raison ou reste de dépit, madame Gastoul fut inexorable et refusa de le recevoir. Le troisième jour, l'amant furieux, mais non désespéré, apprit de M. Gastoul, qui l'accueillait toujours de le manière la plus amicale, que le départ des deux époux était fixé au lendemain matin.

A l'heure indiquée par le bénévole mari, les habitants de la rue de Provence purent remarquer sur le trottoir, non loin de la rue Taitbout, un jeune homme blond qu'enveloppait un manteau drapé à la manière espagnole. Après une faction plus longue encore que celle qu'il avait montée aux Tuileries quelques jours auparavant, d'Épenoy, car on l'a reconnu, aperçut une chaise de poste qui sortait d'une des maisons en face desquelles il s'était placé. Aussitôt il releva son manteau jusqu'à ses yeux et demeura immobile.

Dans un des angles de la voiture, M. Gastoul, la tête ornée d'une casquette, et ses lunettes bleues sur le nez, se livrait à une de ces méditations de politique transcendante dont il avait l'habitude. A sa droite sa femme, enveloppée d'un élégant manteau de voyage, semblait plongée dans une rêverie non moins profonde. Visiblement préoccupée, malgré la nonchalance de son attitude, en sortant de la maison, elle promena dans la rue un regard interrogateur qui dépista aussitôt l'amant en embuscade. Voyant que l'ambitieux Limousin, selon son usage, s'occupait de toute autre chose que des actions de sa femme, d'Épenoy rabattit son manteau, et offrit à la cruelle reine de son cœur un regard si éloquent de désespoir, un visage si pâle, une contenance si éprise et si suppliante, que, par une rechute soudaine, madame Gastoul porta la main à ses cheveux.

Cette scène fut un éclair ; bientôt la chaise de poste disparut au tournant de la rue. D'Épenoy alors fit un pas en arrière, et rejeta un pan de son manteau sur son épaule par un mouvement orgueilleux que n'eût pas désavoué le plus fier Castillan ; puis sifflant entre les dents un motif

triomphal, il si dirigea vers le café Anglais où il déjeuna de fort bon appétit.

XII

Le départ de madame Gastoul brisa le fil qui avait lié pendant quelque temps les divers personnages de cette histoire. Chacun d'eux tira de son côté et parut retourner à sa vie habituelle, comme, au théâtre, les acteurs qui ont joué ensemble se séparent à la chute du rideau. La pièce cependant n'était pas finie. Avant de passer au dernier acte, il convient de compléter quelques détails accessoires mais non superflus.

Rendue à la liberté le lendemain de son enlèvement, mademoiselle du Boissier était rentrée chez elle dans un tel état d'exaspération que cette crise, jointe au dépit rongeur produit par tant de déceptions matrimoniales et aux âcres humeurs particulières à certains célibats, détermina une maladie inflammatoire qui mit ses jours en danger, et la retint au lit pendant plusieurs semaines. Toutefois, malgré sa fureur contre d'Épenoy, mademoiselle Alphonsine, ainsi que l'avait prédit l'audacieux ravisseur, se garda de publier son aventure; car un enlèvement, si peu sérieux qu'il puisse être, est une médiocre recommandation aux yeux d'un futur époux ; et la fille majeure, plus grande que ses revers, n'avait nullement renoncé au mariage.

La maladie de mademoiselle du Boissier donna à sa protectrice un assez long relâche dont celle-ci profita pour parachever deux ou trois petites négociations conjugales que lui avaient fait un peu négliger, en dernier lieu, ses efforts désespérés pour l'établissement de la pauvre Alphonsine. Mais de pareilles broutilles d'hyménée ne pouvaient être qu'un intermède pour l'esprit actif de madame d'Épenoy, qu'occupa bientôt, à l'exclusion de tout autre

soin, une affaire plus sérieuse et qui la touchait de plus près.

M. de Morsy et Louis d'Épenoy s'étaient rencontrés plusieurs fois sans se chercher, ni s'éviter. En ces occasions ils s'abstenaient, d'un commun accord, de parler de madame Gastoul, et semblaient oublier qu'ils avaient été rivaux. Ils vivaient donc ensemble comme par le passé : le jeune homme plein de déférence pour l'ami de sa mère, le vieillard bienveillant pour le fils de son ancienne amie.

D'Épenoy paraissait supporter avec résignation le coup qui avait brusquement frappé son amour. Bientôt, d'ailleurs, des soucis d'une nature peu sentimentale vinrent faire diversion aux peines que pouvait endurer son cœur. Harcelé par ses créanciers, le jeune dissipateur reconnut la nécessité de mettre ordre à ses affaires et, se résignant à une démarche qu'avait longtemps repoussée son orgueil, il se décida, pour éviter une ruine totale, à recourir à cette providence terrestre qui se nomme l'amour maternel.

Un matin donc, l'enfant prodigue comparut devant sa mère, non point hâve, décharné, souillé de boue et couvert de haillons, comme son aîné de la Bible, mais élégant, leste, gracieux, l'œil calin et le sourire sur les lèvres. Après avoir déclaré d'un air fort peu contrit qu'il venait faire une confession générale de ses énormités, il s'assit gentiment sur un tabouret, aux pieds de madame d'Épenoy, et commença un si joyeux récit de ses erreurs, contrefit si plaisamment les physionomies de ses créanciers, dépeignit avec un pathétique si bouffon les tortures qui l'attendaient dans les cellules de la rue Clichy, que la vieille dame, charmée de ce mauvais sujet de fils qui à chaque gros péché lui baisait tendrement les mains, ne put se défendre de l'embrasser à son tour par forme d'absolution.

— Levez-vous, vaurien, lui dit-elle lorsqu'il eut achevé l'aveu de ses égarements, on paiera vos dettes; mais n'en faites plus. Vous me donnerez votre procuration pour que je dégage votre domaine des Tillots, et vous aurez la com-

plaisance de partir sans délai pour l'Italie où vous resterez jusqu'à ce que je vous rappelle. La pénitence n'est pas très-sévère, et ce sera une occasion naturelle de rompre avec la société fort peu recommandable que vous fréquentez depuis quelques années.

A travers l'indulgence de ce langage perçait une résolution ferme que Louis n'essaya pas d'ébranler. Soit que cédant à la nécessité il eût pris son parti d'obéir sans discussion, soit que quelque arrière-pensée eût affaibli sa répugnance pour les voyages, il promit à sa mère une soumission absolue, et réalisa cet engagement en partant quelques jours après.

Au bout d'un mois, madame d'Épenoy, à qui son fils avait déjà écrit une lettre datée de Gênes, en reçut une seconde timbrée de Rome, dans laquelle il lui annonçait l'intention de passer dans cette ville une partie de l'été. Fort satisfaite d'un résultat qui semblait un acheminement certain vers le mariage qu'elle rêvait depuis si longtemps, la mère de Louis ne songea plus qu'à lui dénicher le phénix des héritières.

Pendant ce temps, l'élection dont on a déjà parlé avait eu lieu à Limoges. Malgré le patronage du comité de l'opposition et l'éloquence de sa propre circulaire, M. Gastoul avait échoué. Le candidat vaincu apprit lui-même son échec au marquis dans une lettre où, sous une indifférence affectée et visant à l'ironie, perçaient le dépit et la déconvenue.

— Je ne suis pas député, et peut-être ne le serai-je jamais, écrivait-il, mais la presse vaut au moins la tribune ; je pars pour ma campagne où je compte élucubrer dans le cours de l'été un ou deux volumes à la façon des *Lettres de Junius* et dans le style de Courier, qui feront rire jaune plus d'un de nos matadors politiques.

Quant à l'homme de cinquante ans, principal personnage de cette histoire, outre son procès, une sage résolution le retenait à Paris. Délivré de ses angoisses jalouses, il avait reconnu que le seul moyen de prévenir le retour de cette

torture était de lui ôter tout aliment en se guérissant enfin d'une passion insensée. Il prit donc l'héroïque détermination de ne pas aller en Limousin, et confia le traitement de sa folie à l'absence, ce grand médecin de l'amour.

Pendant près de trois mois le marquis exécuta courageusement sa résolution; mais de quelle énergique vertu n'eut-il pas besoin pour y persévérer ! Quel vide profond soudainement creusé dans sa vie ! quelle solitude au milieu de cette foule indifférente ! Quelle terne vapeur épandue sur tous ces objets si brillants quand elle était là! quel désœuvrement! quel ennui ! quel sombre printemps!

Les maisons où le vieillard avait l'habitude de rencontrer madame Gastoul, lui étaient devenues odieuses. Il fuyait les lieux pleins de ce cher et cruel souvenir; mais ce souvenir lui-même, où le fuir et comment s'y soustraire ? Les plus futiles circonstances, les hasards les plus imprévus lui rappelaient à chaque instant, à chaque pas, la dangereuse image qu'il voulait oublier. Les sons d'un piano frappaient-ils son oreille, c'était la valse où il avait admiré sa grâce séduisante, c'était la romance qu'elle aimait à chanter. Une jeune femme à la taille svelte, à la tournure gracieuse, passait-elle près de lui, elle marchait ainsi. Et quand cette continuelle préoccupation semblait un moment s'assoupir, de blonds cheveux rapidement entrevus, un vague parfum, une fleur, un rien indescriptible la réveillaient aussitôt plus douloureuse et plus cuisante.

Au commencement de l'été, M. de Morsy gagna son procès. Ce souci avait eu le mérite d'être quelquefois une distraction; dès qu'il eut disparu, le mal amoureux, désormais dominateur unique, redoubla de violence et d'intensité. Le marquis tomba peu à peu dans un morne abattement. Aux gens qui venaient le complimenter sur le gain de son procès, il répondait par un sourire aussi triste que si ce triomphe eût été sa ruine. Rien ne parvenait à l'arracher aux mélancoliques rêveries dans lesquelles il apercevait sans cesse, au fond d'un frais vallon et sous l'ombrage

des marronniers fleuris, l'être charmant, unique pensée de son cœur, jeune tourment de sa vieillesse. Bientôt ces regrets, cette tristesse, ces désirs devinrent une véritable nostalgie. Dans l'atmosphère de Paris, M. de Morsy étouffait; pour lui, l'air et la vie étaient près d'elle. Il lutta quelques jours encore, mais il succomba enfin sous l'étreinte de la passion. Un matin, sans préparatifs, sans préméditation, sans volonté pour ainsi dire, et poussé par une force irrésistible, le vieillard partit pour Limoges.

Par une belle soirée du mois de juin, M. de Morsy, arrivé à sa campagne depuis une heure à peine, se dirigeait, en suivant un chemin tortueux, vers la maison qu'habitait madame Gastoul à un quart de lieue de distance. Il marchait si rapidement qu'un jeune homme se fût fatigué à le suivre; mais, malgré cette impatience, ses yeux parcouraient avec avidité les moindres détails de la campagne qu'il traversait. Là, au flanc du coteau, s'étendait la châtaigneraie où, sur la pelouse semée de roches grisâtres, il s'était souvent assis près d'elle; à gauche, dans le creux du vallon, serpentait la rivière où, derrière les saules, balançait au gré du courant le batelet qu'elle manœuvrait avec une si gracieuse audace. Enfin, au bout du chemin, déjà il distinguait, à travers les arbres, la maison à blanches façades et et à contrevents verts qu'à Paris il avait vue en rêve tant de fois. Doucement troublé par les souvenirs qui se réveillaient en foule sur son passage, le vieillard sentait éclore en lui mille émotions fraîches et délicieuses, fleurs vivaces d'une âme toujours jeune : défiance de soi-même, jalousie, humeur chagrine, découragement, dégoût de la vie, en ce moment tout était oublié. N'allait-il pas revoir l'ange bien-aimé dont il avait protégé les blanches ailes contre les souillures d'un monde corrupteur ? D'avance il se figurait son accueil : elle le recevrait comme un ami, comme un sauveur ! Quelle récompense ! quel triomphe ! La passion heureuse a-t-elle de plus beaux jours ? Il ne le croyait pas; et en songeant à tout ce que renferme de charmant la re-

connaissance d'une femme chérie, il trouvait plus légère sa vieillesse et moins insensé son amour.

Au lieu de traverser la cour principale, M. de Morsy entra par une petite porte pratiquée dans le mur de clôture, et que masquaient intérieurement des massifs prolongés jusqu'à la maison. De là il pénétra dans le vestibule sans être aperçu d'aucun domestique, monta l'escalier à pas discrets, et arriva enfin au salon où se tenait habituellement madame Gastoul. La porte était entr'ouverte. Aussi ému qu'un adolescent amoureux pour la première fois, le vieillard la poussa sans faire de bruit, et s'avança sur le seuil; mais il s'arrêta aussitôt en pâlissant affreusement, comme s'il eût senti un poignard lui entrer dans le cœur.

Au fond du salon, couché sur un canapé qu'encombrait un amas de journaux et de brochures, M. Gastoul dormait du sommeil du juste. Près d'une fenêtre sa jeune femme, mollement étendue dans un fauteuil, avait sur les genoux un ouvrage de broderie, mais n'y travaillait pas; devant elle Louis d'Épenoy assis sur un tabouret, et tenant un livre qu'il ne lisait pas davantage, semblait en adoration, tout en épiant le sommeil du mari bénévole. Les mains des deux amants s'étaient rencontrées, leurs regards se confondaient, tout en eux trahissait l'intelligence secrète, la passion mutuelle, l'amour heureux !

Près de défaillir, M. de Morsy s'appuya contre le chambranle de la porte. Si sourd qu'il fût, ce mouvement tira le couple fortuné de son extase. Madame Gastoul se leva par un bond de gazelle surprise, rougit jusqu'aux yeux à la vue de son mentor et, cédant à un excès de confusion dont elle eût sans doute triomphé quelques années plus tard, elle s'élança hors du salon. Au bruit de la porte qu'elle referma brusquement, comme si elle eût craint d'être poursuivie, M. Gastoul s'éveilla. Il se mit sur son séant, se frotta les yeux, et aperçut enfin à l'extrémité de la chambre, M. de Morsy qui contemplait d'Épenoy d'un air hagard.

— C'est vous, marquis ? s'écria M. Gastoul en se levant

avec empressement; ravi de vous voir! Nous croyions que les délices de Paris vous avaient brouillé avec le Limousin. Votre retour fera le plus grand plaisir à madame Gastoul. Mais qu'avez-vous à regarder notre ami d'Épenoy comme s'il était une bête curieuse... Ah! je comprends. Vous avez aussi donné dans le voyage d'Italie, vous! Parfait! délicieux!

M. Gastoul partit d'un éclat de rire qui n'éveilla aucun écho. Malgré son aplomb, d'Épenoy était décontenancé; le marquis regardait sans rien voir distinctement, et n'entendait qu'un bourdonnement confus, l'action de ses sens semblait paralysée.

— Mais entrez donc, au lieu de rester ainsi à la porte, reprit le maître du logis en avançant un fauteuil au vieillard, qui se vint asseoir machinalement sans dire un mot.

— Avant tout, continua M. Gastoul, dont l'hilarité paraissait éprouver le besoin de s'épancher, il faut que je vous raconte les prouesses de notre ami d'Épenoy ici présent; si vous ne riez pas, c'est que vous avez un spleen conditionné. Il y a six semaines environ, le jeune et beau d'Épenoy, partant pour l'Italie par ordre de sa maman, tombe ici un beau matin. Pour venir nous voir il s'était détourné de sa route, procédé amical dont je lui sais beaucoup de gré. Il nous conte tout d'abord comme quoi d'aller baiser la mule du saint-père lui paraît une corvée peu réjouissante; non que le voyage d'Italie ait rien de si pénible en lui-même, mais parce que tout ce qui est commandé devient odieux par cela seul: le cœur humain est fait ainsi; pour moi, je n'ai jamais su obéir. Je m'apitoyais sur la destinée du pèlerin, quand tout à coup une idée sublime me traverse l'esprit. — Qui vous empêche, lui dis-je, de voyager en Italie sans sortir de France? Voilà mon homme qui me regarde d'un air ébahi. Je lui ris au nez et je reprends: — J'ai des amis à Gênes, à Rome, à Naples; je leur envoie sous enveloppe des lettres écrites par vous, datées successivement de ces différentes villes, et adressées à votre mère,

à Paris : mes correspondants n'ont d'autre peine que de jeter les lettres à la poste. Quant à vous, ma bibliothèque est bien fournie, vous y trouverez trente ouvrages sur l'Italie, en sorte que vous pourrez vous étendre tant qu'il vous plaira sur le Colisée ou sur Herculanum. Cette érudition enchantera votre mère. Mais il faut que vous restiez quelque temps avec nous, sans cela je ne me mêle de rien. D'Épenoy trouve le projet admirable et y adhère de la meilleure grâce du monde. La correspondance italienne va son train tout aussitôt, et le tour est fait : qu'en dites-vous?

M. Gastoul se renversa sur le dossier de son canapé, et recommença de rire en homme enchanté. Ce nouvel accès passé, il se tourna vers le jeune homme :

— Pendant que je tiens compagnie au marquis, allez donc voir où est ma femme, lui dit-il familièrement; si elle savait que notre aimable voisin est de retour, elle serait déjà ici.

D'Épenoy, qui se trouvait mal à l'aise en face du vieillard, s'empressa de sortir dans l'intention apparente d'exécuter la mission qu'il venait de recevoir.

— Charmant garçon ! dit alors M. Gastoul; serviable, gai, toujours content : peu d'acquis, point d'instruction, rien de solide en un mot; mais du trait dans l'esprit, ce que les Anglais nomment de l'*humour*. Il m'est utile. Vous saurez que mes lettres dans le genre des Pamphlets de Courier, sont en pleine exécution. Je lui ai confié quelques parties comiques à aiguiser; il a trouvé des saillies incroyables. Je vous lirai ça quand l'ouvrage sera terminé. Je crois que messieurs les électeurs de Limoges pourront bien se mordre les doigts de ne m'avoir pas donné leurs suffrages. C'est fini entre ces gens-là et moi; j'ai secoué la poussière de mes sandales aux portes de leur ville... Mais vous avez l'air souffrant, vous ne dites rien. Êtes-vous malade ?

— Non, répondit M. de Morsy qui eut besoin d'un effort pour prononcer ce seul mot.

— D'Épenoy n'aura pas trouvé ma femme, je vais la chercher; car si vous retourniez chez vous sans l'avoir vue, elle ne me le pardonnerait pas. Du reste, il est bien entendu que vous soupez avec nous.

Le successeur de Courier sortit du salon et se mit à la recherche de sa femme, qu'il ne parvint à trouver nulle part. Madame Gastoul s'était réfugiée dans un petit bois attenant au jardin, et là, confuse, humiliée, peut-être repentante, elle attendait le départ du marquis. De son côté, d'Épenoy était devenu invisible. Las de son inutile perquisition, M. Gastoul revint au salon ; mais, à sa grande surprise, il n'y trouva personne : M. de Morsy était parti.

Le lendemain M. Gastoul, après dîner, déclara qu'il allait rendre au marquis sa visite, et d'Épenoy ne put refuser de l'accompagner. Ils se présentèrent donc ensemble chez M. de Morsy, et trouvèrent les domestiques plongés dans une stupéfaction qui leur laissait toutefois le libre exercice de la parole. Leur maître, dirent-ils, en rentrant la veille au soir avait aussitôt envoyé chercher des chevaux de poste à Limoges, et il était reparti au milieu de la nuit sans qu'aucun d'eux pût dire où il était allé.

— Voilà qui est étrange ! dit M. Gastoul à son hôte. N'avez-vous pas remarqué hier qu'il y avait quelque chose d'égaré dans sa physionomie ?

— En effet, répondit d'Épenoy, qui avait intérêt à dissimuler la véritable cause de la conduite du vieillard ; que cela ne vous étonne pas. Ma mère, qui connaît M. de Morsy depuis fort longtemps, m'a raconté qu'à différentes reprises on avait remarqué en lui des bizarreries surprenantes.

— Je ne m'en étais jamais aperçu ; mais il y a réellement dans ce dernier fait un grain de folie.

Le départ du marquis passa donc pour un de ces caprices qu'enfante le trouble momentané des facultés intellectuelles. Sans se préoccuper de cet incident autrement que pour plaindre son voisin de campagne, M. Gastoul continua avec une ardeur nouvelle l'important ouvrage destiné

à faire pâlir les lettres de Junius. Trop vaniteux pour être accessible à la jalousie, il se montrait de plus en plus charmé de d'Epenoy, qui de son côté redoublait d'humeur serviable, et prêtait à l'écrivain politique la causticité de son esprit : à gros intérêt, il est vrai. Deux mois se passèrent ainsi; mais enfin un jour arriva où fut découverte à Paris la mystification des lettres datées d'Italie.

Mademoiselle du Boissier, qui avait de nombreuses correspondances, selon l'usage des demoiselles d'un âge mûr, fut instruite par une de ses amies, demeurant à Limoges, de la présence du soi-disant voyageur à la campagne de M. Gastoul. La fille à marier gardait rancune à son impertinent ravisseur, aussi n'eut-elle garde de laisser échapper l'occasion de se venger. Elle courut aussitôt avertir madame d'Épenoy, que contraria vivement cette nouvelle; non que la femme indulgente trouvât fort criminelle l'obstination amoureuse de son fils, mais elle craignit de rencontrer dans cette liaison, qu'elle croyait rompue, un obstacle sérieux à un magnifique mariage dont elle avait déjà posé la première pierre.

Sans perdre de temps, madame d'Épenoy écrivit une lettre où le bon sens et la tendresse maternelle parlaient un langage si pressant que Louis en fut touché. Ne trouvant rien de plausible à répondre à sa mère, il finit par se résigner à lui obéir. Deux ou trois mois auparavant le collaborateur de M. Gastoul se fût montré peut-être plus rétif; mais déjà le temps était venu en aide à la raison. D'Épenoy avait eu cent jours d'amour heureux ; un grand empire n'a pas duré davantage, et combien de grandes passions durent moins ! Le plus vulgaire mais aussi le plus inévitable des dénoûments termina cette liaison qui devait être éternelle. Il y eut sans doute bien des larmes versées! il s'échangea bien des serments de s'aimer toujours ! Serments sincères qui résistent mal à l'absence ! larmes douloureuses auxquelles ne se fient que ceux qui n'ont jamais pleuré! La séparation des deux amants fut triste, passion-

née, cruelle; mais en résultat, un an après, d'Épenoy était marié selon le vœu de sa mère. Arrivé à l'âge où l'intérêt et l'ambition commencent à parler plus haut que la frivolité et la galanterie, le jeune homme avait fait ce qu'on appelle un superbe mariage, c'est-à-dire avait épousé beaucoup d'argent. A la même époque madame Gastoul, il est vrai, portait encore le deuil de son premier amour; mais son désespoir se tournait peu à peu en mélancolie, et, comme on sait, la mélancolie, au fond s'accommode assez de l'existence en ayant l'air de s'y déplaire, et se nourrit du passé sans être pour cela dégoûtée de l'avenir.

Tandis que se passaient ces choses si ordinaires, un jeune mari oubliant la laideur de sa femme en admirant la beauté de ses chevaux, et une victime de l'amour versant des larmes sans trop d'amertume, qu'était devenu M. de Morsy? Cette question, les amis du vieillard l'échangèrent entre eux inutilement pendant près de deux ans. Il voyageait sans doute, emportant au cœur le trait empoisonné qu'il n'avait pu en arracher; mais dans quelle contrée promenait-il sa torture? Ce point demeura longtemps un mystère. Enfin M. de Morsy reparut un jour, à l'improviste, dans un salon du faubourg Saint-Germain; et sa présence, inaperçue du plus grand nombre, devint aussitôt un objet de vive curiosité pour les personnes au courant de son histoire.

Parmi les femmes invitées à cette soirée se trouvaient madame d'Épenoy et mademoiselle du Boissier : la première, occupée sans cesse comme autrefois, à marier autrui; la seconde, plus que jamais travaillée du désir de se marier elle-même. La protectrice et la protégée étaient assises l'une à côté de l'autre. Ame du purgatoire depuis quelques jours, mademoiselle Alphonsine semblait en proie à une noire mélancolie, quand tout à coup ses petits yeux verdâtres aperçurent l'homme qu'elle détestait par-dessus tous les autres; elle avait pris le parti de les détester tous, mais le marquis était l'objet d'une haine à part. A cette

vue la vieille fille sourit méchamment ; et se tournant vers sa voisine :

— Voilà M. de Morsy, lui dit-elle d'un accent de commisération méprisante ; oh ! qu'il est vieilli ! qu'il est cassé ! on lui donnerait soixante-dix ans. Mais voyez donc ; ses cheveux sont tout blancs, et comme il est maigre ! C'est pourtant cette coquette de province qui l'a mis dans ce bel état ; pauvre homme !

En remarquant les ravages causés par le chagrin bien plus que par le temps sur la personne de son ancien ami, madame d'Épenoy éprouva pour lui une compassion douloureuse, et fut révoltée par contre-coup de l'ironie insultante qui perçait à travers la feinte pitié de la vieille fille.

— Mademoiselle, répondit-elle en la regardant sévèrement, on pardonne des prétentions ridicules, mais non des sentiments méchants. Vous avez un mauvais cœur, et désormais je croirais me charger d'une responsabilité trop grande si j'engageais un homme à vous épouser.

A ces mots la vieille dame tourna le dos à mademoiselle du Boissier, qui, en entendant prononcer contre elle-même cette condamnation au célibat forcé à perpétuité, faillit perdre connaissance.

A dater de ce jour M. de Morsy sembla reprendre sa vie accoutumée ; il fréquenta de nouveau ses amis et reparut successivement dans la plupart des maisons où il avait l'habitude d'aller auparavant. A part une vieillesse précoce qu'on pouvait attribuer à différentes causes, les gens qui le rencontraient dans le monde trouvaient en lui peu de changement. Ses manières étaient, comme jadis, dignes, bienveillantes, et même affectueuses. Il parlait peu, souriait plus rarement et restait étranger à la gaieté des autres ; mais cette gravité, tempérée par une exquise politesse, n'avait rien qui ne convînt à son âge. A voir cet homme d'un maintien si calme, d'un accueil si honnête, d'une physionomie si douce, personne n'eût deviné qu'il portait au cœur une plaie saignante et incurable.

A cinquante ans on ne se tue guère à propos d'une blessure d'amour ; mais, cette blessure reçue, on n'en guérit pas. L'âme, à cet âge, n'a plus la force de se suspendre aux illusions, fils dorés et fragiles que du haut du ciel l'Espérance jette à la jeunesse. Désirs impuissants, découragement absolu, dédain de soi-même, tristesse mortelle, tel est le sort de l'imprudent qui n'a pas cherché dans les liens et dans les affections de la famille un aliment à la flamme que les glaces du déclin n'ont pas éteinte dans son cœur. Des cheveux blancs, une âme ardente et pas d'enfants ! quelle destinée ! Au lieu de railler, comme on fait souvent, ceux qui la subissent, il faut les plaindre ; car ils sont assez punis d'avoir méconnu la loi divine qui, en divisant en deux parts la vie de l'homme, a donné un trésor à chacune d'elles : l'amour à la jeunesse ; à la vieillesse, la paternité.

LE PARATONNERRE.

Vers la fin de l'été dernier, je me promenais pensivement de mon salon à mon cabinet, de mon cabinet à ma salle à manger, et de ma salle à manger à mon salon; car, pour le dire en passant, je partage le goût du confortable, auquel sacrifient aujourd'hui la plupart des jeunes célibataires qui ont de la fortune, et même quelques uns de ceux qui n'en ont point. J'ai donc un cabinet de travail, quoique je ne fasse rien; un salon, quoique je ne reçoive pas; et une salle à manger, quoique je dîne dehors. Ma niche, choisie avec soin et décorée avec amour, ne serait assurément pas digne d'un saint, mais elle a de quoi plaire au pécheur qui l'habite. Ce jour-là cependant, j'y trouvais peu d'attraits, et je me sentais travaillé d'une irrésistible tentation d'en sortir. Mais où aller? ou, pour exposer plus complétement la difficulté, comment passer le mois de septembre? L'emploi du temps, ce problème sans cesse renaissant pour les oisifs, m'embarrassait en ce moment outre mesure, et depuis deux heures, j'en poursuivais vainement la solution, en pérégrinant à travers mon logis.

Voyager? Pendant les cinq derniers mois, qu'avais-je fait autre chose? Depuis le commencement du printemps, j'avais visité les bords du Rhin, la Belgique, la Hollande et les principales villes d'Angleterre : la fibre voyageuse était émoussée. Aller aux eaux? En quittant Londres, j'avais

passé quinze jours à Brighton et trois semaines à Dieppe : j'avais assez de la mer. Vichy, Barèges, le mont Dor ? Archi-connus ! D'ailleurs la saison des bains touchait à sa fin. Rester à Paris ? Fi donc ! A part les sergents de ville, qui reste à Paris à pareille époque ? Les épiciers mêmes ont des villas où ils passent les beaux jours de l'automne. Ce n'était pas que, dépourvu d'une habitation champêtre, il me fût interdit de suivre cet exemple. Je possédais près de Meaux un domaine de quelque importance où se trouvait un pavillon fort habitable, et il ne tenait qu'à moi d'y mener indéfiniment la vie de propriétaire campagnard; mais je me sentais les nerfs agacés à la seule idée des plaines de la Brie. Comment donc venir à bout de ce maudit mois de septembre ?

Octobre ne m'inquiétait pas ; j'avais par devers les monts de l'Auvergne une aimable cousine qui devait se marier à cette époque. En qualité de proche parent et de célibataire encore jeune, peut-être aussi en raison composée d'une trentaine de mille livres de rentes dont je jouis, et de trois ou quatre demoiselles à marier qui embellissent la branche de ma famille, établie aux environs de Saint-Flour, j'avais été promu, dans cette circonstance, à l'emploi solennel de premier garçon d'honneur. Je me faisais une fête de ces noces auvergnates, et, en y songeant, mon imagination d'avance dansait la bourrée. Le mois d'octobre avait donc son emploi ; mais que devenir durant les trente jours bien comptés de cet infernal mois de septembre?

Pour la cinquantième fois peut-être je m'adressais cette question sans parvenir à y trouver une réponse satisfaisante, lorsque ma méditation fut interrompue à l'improviste par un de mes amis, l'élégant et spirituel Edmond Vanois, que je n'avais pas vu depuis quelque temps.

— Encore à Paris ! me dit-il avec cette familiarité enjouée qui se prend aisément pour l'accent de la cordialité et de la franchise ; je venais vous voir à l'aventure et à peu

près convaincu que je ne vous trouverais pas. Que faites-vous cet automne?

— C'est ce que je me demande, répondis-je en lui offrant ma boîte à cigares.

— Qu'avez-vous décidé?

— Rien.

— En ce cas, je suis plus avancé que vous. J'étais depuis quelques jours assez embarrassé de ma personne, je ne savais que faire jusqu'à la mi-octobre, quand hier au soir il m'est venu tout à coup une inspiration sublime dont rien ne vous empêche de profiter. Je vais en Suisse voir notre ami Richomme. Hein! qu'en dites-vous?

— Je le connais à peine, notre ami Richomme.

— Laissez donc! j'ai dîné chez lui avec vous, et il vous a invité, moi présent, à aller à sa campagne. Sa femme prise beaucoup votre esprit. D'ailleurs, le plus grand plaisir qu'on puisse leur faire est d'aller les voir. Vous savez que notre ami Richomme est fort bien nommé. Il possède là-bas, près de Berne, une propriété magnifique; c'est tout à fait la vie de château. Aimez-vous la chasse? il y a des bois superbes et du gibier à foison. Préférez-vous la pêche? l'Aar est à deux pas. Avez-vous le goût de l'étude? une bibliothèque considérable est à votre disposition. Et puis journaux, billard, chevaux de selle, voitures, en un mot toutes les ressources que doit offrir une maison parfaitement montée. Je ne dis rien de la table, qui est excellente, ni du pays, que vous connaissez. On est aux portes de l'Oberland; en fait de pittoresque, c'est tout dire. Enfin, pour brocher par-dessus tous ces agréments, une société sans cesse renouvelée : attrayantes Bernoises, agaçantes Fribourgeoises, séduisantes Lucernoises, ravissantes Zurichoises! Est-ce que cela ne vous tente pas?

— Je crois que vous avez en effet juré de me tenter, répondis-je en souriant de la chaleur que mettait Vanois à vanter les délices de la campagne de notre ami commun.

— Vous devez comprendre, reprit-il gracieusement, que

je serais enchanté de vous avoir pour compagnon de pèlerinage. Voyons, supposons que je réussisse à vous entraîner; de combien de temps pourriez-vous disposer?

— Mais... je vous avouerai que d'ici à un mois environ je ne prévois ni affaires urgentes ni plaisirs absorbants.

— A merveille : quatre jours pour aller, autant pour revenir, et trois semaines là-bas. Cela m'arrange parfaitement. Quand partons-nous?

Pouvais-je faire mieux que d'accepter une proposition qui venait ainsi, comme à point nommé, terminer mon embarras? Sans être intimement lié avec M. Richomme, j'étais sûr d'être bien reçu chez lui, car, ainsi que l'avait dit Edmond, il mettait son plaisir, et surtout sa vanité, dans l'exercice d'une hospitalité fastueuse. Il m'avait, en effet, invité à plusieurs reprises à l'aller voir en Suisse; sa femme, d'autre part, m'avait toujours accueilli de la manière la plus aimable; à tout égard, je me trouvais en règle.

— Ma foi, mon cher, vous parlez si bien, dis-je à Vanois, que je n'ai pas la force de vous refuser. Va pour l'Helvétie, et partons quand vous voudrez.

— Après-demain, répliqua-t-il d'un air fort satisfait.

— Après-demain, soit ; mais comment?

— Il me semble, mon cher Duranton, que deux *gentleman* comme nous ne peuvent convenablement aller qu'en poste.

— D'accord, j'ai précisément un briska dont je vous garantis la commodité et la solidité.

— Vous êtes un homme charmant. Après-demain donc je vous attends à déjeuner, et après nous être lesté l'estomac le moins mal possible, fouette, postillon!

— C'est convenu, c'est entendu, répétâmes-nous simultanément en échangeant une poignée de main, comme cela se pratique dans le septuor des *Huguenots*.

Contre l'usage, notre projet fut exécuté. Le surlendemain, nous nous mîmes en route, et, quatre jours après, nous fîmes l'entrée la plus brillante dans la cour d'honneur

de l'habitation quasi princière que possédait M. Richomme à deux lieues de Berne. Au moment où nous descendîmes de voiture, le maître du logis parut sur le perron et vint à notre rencontre avec un empressement hospitalier qui laissait percer une certaine emphase. Il était facile de lire dans cet accueil la vaniteuse jubilation de l'homme enrichi qui aime à éblouir les autres de l'étalage d'un luxe auquel lui-même n'est pas encore habitué. M. Richomme, le bien nommé, ainsi que l'appelait judicieusement Edmond, était un de ces individus grands, gros et gras, que le menu peuple, race chétive, admire en raison de leur prestance copieuse, et qui, dans cette boursouflure, semblent le symbole de l'opulence. En ce vaste corps, un petit esprit aurait logé fort à l'aise, si ce n'eût été un amour-propre excessif qui remplissait merveilleusement le vide. Au total M. Richomme n'était ni plus fat, ni plus ridicule, ni plus impertinent qu'il n'appartenait à un ex-fournisseur deux ou trois fois millionnaire; aux yeux même de beaucoup de gens, tous ses petits défauts se trouvaient amplement compensés par deux qualités admirables : il prêtait de l'argent d'assez bonne grâce et tenait table ouverte.

— Voilà d'aimables garçons ! dit le crésus bourgeois en nous tendant la main ; c'est fort bien à vous de vous être détournés de votre route pour venir visiter mon chalet.

— Nous ne nous sommes pas détournés de notre route, répondit Vanois ; nous venons de Paris tout exprès pour vous voir.

— En ce cas, c'est mieux encore, et madame Richomme sera fort reconnaissante en apprenant que vous lui sacrifiez les délices de Paris. Ma simple demeure ne vous en dédommagera pas, poursuivit le gros homme en nous montrant la riche façade de sa maison ; mais, si mon hospitalité est modeste, du moins elle est cordiale.

Edmond me poussa du coude. Je n'avais pas besoin de cet avertissement pour remarquer le divertissant contraste qu'offraient l'humble langage de notre hôte et son geste

superbe. En désignant circulairement les lointaines perspectives du jardin anglais dont se trouvait entouré le corps du logis, la main du fournisseur devenu châtelain semblait vouloir s'allonger jusqu'à l'horizon et s'approprier le canton de Berne tout entier, y compris les Alpes.

— Vous arrivez dans un mauvais moment, reprit M. Richomme en nous dirigeant vers le perron; vous nous trouvez réduits à nos petites ressources de famille. La semaine dernière, j'avais ici quinze maîtres et onze domestiques : le comte et la comtesse de Maulevrier, lord et lady Rothsay, le prince Liparini...

— C'est vous que nous venons voir, interrompit Vanois en souriant.

— ... La comtesse Czarniwienska et sa fille, continua l'ex-fournisseur qui semblait éprouver un plaisir particulier à faire sonner à nos oreilles bourgeoises les titres des hôtes de distinction qu'il avait reçus la semaine précédente. Nous avons eu aussi la visite de notre ambassadeur, un homme charmant ! Nous sommes fort bien ensemble. Je vous présenterai à lui la première fois qu'il dînera ici.

— C'est à madame Richomme que je désirerais d'abord être présenté, dis-je à mon tour ; mais pour cela un changement de costume me semble urgent. Après quatre jours de voyage...

— On va vous conduire dans vos chambres, reprit le maître du logis ; vous avez le temps de vous habiller avant le dîner. Liberté entière pour tout le reste, mais exactitude à table, voilà la règle de la maison. Du reste, je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes ici chez vous.

M. Richomme, donnant lui-même l'exemple de la liberté qu'il proclamait, nous confia aux soins d'un domestique qui nous installa, mon compagnon de voyage et moi, dans deux chambres voisines l'une de l'autre et parfaitement meublées, ainsi que l'était toute la maison. Sans perdre de temps, nous procédâmes à l'ajustement de nos personnes. Après nous être adonisés chacun de notre côté, nous nous

rejoignîmes en entendant la cloche du dîner. Vanois, dont l'air préoccupé m'avait frappé à plusieurs reprises pendant le voyage, me parut en ce moment pensif, ou plutôt soucieux.

— Qu'avez-vous ? lui dis-je en riant ; est-ce le départ de lady Rothsay ou celui de la comtesse Czarniwienska qui jette un nuage sur votre front ?

— Je suis fatigué, répondit-il en prenant un air d'insouciance ; votre briska est fort bien conditionné, comme vous l'aviez dit, mais après quatre jours de voyage il n'est plus de voiture supportable. Si c'était possible, au lieu de montrer à table ma dolente figure, j'irais tout prosaïquement me mettre au lit.

Au salon, à part les maîtres du logis, il ne se trouva que deux convives d'un âge mûr, Helvétiens de la tête aux pieds. Sans accorder une grande attention à ces indigènes, nous nous avançâmes vers la femme de notre hôte, en déployant à l'envi nos grâces françaises.

Ainsi qu'il arrive souvent en ménage, madame Richomme offrait un contraste frappant avec son mari ; lorsqu'elle lui donnait le bras, il semblait voir une chevrette attelée avec un buffle. Petite, maigre, délicate, l'air fin et résolu, le regard vif et pénétrant, laide au total, mais non désagréable, l'esprit chez elle compensait les défectuosités de la matière. Cette frêle créature nous laissa approcher sans faire le moindre mouvement à notre rencontre, et, loin de s'épanouir, sa figure prit graduellement une expression sérieuse qui me surprit au point de m'enlever une partie de mon assurance. Toutefois, il me fut facile de m'apercevoir que je n'avais pas la plus lourde part dans cet accueil hospitalier. Après avoir glissé sur moi avec une sorte de distraction hautaine, l'œil brun de madame Richomme s'arrêta sur mon compagnon d'un air si glacial, qu'à la place de ce dernier j'eusse perdu contenance. Soit qu'il s'attendît à cette réception, soit qu'il fût doué d'un de ces caractères bien trempés que rien ne déconcerte,

Vanois supporta héroïquement ce témoignage muet, mais non équivoque, du déplaisir causé par notre visite.

— Madame, dit-il en essayant de fléchir par un humble sourire le regard sévère fixé sur lui, M. Duranton m'a affirmé qu'en venant vous demander l'hospitalité pour quelques jours, nous ne vous paraîtrions pas importuns, et, sur cette assurance, j'ai cru pouvoir accepter une place dans sa voiture, j'espère...

L'étonnement où me jeta cette manière effrontée de s'excuser à mes dépens m'empêcha d'entendre le reste de la phrase. Je fus sur le point de démentir mon compagnon; mais souvent l'effet d'une imposture hardie est de couper la parole à qui pourrait la démasquer. C'est ce qui m'arriva; je restai muet et l'air assez niais, je suppose, tandis que mon ami Vanois, se repliant sournoisement sur les derrières, me laissait ainsi exposé en première ligne à la visible mauvaise humeur de la maîtresse de la maison. Cependant, quelque habilement exécutée qu'eût été cette manœuvre, madame Richomme n'en fut pas la dupe; je le devinai au sourire dédaigneux qui vint effleurer ses lèvres, et je lui sus bon gré de cette clairvoyance.

Les sots ont du bon. Si d'ordinaire ils se jettent malencontreusement à travers les conversations les plus intéressantes, parfois aussi interviennent-ils à propos au milieu d'un entretien embarrassant. Au moment où je commençais à me demander si ce que nous avions de mieux à faire n'était pas de repartir pour Paris le soir même, M. Richomme me prit par le bras et m'attira près d'une fenêtre pour me montrer les cimes des glaciers de l'Oberland, que teignaient en rose les derniers rayons du soleil.

— Eh bien ! monsieur le Parisien, me dit-il avec une fatuité railleuse, ceci ne vaut-il pas les brouillards de la Seine ?

Les deux Helvétiens d'un âge mûr participèrent par un sourire de supériorité à ce propos qui flattait leur patriotisme. Évidemment le goût de l'ex-fournisseur pour les

beautés de la nature tenait par un lien étroit à ses affections de propriétaire ; ailleurs que sur son domaine, il n'eût pas songé à critiquer le soleil de Paris. Je n'essayai pas de froisser dans son épanouissement cette vanité innocente ; le spectacle offert à mon admiration la méritait en réalité, et j'y donnai des éloges sans réserve. Toutefois mon attention n'était pas tellement captivée par les charmes pittoresques du paysage, que l'action de mes sens se trouvât paralysée. Parmi les avantages physiques dont j'ai le droit de me prévaloir, il faut mettre au premier rang la finesse de l'ouïe. J'entends souvent sans écouter ; à plus forte raison quand j'écoute. Or, je dois l'avouer, en ce moment mes oreilles étaient au moins aussi ouvertes que mes yeux, et, tout en contemplant la *Jungfrau*, j'abusais indiscrètement de la perfection de mes nerfs auditifs pour surprendre les paroles que madame Richomme et mon compagnon de voyage échangaient à demi-voix, à quelques pas de moi.

— Est-ce donc là un crime indigne de pardon ? demanda Vanois après avoir prononcé quelques mots d'un ton si bas qu'il me fut impossible de les entendre.

— Point d'excuses, répondit impétueusement la maîtresse du logis; votre démarche me cause un déplaisir mortel ; ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis.

— Je le sais, madame, répliqua mon ami d'un air de contrition; mais il est des entraînements invincibles auxquels succombent les plus fermes résolutions.

— Phrases que cela. Vous, un homme d'entraînement! vous !

— Combien vous êtes injuste !

Edmond baissa la voix de nouveau, et me priva ainsi de la suite de sa justification, qu'interrompit presque aussitôt l'annonce officielle du dîner.

Incomplet et tronqué, ce mystérieux colloque fut néanmoins pour moi un trait de lumière. A coup sûr, Vanois était amoureux de madame Richomme, qui, par vertu ou peut-être par repentir, lui tenait rigueur pour le moment.

Chose non moins évidente, en me pressant de l'accompagner, mon ami n'avait eu d'autre but que de m'employer, à mon insu, en manière de chaperon. Ceci me déplut : non pas qu'un pareil office outre-passât les limites des petits services qu'il est permis de se rendre entre hommes du monde, mais je trouvai hors de saison l'excessive réserve dont avait usé à mon égard mon compagnon de voyage. J'aurais accepté sans aucun doute le rôle de confident, celui d'instrument passif blessa mon amour-propre, et je me promis de punir à la première occasion favorable ce que je nommais la ridicule dissimulation de Vanois.

A table, madame Richomme plaça les deux Suisses à ses côtés. L'âge de ces deux respectables personnages justifiait cet arrangement, où pourtant je crus voir une intention mortifiante pour Edmond d'abord, et accessoirement pour moi. Je ne connais rien de plus déplaisant que la maussaderie d'une jeune femme, surtout lorsque, n'ayant pas l'honneur d'en être la cause, on s'en trouve atteint par ricochet. Je m'assis donc d'assez mauvaise humeur, nonobstant l'attrayante apparence du festin. Les premiers moments furent froids. Madame Richomme ne parlait que pour donner quelques ordres d'une voix brève et saccadée; Vanois, causeur d'ordinaire, semblait également voué au silence, et tenait le nez modestement baissé sur son assiette, ainsi qu'une pensionnaire sortie la veille du couvent. Les Suisses mangeaient comme on assure que leurs compatriotes boivent; mais d'alimenter l'entretien, c'était évidemment le moindre de leurs soucis. Pour moi, l'appétit aiguisé par le voyage, j'imitais assez brutalement leur exemple. Vainement me disais-je que quelques frais d'amabilité seraient chose convenable. Le nuage fixé sur le front de la femme de notre hôte glaçait mon esprit et ma verve. Le repas, en un mot, eût fini par une véritable pantomime, si M. Richomme, sa première faim assouvie, n'avait brusquement ranimé la conversation languissante.

— Ah çà! messieurs les Parisiens, dit-il tout à coup en

remplissant mon verre et celui de mon compagnon, il me semble que vous êtes diantrement mélancoliques, mais je sais pourquoi. Vous vous attendiez à trouver ici un essaim de beautés. Je vous l'ai dit, c'est la semaine dernière qu'il fallait venir ; nous avions, entre autres, lady Rothsay, la plus charmante blonde...

— Je n'aime pas les blondes, dit Edmond en regardant du coin de l'œil, à ce qu'il me parut, les cheveux noirs qui encadraient le front de madame Richomme.

— Ce qui veut dire que vous aimez les brunes, reprit l'amphitryon d'un air qui visait à la finesse.

— Oui, quand elles sont jolies, répliqua Vanois.

— Vous n'êtes pas dégoûté, dit M. Richomme avec un gros rire ; eh bien ! puisque tels sont vos principes, je vous dirai confidentiellement que, peut-être ce soir même, vous verrez ici une femme selon votre cœur, brune et jolie.

Un instinct malfaisant arracha de mes lèvres la niaiserie suivante :

— Mais, à vous entendre, on dirait que nous ne la voyons pas dès à présent.

D'un regard traîtreusement souriant, j'adressai ce joli compliment à madame Richomme, qui, loin de paraître embarrassée comme je l'espérais, eut l'air de ne pas comprendre qu'il fût question d'elle, et conserva la plus dédaigneuse impassibilité.

— Est-ce que vous attendez ce soir madame Baretty? demanda un des Suisses, la bouche à moitié pleine.

— Ce soir ou demain, dit M. Richomme. Vous connaissez ma belle-sœur? poursuivit-il en s'adressant à moi.

Je savais vaguement que madame Richomme avait une sœur, mais j'ignorais le nom du mari de cette sœur, ou du moins je l'avais oublié, comme on oublie les choses indifférentes.

— J'ai beaucoup entendu parler de l'esprit et de la beauté de madame Baretty, répondis-je galamment, mais je n'ai jamais eu le plaisir de la voir.

— Vous aurez ce plaisir incessamment, et vous verrez qu'en vous annonçant une jolie femme je n'ai pas exagéré.

— J'en suis convaincu d'avance, et mon admiration est prête.

M. Richomme cligna un œil, hocha la tête à deux ou trois reprises, et ricana sourdement avant de reprendre la parole.

— Si vous voulez m'en croire, dit-il avec un accent moitié moqueur, moitié sérieux, vous la tiendrez en bride, votre admiration.

— Pourquoi cela? fis-je un peu surpris de ce conseil.

Le gros homme recommença sa pantomime, et se penchant vers moi :

— Avez-vous vu jouer *Othello ?* me dit-il à l'oreille.

— Sans doute.

— En ce cas, vous connaissez mon beau-frère.

— Jaloux?

— Effréné, endiablé, enragé!

Malgré son attitude confidentielle, M. Richomme avait haussé la voix, et il parlait de manière à être entendu de tout le monde. Un regard de sa femme lui imposa silence.

— C'est juste, dit-il en s'inclinant. Puis, se penchant de nouveau vers moi : — Ma femme, reprit-il tout bas, ne veut pas qu'on parle devant les domestiques des ridicules du cher beau-frère; et, au fond, elle a raison, car ces marauds sont l'impertinence et le bavardage incarnés. Au dessert, je vous conterai cela.

Une femme jolie, un mari jaloux, il n'y avait rien là que d'assez ordinaire. Ce vulgaire prologue suffit cependant pour exciter ma curiosité, et j'attendis avec une sorte d'impatience la retraite des domestiques. Ils disparurent après avoir servi le dessert, selon l'usage établi dans la maison. Sans songer à ce qu'il pourrait y avoir d'indiscret dans ma conduite, j'allais rappeler à notre hôte sa promesse, mais il prévint ma demande. Aussi bavard que j'étais curieux moi-même, il lui tardait évidemment d'exercer aux dépens du

mari de sa belle-sœur la lourde malice qu'il prenait pour de l'esprit, et qui constituait la partie joviale de son caractère.

— Messieurs Wendel, dit-il en s'adressant aux deux Bernois, vous avez déjà vu Baretty, mais ces messieurs ne le connaissent pas. N'est-il pas vrai que c'est un charmant garçon ?

A cette question ironiquement articulée, les Helvétiens ne répondirent que par une grimace qu'il était difficile de prendre pour un assentiment.

— Ce n'est pas parce que nous sommes presque beaux-frères, poursuivit en goguenardant M. Richomme, mais je doute qu'on puisse trouver un homme plus aimable. Il est vrai que les mauvaises langues l'accusent d'être difficile à vivre, hargneux, emporté, grognon, colère, et surtout jaloux comme un crocodile; mais ce sont là des calomnies, n'est-ce pas, Césarine?

Madame Richomme avait écouté son mari avec une impatience marquée; elle haussa imperceptiblement les épaules, et répondit d'un ton bref :

— Chacun a ses défauts; ceux de M. Baretty n'ôtent rien à la bonté de son cœur ni à la noblesse de son caractère.

— Je te dis que l'oiseau est charmant; seulement il a bec et ongles, et il est bon d'en avertir ces messieurs. Je ne parle pas pour vous, messieurs du grand conseil : vous êtes des hommes raisonnables, pères de famille, et d'ailleurs vous savez de quoi il retourne; mais voici deux fashionnables qui ne doutent de rien, en qualité de Français, et à qui une petite leçon de prudence ne sera peut-être pas inutile.

Je lançai un coup d'œil à Edmond, que ces dernières paroles concernaient autant que moi. Il pelait méthodiquement une pomme et semblait inattentif. De son côté, madame Richomme, visiblement contrariée, essayait d'un regard improbateur d'imposer silence à son mari.

— Ma chère amie, tu as beau me faire de gros yeux, re-

prit le millionnaire d'une façon assez triviale, je n'ai pas envie de voir se renouveler chez moi la sotte aventure de Barèges.

— Quelle aventure? dis-je, au risque de déplaire davantage à la maîtresse du logis.

— Vous n'en avez pas entendu parler? l'histoire pourtant a fait assez de bruit. L'an passé, Baretty, qui souffre quelquefois d'une ancienne blessure, va à Barèges et y conduit sa femme. Ma belle-sœur, aimable et jolie, se trouve dès son arrivée entourée d'une cour nombreuse; c'est à qui aura le plaisir d'être son danseur ou de chanter avec elle. Vous saurez qu'elle danse et chante comme un ange. Rien que de fort simple assurément, et sur cent maris quatre-vingt-dix-neuf n'auraient pas songé à se formaliser; mais le cher Baretty a du sang corse dans les veines. Le voilà donc furieux, et ne rêvant plus que carnage. Massacrer en bloc la douzaine d'étourneaux qui voltigeaient autour de ma belle-sœur, c'eût été embarrassant : pour simplifier la chose, mon jaloux prend le parti de faire un exemple. Parmi les galants qui l'offusquaient, il choisit le plus empressé, et lui cherche, devant trente personnes, la plus allemande des querelles. Le quidam essaie de tourner l'affaire en plaisanterie; un soufflet en plein visage le force de la prendre au sérieux. Un duel s'ensuit, et Baretty casse la jambe à son adversaire, qui ne dansera plus, le pauvre diable! car il a fallu l'amputer. Vacarme horrible, comme vous pouvez le croire. Tout le monde donne tort à Baretty; la justice intervient, et, pour éviter l'esclandre d'une arrestation, mon aimable beau-frère est obligé de se constituer prisonnier. Bref, il est resté trois mois sous clef pendant l'instruction de l'affaire; fort heureux d'être acquitté en définitive par le jury. Vous croyez peut-être que la leçon lui a profité? Vous ne connaissez pas le Corse. A la première occasion il recommencera, et je serais très-fâché que cette occasion se présentât chez moi. Vous voilà donc bien avertis, messieurs les Parisiens : quand vous verrez ma

belle-sœur, permis à vous de l'admirer, mais que ce soit de loin et en silence. Autrement, gare la tragédie!

— En vérité, vous faites de votre beau-frère un ogre, dit Vanois en souriant d'un air ironique.

— Avisez-vous de paraître amoureux de sa femme, répondit M. Richomme; vous verrez s'il fait de vous plus d'une bouchée.

– Je n'aurai garde, reprit mon compagnon de voyage d'un ton léger; quoique je ne me pique pas d'être un beau danseur, je tiens à mes jambes.

Cette plaisanterie fit sourire les convives, à l'exception de madame Richomme, qui, conservant un sérieux glacial, se leva inopinément et rompit ainsi, en nous forçant de suivre son exemple, une conversation qui semblait lui déplaire outre mesure.

La contradiction est naturelle à l'homme : j'en eus bientôt la preuve, car l'avertissement de notre hôte produisit, à mon égard du moins, un effet tout opposé à celui qu'il en attendait sans doute. Madame Baretty, que je n'avais jamais vue, s'empara soudain de mon imagination. Je savais qu'elle était jolie ; mais ce mérite, si recommandable qu'il fût, n'eût pas suffi pour me jeter dans la rêverie où je tombai tout en humant une tasse d'excellent café. Pour mon esprit enclin au romanesque, l'aimable inconnue avait un attrait plus violent encore que celui de ses charmes. Il est incontestable que les pommes du jardin des Hespérides empruntaient une partie de leur valeur au dragon chargé de leur garde; de même la beauté d'une femme est rehaussée par la jalousie maritale, et plus celle-ci se montre intraitable, plus celle-là devient conquérante. Madame Baretty devait être irrésistible, puisque, s'il fallait en croire son beau-frère, il y avait péril de mort à l'aimer. Or, je me piquais de n'être pas de ces cœurs faibles que glace la perspective du danger. Je ne sais quelle lubie de mon amour-propre se mettant de la partie, j'arrivai, de réflexion en réflexion, à me demander sérieusement si la réserve rigou-

reuse recommandée par M. Richomme n'était pas incompatible avec le juste soin de ma dignité personnelle. Après avoir débattu quelque temps cette importante question, je la résolus de manière à n'engager en rien l'avenir.

— Je laisserai les choses suivre leur cours naturel, me dis-je; je ne chercherai pas à m'échauffer la tête d'une ardeur factice; mais, si par hasard je tombe amoureux (et ne l'étant pas, que puis-je faire de mieux, à la campagne surtout?), je n'opposerai pas la moindre résistance à mon penchant. Aux yeux d'un homme comme moi, tous les maris doivent être égaux, qu'ils s'appellent George Dandin ou Croquemitaine.

Cette belle résolution prise, je me trouvai tout égayé, et mon voyage en Suisse m'offrit aussitôt un intérêt dont jusqu'alors il m'avait semblé totalement dépourvu. Dans ma riante humeur, je pardonnai à mon ami la dissimulation dont je lui avais fait un crime l'instant d'auparavant. Loin de m'offusquer encore, son amour pour madame Richomme me parut, au contraire, fort opportun, car il me garantissait d'une rivalité redoutable et me laissait le champ libre. Il va sans dire que je comptais pour rien les deux Helvétiens d'un âge mûr.

Le café pris, nous nous promenâmes quelque temps dans les jardins; mais la fraîcheur du soir nous en chassa bientôt, et nous rentrâmes au salon, où une partie de whist ne tarda pas à s'organiser. Pour la première fois peut-être, je regrettai de ne pas connaître ce jeu, car M. Richomme, Edmond et les deux Suisses ayant pris place autour du tapis vert, je restai seul debout vis-à-vis de la maîtresse de la maison; sorte de tête-à-tête que rendait assez embarrassant l'air soucieux et mécontent qui n'avait pas quitté sa physionomie depuis notre arrivée. Le dialogue était difficile, mais le silence eût été ridicule. J'entamai donc la conversation par quelques lieux communs, que madame Richomme interrompit presque aussitôt en m'adressant d'une voix incisive la question suivante :

— C'est donc vous qui avez eu l'aimable idée de venir nous voir, et à qui par conséquent mes remercîments sont dus?

Quoique mentalement réconcilié avec mon compagnon de voyage, je jugeai hors de propos de confirmer le petit mensonge par où il avait débuté.

— Il faut rendre à César ce qui est à César, répondis-je modestement; j'ai été assez heureux d'accompagner Vanois, mais à lui seul appartient la pensée première de notre voyage.

Madame Richomme hocha la tête d'une façon qui disait clairement : J'en étais sûre.

— Vous êtes fort lié avec M. Vanois? reprit-elle en me regardant d'un œil pénétrant.

— Je le connais depuis dix ans.

— C'est-à-dire que vous n'avez rien de caché l'un pour l'autre?

Cette question fut articulée d'un ton si expressif, qu'à mon tour je regardai attentivement la femme du millionnaire.

— Madame, répondis-je en baissant la voix, il est des choses qu'on ne confie pas à son meilleur ami. Je ne dis pas tout à Vanois, et il agit de même envers moi; mutuellement nous sommes souvent réduits à deviner.

— M. Vanois est-il habile à ce métier?

— Fort habile.

— Et vous?

— Ma modestie m'empêche de répondre, dis-je en souriant.

— Cela veut dire que vous vous croyez plus habile encore que votre ami.

— Plus, non; mais autant.

Madame Richomme parut hésiter.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez trouvé l'occasion d'exercer votre talent? dit-elle enfin avec un enjouement affecté.

— Je l'exerce en ce moment même, répondis-je d'un air railleur, car l'interrogatoire commençait à me déplaire.

— Vraiment! reprit la femme de l'ex-fournisseur, dont les yeux bruns étincelèrent; puis-je savoir ce que vous cherchez à deviner?

— Mon ami est engagé dans une partie fort intéressante : gagnera-t-il? voilà ce que je me demande.

Quoique j'eusse montré la table de jeu, madame Richomme ne se méprit pas au sens de mes paroles, que lui expliqua d'ailleurs mon regard. Elle comprit que je faisais allusion à une partie qui n'était pas celle de whist, et répondant à ma pensée :

— Si cela dépend de moi, il perdra, dit-elle du ton le plus tranchant.

— Peste! dis-je en moi-même, il ne paraît pas que la forteresse soit disposée à capituler, et mon ami Edmond n'est pas aussi avancé que je croyais.

En ce moment, des claquements de fouet et le roulement d'une voiture se firent entendre. A ce bruit, qui annonçait sans doute l'arrivée de sa sœur, madame Richomme se leva en laissant échapper un signe de dépit, et, sans mot dire, sortit du salon. Les joueurs continuèrent imperturbablement leur partie, et j'en fus peu surpris, sachant que le whist est une œuvre sacrée que la fin du monde même aurait peine à interrompre. Pour moi, je dois en convenir, je ne partageai pas cette impassibilité; il me prit même une petite palpitation, à laquelle je ne m'attendais guère, et qui me prouva que j'étais moins blasé que je ne l'avais craint quelquefois.

— Dieu me pardonne! le cœur me bat, me dis-je assez content de cette juvénile émotion; cela signifie-t-il que je vais devenir amoureux? J'en accepte l'augure.

Avouons toute ma faiblesse. Je me levai, et je regardai un instant dans la glace ma figure, dont je fus peu content, selon mon habitude. Après avoir chiffonné dans mes cheveux et rectifié le nœud de ma cravate, je m'adossai à

l'angle de la cheminée, dans une attitude qui, selon moi, ne devait manquer ni de distinction ni de caractère, et j'attendis ainsi, sous les armes, la femme en qui j'étais fort disposé à trouver la future souveraine de mon cœur.

Ainsi que je l'avais prévu, la porte ne tarda pas à s'ouvrir, et madame Richomme rentra dans le salon en donnant la main à la nouvelle arrivée. L'ogre les suivait ; mais dans le premier moment je n'y fis pas attention, tant mes yeux étaient occupés ailleurs. Un peu plus jeune que sa sœur, c'est-à-dire âgée de vingt-huit ans environ, d'une taille moyenne et admirablement proportionnée, madame Baretty offrait dans tous ses traits le type grave, fin et passionné tout ensemble des belles races méridionales. La brune pâleur de son teint décelait d'ailleurs son origine et rehaussait l'expression ardente, quoique habituellement voilée, de son regard. Une robe de soie noire, une capote de paille, un châle de couleur sombre négligemment posé, lui composaient un costume de voyage élégant et harmonieux dans sa simplicité. Sous ces modestes atours, madame Baretty me parut une reine. Elle s'avança lentement, avec une dignité nonchalante; accueillit d'un air poli, mais sérieux, mon salut et celui des joueurs, qui, à son approche, s'étaient enfin décidés à se lever; et tendant la main à M. Richomme, qui se précipita pour la baiser d'aussi bonne grâce qu'eût pu faire l'ours de Berne en personne :

— Bonsoir, mon frère, dit-elle d'une voix moelleuse et vibrante.

Rien de plus ordinaire assurément que ces trois paroles : Bonsoir, mon frère; et pourtant jamais phrase de Rossini n'avait caressé plus délicieusement mon oreille. Je préfère les voix de contralto, et je me trouvais servi à souhait; d'autre part, la mélancolique pâleur de la belle voyageuse satisfaisait complétement un de mes goûts les plus exclusifs; enfin, quoique madame Baretty eût des dents magnifiques, ainsi que j'avais pu l'entrevoir, elle n'avait pas encore ri depuis son entrée dans le salon : or, j'ai toujours

sincèrement estimé les femmes qui ont de belles dents et qui rient peu. De ces différentes causes secondes, et surtout de la disposition aventureuse de mon cœur, il résulta que je me trouvai instantanément subjugué. J'avais juré, il est vrai, de succomber sans résistance; mais il faut avouer que cette promesse me fut plus facile à tenir que n'eût été l'engagement contraire.

Me voilà donc amoureux, ou du moins acheminé vers l'amour. Je lançai un coup d'œil à Vanois, qui passait pour un connaisseur. J'étais bien aise de voir justifié par son suffrage le trouble agréable que je commençais de ressentir. A ma grande surprise, je pourrais dire à mon grand courroux, je l'aperçus déjà rassis à la table de whist, et mêlant gravement les cartes, sans accorder la moindre attention à l'objet de ma naissante flamme. Il me parut que pour un homme de trente ans c'était pousser un peu loin la passion du jeu, et je sentis baisser sensiblement dans mon esprit l'espèce de considération qu'en matière de galanterie j'avais accordée jusqu'alors à mon compagnon de voyage.

Après quelques compliments échangés avec les arrivants, les Suisses, ainsi que M. Richomme, suivirent l'exemple de Vanois, et reprirent leur partie, un instant interrompue. Les deux sœurs se placèrent l'une près de l'autre, sur une causeuse, et commencèrent à voix basse une conversation dont l'apparence confidentielle semblait me défendre d'y prendre part. Discrètement je m'éloignai, et, m'asseyant derrière la table de jeu, je profitai de mon isolement pour examiner à loisir un personnage que j'avais à peine regardé jusqu'à ce moment, quoiqu'il m'importât de le connaître à fond.

M. Baretty, le mari féroce, était un homme de cinquante ans, trapu, ventru, alerte toutefois, et portant résolûment son embonpoint. Ce physique convenait fort bien à un ancien capitaine de voltigeurs; tel était l'emploi qu'il avait rempli jusqu'en 1832, époque où une blessure grave reçue en Algérie l'avait décidé à quitter le service. Son teint

cuivré avait gardé l'empreinte du soleil d'Afrique, et rougissait à la moindre émotion avec une violence voisine de l'apoplexie. Ses cheveux, coupés fort courts, commençaient à peine à grisonner et se dressaient en brosse sur sa tête. D'épais sourcils couronnaient ses noires prunelles, qui me rappelèrent les yeux de braise dont parle Dante en faisant le portrait de Caron. Martialement laid dans l'état ordinaire, le vétéran devait être terrible à voir enflammé par la fureur jalouse. Une large balafre au coin de la bouche et un doigt de moins à la main gauche annonçaient d'ailleurs qu'il avait tenu à l'armée les promesses de son énergique physionomie, et donnaient une valeur sérieuse au ruban rouge qui décorait sa redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton, par un reste d'habitude militaire.

Au moment où je venais de prendre son signalement, M. Baretty venait de s'étendre sans cérémonie dans un immense fauteuil à la Voltaire, où, malgré sa rotondité, il paraissait englouti. Sa pose avait quelque chose de si farouche, et s'accordait tellement avec l'expression rébarbative de son visage, que je ne pus m'empêcher de le comparer à un bouledogue couché dans sa niche, le museau sur les pattes, l'œil assoupi, mais la dent éveillée. Je remarquai bientôt qu'à travers ses paupières demi-closes, il glissait un regard scrutateur qui, après avoir examiné quelque temps Edmond, se porta sur moi-même, et me força de détourner les yeux. Je compris sur-le-champ le sens de cette observation sournoise. Sans doute, au seul aspect de jeunes gens inconnus, cet agréable mari avait senti frémir ses instincts soupçonneux; et en nous étudiant à la dérobée, mon ami et moi, peut-être cherchait-il à deviner auquel des deux il aurait le plaisir de casser bras ou jambe, conformément à la recette dont il s'était servi à Barèges. Cette idée, bien faite pour modérer mes velléités sentimentales, les irrita au contraire. J'éprouvai que la saveur du péril rehausse le goût de l'amour même, et, en regardant de nouveau madame Baretty, je la trouvai plus

belle encore qu'elle ne m'avait paru d'abord. Combien elle était charmante en effet, nonchalamment assise, la tête un peu penchée, les mains entrelacées dans celles de sa sœur, qui lui parlait vivement à voix basse, et qu'elle écoutait avec un sourire sérieux! Peu à peu je m'abandonnai au plaisir de la contempler, et, oubliant la sombre surveillance dont j'étais probablement l'objet, je tombai dans une rêverie profonde.

— O mariage! voilà de tes coups, me dis-je avec une ironie mêlée de compassion; tu prends d'une main un être plein de grâce, de distinction, d'intelligence, de l'autre une créature vulgaire, bornée, brutale, et tu les unis. Dérision amère! la caserne unie au salon!

Comme je m'apitoyais sur la destinée de cette femme d'élite livrée au despotisme d'un grossier soldat (c'est ainsi que, dans mon indignation, je nommais l'ex-capitaine de voltigeurs), madame Baretty tourna la tête de mon côté, et ses beaux yeux veloutés se fixèrent sur les miens avec une expression si mélancolique et si pénétrante, que je me sentis troublé jusqu'au fond de l'âme. L'étrange émotion où me jeta ce regard sera suffisamment expliquée lorsque j'aurai dit que je n'avais pas l'habitude de m'en voir accorder de pareils; ceci m'oblige à un aveu pénible pour mon amour-propre, mais nécessaire à la clarté de ce récit.

Le bonheur d'être belle a trouvé son poëte : si le malheur d'être laid pouvait donner envie de chanter, j'aurais de légitimes raisons pour accorder ma lyre. Là ne s'arrête pas mon infortune. Il est une rare et pittoresque laideur qui, fièrement portée, sert un homme plus qu'elle ne lui nuit. Mirabeau, à coup sûr, n'eût pas troqué contre le fade visage d'un belâtre sa face de tigre marquée de la petite vérole. Malheureusement pour moi, l'irrégularité de mes traits ne se trouve pas compensée par leur expression. Ma laideur est de celles qui courent les rues; je ressemble à tout le monde, à tel point que des gens avec qui j'ai été lié oublient ma figure, et que d'autres me reconnaissent qui

ne m'ont jamais vu. Né avec un cœur sensible et une imagination romanesque, il est inutile de dire combien cette déplaisante vulgarité de ma physionomie m'a chagriné souvent et quelquefois désespéré; mon goût pour les émotions tendres y trouvait de si fâcheuses entraves! car les femmes ont beau professer une superbe indifférence pour les avantages physiques des hommes, j'ai toujours remarqué qu'en définitive l'esprit le mieux accueilli d'elles était celui qui avait les yeux les plus éloquents et les plus belles dents. Aussi, que de fois, en passant sur le boulevard des Italiens, n'ai-je pas envié l'enveloppe de quelques-uns des agréables jeunes gens qui s'y promènent, la botte vernie, le cigare à la bouche, le camélia à la boutonnière, le pouce dans l'entournure du gilet?

— Avec cette figure et mon savoir-faire, ai-je dit souvent, je ne trouverais pas de cruelles.

Réduit à mon savoir-faire et à ma figure, j'en avais trouvé plus d'une, je suis forcé d'en convenir. Mes succès fort clair-semés avaient toujours été laborieux. Si j'avais triomphé quelquefois, ce n'avait été qu'à force d'entêtement; mais de ces provocations fines et charmantes qui disent : Aimez-moi, et vous épargnent la moitié du chemin, je n'avais pas encore eu lieu de m'en enorgueillir. Jamais jusqu'alors Galathée, après m'avoir lancé sa pomme, n'avait fui vers les saules en m'invitant à la poursuivre.

Le regard expressif de madame Baretty était donc une nouveauté en même temps qu'une faveur. Pour la première fois, une femme prenait envers moi une pareille initiative. Tel fut l'étonnement de ma modestie, que j'éprouvai d'abord plus d'embarras que de plaisir. Un sentiment de défiance s'éveilla même dans mon esprit. N'était-il pas possible que j'eusse devant moi une coquette qui, en me prenant pour point de mire, ne cherchait qu'à se divertir à mes dépens? Je reconnus bientôt l'invraisemblance d'une semblable supposition, et je pensai qu'il y aurait une humilité trop niaise à interpréter défavorablement une action

qui n'avait rien que de flatteur, et dont, après tout, la cause n'était pas impénétrable.

— Mariée à un homme indigne d'elle, cette femme, me dis-je, ne peut être que fort malheureuse. Or, les malheureux recherchent la sympathie, et, lorsqu'ils croient l'avoir trouvée, ils l'accueillent avec reconnaissance. De mon côté, je ne suis pas beau, mais peut-être ai-je trop mauvaise opinion de ma figure. Après tout, plus ou moins bien fendus, les yeux sont les interprètes de l'âme. Elle aura lu dans les miens le vif intérêt qu'elle m'inspire; elle aura deviné qu'il y a en moi une intelligence faite pour la comprendre; en un mot, elle aura reconnu un ami, et voilà ce qu'a voulu m'exprimer son regard de colombe souffrante.

Instinctivement, je pris l'attitude qui convenait à ce tendre rôle d'ami d'une femme malheureuse, pour lequel je me sentais une vocation toute particulière. Les bras croisés sur la poitrine, le front penché d'un air rêveur, je continuai de regarder madame Baretty, convaincu déjà que par cette contemplation obstinée je risquais peu de lui déplaire, au cas qu'elle vînt à la remarquer. Si présomptueuse qu'elle pût être, cette conjecture ne tarda pas à me paraître réalisée. Un second regard plus doux, plus appuyé, plus décisif que le premier, m'arriva de plein fouet, comme disent les artilleurs. J'en tressaillis; mais mon ravissement fut troublé aussitôt par un aigre bruit de porcelaine brisée qui interrompit fort à l'improviste le silence du salon. Tout le monde tourna les yeux vers M. Baretty. Le capitaine venait de se lever avec l'impétuosité d'un tigre blessé, et la violence de son mouvement avait fait rouler le fauteuil où il était assis contre une étagère chargée de potines et de cornets.

— Quelle mouche vous pique? s'écria M. Richomme en regardant d'un œil piteux les débris épars sur le tapis; prenez-vous mes vases du Japon pour des Bédouins?

— Mille pardons! je crois que je m'étais endormi, répondit M. Baretty d'une voix rauque.

Un regard furieux qu'il lança au même instant à sa femme m'apprit ce que je devais penser d'une pareille excuse.

—Vous avez le sommeil meurtrier, grogna l'ex-fournisseur. Que diantre ! quand on a envie de dormir, on va se coucher.

— C'est ce que je vais faire, répliqua le jaloux d'un ton non moins grondeur ; à plus d'onze heures, il est bien temps de se retirer. Allons, madame, je suis à vos ordres.

Madame Baretty se leva aussitôt sans dire un seul mot. Cette passive obéissance, si peu ordinaire chez une jolie femme, me confirma dans l'idée que j'avais sous les yeux le plus absolu des despotes et la plus soumise des esclaves. Si déjà toutes mes sympathies n'avaient pas été acquises à la belle opprimée, la façon touchante et résignée dont elle accepta le bras que lui offrait son tyran eût suffi pour m'attendrir le cœur. Les deux époux sortirent presque aussitôt du salon, qui soudain me parut désert, comme l'Orient à Antiochus après le départ de Bérénice. Inoccupé désormais, j'attendis avec impatience la fin de la partie de whist, qui s'acheva enfin et permit à chacun de se retirer. Sous le prétexte de fumer un cigare, j'accompagnai Vanois dans sa chambre avant de rentrer dans la mienne.

— Comment trouvez-vous madame Baretty ? lui demandai-je sans préambule.

— Pas mal, repondit-il négligemment.

— Pas mal ! répétai-je en m'échauffant malgré moi ; l'éloge est assez mince. Mais d'abord l'avez-vous regardée ?

— Assez pour avoir le droit de la juger. Je préfère sa sœur.

— Parbleu ! je n'en doute pas, m'écriai-je en ricanant ; vous vous trahissez, mon cher. Mais j'aurais mieux aimé recevoir cet aveu de votre confiance.

— Je me trahis ! En quoi, s'il vous plaît ?

Je haussai légèrement les épaules.

— Nierez-vous que vous fassiez la cour à madame Richomme ? repris-je d'un air railleur.

Edmond me regarda fixement.

— Ah! vous avez découvert cela! dit-il au bout d'un instant avec un accent où il me parut entrer plus de persiflage que de mauvaise humeur.

— Je ne suis ni sourd ni aveugle. En conscience, vous auriez dû me mettre au fait, au lieu de me réduire à faire usage de ma perspicacité. N'importe; quoique j'aie à me plaindre de votre dissimulation, si je puis vous être utile, disposez de moi.

— A charge de revanche peut-être? répondit mon compagnon de voyage en m'interrogeant d'un regard perçant.

— Comment l'entendez-vous? répliquai-je un peu intrigué de ce propos.

Vanois aspira coup sur coup trois ou quatre bouffées, et, posant son cigare sur la cheminée :

— Mon cher Duranton, me dit-il avec un sourire qui me parut plein de bonhomie, jouons cartes sur table. Vous voulez que je sois amoureux de la maîtresse de céans, j'y consens; mais, à votre tour, avouez que les œillades assassines dont sa sœur vous a gratifié n'ont pas trouvé votre cœur complétement insensible.

— Vous vous moquez de moi, dis-je, assez content au fond de voir mes propres observations confirmées par celles d'un témoin désintéressé.

— Je ne suis pas plus aveugle que vous. Une chose certaine, que vous en conveniez ou non, c'est que madame Baretty vous a accordé ce soir une attention fort significative.

— Pure curiosité, fis-je d'un ton modeste.

— Soit; mais la curiosité n'est-elle pas le moteur universel, la source féconde d'où tout découle? A quoi devons-nous, s'il vous plaît, la découverte de l'Amérique, l'emploi de la vapeur et toutes les autres conquêtes de la science? L'amour lui-même, qu'est-il autre chose qu'une curiosité dirigée vers un terme unique? Croyez-moi, mon cher, femme curieuse aujourd'hui demain sera femme

éprise, pour peu qu'on lui aplanisse cette transition.

Vanois s'exprimait avec un aplomb dogmatique, comme s'il eût démontré un théorème. Il m'appartenait moins qu'à personne de le contredire, car sur cette matière je partageais ses idées. Je me contentai donc de sourire en homme qui ne demande qu'à se laisser convaincre de ses succès.

— Tout à l'heure je vous ai méchamment contrarié, poursuivit mon ami d'un air d'enjouement; je suis prêt à faire amende honorable. La vérité est que je trouve madame Baretty, non point pas mal, mais extrêmement bien, et à votre place...

— A ma place?

— Je risquerais de déplaire à son ogre de mari.

— C'est fait, dis-je étourdiment.

Ces mots lâchés, je m'en repentis; mais il était trop tard, et les questions de Vanois m'arrachèrent un aveu complet. En apprenant la cause du désastre dont les potines du Japon avaient été la victime, il partit d'un éclat de rire si franc, que je ne pus me retenir de partager son hilarité.

— Allons! courage! me dit-il avec une gravité bouffonne; sus à la Barbe-Bleue! haro sur ce sauvage qui ne veut pas qu'on trouve sa femme jolie! Point de quartier à ce barbare! Vous savez qu'il tire aux jambes, visez-le à la tête.

En retour de ma franchise, mon ami finit par m'avouer que j'avais deviné juste, et que son voyage n'avait d'autre cause que la passion violente et peu récompensée qu'il éprouvait depuis plusieurs mois pour madame Richomme. Je le complimentai sur son goût, qu'au fond je trouvais au moins singulier, vu le peu d'attraits dont la dame me semblait pourvue. A son tour, il reconnut que madame Baretty était une de ces femmes pour qui, selon la pittoresque expression du plus spirituel de nos poëtes, *on se ferait rompre les os*. Devenus ainsi confidents l'un de l'autre, nous nous quittâmes en parfaite intelligence après nous être promis discrétion à toute épreuve et secours au besoin.

Ma conversation avec Vanois m'affermit dans mes projets aventureux, ou plutôt me barra la retraite. En effet, comment reculer, maintenant que j'avais choisi pour confident de mes désirs et de mes espérances un maître railleur qui n'eût pas manqué d'attribuer toute démarche rétrograde à une prudence fort peu héroïque ! La crainte du ridicule se joignit à la tendre attraction que je subissais déjà, et, par vanité autant peut-être que par entraînement, je résolus de mettre immédiatement en usage tous les moyens de séduction dont m'avait doué la nature.

Le lendemain, je ne revis madame Baretty qu'à l'instant du déjeuner. Elle me parut triste. Quoique au fond je me sentisse l'humeur assez allègre, je dus me mettre à l'unisson de cette tristesse ; car, en amour ainsi qu'en musique, il est une tonalité rigoureuse à laquelle il faut se conformer sous peine de jouer faux. Une femme languissante impose à qui veut lui plaire une tenue élégiaque, aussi clairement que deux bémols à la clef, compliqués du *fa dièze*, indiquent à un symphoniste le ton plaintif de *sol mineur*.

La mélancolie obligatoire dont il est ici question n'est pas d'une pratique fort difficile. N'exigeant ni beaucoup d'esprit, ni beaucoup d'imagination, ni beaucoup d'adresse, ni beaucoup d'audace, elle convient particulièrement aux cœurs timides et aux intelligences paresseuses; mais les habiles et les raffinés eux-mêmes auraient tort de la dédaigner. C'est un vêtement commode, en ce qu'il dispense celui qui l'endosse de tous les menus frais d'amabilité qui rendent souvent si laborieux le métier d'homme sensible. Un amoureux mélancolique n'est pas tenu d'être galant, amusant bien moins encore. En revanche, il a le droit d'être taciturne, maussade, farouche : et plus il donne un libre cours à son humeur sauvage, mieux il est dans l'esprit de son rôle; agréable rôle à coup sûr, mais qui pourtant a ses inconvénients, à la campagne surtout.

A Paris, un jeune homme qui s'enrôle sous les drapeaux de la mélancolie raisonnée ne se charge pas d'un service

très-pénible; pourvu qu'en présence de l'objet de son martyre il se montre convenablement pénétré, dévasté et ravagé, il peut d'ailleurs mener joyeuse vie. Dès qu'il n'est plus de piquet, libre à lui de fumer, de dîner au Café-Anglais, de hanter les coulisses de l'Opéra et de perdre son argent à la bouillotte. Tel qui, le soir, se meurt d'amour dans un coin du faubourg Saint-Germain, quelques heures plus tard traîne impunément au bal Musard son reste d'existence. Paris est si grand! Il n'en est pas de même à la campagne, où la vie en commun amène de fréquents rapprochements. Là, point de repos pour l'amoureux mélancolique; à toute heure et en tout lieu, il doit être en grande tenue de souffrance. A la longue, c'est fatigant; mais se relâcher un seul instant, ce serait risquer de tout perdre : car les femmes n'admettent pas que la passion puisse avoir des intermittences.

A la campagne, il est un écueil surtout dont je dois signaler le danger; c'est à table qu'il se rencontre, et j'en parle par expérience. A déjeuner, madame Baretty mangea à peine; et ce fut d'un air de distraction si dédaigneux, que je compris aussitôt quel irréparable tort me ferait dans son esprit la manifestation d'un appétit grossier : quoi de moins sympathique, en effet, pour une femme sentimentale, qu'un homme qui mange, si ce n'est peut-être un homme qui dort?

En pareille épreuve, il n'y a pas deux manières de se conduire; il faut payer de sa personne. C'est ce que je fis : malgré l'aspect tentateur du repas, je me mis héroïquement à la diète.

— J'en serai quitte pour une visite clandestine à l'office, me dis-je en résistant aux inintelligentes remontrances de mon estomac.

— Êtes-vous malade? me demanda M. Richomme, qui, à la fin, remarqua mon obstination à laisser mon assiette vide.

Je répondis négativement.

— Alors vous êtes amoureux ? reprit-il d'un air railleur.

Cette fois je me contentai de sourire, mais presque aussitôt, d'un regard passionné, j'offris à madame Baretty l'hommage du sentiment qui m'était imputé ; une œillade des plus encourageantes agréa cet aveu muet. Par malheur, je ne fus pas seul à la remarquer : contre l'usage de ses confrères, le mari jaloux avait d'excellents yeux. En cette occasion sa clairvoyance ne lui fit pas défaut, et, comme la veille, l'émotion qui en fut le résultat se trahit d'une manière assez burlesque : occupé à dépecer une magnifique truite de l'Aar, tout à coup M. Baretty lui enfonça la truelle dans le ventre, par un mouvement si violent, que la plupart des morceaux découpés se trouvèrent lancés hors du plat et s'éparpillèrent sur la table. Ce fait puéril en lui-même avait un sens tragique dont l'interprétation n'était pas difficile. C'était moi, sans aucun doute que venait d'éventrer brutalement le capitaine de voltigeurs, sous l'innocente effigie d'un poisson. Je me tins pour averti : provoquer plus longtemps une jalousie si éveillée et si inflammable eût été le fait d'un écolier, et j'avais la prétention de ne plus l'être. Je m'interdis donc sur-le-champ toute démonstration dont eût pu prendre ombrage le plus intolérant des maris. De quoi m'eût servi d'ailleurs un plus long usage de la pantomime ? Qu'aurait-elle pu m'apprendre que je ne connusse déjà ? Les indulgentes dispositions de madame Baretty ne pouvaient plus être pour moi l'objet d'un doute raisonnable. Quelle que fût la cause de sa conduite, coquetterie excessive, besoin d'émotions, ou coup de sympathie, cette charmante femme m'avait autorisé le plus clairement du monde à m'occuper d'elle. Dès à présent il y avait entre nous un accord tacite, une mystérieuse intelligence. La plus exacte circonspection devenait donc impérieuse. Progrès étourdissant et miraculeux ! douze heures à peine s'étaient écoulées depuis que je l'avais aperçue pour la première fois, et j'avais déjà le droit d'être prudent !

Je le fus; mais, à ma grande surprise, madame Baretty, qui aurait dû me donner l'exemple, parut peu disposée à le suivre. Je remarquai à la dérobée qu'à plusieurs reprises ses yeux cherchaient les miens, et, à l'expression de dépit qui se peignit bientôt sur son visage, je devinai que ma réserve était loin d'obtenir son approbation ; j'y persistai cependant, convaincu qu'avant la fin du jour je trouverais l'occasion de m'en dédommager. En ceci, je me trompai ; j'avais compté sans mon jaloux.

Après déjeuner, M. Richomme proposa à sa belle-sœur de jouer une partie de billard. Un amoureux sans cervelle les eût accompagnés. Loin de là, je descendis politiquement au jardin. J'espérais que, tranquillisé par mon éloignement, M. Baretty se déciderait à partir pour la chasse, ainsi qu'il en avait manifesté l'intention dès le matin. Après avoir laissé écouler une demi-heure qui me parut un demi-siècle, je me glissai en tapinois vers la salle de billard. Contre-temps fâcheux ! la première figure que j'aperçus en entrant fut celle du détestable capitaine, qui avait pris position sur une banquette, d'où, un cigare à la bouche et un journal à la main, il gardait sa femme; car comment qualifier autrement une pareille conduite? A ma vue, il posa le journal sur ses genoux, se croisa les bras sur la poitrine, et me regarda en face. Certes, le loup à qui l'on essaie d'arracher l'agneau qu'il tient dans sa gueule ne doit pas avoir un autre regard. Au lieu de répondre à cette espèce de provocation, j'eus l'air de ne pas la remarquer, je me composai un maintien insouciant, et, après avoir contemplé un instant les joueurs, je sortis du billard, non sans donner en secret les plus effroyables malédictions à ce mari sauvage qui, possesseur d'un trésor, avait l'intolérable prétention de le conserver pour lui seul.

Quelques heures plus tard, dès que la forte chaleur du jour fut passée, on arrangea une promenade, et l'on choisit pour but un chalet situé dans une position pittoresque, à une demi-lieue du château. Il me parut impossible qu'une

semblable excursion, dans un pays si accidenté, ne finît point par mettre en défaut la surveillance de l'odieux vétéran et me donner le moyen de parler à madame Baretty, à qui jusqu'alors je n'avais pas adressé un seul mot; car, d'après le romanesque caractère que je lui supposais, mieux valait encore débuter près d'elle par un expressif silence que par des lieux communs de conversation. Je me promis de saisir aux cheveux la première occasion favorable; elle ne tarda pas.

Au moment où nous sortions du parc, une pente escarpée se présenta devant nous; un sentier où l'on ne pouvait marcher que deux de front la coupait diagonalement, et, après avoir décrit plusieurs zigzags à travers un massif de sapins, descendait au fond d'un étroit vallon que nous devions traverser. En face de ce rude chemin, offrir le bras à une femme était une action fort naturelle, pour ne pas dire un devoir. Un des Suisses avait déjà présenté le sien à madame Richomme; sans hésiter je me dirigeai vers madame Baretty, qui précédait sa sœur de quelques pas; mais, avant d'être arrivé près d'elle, je fus retenu par Edmond, qui marchait derrière moi.

— Pas d'école, me dit-il d'un ton magistral; vous en avez déjà trop fait depuis hier. Le mari est jaloux, la femme imprudente; soyez raisonnable. Voyez-moi, est-ce que j'ai offert le bras à madame Richomme ? C'est par de pareils enfantillages qu'on gâte tout. Allez faire votre cour au Corse; il a des soupçons : détruisez-les. Pendant ce temps je ferai jaser votre infante, et je saurai ce qu'elle pense de vous.

Le conseil de mon compagnon de voyage me parut rigoureusement conforme aux lois du code galant.

— Vous avez raison, dis-je à Vanois; conquérir les bonnes grâces du mari, ou du moins endormir sa défiance, tel est sans doute le premier soin dont je dois m'occuper. Mais que lui dire, à ce requin ?

— Parlez-lui de ses campagnes, de ses blessures; bientôt vous n'aurez plus qu'à écouter.

La corvée était lourde; mais, après en avoir reconnu l'urgence, il eût été peu logique d'en différer l'exécution. Je me résignai donc, et, cédant à mon ami l'agréable office dont un instant auparavant j'avais espéré de m'emparer, je ralentis le pas pour attendre M. Baretty. Le jaloux, peut-être dans le but de me surveiller, s'était placé à l'arrière-garde. Lorsqu'il m'eut rejoint, je lui adressai quelques paroles banales à propos du site agreste que nous parcourions. Un grognement inintelligible fut l'unique réponse du farouche bipède que j'essayais d'apprivoiser. Ce début n'avait rien d'encourageant ; mais le premier pas était fait, et c'est, dit-on, le plus difficile.

L'air rogue de mon interlocuteur, son accent bourru, le laconisme de ses réponses, enfin la sardonique grimace qui venait de temps en temps plisser sa bouche balafrée et perfectionner sa laideur, tous ces indices me portèrent à croire qu'il n'était pas dupe de mes prévenances, et que ma tactique était éventée. S'il n'était pas universellement reconnu qu'un mari est un être tellement respectable qu'un amoureux doit tout endurer plutôt que de se brouiller avec lui, j'eusse été mis à une pénible épreuve pendant cet entretien, où les rebuffades ne me furent pas épargnées. Mais, au point de vue où je m'étais placé, les façons peu civiles de l'ancien capitaine de voltigeurs n'avaient pas plus d'importance morale que n'en a pour un écuyer la résistance du cheval qu'il veut dresser. Le mari ruait ; c'était là un obstacle à vaincre, et non un affront à punir.

Malgré le peu de succès de mes premières avances, je persévérai dans la patiente amabilité que je m'étais imposée. Je redoublai d'enjouement et de bonhomie, je cherchai les sujets de conversation les plus opportuns, en un mot je manœuvrai si adroitement qu'à la fin, soit que j'eusse réussi à détruire ses soupçons, soit que, choisissant entre deux ennuis, il aimât mieux subir ma compagnie que de me voir papillonner autour de sa femme, M. Baretty s'humanisa. Une circonstance bien puérile et bien

triviale m'annonça que nous passions de l'état d'hostilité sourde à celui de désarmement. Et pourquoi omettrais-je ce vulgaire mais caractéristique incident? Le calumet n'est-il pas chez les sauvages le symbole de la paix, et beaucoup de fumeurs civilisés ne trouvent-ils pas cet usage plein de poésie ? Or, d'une pipe à une tabatière, la distance est courte et la dérogeance petite. On a compris déjà que le mari jaloux prenait du tabac; il finit par se décider à m'en offrir, et moi, au risque d'éternuer, j'acceptai pour deux raisons : la première, c'est que madame Baretty ne me voyait pas; la seconde, c'est qu'elle me rappelait fort à propos la dissertation de Sganarelle sur le tabac considéré comme élément de concorde, d'harmonie et de sociabilité.

Eu rentrant au château, nous étions, le Corse et moi, de si bon accord, qu'il me proposa une partie de chasse pour le lendemain. Le moyen de refuser? C'eût été chicaner le tigre prêt à s'endormir. J'accueillis donc ce projet d'un air ravi, mais en enrageant; je détestais la chasse.

Aucun incident digne d'être mentionné ne signala le reste de la journée. Quelques regards, de mon côté seulement, contenus par la prudence, furent encore échangés entre madame Baretty et moi. Mais je ne trouvais aucune occasion de lui parler sans témoin, et je persistai dans mon système. — Avec les femmes, le silence plutôt qu'une conversation insignifiante.

Le soir, lorsque chacun se retira, ce fut Edmond qui, à son tour, m'accompagna dans ma chambre. Pendant une grande partie de la promenade il avait donné le bras à madame Baretty, sans que le capitaine, dont la jalousie était évidemment concentrée sur moi, eût eu l'air de s'en occuper. Il me tardait de l'interroger, car, d'après sa promesse, j'avais dû taire le principal sujet de l'entretien.

— Bravissimo, mon cher ! me dit-il dès que nous fûmes seuls; hier au soir et ce matin vous m'aviez paru un peu adolescent, mais à présent je vous rends toute mon estime.

Impossible de pêcher un mari à la ligne avec plus de grâce et de dextérité.

— Vous en parlez fort à votre aise, lui répondis-je ; vous ne savez pas ce qu'il m'en coûte pour conduire la chose selon les règles de l'art. Si, comme moi, vous étiez condamné à tuer demain une quantité indéfinie de perdreaux...

— Il va à la chasse? interrompit Vanois avec une vivacité singulière.

— C'est-à-dire, nous allons à la chasse. Il m'a proposé ce régal tellement à l'improviste, que je n'ai pas eu la présence d'esprit de trouver une défaite.

— Partez-vous de bonne heure?

— Au point du jour.

— Au point du jour! répéta mon ami, dont la figure devint radieuse sans que je songeasse à lui en demander la cause.

— Il n'est pas certain que je ne lui fausse pas compagnie, repris-je en hochant la tête : j'ai bien envie d'avoir la migraine demain matin.

— Perdez-vous l'esprit? s'écria Vanois du ton le plus chaleureux ; des perdreaux à tuer! ne dirait-on pas que ce soit du poison à prendre? Je vous conseille de vous plaindre! moi qui vous parle, j'ai fait pendant six mois trois parties d'échecs par jour avec un époux de ma connaissance. Voilà ce qui s'appelle une corvée. Allons, vous êtes un enfant. Vous voulez donc réveiller sa défiance? Si vous ne l'accompagnez pas à cette chasse, il est homme à n'y pas aller lui-même, et alors qu'aurez-vous gagné?

De nouveau je fus forcé de reconnaître que mon ami avait raison, et je m'armai de patience pour la partie de plaisir du lendemain.

— Maintenant, mon cher, soyez franc, repris-je en abordant un sujet plus agréable ; vous avez causé fort longtemps avec madame Baretty. Avez-vous parlé de moi?

— De quoi aurions-nous parlé? répondit en souriant mon ami.

— Qu'a-t-elle dit?

— Mille choses.

— Mais encore?

— Vous savez qu'il est fort difficile de se rappeler exactement ce que disent les femmes lorsqu'elles ont quelque intérêt à déguiser leur pensée. Elles emploient alors des expressions si fines, elles s'entourent de précautions oratoires si adroites, elles arrivent à leur but par de si ingénieux détours, que c'est beaucoup de comprendre le sens secret de leurs paroles, et qu'il faut renoncer à les reproduire.

— Vous avez donc compris...

— J'ai compris que, si vous parvenez à métamorphoser le féroce capitaine en Cupidon, au moyen d'un bandeau artistement appliqué sur ses yeux, vous aurez fait plus de la moitié du chemin; mais pour cela, mon cher, il faut tuer beaucoup de perdreaux.

— Je tuerai des chamois, des ours, s'il le faut, m'écriai-je dans un transport soudain.

— Bravo! cultivez le mari, c'est l'essentiel. Surtout n'allez pas demain lui fausser compagnie, comme vous en manifestiez l'intention tout à l'heure.

— Soyez tranquille, vous nous verrez au retour de la chasse; si déjà nous ne sommes pas amis intimes, traitez-moi de conscrit.

Animé d'un espoir auquel les encouragements de Vanois venaient de donner un aliment nouveau, en ce moment je ne doutais plus du succès: j'étais tout impatience et tout feu.

Le lendemain, à l'heure convenue, c'est-à-dire dès le point du jour, nous nous mîmes en campagne, M. Baretty et moi. La chasse est, dit-on, l'image de la guerre. L'ancien capitaine de voltigeurs se trouvait donc rapproché de son élément naturel. A le voir marcher résolûment le fusil sur l'épaule, le sac en bandoulière, le pantalon dans les guêtres, le chef couvert d'une casquette semblable aux pe-

tits cônes tronqués des soldats de l'armée d'Afrique, on eût dit qu'il reprenait possession de son ancien métier. Des perdreaux à massacrer à défaut de Bédouins lui avaient fait oublier tout le reste, même sa jalousie. De qui d'ailleurs eût-il été jaloux? ne me tenait-il pas à portée de son fusil, en laisse, pour ainsi dire? Près de lui, je cessais d'être dangereux, et par conséquent je ne l'inquiétais plus. Sous ce rapport mon calcul avait réussi. Quelques jours encore d'une pareille manœuvre, et ses soupçons achèveraient de tomber d'eux-mêmes : ainsi me disais-je pour m'encourager à la patience.

Tout alla d'abord assez bien. Moins farouche que la veille, M. Baretty montrait de temps en temps une sorte de jovialité bourrue; c'était là sa plus belle humeur, et je m'efforçais de l'entretenir par ma propre amabilité. Malheureusement les circonstances contrarièrent mes efforts. Les perdreaux sur qui nous avions compté firent défaut; en revanche, un orage aussi violent qu'imprévu nous surprit au milieu des bois, à plus de deux lieues de la maison de M. Richomme. Le feuillage, notre unique abri, ne nous protégea guère, et nous fûmes bientôt mouillés jusqu'aux os. Un malheur, dit-on proverbialement, ne va jamais seul. En partant, nous avions eu l'intention de rentrer pour le déjeuner; mais la poursuite d'un gibier imaginaire nous avait entraînés au delà de toutes prévisions. Nous étions donc à jeun. Le pays semblait désert et nous était inconnu. Pour comble de disgrâce, nous nous égarâmes et nous passâmes une partie de la journée à piétiner sur le sol détrempé par la pluie. Après d'innombrables marches et contre-marches, le sort enfin nous prit en pitié. Nous reconnûmes notre chemin, et deux heures plus tard nous étions de retour au château. Mais dans quel état, juste ciel! La gibecière vide, ainsi que l'estomac; les habits ruisselants et souillés de boue! J'ai avoué que je n'étais pas beau, je dois confesser maintenant que je ne suis pas des plus robustes; de ma vie je n'avais fait traite si longue ni

si rude. Aussi vers la fin, je ne marchais plus, je me traînais. J'étais harassé, démoralisé, vaincu; je pensais à la retraite de Moscou, pour la première fois je la comprenais. Quant au capitaine, il supportait notre échec avec le patient courage d'un vieux soldat, et, malgré son embonpoint, il marchait au retour d'un pas aussi ferme qu'au départ.

— Votre vocation n'était pas de servir dans les voltigeurs, me dit-il ironiquement en remarquant ma dolente démarche et mon penchant pour rester en arrière.

— Au diable les perdreaux! répondis-je avec humeur.

— On n'est pas heureux tous les jours, reprit-il; demain nous prendrons notre revanche.

Cette manière de me réconforter me donna une certaine envie d'étrangler le bourreau qui l'employait. De peur d'éclater, je me tus; il en fit autant, et nous arrivâmes au château sans avoir renoué la conversation. L'heure du dîner approchait : Je pris en toute hâte le chemin de ma chambre de peur d'être aperçu par la dame de mes pensées dans le triste état où m'avaient réduit la marche, la pluie et la faim. Je changeai de costume de pied en cap, et j'essayai de réparer mon air défait. Ainsi Mazarin mourant mettait du rouge; mais je n'avais pas cette ressource, et ma triste mine résista à tous mes efforts pour l'améliorer. N'en pouvant mais, je finis par me résigner.

— Après tout, me dis-je, si j'ai les traits tirés, si je suis blême comme Debureau, cela peut être mis sur le compte de la passion tout aussi bien que sur celui de la fatigue. Peut-être vais-je lui paraître fort intéressant.

Tranquillisé par cette réflexion sagace, je descendis au salon, où je ne trouvai que madame Richomme, sa sœur et Vanois. La manière dont ils m'accueillirent tous trois fut assez singulière. Mon compagnon de voyage vint à moi d'un bout du salon à l'autre, et me serra la main avec une effusion où paraissait s'épancher la plus vive gratitude. Cependant, à ma connaissance du moins, je ne lui avais rendu

aucun service. Madame Baretty, dont la grave beauté se trouvait rehaussée de je ne sais quelle grâce langoureuse, m'adressa un sourire enchanteur qui ressemblait à un remercîment. De quoi cette charmante femme pouvait-elle me remercier? Madame Richomme enfin, fidèle à son rôle de trouble-fête, laissa tomber sur moi le plus ironique, le plus dédaigneux, le plus méprisant de ses regards. De quel crime m'étais-je rendu coupable envers cette créature aimable d'ordinaire, et maintenant si revêche? En toute autre circonstance, je me serais évertué à chercher le mot de cette triple énigme, mais en ce moment toutes mes pensées et tous mes sentiments se trouvaient dominés par une sensation éminemment triviale; si ma curiosité parlait, mon appétit hurlait, et je dus obéir avant tout à ses réclamations véhémentes. L'abstinence sentimentale que je m'étais imposée la veille n'était plus praticable. Je m'assis donc à table avec un empressement féroce, et je commençai de manger à la façon de Gargantua, au risque de me perdre à tout jamais dans l'esprit de la belle mélancolique à qui je désirais de plaire.

Tout en dévorant ma part d'un succulent dîner, j'étais dévoré à mon tour d'un indéfinissable dépit. Mécontent de moi-même et des autres, quoiqu'il m'eût été fort difficile de formuler contre qui que ce fût une accusation précise et raisonnable, je récapitulais les petits événements accomplis depuis deux jours. Quel pas avais-je fait? quel obstacle renversé? quel triomphe obtenu? Pour un homme positif, car j'avais la prétention de l'être malgré mes romanesques fantaisies, quelle valeur pouvaient avoir quelques regards éblouissants comme l'éclair, mais aussi fugitifs? Fallait-il compter comme un succès six heures d'une averse épouvantable, supportée conjointement avec M. Baretty? A juger la chose sans illusion, je n'étais pas plus avancé qu'au premier instant. Sous peine de tomber dans le mépris de moi-même, je devais donc changer de batteries et employer des moyens plus efficaces que les manœuvres exclu-

sivement prudentes auxquelles j'avais eu recours jusqu'alors.

Après dîner, au lieu de suivre dans le parc la société que le retour du beau temps avait décidée à sortir, je remontai à pas de loup à ma chambre. Là, inspiré par les beaux yeux de madame Baretty, par l'irritation nerveuse qui accompagne parfois la mauvaise humeur, et, s'il faut tout dire, par l'excellent vin que je venais de boire, je me mis à composer une épître fort éloquente, dans laquelle je démontrai victorieusement : 1° la grossièreté, la vulgarité, la brutalité, en un mot l'indignité de l'ancien capitaine de voltigeurs ; 2° le rare esprit, la grâce divine, le charme irrésistible de l'ange incompris qu'une injuste destinée avait donnée pour femme à ce barbare ; 3° le dévouement, la discrétion, le respect, l'amour enfin de l'homme sensible qui tenait la plume.

Ces trois points capitaux bien établis, la conséquence se déduisait d'elle-même. A moins d'être plus injuste qu'elle n'était aimable et plus cruelle qu'elle n'était charmante, madame Baretty devait me permettre de l'adorer. Pour conclusion je la suppliais de confirmer le langage de ses yeux par un mot, un seul mot ! formule consacrée, y compris le point d'exclamation que je n'eus garde d'oublier, car à la fin d'une lettre passionnée il fait très-bien.

Mon billet achevé et réduit au plus petit format possible, je descendis au salon, où je trouvai tout le monde réuni. La partie de whist était formée ; madame Richomme y remplaçait Edmond, qui jouait à l'écarté avec le capitaine. Madame Baretty, assise au piano, lisait une fantaisie de Chopin. L'occasion était plus favorable que je ne l'avais espéré, et je m'empressai de la saisir. M'approchant du piano d'un air insouciant, d'une main je tournai le feuillet quand le moment fut venu, de l'autre je plaçai audacieusement mon épître sur le clavier. Sans perdre la mesure, sans manquer une seule note, la charmante musicienne pinça le papier au vol, à travers une fusée de triples cro-

ches, et le rendit soudain invisible, si bien que moi-même je ne pus deviner ce qu'il était devenu. A vrai dire, cette prodigieuse dextérité m'émerveilla sans me charmer; elle annonçait beaucoup d'aplomb, passablement d'usage, et ce sont là des qualités dont les hommes aiment assez à conserver le monopole.

A la manière dont venait d'être accueilli mon billet, je ne doutai pas que dès le lendemain je ne reçusse la réponse. Cette fois encore je me trompais. Lorsque je revis madame Baretty, j'interrogeai inutilement ses beaux yeux, si éloquents d'ordinaire : ils restèrent muets et s'obstinèrent à fuir les miens. Je ne vis, il est vrai, dans cette sévérité inaccoutumée, qu'un de ces petits manéges qu'emploient parfois les femmes pour donner plus de prix à une faveur en la faisant désirer; mais, si j'expliquai facilement la réserve de madame Baretty, j'eus plus de peine à comprendre le changement survenu dans les manières de son mari. La rudesse bourrue du capitaine avait fait place à une sorte d'aménité doucereuse; sa physionomie de hérisson grimaçait benoîtement, et, avec de la bonne volonté, on pouvait prendre cette grimace pour un sourire. Il marchait à pas comptés, parlait doucement, était de l'avis de tout le monde, se mouchait à petit bruit. Jamais, en un mot, pareille ni si prompte métamorphose. M. Richomme lui-même en fut frappé.

— Sur quelle herbe a marché votre mari? demanda-t-il à sa belle-sœur; ce matin, c'est un vrai mouton.

Au lieu de répondre, madame Baretty sourit languissamment et leva les yeux au ciel.

Après déjeuner, le capitaine vint à moi d'un air de bonne humeur :

— Eh bien, monsieur Duranton ! me dit-il familièrement, voilà le temps qui est redevenu superbe. Avez-vous toujours envie d'aller au Grindelwald?

La veille, en courant après les perdreaux, j'avais parlé

vaguement de mon désir de visiter les glaciers de l'Oberland.

— Pour qu'une pareille partie fût agréable, il faudrait être au moins deux, répondis-je sans pressentir l'embarras où m'allait jeter cette imprudente réponse.

— C'est aussi mon avis, reprit le vétéran en me présentant sa tabatière. Je ne suis jamais allé au Grindelwald; si vous voulez, nous ferons cette petite course ensemble.

Je m'attendais si peu à cette amicale proposition, que dans le premier moment la surprise me coupa la parole. Machinalement je regardai madame Baretty, qui se trouvait derrière son mari. D'un coup d'œil prompt et impérieux, sur le sens duquel il était impossible de se méprendre, elle me dit : Acceptez.

Pour me donner un pareil ordre, elle avait sans doute des raisons qu'elle se réservait de me faire connaître plus tard; mais au préalable il fallait obéir. C'est ce que je fis, en pestant au fond du cœur contre les beautés de la nature.

— Enchanté de vous avoir pour compagnon de voyage, répondis-je de l'air le plus riant qu'il me fût possible de feindre.

— En ce cas, repartit le capitaine, qui nous empêche de partir aujourd'hui, sur-le-champ? Il n'est que midi, à deux heures nous serons à Thun, où nous laisserons notre voiture. Si le bateau qui fait le service régulier est déjà parti, nous en trouverons facilement un autre. Nous dinerons à Unterseen, et nous pousserons une reconnaissance jusqu'à Lauterbrunen, où nous coucherons. Demain, continua le jaloux avec un sourire étrange auquel je fis peu d'attention dans le moment; demain, qui vivra verra !

— Demain, dit M. Richomme, qui assistait à cet entretien, vous monterez au Grindelwald, et, après avoir visité les glaciers, vous descendrez à Meyringen par la Scheidegg. Votre itinéraire est tout tracé, de même que votre retour par le lac de Brienz. Vous pouvez être ici après-demain au

soir; mais je vous conseille de prendre un jour de plus. Nos montagnes sont rudes...

— Et M. Duranton n'a pas le pied alpestre, interrompit le capitaine d'un air de condescendance.

J'étais furieux. Comparée à l'épreuve qui m'était réservée, la chasse de la veille me semblait maintenant une délicieuse partie de plaisir. Trois jours, et peut-être quatre à passer en tête-à-tête avec M. Baretty! Quelle expiation anticipée des torts que je désirais avoir envers lui! Dans ma détresse je cherchai des yeux Vanois, espérant qu'il consentirait à partager le calice d'amertume que j'étais condamné à boire. Mon agréable ami avait sans doute prévu ma demande, et, ne se souciant pas d'y obtempérer, il s'était esquivé dès qu'il avait été question du voyage au Grindelwald. Madame Baretty, dont le regard aurait pu soutenir mon courage, venait également de sortir. Abandonné à moi-même, j'eus recours une fois encore à la résignation, cette vertu des misérables. Mon bourreau m'avait accordé une demi-heure pour faire mes préparatifs de départ. Je montai mélancoliquement à ma chambre, et je jetai pêle-mêle quelques hardes dans un petit havre-sac. Avant l'expiration de la demi-heure, un domestique vint me prévenir que la voiture qui devait nous conduire à Thun était attelée, et que mon compagnon de voyage m'attendait. Je ne revis ni madame Baretty, que j'avais espéré apercevoir avant de partir, ni Edmond, dont j'étais mécontent sans trop savoir pourquoi; mais, sur le perron, je trouvai madame Richomme qui regardait d'un air soucieux son beau-frère déjà assis dans la voiture. Je la saluai en passant, et je lui exprimai en quelques mots mon désir de la revoir bientôt. Jamais je n'avais été plus sincère.

— Oh, monsieur! me dit-elle tout bas avec l'accent d'une indignation contenue, quel rôle jouez-vous!

Je la regardai d'un air hébété; sans attendre ma réponse, elle rentra aussitôt sous le vestibule. Je fus tenté de la sui-

vre et de lui demander l'explication de ses paroles; mais le capitaine ne m'en laissa pas le temps.

— Voilà un quart d'heure que je vous attends, me cria-t-il d'un ton d'impatience.

Je m'élançai brusquement dans la voiture, et presque au même instant les chevaux partirent au grand trot.

— Il est certain que je joue un assez triste rôle, me dis-je alors en songeant à l'étrange exclamation de madame Richomme; mais qu'en peut-elle savoir? Évidemment nous ne nous comprenons pas. Je pense à une chose, elle fait allusion à une autre. Il y a là-dessous une énigme dont je saurai le mot à mon retour.

Pendant cette première journée, nous suivîmes exactement l'itinéraire tracé par mon compagnon. Après avoir traversé le lac de Thun et mal dîné à Unterseen, nous remontâmes à cheval l'étroite vallée de Lauterbrunen. A huit heures du soir, assis devant l'auberge, ainsi que quelques autres voyageurs, nous fumions d'excellents cigares au clair de lune, en face de la cascade du Staubach. Fatigué peut-être des efforts d'amabilité qu'il avait faits dans la matinée, M. Baretty était devenu fort taciturne, et je m'accommodais de ce silence qui me laissait la liberté de rêver. Nous nous retirâmes de bonne heure, car nous devions partir dès le point du jour pour le but de notre pèlerinage. Ma mauvaise humeur ne fit aucun tort à mon sommeil. Je dormais encore, et le soleil commençait à peine à pomper l'épais brouillard répandu dans la vallée, lorsque l'impitoyable capitaine vint frapper rudement à la porte de ma chambre.

— Debout et en route! me cria-t-il du même ton que s'il eût commandé sa compagnie de voltigeurs.

Je me jetai à bas du lit, et m'étant habillé en bâillant, je rejoignis mon compagnon. Il m'attendait devant la porte de l'auberge, un cigare à la bouche, un sac de voyage sur le dos, et à la main un long bâton, ferré d'un bout, et terminé de l'autre par une corne de chamois.

— Où sont les chevaux ? lui demandai-je, surpris de le voir équipé de la sorte.

— Les chevaux ! répliqua-t-il en ricanant, supprimés pour le quart d'heure. Il faut de la variété en voyage ; hier nous sommes allés en voiture, en bateau et à cheval : aujourd'hui nous irons à pied.

Je regardai d'un œil mélancolique les parois presque verticales de l'immense entonnoir au fond duquel nous nous trouvions, et en songeant que j'étais condamné à les gravir pédestrement, j'éprouvai aux jambes une lassitude anticipée.

— Il me semble, me hasardai-je à dire, que nous allons nous éreinter inutilement, tandis qu'en prenant des chevaux...

— Je n'ai pas servi dans la cavalerie, interrompit d'un ton bref le capitaine ; le cheval me fatigue, et la marche me donne de l'appétit.

A de pareilles raisons que pouvais-je répondre ?

— Je n'aperçois pas notre guide, repris-je en voyant que mon aimable compagnon se mettait en marche.

— Un guide, à quoi bon ? répliqua-t-il sans s'arrêter ; le chemin de Lauterbrunen au Grindelwald est aussi fréquenté que la route du bois de Boulogne.

Cette assertion, sans doute, n'était pas de celles qu'il est impossible de réfuter ; mais à quoi m'eût servi de contredire un entêté à qui je devais tant d'égards ? Je renonçai au guide ainsi que j'avais renoncé au cheval, et, passant les bras dans les bricoles de mon havre-sac, je me munis d'un bâton semblable à celui du capitaine. Nous partîmes enfin, silencieux l'un et l'autre. La rapidité des pentes qu'il nous fallait gravir n'était pas favorable à la conversation ; d'ailleurs nous fumions, lui par habitude, moi pour neutraliser l'humidité âcre du brouillard qui nous enveloppait. La Providence, qui veille, dit-on, sur les ivrognes, protége aussi les imprudents. Contre toute probabilité, nous ne nous égarâmes pas, et après plusieurs

heures de l'ascension la plus laborieuse, nous arrivâmes sains et saufs au Grindelwald. Jusque-là, quoique j'eusse parlé à plusieurs reprises de faire une halte, M. Baretty s'y était toujours refusé.

— Vous vous reposerez au glacier, m'avait-il répondu chaque fois avec un sourire dont l'expression sournoise ne me frappa que plus tard.

A l'auberge du Grindelwald, nous trouvâmes un déjeuner passable, mais non le repos sur lequel j'avais compté et dont mon compagnon devait avoir besoin autant que moi. Ma dernière tasse de thé à peine avalée, et comme j'essayais de faire un lit de ma chaise en en renversant le dossier contre une des encoignures de la salle à manger, l'endiablé vétéran se leva de table et endossa son havre-sac.

— Au glacier ! s'écria-t-il d'une voix rauque près de laquelle l'aboiement d'un dogue m'eût paru plein de mélodie.

— Vous êtes donc de fer ? lui dis-je d'un ton piteux, sans faire mine de bouger ; laissez-moi dormir une heure.

— Vous dormirez au glacier, répliqua-t-il en accentuant étrangement ces paroles.

— Drôle de lit ! me dis-je en moi-même ; on voit que le brave homme a commencé sa carrière par la campagne de Russie.

J'avais prévu que ce petit voyage d'agrément serait pour moi un temps de pénitence. Je me soumis donc à ma destinée, et me levai péniblement en détirant l'un après l'autre mes membres endoloris.

— Partons, puisque vous le voulez, dis-je avec un sourire forcé ; mais à quoi bon nous charger de notre bagage ? Ne repasserons-nous pas par ici ?

— Laissez votre sac si bon vous semble, répondit M. Baretty ; je garde le mien. Je marche mieux quand j'ai quelque chose sur le dos.

L'assertion me parut absurde, et en toute autre circonstance je ne l'aurais pas laissée passer ; mais la contradiction

exige une certaine énergie physique dont je me sentais complétement dépourvu. Je n'avais pas trop de toute ma vigueur pour supporter la fatigue, et en dépenser en controverse la moindre parcelle eût été une dissipation imprudente.

Arrivés au bord du glacier, nous nous arrêtâmes un instant. De l'endroit où nous étions, on saisissait à merveille l'ensemble de ce curieux et magnifique tableau. Je n'avais d'autre désir que de m'étendre sur l'herbe et de m'abandonner à la contemplation, seul plaisir qui convienne à la lassitude du corps comme à celle de l'esprit ; mais autrement en avait décidé mon compagnon.

— Descendons sur le glacier, dit-il tout à coup en joignant aussitôt l'effet à la parole.

Je le suivis en silence, et bientôt nous eûmes dépassé la lisière où s'arrêtent la plupart des touristes. M. Baretty marchait sur la glace comme si c'eût été une grande route : de mon côté, je faisais bonne contenance, quoique de temps en temps quelques crevasses missent ma fermeté à l'épreuve. Malgré son embonpoint, le capitaine, ainsi que je l'ai fait observer, était leste et ingambe ; à cinquante ans il était resté un digne voltigeur. C'était un amusement pour moi que de le voir, armé de son bâton ferré, s'élançant résolûment par-dessus des fentes béantes, que j'avais ensuite un peu moins de plaisir à franchir moi-même. Nous cheminâmes assez longtemps de la sorte à travers cent abîmes, dont quelques-uns, rien qu'à y plonger le regard en passant, me donnaient un commencement de vertige. Au milieu de ce chaos, mon imagination s'exaltait. Nonobstant l'apparence fort vivante et très-peu poétique du gros homme qui marchait devant moi, je me comparai à Dante suivant Virgile dans le neuvième cercle de l'enfer, où les traîtres sont plongés dans la glace. Cette belle rêverie fut brusquement interrompue par un faux pas qui faillit m'envoyer au fond d'un gouffre près duquel le puits de Grenelle eût paru un trou fort mesquin. Je sentis mon

front s'humecter d'une sueur froide, et je fus forcé de m'asseoir, car la tête me tournait, et mes jambes se dérobaient sous moi.

— Ah çà ! où diable allons-nous ? m'écriai-je lorsque je fus un peu remis de cette émotion.

M. Baretty se retourna.

— Est-ce que vous avez peur ? me dit-il avec un ricanement qui me parut odieux.

— Je ne suis pas un chamois, répondis-je sèchement ; allez vous casser le cou, si cela peut vous être agréable ; je ne fais pas un pas de plus.

Le capitaine promena les yeux de tous côtés comme pour explorer l'état des lieux. Cet examen était facile. Dans le lointain, les pics de granit encadrant l'ourlet supérieur du glacier, le ciel sur nos têtes, sous nos pieds une mer pétrifiée : c'était tout. Autour de nous la solitude et le silence. Pas une créature vivante à portée de nous voir ou de nous entendre. Nous aurions pu croire que la terre n'avait pas d'autres habitants.

— Au fait, dit M. Baretty en revenant sur ses pas, pour ce qu'il nous reste à faire, nous sommes aussi bien ici que plus loin.

— Que nous reste-t-il à faire ? demandai-je naïvement.

— Vous allez le voir, répondit-il d'un air goguenard :

Il ôta son havre-sac, le posa sur la glace, et commença d'en défaire les courroies. Je suivais avec une certaine curiosité ces préparatifs, dont je crus presque aussitôt comprendre le but. Le capitaine ne méprisait nullement la dive bouteille. Il avait sans doute pensé qu'un échantillon des vins excellents que nous buvions chez son beau-frère ne perdrait rien de sa saveur pour être dégusté en plein glacier. L'idée me sembla ingénieuse et la précaution louable. Je m'apprêtais à festoyer l'agréable flacon, quel que fût son état civil, Clos-Vougeot, Chambertin ou Marsalla, lorsqu'au lieu du goulot que je m'attendais à voir poindre, j'entrevis l'extrémité d'une boîte étroite et plate

dont l'aspect fit faire soudain à mes idées le plus brusque soubresaut, et m'ôta ma soif tout net.

Le capitaine, ayant achevé de tirer de son sac cette espèce de nécessaire, l'ouvrit au moyen d'une clef fort mignonne, et offrit à ma vue deux magnifiques pistolets de combat accompagnés de tous leurs accessoires.

— Vous comprenez l'apologue ? me dit-il alors en me regardant entre les deux yeux.

— La trivialité de ce propos n'en atténuait pas la signification sanguinaire. La comédie tournait au mélodrame ; j'appelai à l'aide mon sang-froid, afin de le maintenir dans une voie paisible.

— Vous voulez faire une expérience d'acoustique ? répondis-je du ton le plus naturel qu'il me fut possible de prendre ; la condensation de l'atmosphère agit fortement sur le son, et, à la hauteur où nous sommes, nous devons obtenir un effet assez curieux.

— Il ne s'agit ni d'acoustique, ni de musique, ni de physique, répliqua brutalement le mari jaloux ; il s'agit de voir si vous regarderez la gueule d'un pistolet avec autant d'aplomb que vous en mettez à lorgner les femmes.

— Qu'entendez-vous par là ? repris-je en jouant la surprise.

— J'entends par là que nous sommes arrivés deux au glacier, et qu'un seul de nous en sortira.

— Mais, mon cher capitaine...

— Mais, mon cher monsieur, c'est comme ça.

— Il me semble qu'entre gens de cœurs, avant de s'égorger on s'explique.

— Expliquons-nous donc ; cela ne sera pas long. Je ne suis pas un mari de Paris, moi. Je suis de race corse, voyez-vous ? Il est possible que je vous paraisse fort ridicule, mais cela m'est parfaitement égal. Je suis jaloux, et je ne m'en cache pas. C'est une faiblesse, c'est une sottise, c'est tout ce qu'il vous plaira ; c'est ainsi. L'homme qui cherche à plaire à ma femme devient à l'instant même mon ennemi

mortel, tout comme s'il m'avait donné un soufflet ou craché au visage. Et vous êtes cet homme.

— Moi, capitaine? m'écriai-je en joignant les mains.

— Vous, monsieur, vous, reprit le jaloux, qui, en continuant de pousser par saccades des paroles inarticulées assez semblables aux âpres grognements d'un sanglier, saisit un des pistolets et se mit en mesure de le charger.

La catastrophe était imminente, et il n'y avait pas une minute à perdre pour la prévenir.

— Monsieur, deux mots seulement, dis-je d'un ton que je m'efforçai de rendre calme et digne; vous m'accusez d'avoir cherché à plaire à madame Baretty. A cela je réponds que je serais un aveugle si le mérite éminent de madame Baretty n'avait pas produit sur moi l'effet qu'il produit sur tous ceux qui ont l'honneur de la connaître; mais d'une admiration réservée et respectueuse à un sentiment dont vous ayez le droit de vous offenser, la distance est grande, ce me semble, et ce sentiment existât-il, tant qu'il ne s'est pas manifesté, il ne saurait devenir la matière d'une altercation. Il peut y avoir une injure dans un fait, mais non dans une pensée.

— Vous raisonnez admirablement, répondit le capitaine, qui chercha dans sa poche; il vous faut des faits? En voici.

Au même instant, il leva la main à la hauteur de mon menton, et me montra, entre le pouce et l'index, un petit papier dans lequel il me fut impossible de ne pas reconnaître l'éloquente épître que j'avais écrite la veille.

La botte était aussi rude qu'imprévue, et je n'eus pas l'adresse de la parer.

— Je ne devine pas, dis-je en balbutiant, quel rapport peut avoir ce papier....

— Cette lettre est de vous, interrompit impérieusement M. Baretty; je ne m'occupe pas ici de la manière impertinente dont vous y parlez de moi, cet article-là sera réglé dans le compte général; mais je tiens à vous montrer que

je suis bien instruit. Hier au soir, n'espérant pas sans doute que ma femme prendrait ce billet, vous l'avez attaché à sa robe avec une épingle.

— Avec une épingle ! m'écriai-je au comble de l'ébahissement.

— Ce n'est pas elle qui l'a trouvé, c'est moi ; non-seulement elle ne l'a pas lu, mais elle ne se doute pas même qu'il existe. Vous en avez donc été cette fois pour vos frais d'éloquence Le quiproquo est assez drôle, n'est-il pas vrai ?

Tandis que le vétéran s'exprimait de la sorte d'un air d'écrasante ironie et avec la plus évidente conviction, j'éprouvais une de ces hallucinations qui font douter si l'on veille ou si l'on dort. Je fus quelque temps avant de comprendre que la singulière variante survenue à l'histoire de ma lettre n'était autre chose qu'une noire trahison dont la femme du capitaine était l'auteur et moi la victime. A la fin pourtant, j'entrevis cette cruelle et mortifiante vérité. Quel motif avait poussé madame Baretty à profiter des habitudes inquisitoriales de son mari pour lui faire tomber entre les mains mon billet ? Cela était assez difficile à deviner, mais le fait n'en était pas moins incontestable : j'étais la dupe d'une affreuse mystification.

— Eh bien ! monsieur, reprit le capitaine en voyant qu'au lieu de répondre je gardais un morne silence, nierez-vous que cette lettre soit de votre main ?

— Je ne nie rien, monsieur, répliquai-je avec un amer sourire ; j'accepte la responsabilité du billet et même celle de l'épingle, continuai-je en ricanant ; voilà donc la discussion bien fixée Je me reconnais l'auteur d'une lettre que vous regardez comme un outrage, et dont vous me demandez raison.

— C'est parfaitement ça, dit M. Baretty en enfonçant à coups de maillet une balle dans le canon d'un des pistolets.

— Je suis prêt à vous accorder la réparation que vous demandez, mais je ne me crois pas obligé de me soumettre

à l'arrangement fort insolite que vous avez choisi. Je ne me bats pas sans témoins.

— Permettez, répondit le capitaine sans discontinuer ses belliqueux préparatifs; nous sommes d'accord sur le fond, c'est l'essentiel; quant aux détails, je vous crois incapable d'élever des chicanes à propos d'une petite irrégularité que m'imposent des considérations particulières. Je sais que Richomme vous a conté ce qui m'est arrivé l'an dernier à Barèges. Trois mois d'emprisonnement à propos du duel le plus loyal, c'était dur. Aussi ai-je juré qu'on ne m'y prendrait pas une seconde fois, et que la justice ne fourrerait plus le nez dans mes affaires. Des témoins, ça bavarde, et le procureur du roi finit toujours par se mettre de la partie. Il est vrai que nous sommes en Suisse, mais on y est encore plus bégueule qu'en France. Pour nous éviter tout désagrément à l'un ou à l'autre, voici ce que j'ai imaginé : voyez-vous ces deux crevasses ? elles sont de taille à engloutir un éléphant : c'est ce qu'il nous faut. Il y a entre elles vingt-cinq pas environ, une bonne distance. Vous vous placerez au bord de celle-ci, moi près de celle-là. Le sort décidera qui fera feu le premier, et nous tirerons alternativement jusqu'à ce qu'il y ait un résultat. Il y a dix à parier contre un que celui qui sera atteint tombera dans la crevasse placée derrière lui. Alors tant mieux pour lui s'il est mort sur le coup. En tous cas, sa disparition passera pour un de ces accidents qui arrivent quelquefois dans les glaciers. Vous comprenez maintenant pourquoi je n'ai pas voulu prendre de guide ?

M. Baretty continua d'exposer avec la plus épouvantable tranquillité les avantages de ce joli plan, qui tout d'abord m'avait paru digne d'un anthropophage, mais je ne l'écoutais plus. Ses paroles venaient de réveiller dans mon esprit un souvenir dont l'effet fut tel que je devrais renoncer à le décrire. Je me rappelai qu'en visitant Chamouny, quelques années auparavant, j'y avais entendu raconter la tragique histoire d'un voyageur anglais. Ce malheureux était

tombé dans une crevasse, et, au bout de trois ans, on l'avait vu reparaître, fort bien conservé, à la source de l'Arveyron qui sert de canal excrétoire au glacier. Légende lamentable, à laquelle peut-être j'allais fournir un pendant! Cette idée me serra la gorge comme eût pu faire un étau. Je m'appropriai l'affreuse agonie du misérable précipité vivant encore dans un de ces gouffres qui ouvraient autour de moi leurs gueules avides. Je me vis, à une profondeur de quelques centaines de pieds, arrêté dans ma chute par le rétrécissement graduel de la crevasse; je me sentis lentement broyé entre deux montagnes dont la puissance de compression ferait paraître débile l'irrésistible étreinte du boa constrictor. Rien que d'y penser, je suffoquais, j'étouffais. En ce moment suprême, les considérations du respect humain tombèrent à plat devant l'instinct animal qui porte tous les êtres créés à veiller à leur conservation. Jusqu'alors j'étais resté assis sur la glace en face du capitaine. Par un bond qui tenait de la frénésie, je me levai; d'une main je lui arrachai le pistolet qu'il tenait encore; de l'autre je ramassai celui qu'il venait de charger, et je les lançai tous deux à tour de bras à travers le glacier; d'un coup de pied j'envoyai au fond d'une crevasse le bâton à corne de chamois dont il s'était servi, et, à l'aide du mien, je gambadai si énergiquement, qu'au bout de quelques secondes j'avais mis deux ou trois abîmes fort respectables entre mon féroce ennemi et moi.

— Lâche!... polisson! s'écria M. Baretty lorsque la stupeur où l'avait plongé cette manœuvre étourdissante lui eut permis de prendre la parole.

Nous étions à cinquante pas l'un de l'autre, il n'avait plus d'armes, et sans bâton il lui était à peu près impossible de franchir les crevasses qui nous séparaient. Je m'arrêtai donc, et me retournant :

— Je ne suis ni un lâche ni un polisson, répondis-je majestueusement; vous savez mon nom. Je demeure à Paris, rue Trévise, nº 8. J'y retourne, et vous m'y trou-

verez à vos ordres à toute heure. Nous nous couperons donc la gorge quand il vous plaira, mais à condition que ce soit sur un terrain civilisé. Si vous me tuez, je prétends reposer dans de la bonne terre végétale, et non dans cette glace, où j'aurais l'air d'un homard que l'on conserve. N'essayez pas de sortir d'ici sans bâton, vous vous casseriez le cou indubitablement; je vais vous envoyer un guide.

Au lieu d'écouter les furibondes apostrophes que continuait de m'adresser le capitaine, je repris mon élan et traversai le glacier avec une agilité dont je me serais cru incapable. Je descendis en courant à l'auberge du Grindelwald, d'où, fidèle à ma promesse, j'envoyai un guide à la recherche de mon compagnon, qui, selon moi, s'était égaré dans le glacier. Puis, sans reprendre haleine, je me précipitai au pas gymnastique sur le chemin de Lauterbrunen, où je tombai comme une avalanche. Ma lassitude avait disparu; en songeant aux crevasses auxquelles j'échappais, je me sentais des ailes. A l'auberge où nous avions couché, je trouvai fort à propos un cheval de retour pour Interlaken; je l'enfourchai sans perdre une minute, et, grâce à la manière impitoyable dont je le talonnai, j'arrivai au bord du lac de Thun en moitié moins de temps qu'on n'en met d'ordinaire pour faire ce trajet. Un bateau allait partir; je m'y jetai. Quelques heures plus tard je louais à Thun un second cheval, et, au coucher du soleil, j'étais de retour au château de M. Richomme, où, selon toute apparence, on ne m'attendait guère.

J'évitai l'entrée principale, et, après avoir décrit un assez long circuit autour du parc, je trouvai une brèche par où je réussis à m'y introduire. Cette invasion clandestine avait un but que je dois avouer, au risque de donner une idée peu avantageuse de la longanimité de mon caractère. Quoique la conduite de madame Baretty fût entourée d'un mystère que je n'avais pas encore su découvrir, j'en étais outré, et je rêvais une éclatante vengeance. Je calculai que, le dîner fini, on se promènerait sans doute dans le jardin,

et que là, au détour de quelque allée, je parviendrais peut-être à la trouver seule. Ce n'était plus l'amour, mais l'indignation qui me faisait désirer cette rencontre. Je me promettais d'être magnifique de froideur, foudroyant d'ironie, plus acéré, en un mot, que l'épingle dont elle avait traîtreusement percé mon infortuné billet.

Du taillis où je m'étais caché, et duquel on entrevoyait une des façades du château, je ne tardai pas à distinguer plusieurs personnes inconnues, arrivées sans doute après mon départ. Au milieu de ce groupe se trouvait le maître du logis, mais je ne vis ni sa femme, ni mon ami Vanois, ni madame Baretty. J'allais transporter ailleurs mon embuscade, lorsque tout à coup, à travers une clairière, je reconnus madame Richomme : elle marchait fort vite, d'un air affairé et mécontent. Je ne sais quelle voix secrète me dit qu'elle cherchait sa sœur. Instinctivement je pris une direction opposée à celle qu'elle paraissait suivre, et, après avoir coupé à angle droit plusieurs sentiers que j'explorai en tous sens, j'arrivai au bord d'une des allées les plus retirées. Au moment de la traverser, je me retins avec un brusque tressaillement, comme fait un épagneul lorsqu'il tombe en arrêt.

A trente pas tout au plus, je venais d'apercevoir madame Baretty et Vanois. Les mains entrelacées sur le bras où elle semblait se suspendre plutôt que s'appuyer, la tête tournée à demi et un peu levée, les lèvres entr'ouvertes par un languissant sourire, elle l'écoutait en le regardant. Ils marchaient très-lentement et s'arrêtaient presque à chaque pas. Seuls, du moins croyaient-ils l'être, ils parlaient assez haut pour que je pusse les entendre ; mais je n'avais pas besoin de nouvelles preuves pour reconnaître la plénitude de mon désastre. Un seul coup d'œil avait suffi pour déchirer le voile qui m'avait aveuglé jusqu'alors.

— Rentrer déjà ! disait Edmond de cette voix roucoulante que les amoureux empruntent aux tourterelles.

— Je crains qu'on ne remarque notre absence, répondit

la perfide; Césarine va encore me gronder. Si vous saviez combien elle me tourmente à cause de vous! Je parierais qu'elle nous cherche.

— Elle est sœur aînée, c'est tout dire. Mais qu'importe qu'elle gronde? Vous êtes bien sûre qu'elle ne vous trahira pas.

— Elle m'aime tant!

— Autant, je crois, qu'elle me déteste.

— Non, elle ne vous hait pas, mais elle tremble en pensant à l'affreux danger que provoque ma folie. N'a-t-elle pas raison? Tout ceci me semble un songe, et je crains de m'éveiller. Déjà un jour écoulé, et dans deux il reviendra!

Madame Baretty étouffa un soupir.

— Deux jours! quand on aime, c'est l'éternité, répondit dramatiquement Vanois.

Il y eut un instant d'éloquent silence.

— Tout m'inquiète, tout m'alarme, reprit madame Baretty d'un air pensif; il n'est pas jusqu'à mes petites coquetteries à l'égard de votre ami dont je ne me fasse maintenant un crime. C'est vous qui l'avez voulu.

— Je le voudrais encore. N'est-ce pas à cette ingénieuse plaisanterie que je dois mon bonheur d'aujourd'hui?

— C'est qu'il n'est pas le seul qui l'ait prise au sérieux. Je crains d'être allée trop loin. Il est dangereux de jouer avec une si terrible jalousie. Ce billet attaché à ma robe...

– Est une invention ravissante, interrompit Vanois en riant malignement; c'est le conducteur électrique qui éloigne de nous la foudre et la mène chez le voisin.

— Voilà précisément ce qui m'effraie. Il est si emporté! Si, maintenant qu'il est seul avec ce monsieur, il allait lui chercher querelle.....

— Bah! il en serait pour sa provocation. Duranton est un garçon prudent, raisonnable...

— Et passablement présomptueux, dit avec un sourire moqueur madame Baretty; je suis sûre qu'en ce moment il me croit tout à fait subjuguée par le mérite de son

style emphatique et de ses gros yeux sans expression. Je n'y tenais plus. D'un saut furieux je m'élançai hors du taillis, et tombai comme une bombe au milieu de l'allée, en face du couple stupéfait. Madame Baretty poussa un cri d'effroi, et se jeta en arrière. Vanois la retint, et me regardant fixement :

— Ami ou ennemi? me dit-il d'un ton vif et résolu.

— Ennemi, répondis-je sans hésiter.

— Fort bien, reprit-il; je suis à vous dans un instant. Permettez seulement que je reconduise madame au château.

— Permettez-moi vous-même d'adresser à madame les remercîments que je lui dois.

— Pas un mot à madame! s'écria-t-il impérieusement; attendez-moi là.

Il s'éloigna aussitôt en emmenant madame Baretty, dont la pâleur extrême et la démarche mal assurée accusaient une grande émotion. En ce moment je tenais dans ma main la vengeance que j'avais méditée. Mais si je suis quelque peu présomptueux, ainsi que je venais de l'entendre dire, du moins n'ai-je pas le cœur méchant. Assez content de l'effet foudroyant que je venais de produire, je jugeai indigne de moi d'abuser de mon avantage.

— C'est une femme, me dis-je, soyons généreux.

Je ne cacherai pas qu'en cet instant je me trouvai presque aussi sublime qu'Auguste pardonnant à Cinna.

J'attendais mon ami Vanois. Au bout de quelques minutes je le vis revenir. Sans doute il avait réfléchi de son côté; car, au lieu de l'air courroucé sur lequel je comptais, j'aperçus sur sa figure une expression joviale et débonnaire.

— Ah çà! mon cher, d'où diantre sortez-vous? me dit-il en passant familièrement son bras sous le mien! vous pouvez vous flatter de m'avoir fait une belle peur; je vous ai pris pour un sanglier. Et la Barbe-Bleue? J'espère bien qu'elle n'a pas, ainsi que vous, élu domicile en ce taillis; cela compliquerait furieusement la question.

Le ton léger qu'affectait Vanois me fit voir qu'il n'avait

nulle envie de mon sang; malgré le dépit que me causait ma déconvenue, je ne me souciais pas davantage du sien, et je me mis assez facilement à l'unisson de son humeur pacifique.

— Avant tout, répondis-je, finissons-en avec la mystification.

— C'est trop juste, reprit-il tranquillement; vous avez surpris mon secret; autant vaut alors tout vous dire. Vous êtes un galant homme, et je suis sûr que vous ne me trahirez pas. Ce n'est pas de madame Richomme que je suis amoureux, c'est de sa sœur.

— Parbleu! j'en sais quelque chose, m'écriai-je.

— Voici comment cela est arrivé. L'an dernier, tandis que M. Baretty était en prison à cause de ce duel dont vous a parlé Richomme, sa femme demeurait à Toulouse chez l'une de ses tantes. C'est là que je l'ai connue.

— Je comprends. Mais moi, à quel propos me trouvé-je mêlé à cette agréable intrigue?

— Le capitaine est, comme vous le savez, un jaloux endiablé. Il ne me connaissait pas encore, et il m'importait beaucoup de détourner de moi sa jalousie; le seul moyen efficace, c'était de lui donner un autre aliment.

— Ainsi, je suis le gâteau que vous avez jeté dans la gueule de ce Cerbère, afin qu'il ne vous morde pas. Bien obligé. Si du moins vous m'aviez prévenu.

— Vous auriez joué votre rôle avec moins de naturel.

— Et madame Richomme ferme les yeux?

— Elle les ouvre fort grands au contraire, et fait des sermons à sa sœur du matin au soir; mais je ne m'en inquiète guère. Elle croit que vous êtes mon confident.

— C'est donc à cela que je dois l'accueil massacrant dont elle m'honore depuis mon arrivée; peut-être se figure-t-elle que j'ai emmené son beau-frère à la chasse et au Grindelwald tout exprès pour vous rendre service?

— Elle en est persuadée, répondit Edmond en riant.

— Mon cher, repris-je en essayant de rire à mon tour,

l'exploitation de l'homme par l'homme est une chose odieuse, antisociale, et il me semble qu'à mon égard vous en avez un peu abusé. Cherchez, je vous prie, une autre victime. Je vous préviens qu'à cinq heures du matin je serai parti pour Paris.

— Diable ! je vais me trouver fort embarrassé, dit Edmond ; l'ogre est bâti de telle sorte qu'il lui faut absolument de la chair fraîche ; et si je le laisse chômer, c'est moi qu'il mangera. Il y a bien ici un jeune et beau Lyonnais, arrivé d'hier avec sa maman, et qui a déjà changé cinq fois de cravate ; faute de mieux, je tâcherai de l'utiliser. L'enfant est de votre avis et du mien, il trouve madame Baretty fort agréable. A la première occasion je le lance. Mais à propos, qu'avez-vous fait du tyran farouche?

Je racontai à Vanois la scène du glacier; elle lui parut assez divertissante, et, en le voyant rire, je finis par partager son hilarité.

— Nous allons le voir arriver demain matin, reprit mon compagnon de voyage dont la gaieté parut diminuer à cette idée.

— Vous lui direz de ma part mille choses aimables, et vous lui donnerez mon adresse, dans le cas où il l'aurait oubliée ; au bois de Vincennes ou au bois de Boulogne, je serai son homme quand il lui plaira.

— Vous partez donc décidément?

— Que voulez-vous que je fasse ici ?

— Mais... ce que vous y avez fait jusqu'à ce jour.

— Mauvais plaisant ! ne dites pas que je suis revenu ; je vais me glisser dans ma chambre et me coucher, car je tombe de fatigue.

— Sans rancune ? dit Vanois en me tendant la main.

— Sans rancune, répondis-je, quoique au fond j'eusse quelque peine à lui pardonner.

Le lendemain, ainsi que je l'avais résolu, je partis dès le point du jour, sans prendre congé de personne. J'em-

portais du canton de Berne une leçon qui m'a profité. Je me défie maintenant des regards des femmes : en revanche, je crois toujours à leurs paroles. Des sceptiques trouveront peut-être qu'il manque encore quelque chose à mon instruction.

FIN DE L'ÉCUEIL.

TABLE

	Pages.
L'innocence d'un forçat	1
Le gendre	70
Une consultation	171
La cinquantaine	189
Le paratonnerre	323

— Corbeil, typ. Crété. —